This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 436927

COLLECTED BY
MAX SYLVIUS HANDMAN 1885-1939
PROFESSOR OF ECONOMICS 1931-1939
UNIVERSITY OF MICHIGAN

SF
375
.Z424

E

DESCRIPTION AGRÉABLE

DE LA

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

BUENOS AIRES — GARE DU SUD — MARCHÉ AUX LAINES

DESCRIPTION AGRÉABLE

DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

A TRAVERS

LES BERGERIES

PAR

ESTANISLAO S. ZEBALLOS

Traduit par Alfred BIRABEN

PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE P. MOUILLOT

13, QUAI VOLTAIRE, 13

1889

Cet ouvrage est la propriété de l'Éditeur qui souscrit et met ses droits sous la protection du décret du 30 décembre 1823.

JACOBO PEUSER.

A LA

SOCIÉTÉ RURALE ARGENTINE

HANDMAN
COLL
539271
02-27-472E

AVERTISSEMENT

La République Argentine, constituée au milieu de luttes cruelles et, par conséquent, dans les conditions les plus défavorables à la prospérité de l'industrie, a relativement plus progressé, cependant, comme qualité et quantité de moutons, que les autres pays producteurs du monde.

Je me propose de le démontrer en décrivant dans ce livre, — que je dédie à la méritoire coopération des éleveurs argentins, — l'importance et l'essence des progrès acquis.

Pour atteindre ce but, en l'honneur des éleveurs du pays, j'ai recherché dans l'histoire, la statistique, la législation, les archives et l'industrie les éléments constitutifs de mon œuvre, en complétant cette investigation à l'aide des rapports écrits et signés par la majeure partie des possesseurs de bergeries du pays.

Certains d'entre eux s'étant courtoisement excusés quand je leur ai demandé les renseignements nécessaires, je n'ai pu m'occuper de leurs établissements ou ne l'ai fait que sommairement.

Je livre maintenant à la publicité mes investigations sur les moutons. Toutefois, j'ai réuni simultanément, en plusieurs années d'observations, des matériaux pour deux autres volumes traitant de l'élevage des espèces bovine et chevaline.

Je les publierai plus tard sous les titres de :

A travers les grands troupeaux de bœufs.

A travers les Hippodromes.

ESTANISLAO S. ZEBALLOS.

Buenos Aires, 1er janvier 1888.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Ce livre étant une œuvre toute spéciale qu'il importe de vulgariser à l'étranger, afin d'y faire connaître les tenants et les aboutissants de la production ovine du pays, sous leur forme locale, pour ainsi dire *sui generis*, — parfaitement décrite par l'auteur, expert en la matière à tous les points de vue théoriques et pratiques, — il a fallu soumettre la version française au texte espagnol, au détriment de la forme purement littéraire, pour respecter autant que possible non seulement le fond des idées magistralement traitées par l'auteur, mais même sa *manière*, son style, son essence propre, tout ce qui constitue sa personnalité.

Avant tout, il ne fallait pas qu'on pût appliquer à une œuvre patronnée par la Commission argentine de l'Exposition universelle de Paris le dicton italien si souvent employé :

traduttore traditore.

et il fallait présenter un livre argentin et non un livre français.

C'est pourquoi le nouveau public auquel il s'adresse doit savoir d'avance qu'il trouvera, outre une forme quelque peu étrange parfois et des néologismes peu répandus en langue française, des mots espagnols en grand nombre, dont quelques-uns ont déjà été francisés par divers auteurs, mais qui doivent être inconnus de la plupart des lecteurs.

Il ne faut pas que cette difficulté les rebute de continuer

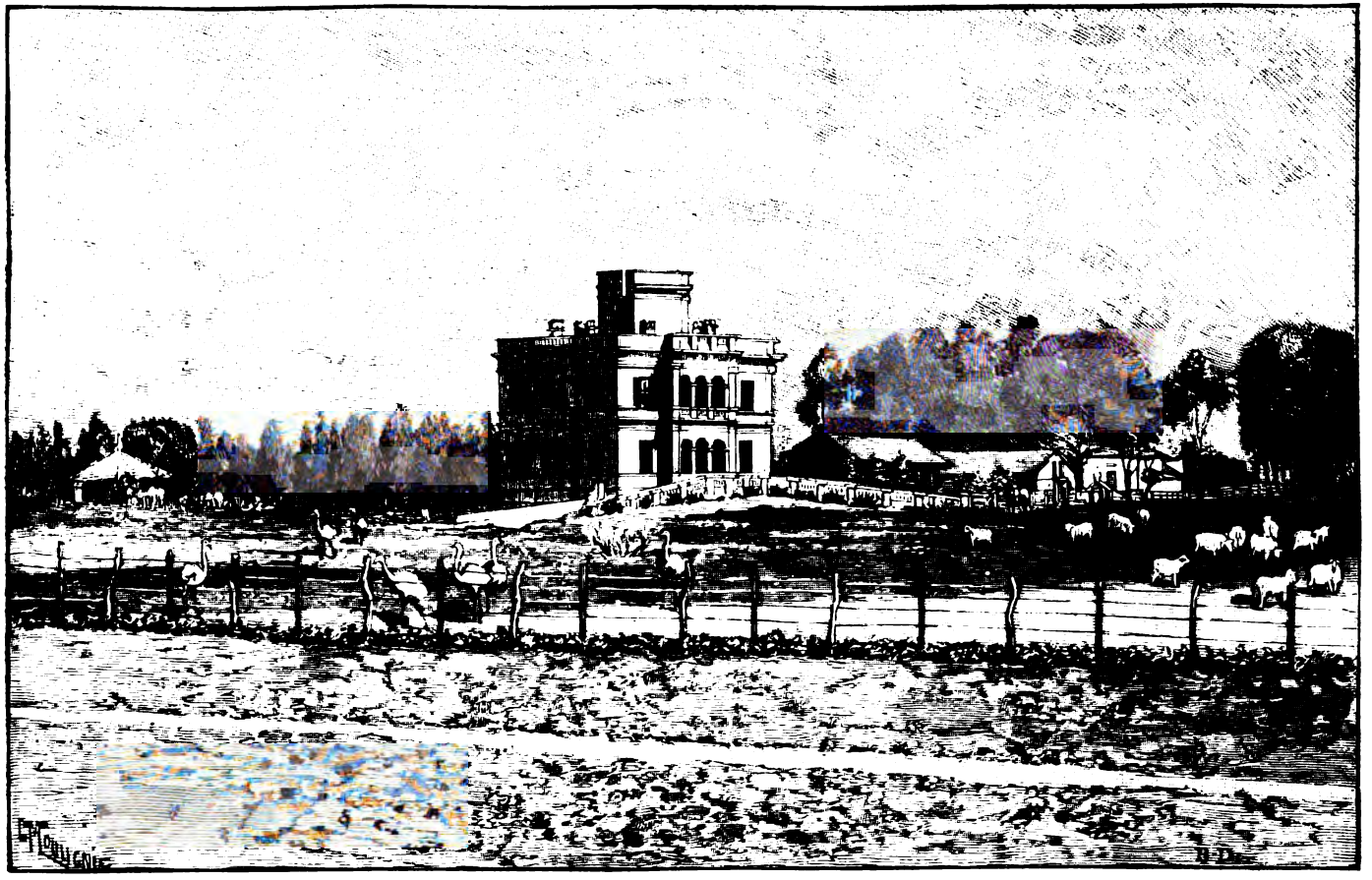
la lecture d'un livre qui ouvre de nouveaux horizons et explique pertinemment beaucoup de choses par trop ignorées, même de ceux dont ce serait l'office de les savoir.

M. Zeballos qui, à l'âge où l'on est d'ordinaire sur les bancs de l'école, était déjà rédacteur en chef de *La Prensa*, — un journal dont la notoriété est reconnue dans les deux mondes, — puis qui fondait la Société scientifique argentine et l'Institut géographique argentin, dont il restait le président nombre d'années, tout en étant un des maîtres du barreau dans un pays où les avocats prennent à cœur de se distinguer, attendu que cette profession les conduit aux positions les plus recherchées, — ex-président de la Chambre des députés au Congrès, et président actuel de la Société rurale argentine, l'auteur de ce livre enfin a tous les droits possibles à être pris en sérieuse considération lorsqu'il affirme quelque chose, et c'est pourquoi nous croyons de notre devoir d'en informer nos lecteurs de l'étranger.

C'est ce dont ne sauraient avoir besoin les lecteurs d'ici, depuis longtemps habitués à lire les productions si variées, bien que se rapportant toutes à des faits ou à des origines ayant le pays pour objet, considéré dans ses manifestations ethnographiques passées ou présentes, et de nature, par conséquent, à éveiller l'attention de tout le monde.

ALFRED BIRABEN.

1er mai 1889.



BERGERIE DES ACACIAS, DE MM. OLIVERA FRÈRES

A TRAVERS LES BERGERIES

Chapitre Premier

ORIGINES

1500-1800

SOMMAIRE : Brebis d'Amérique. — Introduction de la brebis européenne. — Éleveurs du Mexique. — Les brebis de Camargo. — Troupeaux du Pérou et de Quito. — Capitulations de don Pedro de Mendoza et de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. — Premières brebis introduites dans le Rio de la Plata et à Tucuman. — Le grand troupeau du licencié Vera y Aragon. — Base et origine des immenses troupeaux actuels. — Valeur des brebis à la fin du XVIe siècle. — Leur importance commerciale. — Caractères de la laine. — Quantité et poids. — La peste de 1609. — Les troupeaux de l'époque. — Applications internes des laines. — Premières exportations de laines et de brebis. — Exportations subséquentes jusqu'à 1605. — La cédule royale du 20 août 1602 et l'élevage des moutons de la Plata. — Exportation au commencement du XVIIe siècle et au milieu du XVIIIe. — La viande et le suif de mouton. — La municipalité de Buenos Aires signale deux jours de la semaine pour que les habitants mangent du mouton. — On oblige le soumissionnaire des boucheries à le donner. — Prix élevé fixé par la municipalité. — Nos laines en Europe au commencement du siècle actuel. — Le marquis de Loreto et les laines de la Plata. — Les brebis pampéennes ou *pampas*.

Les chroniques de la découverte et de la conquête de l'Amérique du Sud parlent souvent des brebis que les Espagnols « admirèrent au service des Indiens ou virent gambader audacieusement par monts et par vaux ».

Quelques chroniqueurs prirent la précaution de les appeler *brebis d'Amérique* car ils parlaient, en réalité des *llamas* et des *guanacos*.

La brebis européenne fut importée en Amérique par les conquérants comme les autres bestiaux; elle s'y est multipliée d'une façon merveilleuse, à la faveur de la bénignité du climat et de la bonté des fourrages de certaines localités privilégiées.

Au Mexique, l'élevage des moutons fut un prodige de prospérité, si la chronique n'a pas été par trop fantaisiste. En 1531, un petit groupe d'éleveurs connus possédait déjà 300.000 brebis. Un de ceux-ci, dont le nom reste presque ignoré, mériterait, en plus de la célébrité, qu'on ajoutât ce proverbe à la langue espagnole : *Féconde comme les brebis de Camargo.*

Don Diego Munoz de Camargo, en effet, de la province de Flaxco, dans l'archevêché de Mexico, y importa dix brebis et un bélier. La *Chronique de Herrera* affirme gravement que, au bout de dix ans, ses troupeaux dépassaient quarante mille têtes.

Au Pérou, la conquête de *Pizarro* forma des établissements qui, en 1523, étaient déjà considérables et se propageaient jusqu'à Quito. Un des chroniqueurs de l'époque fait un vif éloge de leurs produits « car le fourrage et la température sont si accommodants que les brebis et les chèvres mettent bas deux fois en quatorze mois »

Le Pérou n'est pas aujourd'hui producteur de laines, pas plus que le Mexique. Cependant les États-Unis reçurent de ce dernier pays la base de leurs millions de brebis et le Rio de la Plata doit ses troupeaux au Pérou. Ceux qui découvrirent nos grands fleuves, *Solis* et *Gaboto*, n'avaient point de brebis sur leurs navires, et quand *Don Pedro de Mendoza* suivit leurs traces, en équipant l'expédition la plus puissante

de toutes celles qui furent alors lancées sur les mers de l'Amérique, il n'embarqua que des chevaux et des juments, à titre d'éléments de guerre.

C'était en 1534 et dans les capitulations de l'*Adelantado Alvar Nunez Cabeza de Vaca* du 10 mars 1540, on rappelle l'obligation d'apporter des chevaux, sans parler de brebis.

Elles vinrent par l'effet du hasard. *Martinez de Irala*, qui avait affermi la colonie du Rio de la Plata, organisa une expédition espagnole avec trois mille Indiens auxiliaires pour ouvrir le chemin du Pérou.

Les expéditionnaires, après avoir quitté le Paraguay, traversèrent l'immense contrée inconnue du Chaco, les forêts, les cordillères et les tribus d'Indiens, entre le Paraguay et le Pérou, ayant à lutter contre de grandes difficultés, devant lesquelles, aujourd'hui même, les expéditions les mieux préparées à l'aide de ressources et d'éléments inconnus au XVIe siècle reculent, défaites ou désorganisées.

La Gasca reçut très bien les vaillants capitaines du Rio de la Plata et les renvoya à l'*Assomption*. Leurs chefs *Nuflo Chaves*, *Miguel de Rutia* et *Ruy Garcia*, reçurent un petit troupeau de brebis et de chèvres du *Cuzco*, qu'ils résolurent d'introduire au Rio de la Plata, devant affronter d'immenses difficultés à travers cet horrible désert. *Ruy Diaz de Guzman* raconte qu'ils soutinrent victorieusement, tout le long du chemin, de nombreux combats contre les Indiens. « Une nuit, ajoute-t-il, trente mille barbares s'approchaient pour fondre sur le camp de *Nuflo Chaves* et, en entendant les bêlements du troupeau, ne connaissant pas ces animaux, ils crurent que ces cris étaient les signaux d'alarme des sentinelles et se retirèrent; le jour suivant ils étaient loin. » Cette expédition arriva à l'*Assomption* en 1549.

Vers la même époque, le capitaine *Juan Nunez del Prado*, autorisé et armé par *La Gasca*, après son triomphe

[illegible]

cassante et grosse; chaque animal en fournissait peu, quelquefois une livre et demie et les maladies décimaient les troupeaux.

Les épizooties — le charbon, sans doute — n'étaient pas inconnues dans la colonie, et tant les producteurs que les autorités furent vivement alarmés en 1609, au point d'implorer le ciel, dans des moments d'angoisse, pour lui demander des secours.

Il en appert ainsi du procès-verbal de la session du *Cabildo* ou municipalité de Buenos Aires, du 4 mars 1609, dans lequel on lit, en langage du temps : « Dans la sus-
« dite session il sera traité et proposé que, puisque depuis
« un certain temps déjà à aujourd'hui on voit mourir dans
« cette ville, comme dans sa juridiction, une grande quan-
« tité de bestiaux, bœufs, moutons, chèvres, porcs, et cela
« de façon si extrême qu'on le tient comme chose épidé-
« mique; que le fléau arrive et sévit déjà jusqu'aux fermes
« du *Rio Lujan;* qu'en outre plusieurs Indiens employés
« au transport de ce bétail meurent subitement; et qu'enfin,
« pour se délivrer de ce fléau, il convient de prier Dieu,
« dans sa miséricorde qu'il le fasse cesser; à cet effet,
« dans la susdite session, fût décidée une neuvaine avec
« accompagnement de procession ayant en tête le bien-
« heureux saint Martin, patron de la ville, qu'on amènera
« à la cathédrale pour y être exposé chaque jour sur un
« autel où seront dits la messe et le salut, tous les jours
« de la susdite neuvaine, et où l'on demandera des offrandes
« pour lesdites messes, ainsi que des suffrages et de la cire,
« et, pour qu'il en soit ainsi, avis est donné au curé et au
« vicaire de cette ville, aux prélats des couvents, en leur
« demandant ou les suppliant, au nom de ce *Cabildo*, qu'ils
« aillent auxdits suffrages; et soit ordonné aux députés de ce
« *Cabildo*, qui sont le capitaine *Pedro Hurtado*, *alcalde*

« *ordinaire*, et *Martin de Marechaga*, *alferez royal* et « *Julien Pabon;* et que chaque jour de la susdite semaine « on demande l'aumône pour la ville à la porte de l'église par « les capitulaires de ce *Cabildo*, dont deux d'entre eux chaque « jour. Sur quoi fut close la session du susdit *Cabildo*... »

On n'améliorait pas le type, on ne guérissait pas non plus le piétin, parce que l'élevage de la brebis n'était pas une industrie, comme je l'ai déjà dit ; et le campagnard de n'importe quelle des provinces du Rio de la Plata, depuis Montevideo jusqu'à Charcas et du Chili au Paraguay, pouvait se considérer comme un homme heureux s'il possédait cinq cents brebis, alors que, autrefois, il n'y avait pas un homme d'armes qui ne possédât son petit troupeau chez lui.

On peut déduire de cela que le commerce de la laine n'existait pas, en réalité, dans les premiers temps. La tonte se faisait par hasard. Beaucoup d'éleveurs ne la faisaient même jamais.

C'est à peine si cette production limitée pouvait satisfaire aux besoins de matelas et d'oreillers et surtout à ceux du rustique métier de chaque maison, installé à l'ombre des arbres ou dans les *ranchos* (chaumières) pour produire les fameuses couvertures, les *ponchos vicharacos*, les tapis d'église, admirablement teints, les serges et autres tissus populaires qui constituaient une des grandes industries du **XVIII**e siècle et qui, aujourd'hui, sont délogés de notre circulation commerciale, à cause du peu de valeur des imitations très communes de l'étranger. La première trace du mouvement des laines dans le Rio de la Plata correspond à la fin du **XVI**e siècle.

Les permissions de cédules royales de cette époque pour exporter des produits sur les navires introducteurs d'esclaves excitèrent un peu les habitants de Buenos Aires pour lesquels le Rio de la Plata, loin d'être un moyen de communication et par suite de bien-être, élevait au contraire une barrière qui les isolait du monde.

Il m'a été impossible de vérifier si le commerce méditerranéen recevait dans ses ports, en ce temps, le courant producteur de notre laine; mais je crois que cela ne pouvait être possible. La propagation ne pouvait se faire aussi rapidement et cet article, de si peu de valeur alors, n'aurait pu supporter le fret d'un tel voyage. Le peu de valeur des exportations maritimes de Buenos Aires à cette époque en est la preuve.

Le premier envoi de laine exportée de cette capitale fut de 97 *arrobes* (11 kilos 1/2); il partit justement dans les premiers jours du **XVII**e siècle, sur le navire *San Andrès* pour compte de son propriétaire *Antonio Juan*. L'ancienne statistique nous permet de former les curieux détails suivants :

ANNÉES	ARROBES DE LAINE	NAVIRES	PROPRIÉTAIRES EXPORTATEURS
1600	97	" San Andrès "	Antonio Juan
1603	500	" San Juan "	Francisco Fernandez

En 1600 eut lieu aussi la première exportation de brebis. On en embarqua 100 sur le navire *San Francisco* pour compte de son propriétaire *Francisco Gonzalez*.

Plus tard la quantité de laine fut sans doute insignifiante car on la trouve jointe à d'autres articles, comme on le voit par le tableau suivant :

ANNÉES	ARTICLES	VALEURS	NAVIRES	PROPRIÉTAIRES EXPORTATEURS
1601	Laine, *cordobanes* et COUVERTURES.	9.520	"Ntra. Sra. de la Gracia"	Ignac. Ramos
1604	Farine, drap, de cuença, viande salée, suif, *batel* et LAINE.	136.320	"San Andrès"	Antonio Juan
1605	Farine, cuirs, suif et LAINES.	89.000	"Santa Catalina"	Domingo Dias

Ces exportations ne pouvaient être envoyées qu'à des points déterminés, au Brésil et surtout en Guinée, sous une lourde responsabilité pour les propriétaires, autorisés par licence royale et spéciale; mais elles durent donner de très bons résultats car, à partir de la date où fut publié ce premier tableau, les laines et les cuirs occupent une place spéciale dans la statistique, et une des meilleures encore.

Il est vrai, aussi, que, le 20 août 1602, Philippe III signa à Valladolid, la cédule, connue en 1603 à Buenos Aires, qui permettait aux habitants de ce gouvernement d'envoyer annuellement, sur des navires à eux et pour leur compte, des produits de leurs récoltes : jusqu'à 2.000 *fanègues* de farine, 500 *quintaux* de viande salée et 500 *arrobes* de suif, pendant six ans. Cette cédule est la preuve que les principaux produits de l'industrie coloniale agricole étaient les blés et les bœufs. Pourquoi ne fixe-t-elle pas de chiffre à l'exportation de la laine ?

Évidemment, la cour de Valladolid ignorait l'accroissement graduel de l'élevage des moutons dans le Rio de la Plata, au point de juger impossible l'exportation de leurs produits, mais les licences furent données partiellement et la seconde décade douanière des laines doubla les valeurs de la première, ainsi que le démontrent les chiffres suivants :

1607.....	$f.	99.920
1612.....	»	73.008
1614.....	»	117.800

Cinquante ans plus tard, on exporte de la laine en quantités très limitées, et quelques statistiques révèlent des époques de complète paralysation dans ce commerce; par exemple, la statistique publiée par *Wilcocke* de 1748 à 1753 nous donne les valeurs suivantes :

Or en lingots.....	282.352
Argent monnayé et en barres	700.000
300 quintaux de laine de vigogne..	38.400
150.000 cuirs	600.000

La viande et le suif de mouton ne furent pas considérés comme articles de commerce jusqu'au **XIX**e siècle. L'alimentation publique de la colonie continua à se composer de viande d'animaux bovins dont le nombre de têtes se montait en 1780, à six millions et encore faut-il compter en plus la quantité réellement effrayante de bêtes abattues. Buenos Aires n'avait pas de marché alors et la Municipalité annonçait en place publique par la voix d'un Indien esclave à son service, les ventes à la criée de la quantité de viande consommée annuellement par la ville.

Ces sortes de hérauts exigeaient toujours de la viande de bœuf, mais, le 2 janvier 1608, la Municipalité résolut d'introduire pour la première fois le mouton dans l'alimentation publique; elle fixa deux jours de la semaine où les habitants se nourriraient de mouton et elle obligea le crieur de la boucherie *Don Antonio Fernandez Barrios* à se conformer à cet arrêt.

Le prix était très élevé. Deux piastres de Roi pour la viande; le cuir et le suif appartenaient au fournisseur. L'acte du *Cabildo* fixa le prix.

Le mouvement commercial de la viande de bœuf domina celui des autres produits jusqu'au milieu du siècle actuel. Cependant, les timides exportations des deux siècles précédents avaient amené l'appréciation de nos laines et leur propagation sur les marchés européens.

« En 1774, déjà, le célèbre économiste espagnol *Campo-*
« *manes*, — dit le général *Mitre*, — appelait l'attention sur
« les laines de Buenos Aires qu'il signalait comme les seules
« qui pouvaient, en longueur, faire la concurrence aux

« anglaises; il conseillait qu'on les introduisît dans les manu-
« factures espagnoles pour leur donner la perfection des laines
« d'Angleterre. »

Six ans plus tard, en 1790, le Roi recevait le rapport de la vice-royauté de Buenos Aires, dont était alors chargé le marquis de Loreto, *Don Nicolas de Arredondo*. Il fut le premier gouverneur colonial qui entrevit l'importance future de l'élevage du mouton dans le Rio de la Plata.

Il consacra à cette question tout un chapitre de son rapport dans lequel on lit : « Des moutons dits de Castille, qui
« ne sont pas utilisables comme ceux du pays, on tond la
« laine, on la lave et on l'embarque pour l'Espagne; l'encou-
« ragement à cette entreprise ne peut se développer que si
« les navires sont en grande abondance et si d'autres moyens
« de transport plus commodes peuvent être employés; heu-
« reusement que les exportations ne se bornent pas à un seul
« article, parce qu'elles peuvent se remplacer dans les choses
« en modifiant les moyens; et il paraît que, en Espagne, bien
« que les envois augmentent considérablement, on accom-
« mode spécialement ces laines, si elles arrivent dans de meil-
« leures conditions, et que les troupeaux ne paissent pas dans
« des champs si pleins de chardons et que, enfin, on ne tonde
« pas les brebis sans séparer ensuite les différentes classes
« de laine.

« Je crois que l'on doit encourager aussi cette production;
« on consomme beaucoup de viande et, en certains cas, il
« serait déplorable que l'on dût se passer d'elle; au cas où
« l'espèce bovine serait attaquée d'une maladie contagieuse,
« les moutons sont, en ce moment, en trop petit nombre pour
« la remplacer; en cas de stérilité, certaines espèces souffrent
« moins que d'autres et le plus sûr est de la prévenir par tous
« les moyens qui la rendent plus supportable, et, en dernier
« lieu, quand on mangera cette viande plus souvent et en plus

« grande quantité, la race bovine s'annihilera d'autant moins,
« attendu que les animaux tués pour la consommation sont
« ceux qui devaient augmenter les produits en se multipliant;
« et il faut remarquer que, en certaines occasions, le mouton
« est plus approprié à l'alimentation que le bœuf, quand il
« n'est pas possible de profiter de ce dernier tout entier. »

Nos moutons portaient alors un type de laine pareille à celle du métis *lincoln* actuel, longue, plus plate et plus résistante; aujourd'hui même il existe, à l'intérieur et le long du littoral, des milliers de ces brebis de la race coloniale qui servit de base au raffinement de nos troupeaux et qui est connue vulgairement sous le nom de *race de brebis pampas*.

Ces dernières procédaient, comme on l'a démontré, de la brebis espagnole, de race mérinos, mais, abandonnées sur un théâtre nouveau, à l'évolution naturelle des choses, leur squelette et leur laine dégénérèrent jusqu'à produire le type indigène qui porte le nom de *pampa*, au corps long et étroit, aux pattes fines, longues et dépourvues de poils.

Chapitre II

CROISEMENT

1794-1852

Sommaire : Initiative du croisement. — Les mérinos du docteur Labarden, en 1794. — Leurs résultats. — On perd les traces de cette souche. — Importation de mérinos, par Halsey. — La cavagne de l'*Alto Redondo*. — Pertes occasionnées par l'incendie de chardons. — Translation à Quilmes. — Première société d'éleveurs argentins. — Aguirre, Roxas et Haedo. — Cavagnes du *Rincon de Lima*, à Corrientes et de *Lujan* à Buenos Aires. — Le climat tue la première. — La guerre civile détruit la seconde. — La Société argentine se liquide. — Dispersion de ses souches. — Lettre d'un des associés, M. Roxas, à ce propos. — Il meurt pauvre à Buenos Aires quand les mérinos atteignent la plus grande splendeur. — Importations officielles de mérinos et de *southdown*, sous Rivadavia. — *Pintos* et *Capdevila*. — *Harrat* et *Sheridan*. — Une société anglaise monopolise les mérinos de Buenos Aires. — Elle achète, en 1826, la seconde remise officielle arrêtée par le blocus brésilien. — La grande *Cavagne* « *Los Galpones* ». — Sheridan, Whitfield et Harrat. — Le chargé d'affaires Hannah. — Les associés Hafrat et Whitfield se retirent. — Les cavagnes Harrat et Hannah. — Les grandes importations de mérinos de 1836 à 1838. — Système d'élevage de l'époque. — Le premier hangar. — Propagande. — Premiers ouvrages sur les brebis. — Apparition de la gale dans les bergeries. — La gale en Amérique avant la conquête. — Son importation moderne. — La souche du *Rincon de Sosa*. — Collaborateurs dans toute la province. — Les brebis dans la République jusqu'au milieu du siècle. — La consommation de viande à Buenos Aires. — Laines et exportations. — Révolutions politiques. — Hostilité de Rosas et du peuple contre le raffinement. — *Meurent les étrangers galeux!...* — Don Claudio Stegman. — Réaction contre le mérino saxon. — Adoption du Negrete. — Inspiration qui régit la marche actuelle de l'élevage des moutons. — Honneur aux précurseurs!...

Pendant un demi-siècle, ce fut une opinion répandue à Buenos Aires que l'initiative et l'exemple pratique du

croisement des brebis pampéennes avec des mérinos d'Europe étaient dus à un Américain du Nord ou à l'éminent *Rivadavia*.

Cette croyance a été rectifiée par mon regretté maître et ami le docteur *Don Juan Maria Gutierrez* dans une lettre publiée à Buenos Aires, le 16 décembre 1859, dans le journal *El Comercio del Plata*. Sa lettre, écrite à propos d'une polémique bruyante sur nos races ovines, soutenue par *MM. Eduardo Olivera*, *Wilfredo Lathan* et *Juan Hannah*, disait :

« En fouillant dans de vieux papiers, — suivant mon « habitude, — j'ai découvert que, le 10 décembre 1794, « *Don Manuel José de Labarden* avait payé à la maison « Romero de Buenos Aires la somme de 187 piastres et « demie-fortes [1] pour coût et frais de dix moutons et vingt « brebis embarqués, à ses risques et périls, à Cadix, à bord « de la frégate *Santa Ana*.

« A cette époque, *Labarden* se livrait à d'intelligentes « occupations rurales dans une *estancia* [2] de la Bande « orientale nommée *El Sauce*, près du village du *Colla* où « il remplissait la charge d'administrateur des *estancias* « du Roi.

« Il est donc permis de croire que l'introduction se fit « sur l'autre rive du Rio de la Plata; mais cela n'amoindrit « pas le droit de priorité de notre compatriote pour son idée « de raffiner nos laines par l'influence des mérinos pénin- « sulaires.

---

1. Cinq francs vingt-cinq centimes chaque piastre.

2. *Note du traducteur.* — Propriété rurale où l'on fait l'élevage du bétail sur des prairies naturelles. On commence depuis quelque temps, dans les établissements les plus avancés, à cultiver des fourrages et des grains et à bâtir des étables pour le bétail fin.

« A cette époque, Montevideo était une province de la « vice-royauté, et les réformes qu'on y a pratiquées doivent « être considérées comme tentées à notre profit.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le docteur « *Labarden* occupe une place distinguée parmi nos litté- « rateurs, comme auteur de l'ode fameuse au Parana qui « se trouve dans la *Lira Argentina* et qui commence par « ces vers :

Sublime Paraná! Sagrado rio,
Primogenito ilustre del Oceano!... » (*)

En 1865, le docteur *Gutierrez* écrivit une étude littéraire sur *Labarden,* dans laquelle il confirmait les premières investigations de ce dernier, et dont j'extrais ce qui suit : « Une personne douée de ce caractère devait aimer la « retraite et préférer le travail indépendant à la tâche « monotone d'un emploi. Dès que l'auditeur, le favori des « vice-rois, le littérateur applaudi, arrivé à un âge avancé, « vit se dissiper les illusions du pouvoir et de la gloire, il « abandonna la capitale du Rio de la Plata et s'enterra dans « un agréable recoin de la Bande orientale, à l'*estancia du* « *Sauce*, près du village du *Colla*, appartenant à la juridic- « tion de la Colonie.

« *Labarden* ne pouvait être un *estanciero* vulgaire, livré « à la lente reproduction des bestiaux dans le seul but « d'accroître sa fortune. Il se proposa immédiatement de « relever la valeur des produits en les améliorant et en leur « cherchant des marchés plus vastes que ceux qu'ils avaient « eus jusqu'alors. »

La révélation du docteur *Don Juan Maria Gutierrez*

(*) Fleuve sacré! Toi Parana sublime,
De l'Océan illustre premier-né!...

revendiquait pour un descendant de Buenos Aires la gloire d'une initiative qui lui aurait valu une statue dans tout autre pays où le sentiment patriotique fût moins égaré que parmi nous.

Le docteur *Labarden* était un créole illustre, licencié du Conseil de Sa Majesté, son auditeur honoraire en la royale audience de la Plata, lieutenant général des armées royales et auditeur de guerre de la capitainerie générale du Rio de la Plata. A l'occasion de l'échange d'aussi pompeuses fonctions de cour contre les occupations rurales, on eût pu dire, avec un poète argentin, *Guido Spano :*

> Alla, en su juventud, bravo soldado,
> Vaquero y labrador en la vejez!... (*)

Il est à remarquer, cependant, que les brebis de *Labarden* ne donnèrent pas l'impulsion nécessaire à l'initiative privée, ce qui s'explique bien par les circonstances anormales de la péninsule espagnole dans les premiers jours du siècle et par les guerres qu'eut à soutenir la colonie de Buenos Aires.

La souche en question se perdit dans l'État Oriental, soit aux mains de quelque propriétaire qui en tira profit tout seul, soit décimée par les maladies ou les guerres civiles. La vérité est que je n'ai pu trouver la moindre trace généalogique de cette souche dans les races modernes, et je désire que ce livre fournisse quelque prétexte à éclaircissement.

Cependant cet exemple était une semence féconde jetée sur un terrain propice et, en 1813, *M. Thomas Lloyd Halsey,* consul des États-Unis à Buenos Aires, aborda énergiquement la question et avec succès d'après ce qui ressort

---

(*) Brave soldat jadis dans sa jeunesse,
Laboureur et vacher dans sa vieillesse.

d'une lettre de *Don José Maria Roxas*, fonctionnaire haut placé de l'administration *Rivadavia,* adressée le 11 août 1873 à l'auteur de ce livre, à l'occasion d'un article publié sur la matière dans le journal *La Prensa;* elle se rapporte à l'origine des mérinos argentins. C'est de cette lettre que je tire la plus grande partie des données suivantes :

M. Halsey importa de Lisbonne cent brebis mérinos et un nombre proportionné de béliers qui furent déposés dans la ferme de *Alto Redondo*, dans le département de Moron.

Dans l'espace de quelques années, ces brebis atteignirent le nombre de neuf cents, mais un incendie du champ de chardons où elles se trouvaient détruisit la plus grande partie du précieux troupeau.

M. Halsey renonça à continuer une affaire aussi malheureuse et donna le reste des brebis sauvées à son berger, en payement de ses services et, surtout, en récompense de sa constance et de sa bonne conduite.

Ce berger était un Allemand nommé *Dwerhagen*. Il conduisit à Quilmes son petit troupeau et, par sa persévérance, le fit atteindre au nombre de quatre cents têtes. Tel était, en 1824, l'état du seul troupeau mérinos importé, existant dans le pays.

Une société de patriciens argentins, composée de *MM. Don Juan Pedro Aguirre*, président de la Législature de Buenos Aires, *Don Manuel José Haedo*, député et mon respectable ami, déjà nommé *Don José Maria Roxas*, vice-président de la même Législature, résolut d'acheter à *Dwerhagen* son troupeau, en avril 1824, au moment de la parturition; l'affaire fut traitée à raison de 10 piastres argent du Roi par tête, de toutes les bêtes qui se trouvaient sur le champ, y compris les agneaux récemment nés.

La race ovine se perfectionnait sous l'initiative protectrice

de *Rivadavia* et ladite société prétendit tirer parti de cette circonstance en en faisant profiter le pays, répandant le germe fécond dans diverses provinces.

En conséquence, on résolut d'envoyer *Dwerhagen* établir une bergerie sur le littoral et on se décida pour la province de Corrientes. *M. Roxas* me dit à ce propos, dans sa lettre citée plus haut :

« Nous envoyâmes à Corrientes dans un bateau à voiles « cent soixante brebis; elles mirent, pour différents motifs, « deux mois à faire le voyage et nous les établîmes au « *Rincon de Luna* sous la garde du même berger qui les « aimait comme ses propres enfants.

» Le climat chaud ne leur fut pas propice et en peu d'années « elles disparurent décimées par les maladies, malgré les soins « coûteux qu'on leur prodigua.

« Les deux cent quarante autres brebis qui restèrent ici, « nous les plaçâmes de compte à demi chez *Don José Galvez* « dans son *estancia* près Lujan, en leur adjoignant quelques « brebis pampéennes afin de connaître le résultat du croi- « sement.

« Survint la révolution de 1828 et au commencement de « 1829 les brebis se disséminèrent à la suite des guerres « dont ces parages furent le théâtre.

« Le troupeau comptait déjà *mille cinq cents têtes*, pures « ou métisses. On parvint à rassembler quelques restes, et « bon nombre de celles qui s'égarèrent furent recueillies par « des paysans voisins qui en profitèrent pour croiser leurs « troupeaux.

« La bataille des champs d'Alvarez aux alentours de la « ville de Lujan amena une nouvelle dispersion à la suite de « laquelle nous parvînmes à réunir encore une fois quelques- « uns des restes épars des brebis.

« Désespérés comme *Halsey*, nous fîmes cadeau de ces

« restes à quelques amis, éleveurs méticuleux, afin qu'ils « prissent la peine de les propager.

« Nous pûmes dire avec un poète que les mérinos de « Buenos Aires ont produit *la laine fine* qui porte leur « nom mais pas pour nous autres. »

J'ai copié le plus essentiel de cette lettre écrite tout entière d'une main tremblante par le vieux *M. Roxas y Patron* décédé dernièrement dans cette capitale, afin de rétablir toute la vérité sur les vicissitudes et les résultats du troupeau *Halsey*, sur lesquels ont paru des publications erronées, basées sur la tradition orale.

L'affirmation d'un des propriétaires du troupeau, ayant occupé une place marquante dans le gouvernement de l'époque, est décisive. Elle indique complètement la complète extinction du germe implanté à Corrientes et l'heureuse subdivision dans la province de Buenos Aires des restes du troupeau échappés à la maudite guerre civile.

Elle établit une date et un fait de la plus haute importance : le premier croisement de béliers mérinos avec des brebis *pampas*, qui eut lieu en 1825, grâce à l'initiative de la société de patriotes dont nous avons parlé.

Haedo et *Aguirre* moururent sans avoir vu développé le fruit de leurs prévisions ; il ne fut donné qu'à *M. Roxas*, seul survivant de la mémorable et méritoire Société argentine de 1825, d'assister au développement colossal de cette féconde semence qui donna des millions de brebis à Buenos Aires et de grandes fortunes à leurs propriétaires, tandis que lui, un des précurseurs d'un si grand progrès, voyait venir la mort dans la pauvreté !

Rivadavia savait ce que valait l'initiative privée et, sous son impulsion et sa protection, *M. Ternaux*, introducteur en France des chèvres du Thibet, importa à Buenos Aires cent brebis mérinos de race lyonnaise pure. En même temps,

Rivadavia faisait venir d'Angleterre trente béliers *southdown* vulgairement appelés « face noire ».

Les brebis mérinos furent vendues au général *Don Manuel Pinto* et les *southdowns*, conduits provisoirement à la *Chacarita des Collégiaux*, aujourd'hui cimetière de la capitale, furent vendus un peu plus tard à *MM. Harrat*, *Sheridan* et *Capdevila*. Du premier lot de ces béliers anglais, il n'est resté aucun vestige, à cause de la détermination que prirent leurs possesseurs de se restreindre à l'élevage du mérinos. Quant à l'autre partie, nous savons que, après avoir passé à Mme veuve *Capdevila* sa descendance prospère aujourd'hui entre les mains habiles de *MM. Leonardo Pereyra* et *Bell* de la Ensenada.

Vers cette époque, en 1825, apparurent deux Anglais aux larges vues et d'assez d'initiative pour comprendre l'avenir des essais tentés pour améliorer les laines; ils résolurent d'affronter l'entreprise en monopolisant le plus grand nombre d'éléments possible. C'étaient *M. Peter Sheridan* et *M. John Harrat* dont l'initiative et les vues furent acceptées par leur compatriote *M. Thomas Whitfield* qui s'associa à eux pour fonder la première *Cavagne* modèle.

Ils achetèrent au général *Pinto* les mérinos que *Rivadavia* avait fait venir et ils se mirent à l'œuvre.

Vers la fin de 1826 arriva à Maldonado une autre expédition de 150 mérinos conduits par deux bergers allemands pour le compte du gouvernement de Buenos Aires; mais elle ne parvint pas à franchir le Rio de la Plata bloqué à cette époque par une formidable escadre brésilienne. La société *Sheridan*, *Harrat* et *Whitfield* acheta les mérinos au gouvernement et les introduisit à ses risques en déjouant le blocus.

Les importations de ce pur sang précieux cessèrent dès que commença la désorganisation nationale et la guerre civile.

La société des *cavagnistes* eut à subir la séparation de *M. Whitfield* dont la part fut achetée par les deux autres associés, *MM. Sheridan* et *Harrat*,qui poursuivirent énergiquement l'affaire dont le premier fut l'âme.

La grande *Cavagne* s'appela *Los Galpones* — nom qui heureusement ne s'est pas effacé de la carte de Buenos Aires, — et le nouvel établissement fut dirigé par M. *John Hannah*.

En 1828 apparurent sur le marché 54 béliers, appartenant aux reliques du troupeau de *Halsey*, dont 27 furent achetés par la *Cavagne* « *Los Galpones* » et les 27 autres, par *Don Juan Miller* qui, à son tour, entreprit un nouveau raffinement. *M. Hannah* considéra ces béliers comme inférieurs aux mérinos allemands qu'il possédait déjà, de sorte qu'il les employa au croisement des brebis *pampas*.

Los Galpones donnèrent une extraordinaire impulsion à l'opération du croisement. L'ingénieur *Pellegrini* écrit : « La prospérité réellement étonnante de cette société « (elle vendait pour environ un million de piastres monnaie « courante de béliers métis par an) éveilla à tel point l'atten- « tion du public, en 1835, que la passion pour les brebis « fines avait déjà dégénéré en *mérinomanie* lors du pre- « mier blocus français. »

Mais il faut remarquer que, en 1835, la société *Los Galpones* était dissoute ; *Hannah* l'explique dans ces termes : « En l'année 1830 la société *Sheridan* et *Harrat* s'est « dissoute et je me chargeai alors, comme représentant « de *M. Sheridan*, des animaux qui lui revinrent à la répar- « tition sociale ; et cette acquisition donna, comme on doit le « supposer, un grand accroissement à l'établissement de « *M. Sheridan* que j'administrais comme participant à ses « produits.»

Harrat fonda la *Cavagne*, renommée plus tard, de *Los*

Galpones Chicos. Parmi ses papiers on trouva un manuscrit volumineux qui fut présenté au rédacteur du journal *la Pampa* de Buenos Aires. Il était écrit de la main même de *Harrat* et traitait de l'espèce ovine. Ce journal le publia en 1885 avec des gravures et dit dans la préface : « Cette « étude contient une série de chapitres sur l'élevage « des moutons et sur les conditions nécessaires à son « raffinement, ainsi que des observations précieuses, par ce « qu'elles ont de pratique, sur la manière d'obtenir une « laine fine et abondante, l'augmentation de la viande « et de la graisse; enfin des conseils excessivement utiles « sur la manière de soigner les brebis et de les tondre. »

MM. Sheridan et *Harrat* étaient propriétaires du champ, conjointement avec les éleveurs qui avaient obtenu des brebis du troupeau de *Halsey* jusqu'en 1830, où apparaissent de nouveaux importateurs de brebis allemandes dont quelques-uns fondèrent des familles d'éleveurs qui ont honoré le pays; celles de *Stegman*, de *Martinez de Hoz* et d'*Olivera* sont de ce nombre.

Le 4 avril 1836, en effet, la goélette belge *Antonius*, venant de Hambourg, jeta l'ancre dans le port; elle apportait 8 béliers, 72 brebis et 18 agneaux de race électorale de Saxe, à l'adresse de *MM. Brownell, Stegman and C°*. Ce mouvement commercial prit des proportions extraordinaires et les années 1837 et 1838 furent fécondes en importations de mérinos. Le journal *La Gaceta Mercantil* publia les données correspondantes à ces deux années que je publie plus bas. Ces renseignements ne sont pas complets et il y manque un semestre.

IMPORTATEURS	BÉLIERS	BREBIS	AGNEAUX
Brownell et Stegman	8	72	18
C. H. Anderson	150	150	13
C. H. Anderson	79	200	106
Jacobo Flint	50	250	—
C. H. Anderson	254	--	—
N. N.	6	—	--
Narciso Martinez de Hoz	350	—	—
O. J. Ayes et Cie	25	—	—
Poncel et Cie	234	—	—
Bunge Hutz et Cie	57	150	—
Jacobo Flint	349	—	—
Mac-Farlane	36	—	—
Zimmerman et Cie	—	400	-
C. H. Anderson	55	200	—
Zumaran et Treserra	9	16	4
Bunge Hutz et Cie	280	--	

Les importations de moutons furent, de 1836 à 1838, de plus de 4.200 têtes, ce qui est réellement extraordinaire.

Ces efforts énergiques affermirent les sacrifices faits par des particuliers courageux et intelligents, en leur permettant de perfectionner leurs troupeaux qui étaient déjà remarquables. *Hannah* dit, en effet, à propos de la *Cavagne* de *Sheridan :* « Nous continuâmes de cette façon jusqu'à l'année « 1837, époque où *M. Sheridan* amena pour la première fois « à l'*estancia* quelques béliers venant de Saxe qu'il destinait « au croisement avec notre race mérinos, et je vis avec plaisir « que les résultats en furent extrêmement avantageux. La « première portée des races combinées annonça ce résultat; « en effet, la laine en était considérablement raffinée, bien « que la toison eût souffert une légère diminution de poids, car « la race primitive était grande, robuste et musculeuse, mais « moins fine que la saxonne. Je me rappelle parfaitement que « les pasteurs allemands qui débarquèrent en 1837 furent « stupéfaits de la taille des brebis et des béliers mérinos de « l'*estancia*.

« En ce temps, il n'y avait même pas de hangars dans les « *estancias* de *Sheridan* et *Harrat*. Le premier fut construit « de 1836 à 1837. Il n'y avait pas de luzernières non plus et « les brebis grandissaient dans le champ même, exposées aux « intempéries, sans aucune espèce d'alimentation artificielle, « comme le savent les personnes de ce temps. Cependant les « moutons mérinos purs de *Sheridan*, qui, en 1830, ne comp- « taient que 36 à 38 brebis, arrivèrent au nombre approxi- « matif de 500 brebis en 1839, quand j'abandonnai l'admi- « nistration. »

Mais si l'importation de 1836 à 1838 fut la source d'aussi grands bienfaits, elle fut aussi accusée d'avoir introduit la gale, fléau permanent de l'espèce ovine. Ainsi l'affirment tous les souvenirs de l'époque et les paroles suivantes extraites d'un article de l'ingénieur *Pellegrini*, publié en 1853 :

« Il peut être intéressant pour quelques personnes de « savoir comment la peste de la gale s'est introduite dans « notre province ; nous allons le leur dire. Un négociant anglais « avait reçu, au commencement de 1838, quelques béliers « saxons en consignation. Nous allâmes les voir avec un de « nos amis, qui alors s'opposait ouvertement à l'extrême raf- « finement saxon ; il n'aurait pas payé un réal le meilleur du « troupeau, tant était fixe en lui l'idée, généralisée aujourd'hui, « qu'il convient aux moutons platéens de produire une laine « épaisse, nerveuse et pesante plutôt que la laine électorale « surfine. Mais l'offre que lui fit le consignataire de lui donner « pour rien deux béliers l'induisit à faire un essai de croise- « ment.

« Les conséquences en furent tristes et fatales. La gale « envahit le troupeau où l'on mit ces deux bêtes et, comme « on y prenait les béliers pour les autres troupeaux, le résultat « fut que, la source étant empoisonnée, les éleveurs qui s'y « pourvurent de mâles eurent leurs troupeaux empoisonnés. »

Que des béliers saxons aient amené et propagé la gale aux alentours, cela est parfaitement explicable et démontre que la contagion n'était pas encore entrée dans les troupeaux de Buenos Aires. Cependant, la gale était connue dans l'Amérique du Sud avant sa découverte et les *brebis américaines* les *llamas*, les *huanacos* et les *vigognes* souffraient de ses cruelles démangeaisons. Pour ne s'occuper que du Rio de la Plata, je dirai que les Indiens Guaranis, au milieu desquels se développèrent les premiers troupeaux de moutons amenés du Pérou, connaissaient cette maladie. Nous trouvons dans leur langue tous les mots nécessaires pour caractériser ses degrés et ses conséquences : *curu* signifie gale et *curuapiré* les croûtes qu'elle produit. Quand les ulcères prenaient un caractère aigu, rebelle aux procédés ordinaires de traitement, ils donnaient à la maladie le nom de *curubai*. L'animal couvert de parasites était *curubaibó*, galeux. Dans les plaines et les cordillères du Sud, on appelait la gale *pithu*. Les habitants du Nord et ceux du Sud guérissaient leurs troupeaux en frottant vigoureusement les parties attaquées avec de la graisse tiède de sanglier ou de tapir et ce même procédé est encore employé aujourd'hui par les *gauchos* de Montiel et de Corrientes, comme j'ai eu l'occasion de le voir ; ceux-ci emploient la graisse de poulain ou de *carpincho*.

La tradition que nous transmet l'ingénieur *Pellegrini* existe cependant et nous l'avons entendue dernièrement de la bouche du directeur de la *Cavagne* « *Plomer* », *M. Lozano :* son grand-père reçut en consignation un envoi de béliers de Silésie dont il fit l'acquisition de quelques-uns. Ils étaient infectés de gale. S'il est invraisemblable que cette plaie n'eût pas été connue avant 1838, il paraît cependant certain que les troupeaux avaient jusqu'alors échappé au fléau et qu'il s'y développa introduit par les béliers allemands.

En même temps que la *Cavagne* de *Sheridan* prospérait,

M. Hilario Sosa, estanciero de la côte du Salado, dans le passage appelé *Rincon de Sosa*, où se trouve maintenant l'*estancia* de *Vivot*, établissait un troupeau petit mais remarquable de 100 brebis d'*Halsey* qu'il obtint de *M. Aguirre*, membre de la société *Roxas Haedo Aguirre*. Ce troupeau se divisa plus tard; une partie resta dans le champ de Vivot, c'est peut-être à cette souche célèbre qu'il doit ses bons produits actuels. Le reste des moutons fut conduit à *Lobos* par un Irlandais du nom de *Norris*, de compte à demi avec *Sosa*, et les traces s'en perdirent. En 1839 *Hannah* se sépara de *Sheridan* et, à son tour, forma une *Cavagne* avec 100 brebis pures et 3.000 métisses, c'est à cette souche que cet éleveur dut plus tard sa renommée.

Vers cette époque commença la propagande ayant pour but de pousser les éleveurs aux études scientifiques, fondement indispensable au perfectionnement des *Cavagnes*. La première publication parut en 1839 sous le titre de : *Instruction pour l'élevage des brebis et pour les acheteurs de laines. Collection des meilleurs traités et des recherches les plus récentes sur les laines et la façon d'élever et d'améliorer les brebis; — illustré — par quelques pasteurs amis du pays* (*Librairie argentine*, *rue Victoria*, *120 bis*). Elle contenait des traductions d'auteurs allemands et il semble avéré que le premier livre traduit en espagnol et imprimé dans la République ait été le traité publié en 1836 par *Juan Enrique Chaves* sur l'élevage des brebis.

Telles sont les origines du perfectionnement de l'espèce ovine dans la République Argentine et elles prouvent que sur cette branche nous avons devancé les deux Amériques, car l'inspiration argentine date de 1794, tandis que les États-Unis n'ont commencé qu'en 1807.

Je n'ai point parlé des efforts de beaucoup d'éleveurs qui ont secondé ces progrès dès l'abord dans la crainte d'en

omettre d'autres, faute de données, raison pour laquelle il m'a semblé juste de me restreindre à mettre en relief les points de départ de ce fécond mouvement.

Après l'heureuse solution du problème par la société *Sheridan Harrat*, beaucoup d'éleveurs entreprirent en effet le croisement, et, en 1852, à la chute de la tyrannie, la République comptait déjà sur des éléments extraordinaires conservés et développés au milieu des horreurs de cette longue période de sang et d'isolement. Mais ces germes féconds étaient restreints, en 1852, aux environs de Buenos Aires. L'élevage de l'espèce ovine sur une grande échelle, dans celle-ci comme dans les autres provinces, restait arriéré. Buenos Aires gagnait chaque jour du terrain. Entre Rios, Santa Fé, Cordoba, Corrientes et d'autres régions, où il existait beaucoup de brebis, restaient toujours stationnaires et c'est à peine si elles recevaient l'impulsion de quelque faible initiative privée.

Pendant la première moitié de ce siècle, les bestiaux continuèrent à prédominer dans notre production rurale. Il est à remarquer surtout, depuis lors, que le célèbre Mémoire, présenté par les *estancieros* de Buenos Aires et de Montevideo à la Métropole, en 1794, pour favoriser les intérêts de l'industrie rivale, ne tient aucun compte de l'espèce ovine, après s'être tant occupé des espèces chevaline et bovine.

Jusqu'à 1852, cet état de choses était toujours le même. Qui est-ce qui allait manger du mouton dans un pays où l'on tuait une vache uniquement pour manger un *nonnat* (fœtus), ou le bouilli d'un morceau de poitrine, ou le rôti de *matambre?* (viande qui recouvre les côtes.)

Un agneau pouvait se manger comme un petit cochon de lait, les jours de fête; mais d'ordinaire les villes se munissaient de viande de bœuf en telle abondance que les quartiers pendus sous les arbres du jardin se pourrissaient. Dans la

campagne on avait honte de tuer un mouton galeux. Les *gauchos* ne considéraient pas comme une humiliation d'abandonner le « bouvillon » ou la vache grasse qu'ils tuaient pour en manger les côtelettes, jetant aux chiens les quartiers, la tête, les pattes, les intestins et même quelquefois la langue, parce qu'ils ne prenaient pas toujours la peine de faire un pot-au-feu.

Il semblerait que le bien-être politique eût influé jusque dans l'amélioration de l'alimentation des peuples.

Lors du gouvernement réparateur, d'ordre et de progrès, du général *Don Martin Rodriguez*, après les funestes dissensions de 1820, l'usage de la viande de mouton se mêle soudain à l'énorme consommation de viande de bœuf dans des proportions remarquables ; mais à mesure que le bien-être déclinait et que les tourmentes politiques, qui amenèrent la fin de l'ère fondamentale de *Rodriguez* et de *Rivadavia,* se succédaient, l'introduction de la viande décroît dans la ville de Buenos Aires. Voici les chiffres comparatifs par année :

Années	*Espèce bovine*	*Espèce ovine*
1822	72.229	43.229
1823	69.737	43.726
1824	69.643	27.330

On ne doit pas oublier que, alors que les vaches étaient abattues dans les *Saladeros*, ceux-ci ne font mention dans leurs statistiques d'aucun abatage de moutons.

L'introduction de la viande de mouton était-elle consommée en entier? Les éléments font défaut pour répondre à cette question.

D'autre part, l'article laine ne figurait dans le commerce maritime de l'époque que comme quantité très secondaire. Le

principal mouvement commercial correspondait à la viande et aux peaux.

Tandis que, depuis deux siècles, la farine était le principal article d'exportation qui luttât avec la viande, du temps de *Rivadavia*, la première restait maîtresse de la place, ce qui prouve que la colonie était adonnée au labour et que les guerres de l'Indépendance et les dissensions civiles anéantirent pour longtemps chez nous les nobles labeurs de l'agriculture.

A mesure que la République se trouble et que sévit davantage la guerre civile, la consommation de la viande de mouton diminue et l'apparition de la gale, dans les troupeaux fins, exploitée plus tard par *Rosas* pour exciter la haine populaire contre les étrangers et les unitaires, accentue cette décroissance de consommation sur l'unique marché réservé à l'espèce ovine.

La laine et les peaux perdent aussi de leur valeur et les brebis n'atteignent pas encore au rang que la raison leur indiquait pour plus tard dans notre mouvement économique.

En effet, vers l'année 1828, en pleine guerre civile, l'approvisionnement de Buenos Aires se réduit de nouveau à la viande de bœuf, sans que figure un seul mouton dans les documents statistiques et, sur 37.783 charrettes chargées de produits du pays, il y en avait à peine vingt avec des laines.

L'exportation de cet article était intermittente parce que le marché ne le produisait pas avec continuité. Quelquefois beaucoup de moutons n'étaient pas tondus parce que l'*abrojo*, sorte de chardon (*Xantium spinosum*), et la graine de trèfle (*carretilla*) inutilisaient leur toison. D'autres fois l'indolence était la cause de ce manque de laine sur les marchés. J'attribue à cette dernière circonstance que la statistique officielle ne contient l'exportation des laines que par périodes d'années,

comme le démontrent les chiffres suivants en *arrobes* (11 kil. 1/2) et avec la valeur de tarif :

1822	33.417	1 $	l'*arrobe*
1829	30.334	1 $	—
1837	164.703	2 $	—
1848	13.045	et 231 grands sacs.	
1849	23.239	3379	—
1850	17.774	3356	—
1851	19.060	2914	—
1852	19.201	1478	—
1853	22.146	766	—
1854	20.000	—	—

C'est là une claire démonstration de notre gangrène politique. De 1822 à 1829, s'ouvre une ère tranquille suivie de bourrasques qui nous entraînent jusqu'à l'époque où l'on fusilla *Dorrego*. Le travail s'alanguit et l'on produit une quantité moindre de laine. D'un autre côté, la guerre avec le Brésil avait amené le blocus et barré le chemin aux exportations des produits du pays.

Après 1829, nouvelle perturbation. *Rosas* monte au pouvoir, la dictature apparaît et c'est à peine si en 1837 il est possible d'exporter le fruit de plusieurs années de labeur. Dans les dix années suivantes éclate la guerre civile, puis la guerre étrangère, et l'isolement du pays se produit sous *Rosas*. Cette impossibilité de communiquer avec le commerce étranger supprime l'exportation. Quand la paix fut rétablie, celle-ci commence à se régulariser en 1850 et ne s'interrompt plus; mais son chiffre ne progresse en aucune façon sinon en 1852, quand le pays recouvre sa liberté.

La valeur de notre exportation de laines est encore insignifiante, et cela explique le prix peu élevé des moutons pendant tout le règne de l'anarchie et de la barbarie politique dans notre pays. La laine était, comme on le voit, de peu de

valeur. En général il n'y avait que des éleveurs progressistes qui fissent la tonte. Les moutons n'étaient pas très nombreux et il manquait un stimulant au cas qu'on aurait dû en faire.

Le métissage avec le type saxon avait donné de la finesse à la laine; mais les animaux avaient perdu en taille et en vigueur. *Woordbine Parish* écrit : « A mon arrivée à Buenos « Aires, la laine des troupeaux de sa province ne valait pas « la peine qu'on eût prise à la nettoyer; et, quant à la viande, « celle de bœuf était si abondante qu'il n'y a rien d'éton- « nant à ce qu'on n'en mangeât pas d'autre. Tout le monde « sait que dans les fours à briques on employait comme com- « bustible les carcasses de moutons séchées préalablement « au soleil. »

En 1845, d'après l'ingénieur *Pellegrini*, aucune branche de l'industrie n'était aussi abattue que celle de l'élève du mouton.

« Aucune, dit-il, ne gémissait aussi douloureusement sous « cette pression et sous le dédain public qui en était la con- « séquence. Ce dernier était si profond que les propagateurs « de la plus belle industrie arrivèrent à être affublés du sobri- « quet comique de : *étrangers galeux*. Qui a oublié les cris de : « *Meurent les étrangers galeux!* hurlés dans les rues par les « ennemis de la civilisation, par les esclaves dégradés du des- « potisme? »

Le croisement s'était fait, comme on l'a vu par la statistique, au moyen de la race électorale; d'où l'abondance de brebis saxonnes à Buenos Aires.

Mais la société *Sheridan* et *Harrat* vit, en 1837, que l'avenir de l'élevage argentin réclamait un type de mouton au squelette plus fort, à la viande plus abondante et dont la toison fût recouverte, pesante et noble, s'il ne pouvait atteindre à l'extrême finesse du saxon.

Don Claudio Stegman, l'expert éleveur allemand, fondateur

de la *Cavagne* « *Poronguitos* », l'ancêtre des *Olivera* et autres partagèrent les mêmes opinions et déployèrent une activité persévérante et énergique afin de développer le corps et d'améliorer la toison des brebis métisses et des primitives *pampas*.

Ils arrivèrent à leur but en remplaçant les béliers de race électorale par le Negrete allemand. *Stegman* fut un des premiers introducteurs de ce type et reçut d'Altona, en 1840, douze brebis et deux béliers qui lui coûtèrent 2.000 piastres fortes, prix très élevé pour l'époque.

On doit donc à un groupe intelligent d'éleveurs l'inspiration audacieuse qui traça la voie dans laquelle se maintiennent aujourd'hui les troupeaux ovins argentins, perfectionnés dans ce même sens, après la chute de *Rosas*, par l'introduction des mérinos de diverses origines : *Gilbert*, *Impériale* et *Allemande* principalement.

L'initiative des promoteurs du croisement est glorieuse et les 4.200 brebis introduites d'Europe et des États-Unis, depuis 1836 jusqu'à 1838, marquent un effort prodigieux. La pauvreté de notre pays, l'anarchie horrible qui nous enveloppait après l'écroulement des projets patriotiques de *Rivadavia*, le peu d'instruction des éleveurs, le manque d'action protectrice de l'autorité, la campagne pleine de bandits, la guerre extérieure, deux blocus en vingt ans, l'insécurité de la vie, le couteau de la soldatesque prête à massacrer le bétail fin dans le but d'en prendre la peau pour les accessoires du *recado* (selle du pays), la grande distance des marchés d'autrefois, la navigation incertaine ou tardive à la voile et le manque de marchés pour la viande et la laine des brebis, rehaussent extraordinairement et donnent un mérite immense à l'initiative des réformateurs de notre industrie lainière. C'est à cette glorieuse impulsion que nous devons le perfectionnement de tous les autres élevages et notre richesse actuelle!

Chapitre III

LIBERTÉ ET PROSPÉRITÉ

1852-1886

SOMMAIRE : Influence du rapatriement. — Les *Cavagnes* avant et après 1852. — Hommage aux fondateurs des premières *Cavagnes*. — Temps ingrats de lutte. — Ressources actuelles. — Situation déplorable de la campagne en 1854. — Pétition des habitants. — Réformes et garanties demandées. — Communications difficiles. — Les prairies. — Les maladies. — Progrès réalisés malgré tout. — Confirmation statistique — Consolidation de l'industrie de l'espèce ovine. — Accroissement des brebis en cinquante ans. — Mortalité. — Importance des marchés consommateurs. — Le tableau de Newton. — Ses conséquences. — Raison de l'augmentation des laines sur place. — Situation déplorable des brebis peu de temps auparavant. — Multiplication des élevages et manque de marchés. — Dépréciation. — Ce que valaient les brebis. — Sanction des tarifs nord-américains. — Les brebis servent de combustible. — Baisse de la valeur des laines. — Grandes exportations de peaux. — Les *Cavagnes* au milieu de cette crise. — Valeur des animaux fins en 1865. — La crise atteint sa période la plus aiguë. — Causes de complications. — Tentatives pour étendre le marché des viandes. — Les graisseries. — Résultat surprenant. — Premiers abatages. — Exploitation désordonnée. — Les brebis avec leur peau dans les cuves. — Graisseries dans les *estancias*. — Les *Saladeros* régularisent l'exploitation. — Ses conditions. — Résultat net par tête. — La réaction s'accentue et se généralise. — Les prix de la laine en hausse pendant vingt ans. — Les peaux et la viande durant le même laps de temps. — Tableaux démonstratifs des prix et leurs analyses. — Prospérité évidente. — L'avenir de cette industrie dépend de l'intelligence des éleveurs.

Quand la tyrannie de *Rosas* eut été brisée, le 3 février 1852, des milliers d'émigrés revinrent dans leur patrie

et, parmi eux, des hommes de talent remarquable et d'esprit progressiste qui venaient inoculer à l'organisme argentin les germes d'une réaction salutaire. La réforme des vieux systèmes fut propagée, grâce à l'initiative féconde de ceux qui, dans leurs voyages, avaient admiré les progrès du monde, et l'industrie agricole, unique source de richesse de la République, fut vigoureusement mise à contribution.

Des capitalistes intelligents se mirent dans les rangs maltraités de ceux qui avaient conservé le pur sang mérinos malgré les profondes commotions imposées au pays. Non seulement de nouvelles bergeries surgirent, mais, de toutes parts, le croisement fut généralisé.

J'aurais désiré présenter le tableau descriptif de toutes les bergeries fondées depuis la chute de *Rosas*, comme de celles qui existaient quand eut lieu cet événement; mais il n'est pas possible de réunir les éléments nécessaires sans tomber dans des omissions déplorables, bien qu'involontaires.

Les éleveurs de l'époque méritent la justice de l'histoire comme collaborateurs efficaces de la civilisation argentine.

Leurs sacrifices personnels, leur persévérance et leurs capitaux ont puissamment contribué à conserver et à propager dans la République les trésors du pur sang européen qui nous permettent de réclamer aujourd'hui un des premiers rangs parmi les pays producteurs de laine du monde, sans en exclure l'Australie, dont les plus-values de prix dépendent non seulement de la qualité de la laine, mais encore des facilités de transport et d'embarquement, qui nous font encore défaut, au préjudice de la production nationale. En m'occupant dans ce livre des bergeries actuelles, loin d'oublier ces émérites initiateurs, j'aurai occasion de rappeler honorablement à chaque page leurs luttes et leurs sacrifices, attendu que le succès présent s'est

bien souvent produit par des efforts antérieurs ou en est dérivé.

Ces efforts furent un essai héroïque car ni la paix, ni l'organisation, ni la richesse, ni la population, ni le progrès général de la République Argentine n'avaient alors solidement atteint les éléments vitaux dont nous jouissons aujourd'hui. Les capitaux, le crédit, les bras et les voies de communication n'offraient pas, à cette époque, à l'éleveur courbé sous le poids de ses débours, les nombreuses ressources et les points d'appui que nous avons maintenant pour lutter et vaincre.

Avant d'arriver où nous en sommes, depuis la chute de *Rosas*, il a fallu déployer beaucoup d'énergie et de confiance en un avenir incertain que tous les faits immédiats contrariaient violemment. En 1852, en effet, le théâtre sur lequel devait se développer notre grande industrie nationale présentait un aspect terrifiant. La campagne était un réceptacle de crimes et de procédés arbitraires, ainsi que le dénonçait en ces termes à la législature de Buenos Aires une pétition présentée par des centaines d'habitants de la zone la plus peuplée et dans laquelle se trouvaient établies les bergeries.

Tel était le milieu dans lequel devait s'acclimater l'industrie lainière de Buenos Aires, et l'on comprend sans peine qu'il devait être pire dans les autres provinces. Cette industrie était d'ailleurs importante alors, car, à trente lieues à la ronde de Buenos Aires, les troupeaux de bœufs et de juments étaient rejetés dans les champs primitifs de l'autre côté du *Salado* par de nombreux troupeaux de brebis fines.

Les éleveurs intelligents, qui, du temps de Rosas, amélioraient leurs animaux domestiques, redoublèrent de zèle en cette noble lutte, et de nouvelles phalanges d'ouvriers apparurent à la suite.

L'anarchie, la guerre civile et les terribles invasions d'In-

diens maintinrent constamment dans la perturbation les sources de la production. L'absence de chemins leur portait préjudice aussi; elle rendait plus chers les transports, dépréciait les produits et éloignait les producteurs des consommateurs, rendant ainsi fort difficiles les relations d'échange. Les propriétaires de bergeries voyageaient dans de monumentales diligences suspendues sur des courroies grosses comme des cordages de vaisseaux à trois ponts, avec leur troupe de chevaux de rechange à côté, le *noque* (cuir suspendu entre les roues) en dessous et plusieurs péons pourvus de *lassos* et de sangles à toute épreuve.

Brebis et béliers fins voyageaient ainsi en châteaux chanteurs — si ce n'est enchanteurs — car très heureuses étaient ces pérégrinations quand les roues ne restaient pas engagées dans les ornières des chemins. Les prairies n'étaient pas encore complètement propices à l'alimentation tendre et nutritive qu'exige l'animal raffiné; et les chardons, grands ou petits, la *carretilla*, les maladies, la gale principalement, et la poussière même, causaient de tels préjudices que des millions de brebis restaient non tondues et sans valeur d'échange, comme tout capital inerte ne produisant pas d'intérêt.

La tendance oisivement destructive de la soldatesque qui parcourait journellement la République était aussi un véritable fléau à l'égard de la conservation et du développement des « saxons et métis » comme on les appelait alors. Néanmoins, le croisement s'affirmait et les troupeaux croissaient en nombre. Ce n'était pas un progrès improvisé et violent. Il était tenace, parce qu'il s'emparait graduellement des meilleures prairies de la région peuplée du pays. La statistique croissante de l'exportation justifie ces indications.

En 1853 on expédie 22.146 balles de laine, plus 776 grands sacs et 7.074 *arrobes* (11 kil. 1/2.) de laine. De 1858 à 1862, en quatre ans, l'exportation s'élève à 254.101 balles

et 7.456 grands sacs, ce qui donne une moyenne annuelle de 63.500 balles. L'accroissement continue, et de 1862 à 1867, on trouve une moyenne annuelle de 121.750 balles de 52 *arrobes*, soit 1.345.437 kilos. L'Industrie est consolidée : l'exportation de laine argentine forme déjà un grand facteur dans la statistique internationale.

La quantité de brebis a considérablement augmenté dans l'espace de cinquante ans, ainsi que le prouvent les chiffres de la mortalité accusée par l'exportation des peaux, chiffres qui doivent être augmentés d'environ 10 o/o par suite d'animaux abandonnés dans les champs sans être écorchés ou de ceux dont les peaux servent à l'industrie locale :

De 1858 à 1862	10.513.476 peaux.
De 1862 à 1867	21.973.032 —

Ces produits se répandaient dans le monde entier. Voici, en effet, le décompte de l'utilisation de nos laines en proportion pour cent :

MARCHÉS	1858 à 1862	1861 à 1867
Grande-Bretagne	10.273	7.235
France	27.508	25.109
Belgique, Hollande et Allemagne	39.784	45.433
Etats-Unis	21.083	20.340
Italie	1.313	1.766
Espagne	0.039	0.030
Suède et Norvège	0.000	0.087
	100.000	100.000

Où le progrès devient palpitant, c'est dans les chiffres offerts par le tableau suivant, formulé en 1886 par *M. Ricardo Newton* au sujet de l'importation des laines :

SAISON ou ANNÉES	NOMBRE de BALLES	AUGMENTATION	PROPORTION %	ARROBES à 32 %	BREBIS à 7 toisons par arrobe	TROUPEAU de 1.500 moutons
1852-53	20.514	1.936	9.43	656.448	4.957.136	3.064
1853-54	22.450	3.319	11.78	718.400	5.028.880	3.352
1854-55	25.769	6.855	26.60	824.608	5.772.256	3.848
1855-56	32.624	4.919	15.06	1.043.968	7.307.776	4.871
1856-57	37.543	1.709	4.52	1.201.376	8.409.632	5.606
1857-58	39.252	9.485	24.15	1.256.064	8.792.448	5.861
1858-59	48.733	—	—	1.559.584	10.919.088	7.278
1859-60	42.276	6.462	—	1.352.800	9.469.600	6.313
1860-61	60.734	18.459	43.65	1.943.488	13.604.416	9.069
1861-62	67.131	6.427	10.58	2.149.152	15.044.064	10.104
1862-63	88.780	19.216	32.19	2.808.960	19.656.720	13.104
1863-64	96.679	7.899	8.90	3.093.728	21.656.096	14.438
1864-65	130.860	34.185	35.36	4.185.520	29.312.640	19.541

Cette progression est merveilleuse et constante. Elle présente deux grands aspects : l'augmentation des brebis et l'augmentation des bêtes soumises à la tonte. Mais la quantité réelle de moutons était plus grande que celle accusée par le tableau, comme le démontre l'exportation de vingt et un millions de peaux en quatre ans. Une telle mortalité ne peut correspondre qu'à un plus grand nombre de bêtes et je vais expliquer, en effet, pourquoi on ne tondait pas toutes les brebis de la République.

Tout d'abord, il faut faire observer que le calcul de 7 toisons par *arrobe* exclut celles des agneaux que l'on peut évaluer à 25 o/o de la totalité.

J'ai dit qu'autrefois peu de brebis étaient tondues par suite des chardons, de la boue et des maladies qui en inutilisaient la laine. Le paysan n'était pas habitué à donner de la valeur à une marchandise de rebut; mais, à mesure que le commerce extérieur acquit de l'expansion, la laine fut demandée et les plus arriérés commencèrent à nettoyer les toisons, à détruire les plantes pernicieuses et à tondre.

La quantité de moutons augmentait en outre prodigieusement parce qu'il n'y avait pas grande consommation de viande. Les abattoirs des villes et l'alimentation des campagnes n'avaient d'autre base, depuis les siècles antérieurs, que la viande de bœuf. L'appoint des bêtes à laine n'existait qu'en quantité négligeable. L'industrie des éleveurs n'en procédait point et la chair ou le suif de mouton étaient à l'état de mine inexploitée, un espoir de richesse, tentée par quelques-uns mais non généralisée. Il faut en déduire que si l'on progressait dans l'élève et l'amélioration de l'espèce ovine, il y avait pléthore sur le marché et les produits s'avilisaient. On travaillait pour arriver à la crise. Cette dépression, comme je l'ai déjà démontré, s'accentua en 1845, continua quelques années encore après 1851. Quand un voyageur arrivait dans certains parages et demandait de la viande aux habitants, on l'autorisait à emporter tous les agneaux qu'il voulait. Ailleurs, les troupeaux étaient harcelés par des bandes de chiens, excités par les campagnards, quand les malheureux moutons se hasardaient à s'approcher des lieux habités pour y brouter les herbes raffinées qui croissent dans les terres fumées. Ces fourrages délicats étaient réservés pour les chevaux préférés. La valeur de la brebis *al corte* (non choisie) était ridicule, et la perte de la laine ou des peaux, faute de tonte ou par suite de mortalité, représentait des sommes considérables.

Telle était la situation, généralisée à tout le pays, à laquelle, en plus de la guerre civile, se mêlaient la gale, le piétin, le *saguaipé* (lombriz) et de nombreuses autres maladies que notre profonde désorganisation administrative laissait entrer librement de l'étranger avec des animaux importés.

Le centre de tous les progrès était aux environs de Buenos Aires et dans une petite région de l'Entre Rios et de Santa

Fé, quand cette industrie, déjà si éprouvée, eut à souffrir un rude et nouveau coup. Les États-Unis, emportés par le vertige de l'erreur, avaient sanctionné les tarifs protectionnistes qui leur ont donné une prospérité apparente et trompeuse jusqu'aux années actuelles où la maladie organique ainsi amenée a éclaté au milieu de désastres irréparables.

Nos laines, que les États-Unis importaient pour un quart de la production totale, furent les victimes de ces tarifs. Les éleveurs restèrent dans l'abattement. Le *Cavagnère* LATHAN dit : « Je me rappelle le temps où les troupeaux s'offraient « et s'achetaient de 4 à 6 piastres monnaie courante (24 cen- « times monnaie nationale ou 1 fr. 20) par tête ; et peu de « temps auparavant, les brebis créoles valaient si peu qu'on « les tuait pour servir de combustible. »

Le tarif américain fit baisser nos laines jusqu'à 45 et 40 piastres monnaie courante l'*arrobe* (8 francs les 11 kilos 1/2) ; mais, en même temps, les maisons allemandes et anglaises du commerce argentin poussaient à la destruction du mouton par l'achat de toute peau qu'elles pouvaient obtenir pour l'exportation, parce que le droit américain sur cet article était considérablement plus bas que celui sur la laine. Voilà l'explication de la sortie de plus de vingt-neuf millions de peaux de moutons de 1858 à 1867, soit moins de dix ans.

Au milieu de cette crise, les *Cavagnes* (mot francisé par Tessier en traitant des bergeries) luttaient et se soutenaient, et il y a lieu de faire remarquer que les brebis de bonne qualité ne perdaient pas de leur prix. Le marché des animaux fins, sans être florissant, était en bonne situation. Je connais des ventes réalisées en 1865 de brebis métisses à 50 piastres papier, (ancienne monnaie courante de Buenos Aires, 10 francs) ; et de béliers pour troupeaux de pâture libre à 1.100 piastres, soit 220 francs par tête. 50 brebis mérinos

choisies une à une (par la patte) se vendirent à raison de 400 piastres (80 francs) et, pour deux brebis et un bélier *Negrete*, il y eut amateur à 10.000 piastres ou 2.000 francs. Je pourrais citer de nombreux faits de même nature, du temps où les brebis communes valaient 7 piastres (1 fr. 40) pour démontrer, à l'honneur des producteurs argentins, que, même au milieu des épreuves de la formidable crise de l'époque, ils ne perdirent pas la claire notion de l'immense avenir de la République comme marché producteur de laines mérinos.

En ce temps-là, la laine métisse valait 75 piastres (15 francs) l'*arrobe* (11 kil. 1/2), prix satisfaisant et rémunérateur pour ceux qui avaient amélioré leurs troupeaux; pendant que les cuirs pelés et ordinaires se cotaient à 20 piastres (4 francs) la douzaine et les peaux de laine longue à 150 piastres ou 30 francs.

En 1867, ces prix avaient baissé. Les laines valaient : la première classe métisse 25 réaux de piastre forte (soit 15 fr. 65), les bonnes classes 13 réaux, les ordinaires 11 et les inférieures 8, ou 5 francs, abstraction faite du change international, la piastre forte de 8 réaux variant de 5 francs à 5 francs 50 en général. La dépression était complète. La crise battait son plein et une Revue commerciale de 1867 disait, en parlant des laines : « Il n'y a pas d'ordre pour « l'exportation ; le lamentable état de baisse continue. Le « mélange en suint vaut de 25 à 40 piastres (5 à 8 francs) ; « le bon mélange, de 38 à 42 piastres (7 fr. 60 à 8.40), « le métis ordinaire, de 48 à 52 (9 fr. 60 à 10.40), la « qualité fine et propre 53 à 60 piastres (10 fr. 60 à « 12 francs). »

Afin que rien ne manquât, survint en 1865 la guerre du Paraguay, qui nous obligea à des efforts suprêmes, et à la suite une formidable crise économique et financière sur

laquelle un écrivain de l'époque s'exprimait ainsi : « Les « forts arrivages de laines s'annonçaient déjà et le manque « de papier-monnaie était si grand pour suffire aux tran- « sactions auxquelles elles donnent lieu, que l'or se vendait à « la Bourse journellement pour ce que l'on en voulait donner, « ce qui en amenait la baisse, tandis que le papier montait « fictivement à cause de l'abondance des produits et de la « difficulté de les payer, faisant ainsi supporter aux mal- « heureux producteur des pertes considérables, tant sur les « avances déjà prises que sur la vente de leurs produits, qui « précisément alors leur coûtaient, à cause de l'état de guerre, « 25 o/o en plus sur les frais de production. »

La crise des laines était de plus universelle, car l'Australie avait souffert, de 1860 à 1865, une baisse de 29 o/o sur leur valeur, et les brebis étaient de si peu de prix qu'on vendait des troupeaux entiers à raison de 1 schelling 6 pences par tête. Quant au marché des viandes, sa situation n'était pas plus favorable. La consommation publique était limitée et l'accroissement des troupeaux énorme, comme on l'a démontré.

Les éleveurs intelligents s'en préoccupaient : *MM. Parks* et *Anderson* ainsi que *MM. Terrero* et *Georges* firent des essais d'extraits de viande, les premiers sous les auspices de la *Société Rurale Argentine;* mais ces essais étaient encore de proportions relativement réduites, vu les nécessités du jour.

Ce fut alors qu'un groupe d'*estancieros* distingués eut l'idée d'employer les *Saladeros* à l'abatage des brebis pour en exploiter la peau et le suif ; il faut citer entre autres, la maison *Martinez de Hoz* qui fit en 1866 un des premiers essais en tuant 30.075 animaux qui produisirent 826.812 piastres monnaie courante (165.362 fr. 40). Les brebis valaient 7 piastres (1 fr. 40) séparées au hasard. L'essai

fut heureux et les *Saladeros* de Buenos Aires commencèrent à tirer parti des moutons, de sorte que, en 1866 et en 1867, il entra à Buenos Aires pour les abattoirs et les fabriques les quantités de brebis suivantes :

1866.....	468.909
1867.....	1.311.377

Ce nouvel aspect de l'industrie avait timidement pris naissance et quelquefois, dans les graisseries de moindre importance, on n'écorchait même pas les animaux. On les jetait entiers dans les cuves et ensuite, quand on extrayait le suif, les peaux obstruaient les tuyaux. L'affaire fit fureur et les plus riches *estancieros* pensèrent qu'il convenait d'établir des graisseries dans l'intérieur de la campagne et même sur leurs propres *estancias*, mais cette dernière phase de l'affaire donna des résultats négatifs à beaucoup d'industriels et l'on rencontre çà et là de grandes cuves abandonnées dans les champs comme objets de pure curiosité pour les *gauchos*.

Les *Saladeros* travaillaient pour leur compte et à la commission. Dans ce dernier cas, ils préparaient l'animal et en vendaient les produits en prélevant une piastre monnaie courante (0 fr. 20) par tête et passaient un compte de vente au producteur qui percevait ainsi de 30 à 40 piastres par animal, soit de 6 à 8 francs, selon les circonstances. L'affaire était brillante, étant donné l'état de choses. Son développement est démontré par les chiffres suivants, qui ne comprennent que les moutons abattus dans la province de Buenos Aires, faute de renseignements d'autre part :

Années	*Animaux*
1872	3.125.180
1873	1.736.545
1874	619.773
1875	1.914.615
1876	2.663.887
1877	1.437.031
1878	679.435
1879	232.482
1880	26.612
1881	44.924
1882	245.080
1883	311.155
1884	111.745
1885	39.378
Total	13.187.842

Cette statistique comprend les années pendant lesquelles fonctionne le bureau de recouvrement de l'impôt de *Saladeros* et graisseries de la province susdite. Des renseignements exacts manquent pour les années antérieures. Ce tableau démontre que depuis neuf ans l'opération est en souffrance et tend à s'annuler.

Il est difficile de préciser quels furent les initiateurs des graisseries de moutons. Mes recherches dans les archives publiques de l'État m'ont fait connaître deux dossiers de 1848 par lesquels *Rosas* concédait l'autorisation nécessaire pour fondre le suif et la graisse au moyen de la vapeur à *Don Manuel Ortega* dans l'*estancia* de *Don Romualdo Nunez*, à Chapaleofu, ainsi qu'à *Don Roberto F. Gibson*, au Tuyu, dans l'*estancia* actuellement connue sous le nom de *Los Ingleses*. Le décret portait : « Sous condition spéciale que ce « travail ne pourra être entrepris ou administré par qui- « conque soit *sauvage unitaire*. »

Le *cavagniste Perez Mendoza*, père, avait été, depuis la chute de *Rosas*, un des entrepreneurs de cette forme lucrative d'exploitation de l'espèce ovine. Quand il administrait

la fameuse *Cavagne* et l'*estancia* de la *Société pastorale*, à Canuelas, il avait déjà proposé à la Commission directrice l'établissement d'une graisserie à vapeur afin de tirer parti annuellement du rebut des troupeaux.

Cet aspect de l'affaire, bien qu'ayant le prestige de l'expérience étrangère, ne fut pas compris et on le tint pour un rêve irréalisable ; mais son initiateur avait tellement foi dans le succès qu'il monta sa graisserie malgré le Directoire. Il fut naturellement renvoyé et ses longs efforts restèrent inutiles. Longtemps après, ce même système appliqué par les *Saladeristas* était la base d'une réaction salutaire parmi l'incroyable dépréciation des brebis. Mais *Perez Mendoza* était mort ruiné !

Il nous a laissé, en plus de ses nobles exemples et des conséquences de sa propagande personnelle, des fils qui suivirent ses traces; et le premier traité argentin sur l'élève du mérinos, œuvre indécise si l'on veut, mais riche d'observation personnelle, et dont l'influence sur les progrès de l'élevage argentin est indéniable, fut écrit par son fils Daniel. Un second ouvrage du même auteur fut publié à Montevideo orné de bonnes gravures, en 1883, par *Don Pedro Lastarria*, libraire argentin, après la mort de *Perez Mendoza*, sous le titre : ***Manuel du Pasteur ou instruction pratique pour l'élève et la garde de la race mérinos avec l'exposition de ses maladies, l'étude de la laine***, etc. C'est un ouvrage très utile et très rare en librairie.

Les mauvais temps étaient passés pour les brebis et la réaction de 1886 commençait à s'accentuer vigoureusement. La consommation de la viande, qui était en 1860, à Buenos Aires, de 95.880 têtes, augmentait graduellement, et en 1884, elle s'élevait à 260.749 têtes pour retomber à 182.092 en 1885.

La valeur de la laine, premièrement en baisse, remonta

aussi à des chiffres qui ne sont pas encore, à mon sens, assez élevés et qui attendent, pour les atteindre, les facilités légales et administratives que l'État peut offrir à la production nationale. Voici, en effet, l'échelle des prix moyens des laines pendant les derniers vingt ans, en piastres monnaie courante, de l'ancienne monnaie de Buenos Aires valant, comme nous l'avons déjà dit, vingt centimes :

ANNÉES	PRIX SUPÉRIEUR	COURANT	INFÉRIEUR
1866	65 à 75	— 65	55 —
1867	53 » 60	48 à 52	25 à 38
1868	60 » 65	50 » 58	45 » 48
1869	50 » 65	45 » 50	35 » 46
1870	50 » 53	40 » 48	35 » 38
1871	92 » —	— » 85	— 76
1872	85 » 95	80 » 70	60 » 65
1873	78 » 85	68 » 74	60 » 65
1874	90 » 95	75 » 80	65 » 75
1875	80 » 90	68 » 75	58 » 65
1876	88 » 91	80 » 86	70 » 77
1877	110 » 120	95 » 105	70 » 90
1878	95 » 103	90 » 97	81 » 84
1879	95 » 108	85 » 94	68 » 74
1880	108 » 112	100 » 105	80 » 92
1881	85 » 90	80 » 75	55 » 60
1882	85 » 90	75 » 80	55 » 75
1883	100 » 112	90 » 98	68 » 78
1884	100 » 105	88 » 98	55 » 65
1885	95 » 100	80 » 85	40 » 50
1886	1 5 » 124	95 » 100	70 » 75

En comparant les décades, il en ressort une valeur croissante, soutenue en hausse sans exagérations et qui, au contraire, se fait graduellement. C'est le résultat de la meilleure qualité annuelle de l'article, par suite de l'extension du croisement et des progrès faits par les éleveurs dans les systèmes de soins à lui donner.

Les prix de l'*arrobe* (11 kil. 1/2) dans les décades sont :

Années	*Prix supérieur*	*Moyen*	*Inférieur*
1866	75	65	55
1876	91	80	70
1886	125	100	75

Les alternatives qui se sont produites entre les décades sont dues à des causes transitoires, à de mauvaises années sur le marché producteur, à des excès momentanés dans les centres industriels; mais les baisses de prix que ces circonstances ont occasionnées n'arrivèrent pas jusqu'à la plus-value de 1866-67 qui est le prix des mauvaises laines et du rebut en 1886, — et la réaction continua lentement jusqu'à la hausse.

L'unique exception est la baisse de 1870, année de perturbation pour l'élevage, alors qu'une épizootie terrible déprécia tous les produits du pays. A cette époque, la qualité et la quantité des laines souffrirent un coup fort rude par suite du mauvais état des troupeaux. Ainsi le démontre l'exportation comparée de deux saisons :

1868-1869	178.955 balles.
1869-1870	148.290 —
Déficit	30.665

Pendant les années 1883, 1884 et 1885, les marchés consommateurs restèrent abattus; mais nos laines se maintinrent plutôt en hausse parce que le commerce les exportait en gagnant la prime sur l'or pendant le cours forcé. Le papier-monnaie a oscillé, par rapport à l'or, de 1884 à 1886, de 160 à 118 et, malgré les différences du change, depuis 1866 jusqu'à 1886, l'augmentation réelle des prix se maintient en faveur de la production.

La hausse s'est accentuée en 1886, bien que l'or soit tombé subitement à 121, oscillant jusqu'à 131, en conséquence d'une réaction favorable sur les marchés européens, dont les prix soutenus paraissent marquer une longue période d'activité dans ces affaires. Si l'or eût été plus haut et la qualité des laines meilleure, les prix auraient atteint peut-être le maximum de 7 piastres nationales pour les bonnes laines générales. On sait, en effet, que la saison a été ruineuse pour la campagne et que, si toutes les espèces animales ont souffert, les moutons ont été les plus éprouvés et ceux qui ne sont pas morts n'ont donné, du moins, qu'une laine défectueuse et pauvre.

En plus de ces raisons fortuites, il y en a une autre d'ordre général qui stimulera pendant longtemps notre production de laine fine. L'Allemagne et la France, sous l'influence des besoins des abattoirs publics, ont abîmé leurs précieux trésors de sang mérinos par des croisements absurdes avec des types anglais pour donner plus de corps à leurs troupeaux. Leurs laines ont donc perdu tout caractère, grâce à ce type hybride, *véritable mérinos d'exportation*, dont se remplissent annuellement nos maisons de ventes publiques et pour lequel malheureusement les acheteurs ne manquent pas, malgré l'opinion des éleveurs entendus qui disent que bien qu'acquis gratuitement, il serait encore cher. Ce sont cinquante millions de moutons de moins pour la concurrence et les fabricants, spécialement les Allemands, déclarent déjà leur préférence pour les laines argentines, comme produits légitimes d'origine mérinos constamment alimentée.

Le même mouvement favorable s'observe aussi sur les peaux de mouton, selon le tableau suivant provenant de la même origine que le précédent :

ANNÉES	PEAUX de CHAMP	PEAUX D'ABATTOIR	INFÉRIEURES	BONNES
1866	100 à 120	140 à 180	15 à 25	50 à 70
1867	90 » 123	110 » 160	— 130	140 » 150
1868	80 » 110	130 » 170	20 » 30	60 » 90
1869	90 » 115	130 » 165	30 » 35	70 » 75
1870	60 » 80	135 » 150	15 » 30	65 » 70
1871	200 » 235	20 » 22	— —	— —
1872	180 » 250	260 » 350	100 » 130	140 » 180
1873	150 » 240	240 » 325	100 » 150	150 » 200
1874	180 » 235	260 » 360	100 » 120	100 » 180
1875	150 » 200	200 » 280	80 » 150	30 » 60
1876	19 » 22 réaux	21 » 23	9 » 10	18 » 23
1877	20 » 24	25 » 27	8 » 10	22 » 24
1878	18 » 20	22 » 25	12 » 14	15 » 20
1879	23 » 30	31 » 34 réaux	15 » 20	20 » 25
1880	30 » 34	32 » 35	22 » 24	29 » 30
1881	25 » 27	24 » 27	18 » 20	22 » 24
1882	25 » 27	25 » 27	15 » 19	22 » 24
1883	30 » 31	27 » 30	19 » 21	25 » 26
1884	27 » 29	26 » 28	17 » 19	24 » 25
1885	19 » 20	22 » 24	12 » 15	18 » 19
1886	25 » 26	25 » 27	15 » 17	20 » 22

Ces prix sont en papier de Buenos Aires, valant 0 fr. 20, auquel je me suis référé, et par douzaines de peaux, jusqu'en 1875. A partir de 1876, le marché a modifié son système et les transactions se font au poids, à tant de réaux la livre d'abord et maintenant à tant de centimes de piastre nationale le kilogramme, le système décimal s'appliquant depuis 1886.

Les décades présentent la même hausse graduelle et solide que j'ai indiquée pour les laines. Voici les prix :

Années	*Maximum*	*Moyenne*	*Minimum*
1866	 180	 70	 15
1875	 280	 150	 30
1876	..... 23 réaux	..... 18 réaux	..... 9 réaux
1886	..... 27 —	..... 22 —	..... 15 —

La valeur des peaux de moutons est complètement satis-

faisante et s'améliorera encore à mesure que les éleveurs perfectionneront les soins à donner depuis l'enlèvement des peaux jusqu'à leur mise en vente.

Pour consolider définitivement le jugement porté sur les progrès de notre industrie lainière en vingt ans, quels que soient les découragements produits par de mauvaises années et par les oscillations du change, j'ai formé le tableau des prix de la viande à Buenos Aires, c'est-à-dire des moutons communs de boucherie en même monnaie :

1866	.....	$ m/c	30 à 36	1877	.....	$ m/c	42 » 45
1867	.....	»	24 » 30	1878	.....	»	49 » 56
1868	.....	»	27 » 30	1879	.....	»	50 » 52
1869	.....	»	25 » 40	1880	.....	»	45 » 52
1870	.....	»	28 » 32	1881	.....	»	38 » 45
1871	.....	»	30 » 35	1882	.....	»	30 » 40
1872	.....	»	48 » 60	1883	.....	»	35 » 42
1873	.....	»	40 » 50	1884	.....	»	35 » 38
1874	.....	»	38 » 50	1885	.....	»	30 » 45
1875	.....	»	40 » 52	1886	.....	»	50 » 55
1876	.....	»	40 » 42				

Les décades y sont comparées; dans la première l'augmentation graduelle et logique a donné, de 1866 à 1876, une hausse de dix piastres papier de Buenos Aires, qui double de 1876 à 1886. Les progrès de vingt ans sont ainsi indiscutables. La viande de mouton se soutiendra parce que, de même que la consommation augmente, l'exportation par le système frigorifique donne un résultat avantageux. En ce cas la solution n'est ni ne peut être douteuse.

Les renseignements qui précèdent se rapportent au marché de Buenos Aires. Ce dernier donne la clef des autres marchés du pays, en matière de prix, et leurs produits sont généralement achetés par des spéculateurs de la capitale.

La prospérité de cette industrie rurale dans la République reste établie. Les bases sur lesquelles repose l'énorme

progrès réalisé dans les dernières trente années, grâce à la résurrection libérale du pays, sont aussi solides que reproductives; mais tous ces sacrifices et leurs résultats s'annihileraient en dix ans si les éleveurs ne se préoccupaient pas sérieusement des voies à suivre, fixant leurs idées, obéissant à un plan rationnel et s'écartant des essais absurdes et ruineux en matière de croisements.

Chapitre IV

LE TROUPEAU NATIONAL

SOMMAIRE : Combien y a-t-il de brebis dans la République Argentine? — Recensements et statistiques. — Simples essais à cet égard. — Nécessité d'enregistrer la statistique de la richesse nationale. — Problème posé. — Éléments de solution. — Résultat probable et approximatif. — Exportation de laines et de peaux. — Proportion entre l'unité de mesure et le nombre de moutons qui la donne. — Importance de la toison dans les différentes régions argentines. — Exagération de la qualité de brebis et de leur rendement. — Base d'appréciation dans la zone la plus avancée. — Poids moyen de la toison commune dans cette région. — Poids moyen de laine donné par chaque brebis. — Consommation et perte de laine dans le pays. — Tableau démonstratif du mouvement commercial des brebis en trente ans. — Comparaison annuelle et par décades. — Augmentation et diminution. — Exportation des peaux. — Peaux utilisées ou perdues dans le pays. — Somme totale de brebis abattues en trente ans. — Existences nettes et annuelles depuis 1857 jusqu'à 1887. — Augmentation colossale et constante. — Sa distribution. — Sans rivaux dans le monde. — Australie. — Parallèle entre les troupeaux des deux pays. — Les Argentins vainqueurs en nombre, en finesse et en taille. — Les Australiens vainqueurs en poids et en qualités d'ensemble de leurs laines. — Les éleveurs argentins dans l'erreur. — Notre ignorance devant l'exemple de l'Australie.

Le tableau historique esquissé dans les chapitres précédents suggère logiquement cette question : *Combien y a-t-il de brebis dans la République Argentine?*

Donner la réponse immédiate et catégorique est impossible parce que nous manquons de statistiques à cet égard; et les renseignements fournis par quelques recensements et

travaux partiels de compilation sont des essais notoirement incomplets.

L'organisation d'une statistique régulière et permanente de la richesse et du travail national est depuis longtemps désirée par l'opinion et qui attend encore, des pouvoirs publics, son inévitable consécration, si l'État doit réellement fonder son action sur les solides bases qu'offre la connaissance des ressources et des besoins organiques.

Or, demander à combien de têtes s'élève le *troupeau ovin national*, c'est poser un véritable problème de statistique dont la solution exige la réunion d'éléments divers et partiels, combinés sur la base d'un jugement ou rapport rationnel, d'une véracité probable ou simplement approximative. Ces éléments sont : 1° l'exportation annuelle de la laine enregistrée par la statistique des douanes ; 2° l'exportation annuelle des peaux de moutons obtenue de la même façon.

Mais ces deux chiffres ne donnent pas les valeurs absolues. Il y manque la laine et les peaux que l'usage local, l'industrie propre et jusqu'à la négligence des campagnards soustraient à l'échange international. En conséquence il a fallu compléter ces deux facteurs du calcul sur la proportion raisonnable qui se rapporte à la dernière observation. C'est ainsi que j'obtiens la production annuelle de laine, et de peaux s'approchant simplement de la vérité.

A en juger d'après l'exportation annuelle de la laine on peut arriver à un chiffre à peu près exact du troupeau qui la produit, pourvu qu'on ait trouvé la proportion entre l'unité de mesure et le nombre de têtes qui la fournit. J'ai donné à cette proportion le chiffre de 11 kil. 500 par dix brebis, soit deux livres et demie espagnoles de laine par tête, terme moyen de toute la tonte.

Ceux qui ne connaissent que les *Cavagnes* et les trou-

peaux des environs du littoral de Buenos Aires trouveront, sans doute, assez basse cette appréciation parce que sur ce théâtre le métissage a fait de grands progrès. J'ai parcouru toutes les provinces où l'élève de la brebis se fait sur une grande échelle et je l'ai étudié par tous les bouts, observant attentivement leur production et je puis attester qu'on exagère communément ces deux facteurs: le nombre de moutons que nous possédons et le rendement de chaque toison. Les millions de brebis que nous attribuent beaucoup d'empiriques, comme le calcul universel de cinq et six livres de laine par mouton sont de généreuses illusions. J'ai souvent entendu parler sur les lieux de certains troupeaux de deux mille brebis chacun qui, tout compté, se réduisaient à 1.500 et 1.200 têtes. L'explication logique provient de l'éparpillement, trompeur à la vue, des troupeaux libres de prairie. J'ai trouvé de même sur la tonte l'exagération habituelle des rendements généraux.

La plupart des troupeaux argentins sont encore soignés à la rustique, de façon routinière, et le poids de la toison n'augmente ni par le choix des béliers, ni par leur fréquent renouvellement, ni par les soins généraux donnés au troupeau, si l'on oublie trop cette vérité : que la toison est en relation directe avec la qualité et la vigueur générale de la brebis qui la produit. Par contre, la diminution de la toison est constante ; elle y est énergiquement stimulée par la gale, le piétin, diverses autres maladies, la maigreur, les ronces, l'alimentation dans des prairies pauvres ou de nutrition nuisible à certaines espèces, comme les prés marécageux, causes naturelles auxquelles il faut encore ajouter le gâchage dans la tonte et dans d'autres manifestations subséquentes.

Ces observations expliquent le fait que des brebis ne rendant que deux à trois livres de laine se comptent par millions dans les régions pastorales argentines.

Les troupeaux généraux les plus avancés de Buenos Aires, où les éleveurs luttent déjà vigoureusement et intelligemment avec la nature, donnent des chiffres plus élevés. J'ai fait une étude sur le rendement des six cent mille brebis de plusieurs *estancias* modèles dont quelques-unes possèdent de notables *Cavagnes*, et où, depuis les béliers employés jusqu'aux soins donnés aux troupeaux éloignés dits *a puesto*, tout obéit à des règles sévères de progrès et de compétence, et j'ai trouvé que le rendement moyen par brebis variait entre cinq livres à cinq livres et demie en temps normal, sans épizooties ni perturbations naturelles.

Ces chiffres iront plus loin, je n'en doute pas; mais la donnée révèle combien de temps, d'argent et de labeur ont coûtés les résultats actuels qui sont considérés, toutefois, comme très satisfaisants.

Je crois donc que la *proportion*, ou terme moyen, de deux livres et demie par tête est rationnelle parce que la laine de brebis et d'agneaux y est incluse.

Pour résoudre le problème posé, il ne suffirait pas, toutefois, de diviser la laine exportée par la proportion adoptée de 11 kil. 500 pour dix brebis. Si je l'ai adoptée ainsi, comprenant dans le groupe d'animaux qui produisent l'*arrobe* (11 kil. 500) ce qui reste non tondu dans le troupeau et la compensation de la plus-value en laine de dix brebis d'une localité par rapport à la production de dix brebis d'une autre, le tableau ne donnerait pas le chiffre général cherché parce qu'il ne tient pas compte d'une grosse portion de laine qui reste dans le pays, par suite de la consommation locale et des pertes.

Avec ces éléments j'arrive au grand tableau du *troupeau National brut* en étudiant ses alternatives annuelles de 1857 à 1887, c'est-à-dire à travers l'espace de trente ans.

Pour le comprendre, il faut remarquer que la *première*

colonne indique l'année; la *seconde* la laine exportée, en kilogrammes, d'après les statistiques officielles; la *troisième* le 8 o/o du dernier chiffre pour la laine consommée ou perdue dans le pays; la *quatrième* le nombre total de kilogrammes de laine produits annuellement dans la République; la *cinquième* le nombre total de brebis, dans la proportion de 11 kil. 500 (une *arrobe* espagnole) de laine pour 10 brebis, inclus ce qui reste hors de tonte et les agneaux ou soit un produit moyen de 1^{kil},150 (2 livres 1/2) par tête; la *sixième* le nombre de troupeaux de 1.500 têtes (terme moyen) où se subdivise le *grand troupeau;* la *septième* le tant pour cent d'augmentation annuelle à chaque dix ans; et la *huitième* le même taux pour la diminution.

Les sources utilisées ont été aussi nombreuses que véridiques. Chaque donnée a été scrupuleusement analysée et compulsée. Cependant, ce tableau offre à peine une exactitude relative et je le livre à l'appréciation des éleveurs simplement comme une solution vraisemblable ou approximative du problème.

ANNÉES	LAINE EXPORTÉE en kilogrammes	LAINE PERDUE ou consommée dans le pays	PRODUCTION TOTALE de laine en kilogrammes	NOMBRE DE BREBIS à raison de 11 kil. 500 par 10 têtes.	TROUPEAU de 1500 brebis	AUGMENTATION pour cent	DIMINUTION pour cent
1857	17025750	1362000	18387810	15989405	1066 —		
1858	18950400	1516032	20466432	17796897	1186 49	11.30	
1859	18600000	1412800	20152800	17524174	1168 28		2.—
1860	17366900	1385352	18702252	16262827	1084 19		6.71
1861	27401400	2192112	29593512	25733489	1715 57	58.25	
1862	29347200	2317776	31694970	27560848	1837 39	7.22	
1863	35413650	2833002	38246742	35258038	2217 05	20.62	
1864	41120450	3289436	44410086	38617466	2574 50	16.12	
1865	54097870	4399830	50397716	51650184	3443 40	34.—	
1866	54114440	4329156	58443602	50820526	3338 03		1.59
	314348072	25144840	339495928	295213854	19680 90		
1867	63503502	5080280	65583782	59638071	3975 90	17.35	
1868	62253042	4980243	67233285	58463728	3897 60		1.96
1869	63560342	5085307	68651649	59677986	3979 80	2.28	
1870	65704214	6256337	70960551	61704827	4113 05	3.37	
1871	71504980	5725198	77290178	67208850	4480 60	8.61	
1872	92426137	7394091	99820828	86800195	5786 68	32.11	
1873	83733243	6698660	90431905	78636440	5242 40		9.41
1874	80266652	6416532	86623184	75324508	5021 63		4.21
1875	90720408	7257633	97978041	85188297	5679 88	13.11	
1876	99275855	7142069	69417924	83841674	5589 44		1.60
	762954377	61036350	823990727	716513676	47767 58	142.60	
1877	97343981	7787519	105131500	91418696	6094 28	17.35	
1878	81894174	6551534	88445708	76909312	5127 28		1.96
1879	92112440	7368995	99481436	86505596	5767 04	2.28	
1880	97518089	7801447	105519536	91582206	6105 48	3.37	
1881	104750922	8380553	113137475	98380414	6558 70	8.61	
1882	111309796	8880784	119890580	104252680	6950 18	32.11	
1883	118403668	9472203	127875961	111196488	7413 10		9.41
1884	114344648	9147572	123492220	107384540	7158 97		4.21
1885	128393264	10271461	138664725	120578023	8037 53	13.11	
1886	132130496	10570440	142700936	124087767	8272 52		1.60
	1077907478	86232598	1164140076	1012295722	64486 38	41.38	
1887	109144383	9731506	118925889	103413817	6894 254		26.67

Ce tableau démontre que l'élève des moutons argentins a prospéré constamment en qualité et en quantité. Les sécheresses, les inondations, les épizooties, les guerres civiles ont exercé dans le pays une action dépressive sur l'industrie agricole. Les déficits dus à ces causes sont éloquemment accusés dans ce tableau.

La guerre civile, les invasions d'Indiens, les sécheresses et les épizooties de 1858 et 1859 diminuèrent la production des

brebis de 8,71 o/o sur les années antérieures. Le choléra de 1866 à 1867, — quand beaucoup de troupeaux, par suite de la mort de leurs propriétaires et de leurs pasteurs, vaguaient dans les champs desséchés, poudreux, sans fourrages et couverts de sauterelles, — fit perdre au *grand troupeau* 3,55 o/o. Les pluies, les épizooties et la guerre civile de 1873-1874 occasionnèrent un déficit de 13,62 o/o. Finalement, les années excessives en pluies, fécondes en *Saguaipé* (distoma hepatica) et en *Lombriz* (strongulus filaria) nous firent reculer, comme dans la saison pluvieuse de 1873-1874, dans la même proportion de 13,62 o/o. Les sécheresses, aussi désastreuses qu'elles soient en général, paraissent propices à la brebis...

En comparant le mouvement du *troupeau national* depuis 1856-1866 jusqu'à 1866-1876, il ressort que ces derniers dix ans ont été d'une merveilleuse prospérité pour les bergers argentins parce que, tout en perfectionnant la qualité de leurs produits, ces derniers augmentaient de 142,60 o/o dans cette décade par rapport à la précédente. Une telle prospérité ne se retrouvera plus, pas même dans les progrès vertigineux de l'Australie.

La croyance populaire que les dix dernières années de 1876 à 1886 ont été un recul pour l'élève du mouton est basée sur le fait que de nombreux éleveurs ont perdu une partie de leur cheptel ou le maintiennent à peine sans augmentation. Le phénomène étudié à la clarté de la statistique antérieure, le recul de l'élevage reste confirmé pour un 100 o/o par rapport au progrès accusé depuis 1856, car l'augmentation de la décade 1876-1886 sur la décade 1866-1876 a été à peine de 41,38 o/o. La transformation défavorable d'une grande partie des prairies de Buenos Aires est la cause de ce phénomène, comme je l'expliquerai dans un autre chapitre.

Le progrès général du *grand troupeau* s'opère cependant dans les trente ans sans encombre. L'énorme accroissement

reste évident dans les chiffres sur le nombre total des moutons dans chaque décade :

1856 à 1866	293.213.854
1866 » 1876	719.513.676
1876 » 1886	1.012.295.722

Il n'y a pas dans le monde de pays pastoral qui offre de tels chiffres. Mais le tableau précédent présente le *troupeau* brut. Faisons le compte de la consommation et des morts naturelles de brebis et voyons quel solde reste par année et par décade au *troupeau national.*

La statistique de douane donne l'exportation annuelle des peaux, c'est-à-dire le nombre de moutons morts; mais ce chiffre doit être complété par celui des peaux perdues ou employées dans le pays même et que j'ai fixé, après de longues observations et de minutieux calculs, à un total, simplement probable ou approximatif, de 8 o/o de l'exportation totale.

Alors j'arrive au nouveau tableau qui comprend : I. les années, II. le nombre brut de brebis selon le tableau antérieur, III. le nombre de peaux exportées, IV. le 8 o/o de peaux perdues ou utilisées dans le pays, V. le total de peaux produites, c'est-à-dire de moutons éliminés du *troupeau national* (casier II), VI. le chiffre net de moutons, les chiffres du casier V soustraits de ceux des casiers II ; VII et VIII l'augmentation et la diminution pour cent annuellement et chaque dix ans.

ANNÉES	NOMBRE TOTAL de moutons	PEAUX EXPORTÉES	PEAUX PERDUES ou utilisées dans le pays.	TOTAL de PEAUX	EXISTENCE de MOUTONS	AUGMENTATION pour cent	DIMINUTION pour cent
1857	15989405	1555200	155520	1710720	14228685		
1858	17796897	1892400	189240	2081640	15715257	10.44	
1859	17524174	2143000	214300	2357300	15366874		2.09
1860	16262827	1777600	177760	1955300	14307467		6.89
1861	25733484	2153200	215320	2368520	23164969	61.62	
1862	26560848	2792000	279200	3071200	24489648	5.71	
1863	35258038	3346600	334660	3681260	29576778	20.80	
1864	38617466	3971000	397100	4368100	34193366	11.61	
1865	51650184	4152200	415220	4567430	47072744	25.38	
1866	50820526	5986800	598680	6585480	44225046		9.61
	295213854	29770000	2977000	32747000	262883084		
1867	59638071	7551200	755120	8306320	51331751	11.50	
1868	58463728	9825800	982580	10803380	47660348		9.71
1869	59697086	13458800	1345880	14804680	44892406		1.61
1870	61704827	10562953	1056295	11619248	50085579	11.57	
1871	67208850	8341802	834180	9175982	58032868	15.86	
1872	86800195	13270884	1327090	14597980	72202206	25.41	
1873	78636440	10970022	1007002	11077024	67559446		6.42
1874	75324508	9801022	980102	10781125	64543383		4.46
1875	85198297	11809877	1180988	12990865	72207432	12.91	
1876	83861674	11038989	1103899	12142888	75688786		0.70
	716513676	105731365	10573136	116304501	600229175	128.06	
1877	91418696	11139604	1113960	12253564	79165132	14.—	
1878	76909312	11139437	1113944	12253381	64655931		18.45
1879	86505596	10035551	1003555	11039106	75466490	16.72	
1880	91582206	11630875	1163088	12793963	78788243	4.42	
1881	98380414	8935836	893554	9829420	88550994	11.11	
1882	104252680	8941208	894121	9835329	94417351	6.62	
1883	111196488	10623848	1062384	11688432	99508056	5.39	
1884	107384540	9975449	997545	10972994	96411546		3.10
1885	120578023	12534677	1253467	13788144	106787879	10.77	
1886	124087767	14125160	1412516	15537676	108550091	1.65	
	1012295722	109083645	10908364	119992009	892303713	48.65	
1887	103413817	12157815	1215782	13379597	90042220		24.05

Il en résulte une quantité nette de moutons chaque dix ans de :

Années	*Troupeau national*	*Augmentation*
1856 à 1886	262.883.084	—
1866 » 1876	600.229.175	128,06 °/o
1876 » 1886	892.303.713	48,65 —

Il est intéressant de savoir que la mortalité naturelle ou artificielle des moutons ne va pas aussi vite que l'augmenta-

tion prodigieuse du *troupeau*. Les chiffres par décade accusent :

Années	*Abatage*	*Relation entre le capital et la consommation*
1856 à 1866	32.747.000	12.40 %
1866 » 1876	116.304.500	19.30 »
1876 » 1886	119.992.009	14.60 »

L'augmentation triomphe toujours à la fin. Comparons le *troupeau national* aux rivaux les plus redoutés pendant l'année 1886 :

République Argentine	108.550.091	brebis
Australie	85.310.000	—
Etats-Unis	44.750.314	—
Angleterre	28.889.056	
France	27.000.000	—
Allemagne	28.000.000	—

Le *troupeau argentin* se trouve aggloméré dans la province de Buenos Aires. Je crois qu'il y a à peine huit ou dix millions de moutons dans les autres provinces, car celle de Santa Fé, qui après la première a de bonnes prairies pour les troupeaux, ne compte guère que 3.302.475 têtes d'après le recensement de 1887 et il n'est pas probable que celle d'Entre Rios la dépasse.

En étudiant le mouvement des laines par les douanes qui leur donnent sortie, il résulte ce qui suit :

Proportion par provinces depuis 1857 jusqu'à 1887.

PROVINCE	NOMBRE de MOUTONS	PROPORTION
Buenos Aires	1.644.125.384	93,043
Santa Fé	71.666.833	4,051
Entre Rios	49.550.145	2,806
Corrientes	479.727	0,100
Mendoza	121.988	
San Juan	30.889	
Salta, Jujuy	4.766	
	1.765.979.742	0,100

Le nombre de brebis de ces trois décades est calculé dans le tableau principal qui précède.

Notre lutte est avec l'Australie et nous avons beaucoup à faire encore pour la vaincre en *qualité* de brebis comme nous la surpassons par le nombre. Voici en effet une grave leçon :

	Années	*Troupeau*	*Production de laine en kilogrammes*
République Argentine...	1886	108.550.091	142.700.936
Australie.....	1886	85.310.000	170.000.000

L'Australie a commencé le raffinement en 1792. Les toisons australiennes pèsent, en moyenne, 2 kilos, les argentines 1 kil. 150. Les premières n'ont pas autant de finesse que les secondes ni des brebis en général aussi grandes, mais les toisons australiennes sont plus *uniformes* et cette circonstance donne la clef de la réputation de leurs laines et du plus grand rendement de chaque animal. Pour le dire en un mot, les éleveurs australiens ont été plus intelligents que les Argentins dans le travail et sont allés directement vers un objet unique : *l'uniformité du type mérinos en général et de la toison en particulier* qui donne pour chaque brebis une plus grande quantité de bonne laine et une meilleure qualité d'ensemble.

Dans la République Argentine nous marchons à l'aveugle encore entre la laine et la viande et entre les différents types ovins.

L'exemple de l'Australie, produisant un plus grand ensemble et de meilleure laine avec moins de brebis, doit être médité par les éleveurs argentins, spécialement par la plupart des ignorants d'entre eux dont les troupeaux sont un déplorable musée en général comme en détail.

Chapitre V

NEGRETE

Sommaire : Méthode de l'auteur. — Classification des *Cavagnes* mérinos. — Negrete et Rambouillet. — Races anglaises. — *Cavagna Chajá*. — Ses origine, organisation et avenir. — *Cavagne « El Oratorio »*. — Installations. — Origines du troupeau. — Opinion de *M. Gilbert*. — Direction. — Ventes et récompenses. — *Cavagne « del Rosario »*. — Récompenses obtenues. — Systèmes de soins de garde. — Caractères de la race. — Ventes. — *Cavagne « Nuestra Señora de los Angeles »*. — *Cavagne « El Retiro »*. — Situation. — Origine du troupeau. — Ventes, prix et récompenses. — *M. Domingo Olivera* et ses fils. — Excursions et propagande de *M. Eduardo Olivera*. — Patriotiques services de ce dernier. — Honneurs reçus. — Origine du croisement des troupeaux de *Olivera frères*. — Éléments Negrete importés. — *Cavagne « Los Remedios »*. — Sa liquidation. — *Cavagne « Plomer »*. — Ses troupeaux primitifs. — Incorporation de nouveaux éléments. — Béliers employés. — Ventes publiques. — Récompenses.— *Cavagne « Bernardino Rivadavia »*.— Grandes ventes.— Prix. — Liquidation de 1886. — De nouveau en chemin. — Lettre du directeur. — *Cavagne « San Martin »*.— Sa base Negrete.— *Estancia San Juan*.— *M. Leonardo Pereyra*. — *Cavagne « Rincón del Rosario »*. — Ancienneté de son troupeau. — Ses différentes époques. — Importations. — *Cavagne « SanMiguel »*. — Ses produits. — Ventes et récompenses. — *Cavagne « Negrete »*. — *Cavagne « Laura »*. — Son importance générale. — Prairies artificielles. — Variété de races cultivées. — *Cavagne « El Bosquejo »*. — Notables installations. — Son système et accessoires. — Élevage Negrete américain.

Pour ne pas m'écarter d'une méthode indispensable dans la description des *Cavagnes* argentines, j'ai cru devoir les classer d'après les races prédominantes, car ces dernières révèlent le but spécial de l'éleveur.

En conséquence, j'ai adopté l'ordre suivant :

NEGRETE. — *Cavagnes* exclusivement dédiées au mérinos de cette variété, qui comprend le type original européen, de taille exiguë et de laine spéciale par sa finesse; et le type des deux Amériques, qui est parvenu à ajouter aux excellents caractères de la toison une taille supérieure, généralement exigée par les éleveurs pour le croisement des troupeaux ordinaires.

RAMBOUILLET. — *Cavagnes* qui cultivent le pur sang mérinos de l'établissement officiel du gouvernement français généralement dénommé entre nous *Impérial* et ses dérivations françaises.

Parmi ces dernières, la *Cavagne* de *M. Gilbert* a eu son temps de grand prestige dans notre élevage et l'on en fait encore des importations sérieuses. Les *Cavagnes : Tirouin Soreau*, *Bailleau d'Hilliers*, *Bataille* et autres ont envoyé aussi leurs produits à Buenos Aires; ces *Cavagnes* ont adopté des pères et des mères des différentes bergeries allemandes, destinés à produire des animaux à viande et à laine et qui, malgré leurs origines *Negrete* ou *Rambouillet* dit *Impérial* (national aujourd'hui), ont constitué indéniablement une nouvelle variété, en développant la taille des animaux, sans négliger les nobles caractères de la laine.

Finalement je traiterai des races ovines anglaises de boucherie.

I. — L'*estancia* du *Chajá* est située dans la belle région de la province de Buenos Aires qui descend de la chaîne de montagnes du Cap Corrientes et s'incline par degrés vers l'est jusqu'à confondre son niveau avec les plages sablonneuses de l'Océan.

Elle occupe dix lieues de bons champs, parfois notables dans le *partido* (division administrative et judiciaire analogue au département) du *Tuyú* à sept lieues de la gare *Coronel*

Dorrego du chemin de fer du sud de Buenos Aires. C'est un voyage de dix heures par voie ferrée et de trois heures en voiture en partant de la capitale.

Fondée en 1857 par de riches éleveurs de la province, elle appartient aujourd'hui à *M. Manuel J. Aguirre*, jeune homme qui, malgré sa haute position sociale et sa fortune, a dédié une attention spéciale au labeur rural qu'un noble esprit de progrès lui fait mettre au service de son pays.

Sur ce vaste théâtre d'exploitation rurale où paissent de nombreux troupeaux de bestiaux et de moutons, *M. Aguirre* a fondé une *Cavagne* destinée à la production d'excellents mérinos. Ses intentions ont déjà mérité le succès; il est juste, en le spécifiant, de dire qu'il progresse sûrement. L'*estancia* du *Chajá* alimente trente mille brebis métisses et la *Cavagne* mérinos en est la base.

M. Aguirre a pris le *Chajá* sous sa direction en 1881 y compris un petit troupeau Rambouillet, importé en 1858 et dénommé *las sajonas* (les saxonnes) descendant d'un des lots de brebis de ce type introduits par *Don Federico Plowes*. Ce petit troupeau a toujours été desservi par des béliers pur sang, mais non constamment de la même variété mérinos. Selon les caractères de la laine, on alternait les béliers Negrete et Rambouillet en obtenant ainsi les reproducteurs servant dans les troupeaux ordinaires.

En 1881, *M. Aguirre,* convaincu de la bonté du troupeau qu'il recevait, déploya la compétence passionnée qui lui est propre afin de bien déterminer les nouveaux horizons qu'il poursuit aujourd'hui. La *Cavagne* adopta résolument les variétés mérinos destinées à produire de la *laine fine* et forma deux groupes, le Negrete et le Rambouillet, avec les matériaux privés et étrangers qu'elle put acquérir. Le groupe Negrete provient de cinquante brebis pures, achetées à l'établissement *San Juan* de la *Colonia* (Uruguay) et choisies

avec soin par *MM. Aguirre, Narciso Lozano,* directeur de la *Cavagne* « *Plomer* » et le pasteur de celle-ci ; *M. Aguirre* me dit dans ses instructions : « L'origine de ces animaux, selon « le certificat en mon pouvoir, provient de 165 brebis Negrete « pures importées dans cet établissement en l'année 1865 des « meilleures *Cavagne* de *Negrete* pures d'Allemagne. Je « maintiens toujours ce troupeau avec des béliers Negrete « de la *Cavagne* du *Capitaine Maas*, de Kentzlin, qui, « d'après une lettre de M. *Bohm,* est la seule qui conserve le « pur sang Negrete originaire. »

La *Cavagne* est dirigée par son fondateur qui se propose d'atteindre, selon ses propres paroles, le plus haut degré de noblesse en laine. Elle n'a pas souffert d'épizooties extraordinaires, en dehors des affections de gale et de piétin. La première est combattue dans toute l'*estancia* à l'aide du spécifique *Linck* et la seconde avec une préparation faite par le pasteur sur les bases connues des désinfectants et des cautérisants. Les deux remèdes donnent des résultats satisfaisants.

Les produits de cette *Cavagne* ne sont pas encore, à proprement parler, dans le commerce. Ses ventes commencent à peine parce que *M. Aguirre* a employé ses béliers fins dans ses troupeaux ordinaires. Cette *Cavagne* naissante ira loin. *M. Aguirre* a, pour parvenir, l'énergie de la jeunesse, les capitaux et la compétence indispensables.

II. — La *Cavagne* « *El Oratorio* », dans le *partido* de *Ramallo,* forme partie d'un établissement appartenant à *M. Manuel Guerrico.* Sur une étendue totale de 2.000 *cuadras* carrées (la *cuadra* a à peu près 17.000 mètres carrés), la *Cavagne* en occupe environ soixante, subdivisées en trois enclos de pâture, de 15 *cuadras* chacun et cinq d'une *cuadra.* Il y a dix *cuadras* de luzerne. Les petits enclos d'une *cuadra* ont un abri naturel, formé par des arbres, où sont des luzernières et servent à des groupes de brebis ayant

mis bas, malades, d'agneaux, et d'antenaises. Cet teinstallation est complétée par trois hangars d'abri de 40 *varas* (une *vara* équivaut à 0m,86) de long sur dix de large.

La *Cavagne* fut fondée en 1865 avec 50 brebis *Negrete* importées d'Allemagne et choisies personnellement par *M. Eduardo Olivera* dans l'établissement de Moidentin (Mecklembourg Schwerin). De l'origine de ce troupeau, dit *M. Eduardo Olivera*, par lettre du 20 août 1881 que j'ai sous les yeux, « Moidentin était alors la plus belle et la plus pro-
« ductive *Cavagne Negrete* de toute l'Allemagne au point de
« mériter l'exclamation suivante de *M. Gilbert*, de Wideville
« (père du propriétaire de cette dernière *Cavagne*) : Voilà
« ce qu'il y a de plus pratique et de plus beau de ce que
« nous avons vu dans tout notre voyage ! »

(*M. Gilbert* accompagnait *M. Olivera* dans ses excursions et émettait cette opinion après avoir vu les brebis deKentzlin.)

« Le troupeau de Moidentin avait été fondé en 1840 par
« *M. Mengel* avec des brebis du troupeau de Pleetz qui,
« comme on sait, fut fondé simultanément à Kentzlin avec
« des brebis et des béliers Hochtitz, le berceau de tous les
« Negrete allemands. Plus tard, le troupeau de Pleetz fut
« acheté et introduit à Moidentin et l'on continua le croise-
« ment avec des béliers des plus célèbres *Cavagnes* de
« *Negrete* allemands après Hochtitz, Passow et Kentzlin;
« puis on fit ensuite des importations de brebis Hochtitz.

« Telle est l'histoire des brebis de Moidentin que j'achetai
« et amenai avec quelque béliers pour *MM. Vicente Silveyra,*
« *Manuel Guerrico, Leonardo Pereyra* et pour notre
« *Cavagne* de *Remedios.*

« En les achetant, le rendement des brebis était de 5 liv. 3/4
« de laine par tête et celui des béliers de 24 à 26 livres. »

(Documents originaux de *M. Guerrico* dont il a bien voulu me faire part.)

Le troupeau de *M. Guerrico* compte aujourd'hui 150 bêtes soigneusement pourvues de béliers importés de la *Cavagne* du capitaine *Maas* de *Kentzlin*, de laquelle plusieurs de nos éleveurs ont la plus haute opinion, comme source de type originaire Negrete, de grande noblesse de laine, bien que sa longueur ne les satisfasse pas tous. *M. Guerrico* a croisé quelques brebis Negrete avec un bélier électoral de *Gadegast* et en a obtenu d'excellents résultats, comme on a pu voir dans les ventes publiques de 1886.

Cette *Cavagne* a obtenu un *premier prix* à l'*Exposition nationale de Cordoba en* 1871, une grande médaille d'or pour un bélier Negrete; un *second prix*, médaille d'argent, pour les brebis et les laines du troupeau et à l'*Exposition internationale* de 1886 de Buenos Aires, elle a aussi obtenu le *second prix* pour des animaux purs Negrete.

Les ventes publiques de cette *Cavagne* ont déjà atteint un chiffre élevé qui progresse à mesure qu'elle se fait connaître.

III. — La *Cavagne* « *El Rosario* » est partie intégrante de l'*estancia* du même nom dans le département de *Las Flores* sur la ligne du chemin de fer du Sud. Elle appartient à *MM. Francisco Chás é Hijos* et son directeur est *M. Thomás Chás*.

L'absence de description complète de cet établissement pourrait paraître étrange dans un livre qui renferme des renseignements étendus sur les *Cavagnes* notables du pays, parmi lesquelles figure celle du *Rosario*. Cette lacune tient à ce que les multiples occupations de *M. Thomás Chás* ne lui ont pas permis de me remettre les données que je lui ai demandées, ainsi qu'il m'en prévient par sa lettre du 27 septembre 1886.

Cependant, je dirai sur l'élevage du *Negrete argentin*, ainsi que *M. Chás* intitule celui de sa *Cavagne*, ce que nous en fait savoir l'annonce publiée dans les journaux à l'occa-

sion de la vente publique d'un lot unique de vingt-cinq béliers qui eut lieu le 30 septembre des années 1886 et 1887.

La race *Negrete argentine* a remporté les récompenses suivantes :

Exposition internationale de Philadelphie, premier prix.

Exposition rurale argentine en 1876, premier prix.

Exposition rurale argentine en 1878, premier prix.

Exposition universelle de Paris en 1878, grand prix, médaille d'or.

Exposition rurale argentine en 1880, premier prix.

Exposition rurale argentine en 1881, premier prix.

Exposition continentale argentine en 1881, unique grand prix pour laines, médaille d'or.

Exposition rurale internationale en 1886, premier prix et la médaille d'or offerte comme prix spécial au meilleur animal d'espèce ovine qui fut présenté à cette exposition.

L'annonce ajoute : « Pour que ces animaux puissent sup-
« porter les intempéries, ils sont soignés dans les champs et
« sous hangars et, quoique pour cela il ait fallu sacrifier leur
« bon aspect extérieur et leur faire perdre le suint de leur
« laine, on n'a pas hésité à le faire en vue du résultat haute-
« ment apprécié comme avantageux par les éleveurs.

« Les conditions caractéristiques de la race *Negrete*
« *argentine* sont : développement extraordinaire et vigou-
« reux, poids exceptionnel de la toison, finesse, abondance
« du suint, longue mèche et élasticité de la laine. »

Cette *Cavagne* vend annuellement à Buenos Aires chez *MM. Bullrich et Cie* un grand lot de béliers et obtient des prix élevés qui se maintiennent depuis quelques années au niveau de ceux des meilleurs du marché.

IV. — La *Cavagne* « *Nuestra Señora de los Angeles* » appartient à l'établissement du même nom que possède

le *Dr Alfredo Lahitte* à peu de distance de la capitale dans le département de Cañuelas.

Le troupeau pur sang *Negrete* qu'on y entretient ne s'adresse pas à la vente de béliers aux enchères, mais bien à un sentiment de prévision prenant sa source dans l'intérêt même de la *Cavagne* et aux fins que poursuit intelligemment sa direction. Le *Dr Lahitte* m'informe en date du 29 septembre 1886 de ce qui suit : « J'ai aussi un troupeau de brebis « *Negrete* très raffinées avec des béliers que j'ai fait venir « d'Allemagne par la maison *Marco del Pont*. Je m'efforce « beaucoup de soigner la finesse de la laine de ce troupeau « pour avoir de quoi croiser avec avantage s'il arrive un jour « que la laine des *Rambouillet* grossisse. »

V. — La *cavagne* « *El Retiro* » est adjointe à l'établissement du même nom fondé par *M. Narciso Vivot* en 1864 dans le département de *Chascomus*. Il est situé sur la côte du *Rio Salado* à 35° 46′ 20″ de latitude sud et à 04′ 27″ de longitude occidentale du méridien de Buenos Aires. Il communique facilement avec la ville de *Chascomus*, dont il est distant de dix lieues, et avec la capitale de la République au moyen de la ligne ferrée du Sud, dont la gare Villanueva est à une lieue et demie de l'*estancia* et celle-ci à une demi-lieue de la gare *Salado*.

L'établissement a cinq lieues carrées de champ de premier ordre et élève les races à laine et à viande dont je m'occupe ici. Joint à ses installations et à ses parcs nombreux, cela le met au niveau des meilleurs établissements du pays.

Le troupeau *Negrete* provient de 800 brebis et béliers correspondants achetés en 1864 à *M. Claudio F. Stegman* de l'établissement très notable *Poronguitos* qui, à cette époque, était une des premières *Cavagnes* de la province en cette race.

Ces brebis ont toujours été couvertes par des béliers

importés des meilleures *Cavagnes* et spécialement de celle du *capitaine Maas* de *Kentzlin*. Le système de soins donnés à ce troupeau est le pâturage au champ et seulement sous hangar ceux des béliers destinés à la vente, mais rien que peu de temps auparavant.

Pour ce seul service l'*estancia* possède 40 *cuadras* de luzerne, de 40 à 50 *cuadras* de maïs et de 10 à 20 d'orge. L'établissement vend ses produits depuis 1878, ayant réservé auparavant ses béliers à l'amélioration de ses troupeaux ordinaires; et les ventes actuelles donnent un rendement suffisant, soit jusqu'à la somme élevée de 15.000 piastres de l'ancienne monnaie de 20 centimes ou 619 piastres monnaie nationale.

El Retiro s'est présenté uniquement à l'Exposition de 1881 de Buenos Aires et a obtenu le *troisième prix* pour laine *Negrete* et le *troisième* aussi pour les béliers *Negrete* purs.

VI. — Me voici maintenant en face d'un élevage qui, quoique abandonné par ses promoteurs, marque une époque dans le progrès rural argentin, parce qu'il porte le nom d'une famille d'éleveurs et de propagateurs auxquels la République doit beaucoup pour la réalisation effective de ses progrès ruraux : j'ai nommé l'éleveur *Don Domingo Olivera*, fondateur de la famille d'éleveurs qui a acquis tant de célébrité sous la raison sociale *Olivera frères* dans les fameuses *Cavagnes* « *Los Remedios* » et « *Las Acacias* ».

Don Eduardo Olivera, le chef de cette maison, est un citoyen patriote et instruit, dont la vie, dédiée à l'étude comme au progrès des intérêts agricoles et ruraux de la République Argentine, mérite d'être signalée une fois de plus à la considération publique de la façon la plus distinguée.

M. Olivera, un des promoteurs de la *Société rurale argentine*, a voyagé plusieurs fois à travers le vieux monde, faisant des études spéciales sur l'agriculture en général et

l'élevage, fréquentant les universités et les bergeries accompagné de professeurs et d'éleveurs célèbres ; et il a condensé ses précieuses observations dans le bel ouvrage en quatre volumes qui, sous le titre modeste de *Viajes Agricolas* (Voyages agricoles), est un répertoire complet fort intéressant, unique dans la littérature de ce pays.

Illustrant ses convictions et les faits constatés dans les établissements de la société *Olivera frères*, il a écrit beaucoup et soutenu des polémiques pleines d'utilité pratique. Ces travaux sont publiés dans *Los Anales de la Sociedad rural argentina* [1], dans la presse quotidienne et dans des brochures dont les éditions sont épuisées. C'est ainsi que, surmenant son intelligence comme publiciste et consacrant ses idées aux résultats de ses *Cavagnes*, comme homme d'action, *M. Eduardo Olivera* a pesé avec une efficacité remarquable dans la carrière de perfectionnements que suivent fermement les éleveurs argentins.

En formulant cette opinion que personne ne trouvera déplacée, — je me fais l'avant-coureur de la gratitude de nos éleveurs et de nos agriculteurs, car ils l'ont en partie démontrée par l'organe de la *Société rurale argentine* en nommant *M. Olivera, Président honoraire perpétuel.*

Don Domingo Olivera commence le croisement en 1835 avec 278 brebis d'origine directe du troupeau *Halsey*, dont j'ai retracé l'histoire au commencement de cet ouvrage.

Depuis lors, au moyen d'une sélection scrupuleuse et de l'introduction de béliers du troupeau de types reproducteurs de *M. Claudio Stegman père*, dont l'origine était du plus pur sang mérinos de Hoslitz en Autriche, *MM. Olivera Frères* continuèrent le raffinement de leurs troupeaux de pâture libre jusqu'en 1858. Ils importèrent à cette époque

1. Annales de la Société rurale argentine.

26 brebis et 6 béliers du célèbre troupeau de *Chezelitz*, de la *Haute Silésie*. En ce temps, *M. Heller*, propriétaire de ce troupeau, était parvenu à une réputation universelle, non seulement pour la vigueur de l'animal, mais encore pour la beauté de la laine de ses brebis, laquelle était considérée comme la plus belle du monde, surtout depuis la naissance du célèbre bélier *Napoléon*, qui mérita d'être très spécialement recommandé par l'envoyé du gouvernement des États-Unis *Heischman*, après le voyage d'inspection en Allemagne qu'il fit sur l'ordre de ce dernier.

Chezelitz provenait de *Kuchelna*, troupeau appartenant au *prince de Lichnowsky*, dont *Hilveti* avait créé la race la plus perfectionnée de *Negrete* qu'ait possédée l'Allemagne et de laquelle *Settegast* n'hésita pas à dire : « que pour la « production des laines il avait rendu à son pays un service « égal à celui de *Bakewell* aux Anglais par la création des « races de boucherie. »

En 1865, après un minutieux voyage de trois années de *M. Eduardo Olivera* dans le centre, le sud et le nord de l'Allemagne, pendant lequel il étudia et classifia une grande partie des troupeaux mérinos alors existants, on rafraîchit le sang de *Chezelitz* par l'introduction d'animaux *Negrete* de *Moidentin*, en *Mecklembourg*, dont la toison fournie et abondante, comme la vigueur du corps, firent l'admiration, ainsi que je l'ai dit, du célèbre éleveur français *Gilbert*.

Ainsi se continua l'amélioration des troupeaux sur le type établi que *MM. Olivera* croyaient le mieux adapté à nos besoins en cette race, produisant une toison fort abondante — qui arriva jusqu'à 28 et 30 livres sur quelques béliers, — de première qualité et avec un animal vigoureux, plein de force, capable de produire beaucoup de viande, si l'on s'en fût préoccupé alors.

En 1875, le troupeau de types reproducteurs *Negrete* que

possédait la société *Olivera Frères* dans la fameuse *Cavagne* « *Los Remedios* » fut vendu à l'encan et, dès lors, cessèrent tous les travaux de cette dernière sur cette variété de mérinos.

VII. — En m'occupant du *Rambouillet,* je décrirai l'établissement et la *Cavagne* « *Plomer* », un modèle dans la province de Buenos Aires.

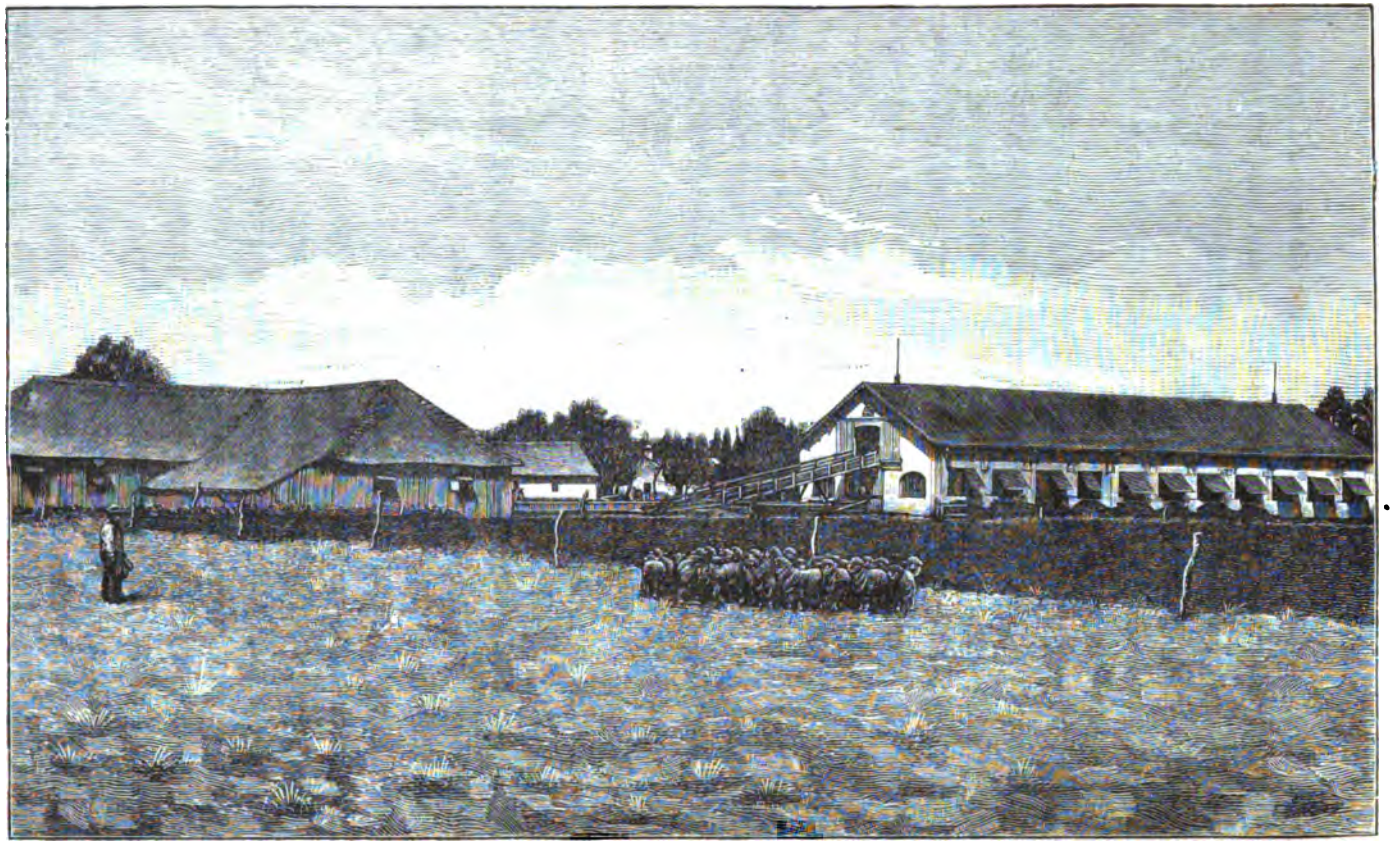
La *Cavagne*, qui, en fait de *Rambouillet,* occupe déjà le premier rang, tend, avec une ardeur constante et bien dirigée, à occuper une haute situation dans l'élève du *Negrete.*

Le troupeau de cette sous-race, qui a servi à *M. Narciso Lozano* à fonder la *Cavagne* en 1880, provient d'animaux importés, acquis en 1838. En m'occupant plus loin de l'élevage du *Rambouillet,* je donne tous les antécédents de ce troupeau. En remontant jusqu'en 1880, point de départ de la *Cavagne,* il résulte que *M. Lozano* ajouta aux brebis raffinées par ses prédécesseurs une souche de 20 brebis choisies dans l'*estancia San Juan.* (*Colonie de la Bande Orientale*) propriété de *M. Lahusen*, et qui procédaient d'animaux introduits dans cet établissement directement d'Allemagne, des bergeries de *Kentzlin, Mollin, Leutschon* et *Merzin,* d'après certificat correspondant. Ils sont donc de même origine que le troupeau de souche du *Chaja.*

Actuellement le troupeau *Negrete* de la *Cavagne* « *Plomer* » se compose de 140 têtes entre brebis et antenaises et donne une augmentation annuelle de 87 o/o.

Les installations, systèmes de soins et autres éléments de cette répartition de l'établissement sont les mêmes que ceux dont je m'occuperai plus loin et les gravures insérées dans ce chapitre se rapportent à quelques-uns d'entre eux.

M. Lozano me donne sur les reproducteurs qu'il a employés les renseignements suivants : Quant aux béliers *Negrete* « dont je me suis servi, je puis dire que ceux de *MM. Chas et* « *fils* m'ont donné de magnifiques résultats et ce n'est pas



CAVAGNE « PLOMER »

« sans cause que ces béliers jouissent de tant de réputation; « je crois que c'est un honneur pour le pays de posséder la « *Cavagne* « *El Rosario* » de *MM. Francisco Chas et fils.* « J'ai eu d'elle des béliers n° 79-56 et 64.

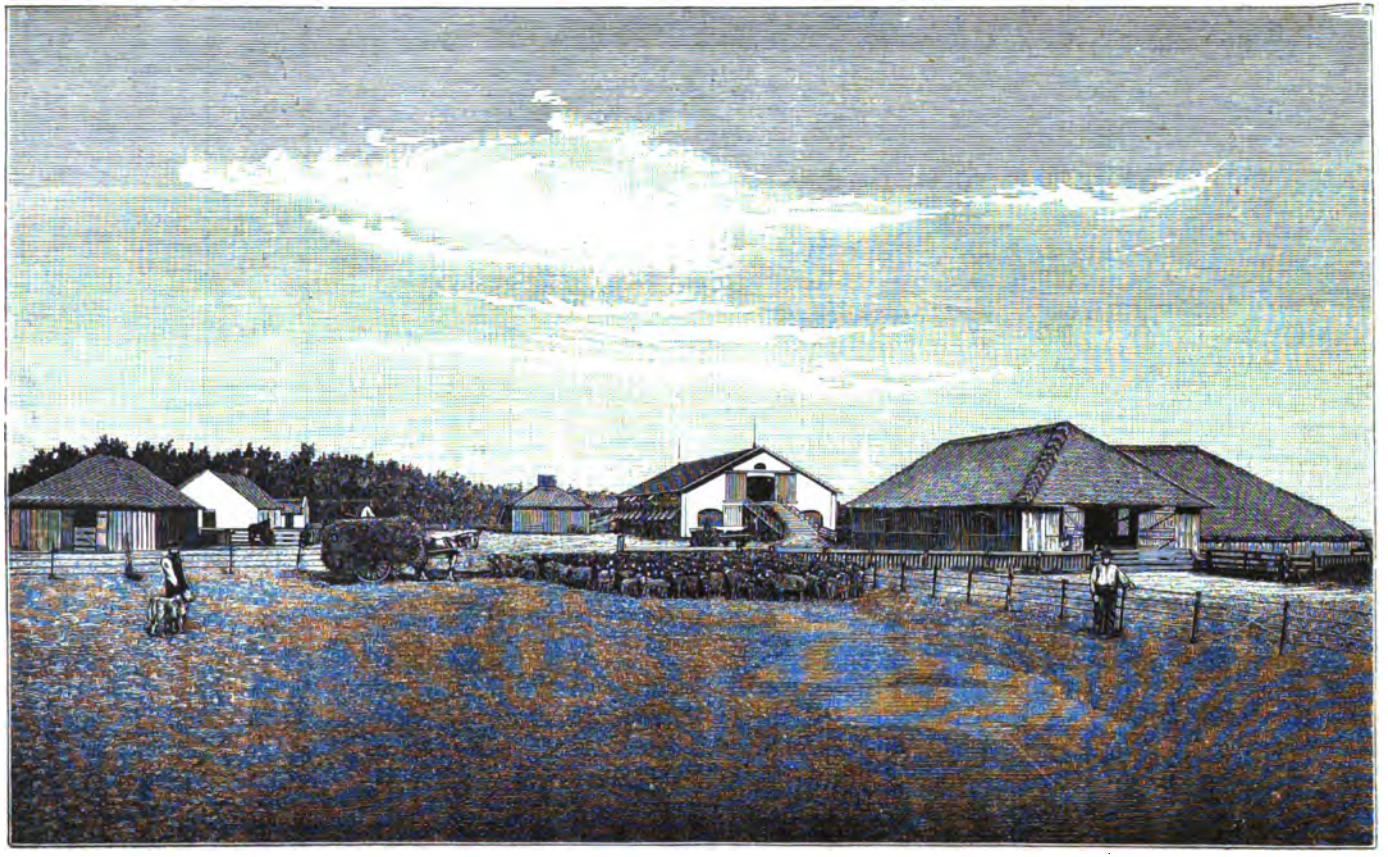
« J'ai employé un bélier n° 125 de la bergerie de *M. le* « *capitaine Maas*, de *Kentzlin;* les résultats obtenus ont été « magnifiques. Cette *Cavagne* est la seule aujourd'hui en « Allemagne qui conserve le *Negrete* pur et ses résultats « sont déjà très connus ici.

« J'ai eu deux béliers n°s 40 et 20 de la bergerie de *M. Mattheo* de *Hohen Carzig* (Prusse). Le premier me donna de magnifiques résultats et je vendis le second, car, la première année que je m'en servis, il ne produisit que trois ou quatre agneaux. Je dois dire que s'ils étaient en petit nombre, ils étaient du moins très bons.

« L'année dernière, mon berger *Blaeschle* m'amena « cinq béliers *Negrete* de la bergerie de *M. Maas*, portant « les n°s 60-325-380-22 et 15. Je cédai le 380 à *MM. Ocampo* « *Hermanos* et j'employai cette année-ci les n° 60 et 325 « qui me donnèrent des agneaux excessivement beaux. Quant « aux numéros 22 et 115, je m'en servis pour le troupeau de « libre pâture et les résultats ont été aussi très bons. »

La vente aux enchères des produits de cette *Cavagne* a été satisfaisante ainsi qu'on le voit dans le tableau suivant dont les prix sont en monnaie nationale :

ANNÉES	PRIX LE MOINS ÉLEVÉ	PRIX LE PLUS ÉLEVÉ	PRIX MOYEN
1881	40	80	50
1882	158	335	126
1883	38	83	51
1884	67	104	90
1885	62	252	139
1886	90	230	155



CAVAGNE « PLOMER »

En outre, la *Cavagne* « *Plomer* » vend des béliers *Negrete* hors de choix au prix de 12 à 30 piastres monnaie nationale chacun, provenant du troupeau typique, originaire de 1838, et dont les brebis ont été toujours saillies par des béliers européens ou de la réserve de la *Cavagne*.

Les récompenses obtenues par cette dernière sont importantes et correspondent aux trois expositions où elle a concouru, ainsi que je le dis ailleurs.

VIII. — La *Cavagne* « *Bernardino Rivadavia* » est située à une demi-heure de chemin de la gare *Marcos Paz*, de l'embranchement de *Merlo* au *Saladillo*, sur un champ de 200 *cuadras*. Elle a été fondée et est dirigée par *M. Enrique Meyer* dont la réputation de spécialiste est établie depuis son passage dans les remarquables établissements de *Poronguitos* et de *Nuestra Señora del Pilar*.

M. Meyer s'était adonné à la production des béliers de *Cavagne* et de troupeaux ordinaires. Ses *Negrete* se vendaient annuellement sur place avantageusement, mais la *Cavagne* fut liquidée en 1886.

Par lettre du 25 février 1887, *M. Meyer* me dit, entre autres choses : « Je n'ai pas cueilli beaucoup de lauriers, mais « mes produits ont toujours été bien vus dans toutes les « expositions rurales où je les ai présentés. On les a dis- « tingués par les plus hautes récompenses, prix d'honneur « et diverses médailles d'or, d'argent et de bronze.

« Si la *Cavagne* « *Rivadavia* » a pris fin, ce fut par suite « de ma propre volonté, n'ayant pas trouvé de compensations « en harmonie avec les efforts et les sacrifices faits. J'ai assez « travaillé obtenant ce que beaucoup d'autres *Cavagnes* n'ont « pu faire : c'est-à-dire me soutenir *à niveau*, malgré les « frais immenses, et laissant au propriétaire un intérêt *très* « *convenable* du capital inverti, au bout de cinq ans, et à la « conclusion de mon contrat avec lui. »

Les produits annuels de la *Cavagne* ont toujours été vendus en totalité. Les premières enchères chez *Adolfo Bullrich* s'élevèrent à la somme de 800.000 piastres monnaie courante (160.000 francs). En 1883 et 1884, elles furent de 600.000 piastres (120.000 francs) chacune, plus des ventes annuelles de 200 et 250.000 piastres monnaie nationale dans les foires du sud. « En 1885 nous vendîmes à Buenos Aires, « tant à l'encan qu'à des particuliers, pour 25.000 piastres « monnaie nationale de béliers nés à la *Cavagne* et pour « 32.000 piastres monnaie nationale (de 5 francs nominal) de « béliers importés, soit une somme de 57.000 piastres en un « an.

« L'année dernière, en 1886, nous avons vendu à des par- « ticuliers pour 10.000 piastres d'animaux et, aux enchères « de liquidation, pour 43.000 piastres; soit en tout « 53.000 piastres monnaie nationale. »

M. Meyer a organisé une nouvelle société sur les bases de l'ancienne. Les brebis *Negrete*, acquises dans le pays ou importées et ses béliers d'origine *Maas* donneront d'excellents résultats s'il a des éléments d'action suffisants, car sa compétence n'est pas discutable.

M. Meyer n'était pas satisfait des progrès obtenus par la première société et aurait désiré, pour arriver au développement auquel il aspirait, faire personnellement en Europe un choix spécial de reproducteurs. Il semblerait que les tendances de son associé ne concordaient pas avec les siennes, au point de vue technique que doit poursuivre tout éleveur.

La nouvelle *Cavagne*, avec l'expérience acquise et la complète liberté d'action du directeur, ira sans doute plus loin.

Je le désire vivement, car je ne saurais dissimuler la sympathie que m'inspire un praticien modeste dont le savoir et l'expérience de vingt années de labeur sont toujours mis,

d'une façon désintéressée, au service des éleveurs qui y ont recours.

IX. — A une heure et demie de la capitale, sur l'embranchement de *Temperley à Canuelas* se trouve la belle *estancia* « *San Martin* », propriété de l'éleveur argentin *Don Vicente Casares*.

Cet établissement se compose d'une étendueconsidérable de belles prairies intelligemment subdivisées, où paissent des troupeaux de plusieurs races aussi choisis que nombreux. Dans le beau parc, quoique petit, où domine le chalet du maître de maison entouré d'arbustes et de fleurs, se trouvent les hangars, solides, commodes, sévères et économiques, ainsi que les instruments agricoles de grande puissance et autres accessoires obligés d'une vaste exploitation rurale.

Non loin du parc, et sur le versant d'une grande colline qui forme une belle prairie naturelle se trouve la *Cavagne* mérinos dont la variété *Negrete* progresse d'année en année. Je ne puis la suivre depuis son origine et dans son développement, car son propriétaire ne m'a pas fourni les renseignements voulus et il faut m'en tenir à ceux qui sont de notoriété publique.

A l'Exposition de la *Sociedad Rural Argentina* de 1876, cette *Cavagne* obtint des récompenses pour une bande de quatre béliers *Negrete* et, à l'Exposition internationale de 1886, dans la lutte le plus grandement disputée entre les éleveurs un *second prix* et deux *troisièmes*.

Les lots de béliers *Negrete* de *San Martin* vendus aux enchères chez *MM. Bullrich* en 1886 et 1887 obtinrent des résultats avantageux, les prix de quelques-uns ayant atteint au niveau de ceux des meilleurs du marché.

La *Cavagne* est dirigée par *M. Casares* en personne, et son administration, comme celle de toute l'*estancia*, est digne d'étude et d'éloges.

X. — L'établissement *San Juan* de *M. Leonardo Pereyra*, situé à une heure et demie de Buenos Aires et à une demi-heure de la Plata, sur la ligne ferrée qui unit ces deux villes et se biturque sur les ports de *Punta de Lara* et de *La Plata*, mérite en toute justice l'étude de l'observateur.

Son étendue de cinq lieues, immense par rapport à la position que l'établissement occupe entre les deux grandes capitales du pays, les milliers de têtes du bétail raffiné qui paît dans ses prairies solidement entourées et plantées d'arbres nombreux, l'ancienneté et la réputation de tout l'élevage, ainsi que le parc grandiose de l'*estancia* elle-même, — véritable œuvre d'art et d'ornement national qui paraît dépasser les forces d'un particulier et être le fait de la prodigalité de l'État, — tout cela forme un ensemble qui donne justement à cet établissement la notoriété dont il jouit au dehors comme au dedans de la République.

Je désirerais le décrire, mais l'occasion m'a manqué de m'inculquer tous les détails des matières compliquées qu'il renferme.

Ce n'est pas assez de le visiter une fois, comme j'ai eu le plaisir de le faire, il faut y habiter quelques jours pour en admirer l'ensemble et se pénétrer de l'ordre systématique et du but recherché auxquels obéissent tous les résultats obtenus.

M. Pereyra, esprit sérieux et observateur, est aussi un des travailleurs éclairés, persévérants et modestes de la grande œuvre qu'on pourrait appeler : la transformation civilisatrice des campagnes argentines.

Depuis le voyage d'instruction qu'il fit en Europe en 1857, il n'a pas cessé d'introduire dans le pays d'utiles procédés et des animaux remarquables ; employant de grands capitaux et un travail constant au perfectionnement des races qui font

de *San Juan* et de ses autres *estancias* une source intarissable à laquelle les *cavagnistes* et les *estancieros* viennent puiser les éléments nécessaires à l'installation ou à l'amélioration de leurs établissements.

Finalement, son action morale est incorporée au labeur fécond de la *Sociedad Rural Argentina* et unie à toutes les initiatives qui apportent un progrès ou une conquête à notre agriculture. *M. Pereyra* est une notabilité argentine comme homme d'idées et d'action contribuant à l'œuvre commune du travail et de la prospérité nationale ; c'est un des précurseurs émérites de la révolution qu'a soufferte notre élevage.

Parmi les nombreuses races élevées à *San Juan*, celle de *Negrete* est d'un type et d'une qualité satisfaisants. *M. Pereyra* ne s'occupe pas comme *cavagniste* de présenter des reproducteurs sur les marchés ; il obéit à la nécessité d'en fournir ses nombreuses *estancias*, dont l'une, située au Tandil, se compose de multiples troupeaux *Negrete*.

L'exposition rurale de 1881 lui fournit cependant l'occasion de se mesurer avec les premiers *cavagnistes* du pays ; et les produits de *San Juan* y obtinrent trois prix.

XI. — La *Cavagne* de *M. German Frers*, située au Baradero sous le nom de *Rincon del Rosario*, forme partie du bel établissement de ce nom.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir son troupeau *Negrete*, mais les antécédents de l'éleveur et l'acquisition qu'il fit en 1886 d'un bélier remarquable de la bergerie de *Maas* autorisent l'éloge des efforts tentés par *M. Frers* qui est un des membres les plus dévoués de la *Sociedad Rural Argentina*.

Cette *Cavagne* fut fondée en 1856 avec des brebis descendantes de celles de *M. John Hannah*. Pour multiplier cette souche, *M. Frers* importa des béliers *Negrete* : en 1860, 10 béliers d'Allemagne ; en 1862 5 brebis et 3 béliers

de *Hannah;* en 1863, 2 béliers allemands de *Retschendorf* et un d'*Arusdorf;* en 1866, 2 béliers *Gadegast.*

Le troupeau a toujours répondu au désir de produire une laine fine et abondante sur un animal de taille aussi grande que possible, subordonnant plus d'une fois cette intention aux exigences du marché ou aux nécessités de l'établissement.

XII. — *MM. Ocampo Hermanos* exploitent au Pergamino dans l'*estancia San Miguel* le troupeau *Negrete* vendu par la société *Olivera Hermanos* et dont j'ai donné les antécédents au commencement de ce chapitre.

Ils font vendre annuellement à l'encan leurs lots de béliers *Negrete* par *MM. Bullrich et C*^ie^ et ont obtenu un *second prix* à l'Exposition de 1881, plus *deux autres prix* de même valeur à l'Exposition internationale de 1886.

Je ne m'étends pas davantage sur cette *Cavagne* n'ayant pu obtenir les renseignements nécessaires.

XIII. — Je n'ai point reçu non plus ceux que j'ai demandés sur la *Cavagne Negrete* des *Ranchos* appartenant à un éleveur anglais : *M. David A. Shennan.*

Ses produits ont remporté des succès aux Expositions. *M. Shennan* obtint le quatrième prix en 1878, pour six béliers *Negrete*, et se maintint en bonne position à l'Exposition de 1881 qui lui accorda deux *seconds prix. M. Bullrich* vend annuellement un nombre réduit de reproducteurs que lui envoie cette *Cavagne.*

XIV. — La *Cavagne* « *Laura* », propriété du Général *Francisco B. Bosch*, située dans le département de *Marcos Paz*, près de la capitale, est un des grands établissements d'élevage de la République.

La grande variété des races qu'on y entretient, ses immenses prairies artificielles et ses vastes installations lui assignent un rang émérite. Elle comprend, comme éléments de cet ensemble remarquable, deux variétés de l'espèce

ovine : le *Negrete* et le *Lincoln;* elle a déjà présenté à la foire qui eut lieu au mois d'octobre 1887 des lots de béliers nourris en liberté et d'autres sous hangars.

Les livres que je publierai sur les espèces bovine et chevaline me fourniront une occasion plus appropriée de revenir sur cet établissement.

XV. — *M. Antonio Galarce* a fait construire sur son bien de campagne, situé à une lieue au sud du village de Navarro, les installations de son importante *Cavagne* « *El Bosquejo* ».

De solides et spacieux hangars, destinés à l'élève des animaux fins, y sont pourvus de toutes les commodités nécessaires, telles que abreuvoirs, greniers à fourrages et tous les accessoires que réclament les opérations journalières d'une *cavagne*.

Ces installations sont peu communes dans le pays et éveillent justement l'attention du voyageur.

La maison du *Cavagniste* est un petit édifice, de style rural français, entouré de jardins. Le département de la *Cavagne* obéit au système prévoyant de la concentration qui rend l'action administrative plus efficace et plus constante. Les grandes prairies artificielles sont reliées à la *Cavagne* par un chemin de fer *Decauville*.

La nouvelle *Cavagne* « *El Bosquejo* » est l'établissement le plus remarquable du département de *Navarro* et elle a contribué d'une façon indéniable à augmenter la valeur des terres qui l'entourent ainsi qu'à la prospérité locale.

Parmi les différentes races dont *M. Galarce* entreprend l'élevage, j'ai vu un groupe de *Negrete*, de l'Amérique du Nord, dont les résultats, au point de vue des intérêts du pays, sont encore à l'essai.

Chapitre VI

RAMBOUILLET

Sommaire : *Cavagne « La Constitución »*. — Fondation. — Objet. — État actuel. — Prix. — Ventes. — *Cavagne « San Felipe »*. — Sa situation. — Origine. — Statistique de brebis et de béliers. — Troupeau mérinos. — Ventes. — Poids de la toison. — *Cavagne « El Venado »*. — Situation et création. — Brebis et béliers. — Ventes. — Le troupeau type et le troupeau mérinos. — *M. Felipe Senillosa*. — Ses services. — Observations générales sur les deux *cavagnes*. — But et système d'élevage. — *Cavagne « San Carlos »*. — Sa liquidation. — Bon résultat de ses ventes. — Prix obtenu. — *Cavagne « Nuestra Señora de los Angeles »*. — Création. — Origine du troupeau. — Béliers importés. — Résultats. — Installations. — Hygiène rurale. — Alimentation. — Les graines. — Concours aux Expositions. — Lettre de *M. Lahitte*. — *Cavagne « Espartillar »*. — Grands troupeaux raffinés. — Reproducteurs spéciaux. — Prix obtenus. — Système de soins en général. — *Cavagne* du *Molino* ou *Merino de Amadeo*. — Origine de ses troupeaux. — *Estancia « El Trigo »*. — Premières importations. — Brebis et béliers de France. — Le bélier *Louis-Philippe*. — Sa descendance. — Le bélier *Thiers*. — La consanguinité. — Faits indiscutables. — *Thiers II*. — Toisons notables et pesantes. — Propositions fondamentales de *M. Amadeo*. — Résultats. — Opinion sur ses laines. — Maladie. — *Cavagne « La Candelaria »*. — Origine du troupeau. — Reproducteurs. — Résultats. — Ventes. — Qualité des produits. — État actuel. — *Cavagne « El Paraiso »*. — Antécédents. — Pur sang *Gilbert*. — Ventes et prix. — Expositions. — Toisons. — La guerre civile. — *Cavagne « La Palma »*. — Ses élevages. — Services qu'elle rend en Entre Rios. — *Cavagne « Poronguitos »*. — Un assaut militaire. — *Cavagniste* réformateur. — Somptueuse demeure. — *Don Claudio Stegman*. — Sa compétence. — Anecdote. — Organisation et installations. — Ses troupeaux. — *Cavagne « San Fermin »*. — Description générale. — Ses troupeaux. — Origine. — Reproducteurs. — Système de soins. — Ventes. — Prix obtenus. — Toisons. — *Cavagne « Plomer »*. — Situation. — L'*estancia*. — Bétail en liberté. — Installations. — Constructions. — Commodités. — Bassin pour baigner les brebis. — *Cavagne n° 2*. — Personnel. — Le parc. — Les anciennes demeures et les nouvelles. — Écuries. — Laiterie. — Étables. — Ferme. — La *Cavagne*. — Son étendue. — Installations et accessoires. — Origines du troupeau *Rambouillet*. — *Chirino* et les brebis. — Égor-

gement. — Les dessous et les accessoires de la selle en peau d'animaux fins. — De charretier à commandant. — Les reliques du troupeau. — Différents types de reproducteurs employés. — Toisons générales. — Les laines sur le marché. — Origine des femelles actuelles dans la *Cavagne*. — Béliers obtenus. — Ventes publiques. — Prix obtenus. — *M. Narciso Lozano*. — Services qu'il rend au pays. — *Cavagne « El Oratorio »*. — Son origine. — Emploi de brebis et de béliers de la Bergerie nationale de France. — Reproducteurs allemands. — Troupeau. — Ventes. — Prix. — *Cavagne « Chajá »*. — Origine. — Reproducteurs français et allemands. — Premières ventes. — *Cavagne « El Carmen »*. — Situation. — Troupeaux. — Ses origines. — Ventes. — Prix. — Reproducteurs employés. — *Olivera Hermanos*. — *Cavagne « Las Acacias »*. — Origine de son troupeau. — Pur sang choisis dans les principales bergeries. — Résultats obtenus. — But de l'éleveur. — Systèmes d'élevage. — Expositions. — Prix obtenus. — Grande clientèle de « *Las Acacias* ». — *Cavagne « San Juan* de *Pellegrini et Lagos*. — Leurs troupeaux. — Base de mérinos officiel français. — Béliers présentés. — Succès obtenus. — Prix remportés. — Sa liquidation en 1887. — *Cavagne « Perseverancia »*. — Sa situation. — Mérinos précoce français. — *Cavagne « San Juan* de *Pereyra*. — Pur sang originaire Rambouillet, — Béliers remarquables. — Sa destinée. — *Cavagne « Rincón del Rosario »* — Son origine. — Reproducteurs employés. — Ventes. — Expositions et prix. — *Cavagne « Nuestra Señora del Pilar »*. — Les derniers produits. — But de l'éleveur. — *Cavagne « Santa Catalina »*. — Son importance exceptionnelle. — Son troupeau. — Origines. — *Cavagne « Moron »*. — Ses produits. — *Cavagne « Médano Blanco »*. — Importance et direction de l'établissement. — Origine de ses produits. — Succès obtenus. — *Cavagne « Bernardino Rivadavia »*. — Sa nouvelle époque. — Foire de 1887. — Heureux succès. — « *La Merced* ». — Dispersion de son remarquable troupeau. — « *El Bosquejo* ». — Son troupeau importé. — *Cavagne « La Figura »*. — Ses installations et commodités. — Troupeau. — Foires. — *Cavagne « San José »* à *Moron*. — Récente fondation. — Origine de son troupeau. — Produits. — *Estancia « San José »* à *Rojas*. — Terrain. — Installations. — Un modèle de grande *estancia*. — Sa *Cavagne « Rambouillet »*. — Récompenses obtenues. — Reproducteurs importés. — *Estancia « Manantiales »*. — Son importance. — Terrain et troupeaux. — Foires bi-annuelles. — Remarquables résultats. — Son troupeau Rambouillet. — *Cavagne « Duportal »*. — Ses antécédents. — Mérites de cet éleveur. — Ses troupeaux. — Caractères et propos. — Ventes. — La *Cavagne « Modelo »*. — *Don Manuel Benavente*. — Ses antécédents et son initiative. — Titres à la gratitude publique. — *Cavagne « Los Alamos »*. — *M. Lathan*. — Ses écrits et les services qu'il a rendus à l'élevage. — *Cavagne « Rambouillet »*. — *Don Santiago Amaral*. — Importance de cette *Cavagne*. — *Cavagne « Castex* à *Morón »*. — Assassinat de son directeur. — *Don Jan Angelu Molina*. — Ses initiatives et ses services. — Dernier mot. — *Cavagne « El Talita »*. — *Cavagne « Santa Narcisa »*. — La fameuse *estancia « La Campana »*. — *Cavagne « Idiazabal »* et ses remarquables produits. — La célèbre *Cavagne « Kayser »*.

I. — *M. Mariano Acosta*, qui a rempli dans notre pays les hautes fonctions de vice-président de la République et de gouverneur de Buenos Aires, est propriétaire de l'éta-

blissement *La Constitucion*, situé dans le département de *Lobos*.

En 1858 *M. Acosta* organisa un troupeau type dans l'unique but de raffiner les nombreux troupeaux de l'*estancia* qui, suivant ses propres paroles, étaient très ordinaires. Le troupeau fut amené de la Bergerie nationale de France et *M. Acosta* a conservé la pureté de ce sang par l'acquisition, en 1886, d'un des meilleurs reproducteurs que le gouvernement français exposa à Buenos Aires.

La Constitucion a acquis de cette manière un troupeau-type nombreux qui a satisfait aux besoins de l'établissement et a laissé un excédent. La *Cavagne* est ouverte depuis lors au public et la vente de reproducteurs aux troupeaux de pâturage libre des environs assurée.

Ces ventes comprennent les animaux métis et les purs.

Les métis se vendent à raison de 6 à 20 piastres monnaie nationale chaque. Les purs, dans les environs et dans l'établissement donnent de 40 à 80 piastres.

M. Acosta a présenté quelques animaux chez *Bullrich et C*[ie] pour les vendre aux enchères à une époque où les *Cavagnes* vendaient leurs reproducteurs à des prix très bas; ceux de *La Constitucion* obtinrent un prix satisfaisant. Ses béliers donnent en moyenne 18 livres de laine et ses brebis de 11 à 17.

M. Acosta a concouru à l'Exposition internationale de Buenos Aires avec un excellent lot de brebis qui obtinrent le *troisième prix* en concurrence avec les grandes *Cavagnes* du pays et la Bergerie nationale de France.

II. — La *Cavagne* « *San Felipe* », appartenant à *MM. Senillosa Frères*, est située dans le département d'*Ayacucho*, sur le ruisseau du même nom, sur une étendue de six

lieues qui constitue la grande *estancia* destinée à l'élevage du bétail en général et des animaux fins.

L'origine du sang qui a formé le troupeau de cette *Cavagne* est la suivante :

ANNÉES	MOIS	BREBIS	PROVENANCE
1865	Juin.....	30	*Cavagne Poronguitos* de *Stegman*. Negrete.
1867	Juin.....	2	*Cavagne Poronguitos* de *Stegman*. Negrete.
1870	Février.....	50	M. Chalan. Rambouillet.
1870	Février.....	19	*Cavagne Santa Maria* de *Oldendorff*.
1873	Mai.....	1	Bergerie nationale de France.
1876	Octobre....	6	*Cavagne Gilbert*, importées.
1880	Septembre..	1	Bergerie nationale de France.
1882	Août.....	1	Bergerie nationale de France.
	Total.....	110	

Le tableau des reproducteurs acquis et employés est comme suit :

ANNÉES	MOIS	BÉLIERS	PROVENANCE
1863	Septembre..	2 Negrete.	*Cavagne Poronguitos* de *Stegman*.
1867	Juin.....	2 —	— —
1868	Août.....	2 Ramb...	Importés par *A. Bullrich et Cie*.
1870	Février.....	1 —	*Cavagne Santa Maria*.
1871	Septembre..	1 —	*Cavagne Espartillar*.
1873	Mars.....	1 —	*Cavagne Nuestra Señora del Pilar*.
1873	Mai.....	1 —	Bergerie nationale de France.
1875	Septembre..	2 —	*Cavagne Pilar*.
1876	Octobre....	3 —	*Cavagne Gilbert*.
1878	Septembre..	1 —	*Cavagne Las Acacias*.
1880	Septembre..	1 —	Bergerie nationale de France.
1881	Mars.....	1 —	— —
1882	Août.....	1 —	— —
1882	Août.....	1 —	— —
	Total.....	20 —	Thirouin Soreau.

Annuellement on retirait du troupeau type, après un examen minutieux, tout animal inférieur, et c'est ainsi que furent enfin retirées les brebis d'origine Negrete. La *Cavagne* se maintient aujourd'hui au chiffre à peu près fixe de 300 têtes.

Le bélier 301 de la Bergerie nationale de France, acquis en 1802 par *MM. Senillosa Frères* avait la réputation d'être excellent et avait déjà sailli 325 brebis. *MM. Senillosa* m'écrivent, au sujet de son acquisition, ce qui suit : « N'étant « pas destiné à la vente, nous ne pûmes l'obtenir que par « faveur et grâce à d'autres achats antérieurs. Il donna « 36 livres de laine à la première tonte et à la dernière « 25 livres. Il est cependant de peau lisse et de taille ordi- « naire, mais sa laine est très abondante et d'une finesse « exceptionnelle. »

En outre la *Cavagne* « *San Felipe* » entretient un troupeau de 1.500 têtes mérinos porté à un degré assez haut de qualité et de type par le sang *Negrete* premièrement et ensuite par le *Rambouillet.* La sélection y est strictement appliquée.

Le succès obtenu est remarquable, ainsi qu'il appert des renseignements suivants qui m'ont été fournis par les *cavagnistes :*

« Le résultat de ce système de raffinement n'aurait pu « être meilleur. Non seulement nos brebis ordinaires « peuvent se comparer en développement avec les pur « sang *Rambouillet,* mais encore elles nous donnent une « moyenne annuelle de 6 livres de laine dont la classifi- « cation est de *première et mérinos.* Ce même système « nous a aussi permis de vendre depuis le commencement « de 1873 jusqu'à aujourd'hui, en Mérinos et Rambouillet, « pour une valeur de 76.323 piastres monnaie nationale, les « prix des premiers étant de 12 à 30 piastres et de 50 à 90

« les seconds ; comme on peut le constater dans la note ci-
« jointe, avec dates et noms à l'appui. »

CAVAGNES DE MM. SENILLOSA FRÈRES

« En 1884, nous fîmes vendre par *M. Bullrich* 10 bé-
« liers de *San Felipe* qui donnèrent une moyenne de
« 115 piastres monnaie nationale. Ce bas prix ne nous étonne
« pas parce que la *Cavagne* n'est pas bien connue et
« qu'aujourd'hui la généralité des éleveurs cherche des
« animaux de grande taille, sans donner le mérite voulu
« à la laine.

« Les béliers de notre troupeau donnent de 15 à 26 livres
« de laine. Les brebis de 8 à 13,50 ; soit une moyenne de
« 10 livres environ, exception faite des antenaises. Le trou-

« peau mérinos donne une moyenne de 8 livres 23 centièmes
« par tête sans les antenais.

« En mars 1882, nous avons vendu 80 brebis à *M. Delysle*
« à 24 piastres 80 centièmes par tête, à séparer du troupeau
« mérinos; ce qui reste passe aux troupeaux généraux, mais
« quelquefois nous l'avons vendu à raison de 68,125,250 et
« 300 piastres monnaie courante (ancienne monnaie de
« Buenos Aires), comme il est constaté dans ladite note; la
« dernière vente fut faite à *M. Apolinario Banuelos.* »

III. — La *Cavagne* « *El Venado* », appartenant aussi à *MM. Senillosa*, est située dans le département de *Pila* sur le *Rio Salado* dans une *estancia* de trois lieues.

Le troupeau descend d'une souche de brebis saxonnes, cédées en 1854 par *M. Claudio Stegman*, premièrement saillies par des béliers *Negrete* de la *Cavagne* « *Poronguitos* » et ensuite par des *Negrete* importés.

De nouveaux renforts de pur sang arrivèrent, et parmi eux, les suivants : un lot de brebis importées vendu à l'encan par *M. Mariano Billinghurst*, en payant 240 piastres monnaie nationale pour une d'entre elles; en mai 1863 un bélier et trois brebis *Negrete;* en novembre de la même année sept béliers et une brebis. En mars 1866 deux brebis; en septembre 1868 une brebis. Tous ces animaux venaient de l'établissement *Poronguitos.*

En 1870, *MM. Senillosa Frères* adoptèrent définitivement le sang *Rambouillet.* En conséquence, ils achetèrent 9 brebis pures de l'ancienne *Cavagne* « *Santa Maria* », auxquelles ils ajoutèrent 141 brebis des meilleurs types *Negrete.*

Le tableau suivant se rapporte à l'origine du sang de la *Cavagne* « *El Venado* ».

ANNÉES	MOIS	BREBIS	PROVENANCE
1870	Février.....	9 Ramb...	Santa Maria.
1876	Octobre....	2 —	*Cavagne Gilbert.*
1880	Septembre..	3 —	Bergerie Nationale de France.
1881	Mars.....	4 —	— — —
1881	Novembre..	1 —	— — —
1882	Août.....	4 —	— — —
1882	—	6 —	— Thirouin Soreau.
	Total.....	29 —	

Voici l'introduction des béliers :

ANNÉES	MOIS	BÉLIERS	PROVENANCE
1870	Mars.....	3 Ramb...	*Cavagne Espartillar.*
1873	Mai.....	1 —	— *Bailleau.*
1873	Septembre..	1 —	— *Nuestra Señora del Pilar.*
1875	—	1 —	— — —
1876	Octobre....	1 —	— *Gilbert.*
1876	—	2 —	— *San Felipe.*
1878	—	2 —	— *Shenan.*
1878	—	1 —	— *San Felipe.*
1880	Septembre..	1 —	Bergerie nationale de France.
1881	Mars.....	1 —	— — —
1882	Août.....	1 —	— — —
1882	—	2 —	— Thirouin Soreau.
1886	Juin.....	1 —	— nationale de France.
	Total.....	18 —	

(Le bélier Bailleau a servi à donner un plus prompt accroissement de taille aux métis Negrete Rambouillet obtenus par un premier croisement; il n'a pas été destiné à la monte de brebis pures.)

Au sujet de ces béliers, *MM. Senillosa Frères* m'écrivent ce qui suit : « Autant ici qu'en France nous avons payé de « hauts prix, sans quoi on ne peut obtenir de bons types, car

« on sait que, même dans les meilleures *Cavagnes*, les produits « ont des mérites bien différents ; c'est pour cela que dans « la Bergerie nationale de France elle-même, on trouve des « béliers depuis 300 jusqu'à 7.000 francs, prix que nous « demanda *M. Bernardin* pour le bélier 301, qui sert aujour- « d'hui dans la *Cavagne* « *San Felipe* ».

Dans cette *Cavagne*, comme dans celle de *El Venado*, le but des éleveurs était de raffiner la qualité des troupeaux généraux et de former, pour les servir, un troupeau mérinos type. Il comprend 900 têtes scrupuleusement choisies.

Ses besoins remplis, « *El Venado* » offrit au public l'excédent depuis 1879. Les prix obtenus varient entre 40 et 165 piastres monnaie nationale, produisant une moyenne de 60, d'après des documents que j'ai en main. En août 1886, la *Cavagne* « *El Venado* » présenta chez *Bullrich et Cie*, pour les vendre aux enchères, un lot de 12 béliers et en obtint 240 piastres monnaie nationale comme prix maximum et 80 piastres comme minimum.

Le troupeau de cette *Cavagne* ne dépasse jamais 250 têtes. *MM. Senillosa Frères* disent : « N'importe qui peut voir par « l'introduction des brebis et le temps écoulé que, en faisant « annuellement la séparation du rebut du troupeau, toutes « ces brebis sont pures ; mais, comme nous avons un registre « généalogique bien tenu, nous savons quels sont les ani- « maux de sang absolument pur de la Bergerie nationale ; « et les béliers que nous faisons vendre dans cette capitale « sont choisis parmi eux.

« C'est pour cette raison que ceux que nous avons pré- « sentés à l'Exposition internationale concoururent avec « ceux de la Bergerie nationale de France ; le jury hésitait « beaucoup dans l'application du *premier prix* entre un « bélier à nous et un de ladite Bergerie, se décidant enfin à

« nous donner le *second prix* pour les béliers, mais le « *premier* pour les brebis. »

Le *rapport* que nous a remis *M. Felipe Senillosa* contient des appréciations d'un intérêt positif pour les éleveurs argentins. La compétence et l'esprit de suite avec lesquels cet éleveur a contribué à l'évolution des industries rurales

CAVAGNES DE SENILLOSA FRÈRES

dans la République Argentine, soit en organisant des établissements de premier ordre, soit en se mettant au service de la chose publique, donnent une plus grande autorité à ses observations.

Ce qui se rapporte à la discussion des objectifs de l'éleveur ira dans un chapitre spécial, de même que les opinions d'autres *cavagnistes,* mais pour le moment je ferai connaître quelques indications générales de ce rapport

dont je juge la lecture d'intérêt général : « Quand, par « suite de la mort de notre père, nous nous chargeâmes de « la direction des *estancias*, en 1858, il n'y avait que « quelques milliers de brebis créoles, peu de pures et des « métisses en plus grand nombre.

« Depuis lors nous entreprîmes leur amélioration avec « constance en nous servant de béliers *mérinos negrete* de « la fameuse *Cavagne* « *Poronguitos* » de *Stegman*, mais ce qui « favorisa le plus le rapide progrès de l'élevage fut la sélec- « tion. Tous les ans on séparait des troupeaux les bêtes les « moins fines et les défectueuses et on vendait le tout « facilement.

« Quand la baisse dans le prix des laines se prononça en « 1865 et que les champs propres à l'élève de la brebis firent « faute, on commença l'abatage dans les graisseries et, « comme l'espèce était si dépréciée, les gros propriétaires de « bétail laissèrent de côté le raffinement et mirent sans « réserves leurs brebis entre les mains des contremaîtres de « ces établissements.

« Nous autres, comprenant qu'il surviendrait un change- « ment favorable, pour éviter la dégénération, nous établîmes « une graisserie dans *El Venado* et nous nous défîmes « ainsi des animaux vieux et défectueux que nous avions; par « ce moyen la sélection fut perfectionnée et c'est ainsi que, « quand vint la réaction, nous nous trouvâmes avec des trou- « peaux améliorés, peut-être supérieurs à ceux qui, avant « 1864, figuraient au premier rang.

« Depuis 1858 jusqu'à 1869, on essaya le raffinement par « le *mérinos negrete*, comme cela se faisait généralement « alors. Plus tard, nous nous décidâmes pour le *Rambouillet* « considérant que, malgré le mérite des laines *extra fines*, « leur production n'était pas économique; en effet la laine « Negrete est bien connue par la grande quantité de suint

« qu'elle contient, puisque c'est là la cause de son peu de « rendement net.

« Le régime des deux *Cavagnes* est le même. Les brebis « sans agneaux restent toujours au pâturage dans des enclos « appropriés dont quelques-uns sont réservés. Celles qui « ont mis bas reçoivent une ration de foin pendant le « premier mois, ration qui décroît à partir du second « mois jusqu'au sevrage ou avant, suivant l'état des « pâturages.

« Les agneaux reçoivent, à partir du second mois, une « petite ration composée de son et de maïs moulu, et « quelquefois aussi un peu de foin coupé. On diminue « cette ration aux agnelles à partir du sevrage jusqu'au « printemps; pendant cette saison elles restent exclusi- « vement au pâturage. Quant aux agneaux, on continue à « leur donner une ration qu'on augmente jusqu'à ce qu'ils « arrivent à la quotité ordinaire.

« La luzerne verte se donne souvent en été, quand les « champs sont bien secs, et les béliers vont tous les jours « au pâturage, excepté les jours de pluie.

« Dorénavant nous ajouterons aux semis de maïs ceux « d'orge et d'avoine en nous servant exclusivement de ces « deux grains dans nos *Cavagnes*. »

IV. — Au moment où j'écris ce livre a lieu avec succès la liquidation de la *Cavagne* « *San Carlos* » appartenant à *M. Carlos Villate,* à *Cañuelas,* dans laquelle il avait soigné le pur sang Rambouillet français *Thirouin-Soreau* et *Gilbert ;* ses béliers et ses brebis vendus à l'encan à Buenos Aires ont éveillé l'attention des acheteurs et ont obtenu des prix très avantageux.

Un lot de brebis présenté à l'Exposition internationale argentine de 1886 y a remporté le *second prix*.

Je ne m'étends pas davantage sur cette excellente

Cavagne puisqu'elle a disparu avec la dispersion de ses troupeaux à la suite de leur vente aux enchères. Le lot de brebis pures comptait déjà cent têtes.

V. — La *Cavagne* « *Nuestra Señora de los Angeles* » se trouve à trois heures de la capitale près du village de *Cañuelas*. Les communications, très faciles, se font surtout au moyen de l'embranchement de *Temperley* sur la grande ligne du Sud. C'est la propriété de *M. Alfredo Lahitte* qui la dirige en personne.

Le sang de cette *Cavagne* provient de la Bergerie nationale de France. Le *Dr Lahitte* a importé des béliers et des brebis remarquables qui appartenaient à ce troupeau. Je n'ai vu, dans les grandes maisons de ventes d'animaux, que bien peu de lots de cette *Cavagne*, mais ils étaient uniformes comme type et de première qualité comme laine.

Le *Dr Lahitte* a bien voulu m'offrir un rapport détaillé d'où j'extrais les paragraphes suivants :

« La fondation de ma *Cavagne* a eu lieu en 1864 avec « une souche de 50 brebis et un bélier Rambouillet de « l'établissement de *M. John Hannah*. Celui-ci, ancien ami « et client de mon père, s'intéressa vivement à ce que j'en- « treprisse la formation d'un bon troupeau de brebis fines « et, comme il se préparait à liquider ses affaires et à « vendre sa bergerie, il eut la générosité de mettre à ma « disposition ses meilleurs animaux afin que j'en fisse « séparer par des personnes compétentes cinquante brebis « et un bélier.

« Vous comprendrez que de la sorte j'obtins une souche « de premier ordre pour fonder ma *Cavagne*, car tout le « monde sait que *M. Hannah* était un de ceux qui possé- « daient les meilleures brebis du pays. »

De cela il résulte que la *Cavagne* du *Dr Lahitte* conserve et perpétue le sang mérinos originaire importé

du temps de *Rivadavia*, parce que, comme je l'ai démontré dans le *premier chapitre*, ces troupeaux furent acquis et soignés par *Sheridan et Harrat* qui avaient placé *Hannah* à la tête de leur établissement; et celui-ci, en se séparant d'eux plus tard, avait emporté une souche remarquable de brebis et de béliers.

Le *Dr Lahitte* ajoute :

« Depuis lors, j'ai fait venir de la Bergerie de Ram-
« bouillet, par l'entremise de la maison *Marcó del Pont*,
« plusieurs béliers et brebis dans le but de former diffé-
« rentes familles devant servir plus tard au croisement.

« Grâce à des soins constants, je crois avoir obtenu ce
« que je m'étais proposé, c'est-à-dire des animaux aussi bons
« que ceux que j'avais reçus d'Europe. La brebis qui fournit
« le moins de laine en donne 12 livres et demie et la plus
« légère des toisons de béliers est de 20 livres.

« Les bâtiments de ma *Cavagne* se composent de trois
« hangars de 50 *varas* de long (la *vara* est de $0^m,86$) sur
« 10 de large chacun, l'un est en bois, les deux autres en
« maçonnerie ; puis d'un petit local pour le *cavagniste*, son
« personnel, les machines et les grains.

« Le système suivi dans ma *Cavagne* est celui que l'expé-
« rience et les personnes compétentes conseillent.

« La sélection et l'alimentation sont, selon moi, les moyens
« efficaces pour modifier et améliorer les races.

« Je fais en sorte que dans mes hangars on observe les
« règles d'une hygiène parfaite en éloignant tout élément qui
« pourrait y porter atteinte. Ces derniers sont bien ventilés
« et on n'y sent jamais de mauvaises odeurs : une rigide
« propreté est un des premiers devoirs du *cavagniste*. Les
« hangars ont des persiennes afin que, les nuits de tempête,
« pendant lesquelles il n'est pas possible de laisser les

« fenêtres ouvertes, il y ait sans cesse un renouvellement « de l'air.

« L'alimentation des animaux se compose de maïs moulu, « d'orge et de luzerne. Je ne crois pas l'avoine propre aux « bêtes ovines, parce que cette graine exerce uniquement son « action sur la musculature; et pour l'espèce ovine, on doit « préférer selon moi l'aliment qui influe sur la laine. L'avoine « est, à mon avis, la première graine pour les chevaux.

« Je prends bien garde à ce que le sel de roche ne manque « pas dans les étables, parce qu'il contribue à conserver la « santé de l'animal.

« En outre des indications que je viens de donner, « j'observe les règles communes qui ont déjà la sanction de « l'expérience, comme, par exemple, de ne pas permettre que « les brebis paissent dans les marécages ni dans les prairies « humides et de prendre garde, à l'époque de la monte, de « ne croiser entre eux des animaux consanguins.

« Les moutons doivent toujours être dans des prairies « élevées et sèches. L'humidité est leur plus grand ennemi « et je pense que les épizooties et les pertes en bétail d'espèce « ovine proviennent des prairies non appropriées à cette espèce.

« Quant à la tonte, je pense que c'est une erreur de laisser « les moutons tondus trop ras, parce que, tout en étant à « l'abri, il y a des jours où la température est si élevée que « l'animal souffre considérablement de l'absence du moindre « duvet qui le défende contre la chaleur.

« Pour les agneaux seulement, il est permis de tondre la « laine jusqu'à la racine dans le but de leur ôter la première « laine et de donner de la vigueur au brin. »

M. Lahitte n'a pas concouru aux expositions avec le noble type d'espèce ovine de sa *Cavagne*, parce qu'il a voulu attendre le développement de ses souches chevaline et bovine, afin de se présenter d'emblée avec les trois espèces.

VI. — La grande *estancia* « *El Espartillar* » se trouve dans le département de *Chascomus*, 11° quartier, parfaitement accessible par le chemin de fer du Sud ; elle appartient à *M. John Fair* mais reste sous la direction de *M. Francisco Yetley*.

L'étendue du magnifique terrain qu'elle occupe est de 5.300 *cuadras*, ce qui fait que ses troupeaux de brebis sont de la plus haute importance ; ils se composent en effet de 76.000 bêtes constamment servies par des béliers métis mérinos de la Bergerie nationale de France.

L'établissement suit le système australien de l'élevage en liberté dans de petits enclos et sans enfermer les troupeaux pendant la nuit.

Il y a un troupeau pur sang provenant directement de la Bergerie nationale susnommée et dont l'objet est de produire des béliers pour le service de l'*estancia* et la vente publique qui se chiffre annuellement par 400 têtes pures ou métisses ; les prix qu'on en obtient sont assez bons. Ces ventes se font généralement dans l'établissement même.

M. Yetley m'écrit : « Depuis 1875 l'établissement a con-
« couru aux expositions de Buenos Aires et a obtenu quel-
« ques prix pour les espèces chevaline, bovine et ovine et, en
« plus, la médaille d'or pour la laine à l'Exposition de Paris
« en 1878. »

VII. — La *Cavagne* « *del Molino* » (*Mérinos Amadeo*) fut fondée par *M. Luis Amadeo* en 1857 dans l'établissement *Laguna* de *Trigo*, département de *Las Flores*.

En 1839, il avait fait venir d'Allemagne une souche de mérinos saxons pur sang pour un autre établissement qu'il avait à *Cañuelas* et qu'il vendit quelques années plus tard à *Mme White*.

Pour peupler le *Trigo*, il acheta, à la fin de 1885,

à *MM. Climont de Cañuelas* par l'intermédiaire de *M. Manuel Carranza y Acosta* 100 brebis et 2 béliers au choix de ce dernier; ce troupeau est encore connu au *Trigo* sous le nom de *Las Merinas*. A cette souche s'ajoutèrent encore trois importations de Negrete, de la *Cavagne* de *M. Homeyer*, de *Ranzin*, qui vinrent par l'intermédiaire de *M. Hugo Bunge*.

Quand le *Trigo* se peuplait, on commençait à parler à Buenos Aires des Rambouillet et de la convenance qu'il y avait de faire un essai de ces mérinos, et *MM. Amadeo* profitèrent du séjour en France de *M. Saturnino Soriano* pour lui demander quelques animaux de pur sang. Ils en obtinrent huit de cette façon par l'intermédiaire de la maison *J. J. Prelig Frères*, 6 mâles et 2 femelles qui furent introduits en août 1857 par le navire français *Ville de Grenade*.

Parmi ces béliers, il y en avait un superbe âgé seulement de vingt mois et auquel on donna le nom de *Luis Felipe*.

Les autres furent destinés au troupeau des *Mérinos* et les deux brebis gardées sous toit avec *Luis Felipe*. Celui-ci saillit pendant neuf ans.

Facilement acclimatés, ces animaux étaient fort appréciés partout grâce à la présence de *Luis Felipe*, et *MM. Amadeo* s'empressèrent de charger *M. Georges Fernau* de leur acheter 20 animaux de la même origine, lesquels arrivèrent en 1858 au nombre de 3 béliers et 17 brebis qui excitèrent l'admiration de tous ceux qui les virent.

Les importateurs furent si satisfaits de ce nouvel envoi qu'ils le renouvelèrent immédiatement. En 1859, en effet, ils reçurent par le navire *Panama* 8 béliers, 12 brebis et 7 agneaux nés pendant le voyage.

Luis Felipe se développait entre-temps d'une manière prodigieuse et dépassait en hauteur 85 centimètres. Il était d'un très beau type, de toison bien couverte et très épaisse.

sa laine avait une finesse spéciale et brillante, elle était sèche en suint de première classe (oléine). Il arriva à produire 23 ou 24 livres de laine paraissant de la soie, selon l'expression de *M. Amadeo.*

MM. José Maria Jurado et *Dionisio P. Ponsati*, qui le virent alors, l'admirèrent beaucoup et même ce dernier, comparant sa laine à celle d'un beau bélier que *M. Martinez de Hoz* avait amené d'Allemagne, donna ses préférences au Rambouillet.

M. Amadeo me dit : « En 1861, je demandai en France, « par l'intermédiaire d'une maison de commerce bien connue « cependant, 1 bélier et 2 brebis qui arrivèrent par le « *Buffon*. C'étaient trois métis comme ceux qui ont tant « de renom ici maintenant et j'en fus pour mes frais, car je « ne voulais même pas les mêler aux *Mérinos;* je crus, et « je le crois encore maintenant, qu'ils n'étaient pas dignes « d'elles.

« Nous nous adressâmes alors au *baron Dauriez*, par « l'entremise de la maison *P. Etchartol*, de Paris, nous re- « çûmes 2 beaux béliers, mais qui n'approchaient, ni de « près ni de loin, des qualités de *Luis Felipe*, et nous nous « en servîmes avec réserve. *Luis Felipe* et ses descen- « dants sont ceux qui ont conservé presque exclusivement le « troupeau jusqu'à l'arrivée de *Thiers* au *Trigo*.

« Cela étonnera sans doute ceux qui n'appartiennent pas « comme moi à l'école de la *consanguinité*. J'ai donc tra- « vaillé au moyen de la sélection et de l'expérience pratique « et les résultats de trente années m'ont prouvé que mes « maîtres ne se sont pas trompés.

« *M. Enrique Meyer*, notre ami, le *cavagniste* si connu, « se trouvait, en 1879, en France et il m'écrivit en me con- « seillant d'acheter *un très beau bélier* qui était disponible « à Rambouillet ayant servi deux ans dans la Bergerie et

« qu'on vendait uniquement parce qu'il avait eu deux reje-
« tons qui lui ressemblaient ; il est beau en tous points, mais
« seulement il est petit, voilà ses propres paroles.

« Je lui répondis que, à son retour, nous irions au
« *Trigo*, qu'il verrait les brebis et qu'alors nous convien-
« drions ensemble d'une résolution à cet égard.

« Ce qui me préoccupait le plus, c'était la petite taille
« de l'animal. Nos brebis étaient grandes et je ne voulais
« pas en rapetisser le type. *M. Bernardin* avait adopté une
« direction absolument opposée à celle suivie par le *baron*
« *Daurier* et je n'étais pas d'accord en cela avec la nouvelle
« méthode; je ne le suis pas non plus maintenant, parce que
« j'ai la ferme conviction qu'il n'y a pas besoin de rapetisser
« l'animal pour améliorer la toison ; il n'y a pas de loi phy-
« siologique qui empêche cette amélioration dans le cas con-
« traire.

« A l'aide des renseignements que je donnerai plus loin,
« on verra que j'ai raison et que je suis en droit de m'ex-
« primer ainsi en confirmant la doctrine de notre école.

« En juillet 1879 *Meyer* alla au *Trigo* et vit le trou-
« peau qui était déjà grand. Les agneaux, très beaux déjà,
« moururent tous des vers, maladie généralisée, en 1886,
« dans la province de Buenos Aires.

« A la vue du troupeau, *M. Meyer* me dit : « Faisons
« venir le bélier; vous avez une très bonne base pour tra-
« vailler et ce bélier vous convient parfaitement, mais vous
« ne le trouverez plus dans la Bergerie, quelque amateur
« l'aura enlevé. Le soir même les dispositions furent prises,
« *Meyer* écrivit à *M. Bernardin* et moi à *MM. P. Dille-*
« *mann frères* pour qu'ils fissent venir le bélier sans retard.

« Ces messieurs heureusement le trouvèrent encore dans
« la Bergerie et me l'envoyèrent; il arriva à Buenos Aires
« fin septembre 1879. Il avait le numéro 1372 à Rambouillet

« et, chez nous, il fut connu sous le nom de *Thiers*. Il « mourut le 21 septembre 1884, quand il y avait justement « cinq ans qu'il était arrivé à Buenos Aires.

« Tout mon troupeau a aujourd'hui le sang de ce bel « animal parce que je séparai, en 1882, 220 têtes du petit « troupeau que nous avions au *Trigo* — ayant acheté la « part de mon père — et je les fis conduire à *Merlo*, où je « m'établis dans la ferme de *M*^me^ *Green*, appartenant « aujourd'hui au *D*^r^ *Romero*. Plus tard, en octobre 1884, « je transférai mon troupeau sur ma propriété de *Mo-* « *rón*, l'actuelle *Cavagne* « *del Molino* », près de l'*estancia* « *Ituzaingó*.

« *Thiers* pesait 168 livres sur pied, sa toison 18 et parfois « 20 livres. *Thiers II*, son rejeton, employé à la monte avec « deux autres rejetons de la même lignée dans le troupeau « de *Thiers*, mourut trois mois avant ce dernier, en juillet « 1884. Il pesait 225 livres sur pied, sa toison donnait de « 26 livres à 26 livres et demie de laine longue, d'une « finesse extraordinaire, 10 à $\frac{15}{1000}$, et d'un suint très riche « (oléine).

« Je conserve sa dernière toison, et je n'ai pas encore « trouvé une laine qui soit plus fine qu'elle.

« *Thiers III*, descendant de l'antérieur, travaille main- « tenant dans le troupeau avec trois béliers de même origine. « L'un d'eux, *Léon*, qui fut exposé avec lui à l'Exposition « internationale de cette année (1886), donne une laine très « belle et une toison de 20 livres; il tient beaucoup de son « aïeul mais n'a remporté aucun prix à l'Exposition; quoique « peu grand, c'est un animal remarquable selon moi. « *Thiers III* pesait à huit mois 103 livres, à dix-sept il en « pesait 168 et 200 à deux ans ; sa toison de laine *mâle*, « grosse, donne 26 livres par an.

« Quant aux autres données, telles que récompenses, « prix, ventes, etc., etc., je ne veux pas entrer dans des « détails scabreux parce qu'il me faudrait faire des apprécia- « tions inopportunes ici. Il faudrait m'étendre trop. Il suffit « de savoir que j'entretiens ma *Cavagne* plutôt par amour- « propre que comme affaire. Je ne changerais ni ne mélan- « gerais le sang de mes animaux pour rien au monde; si « leur entretien me devenait trop coûteux, je m'en déferais « plutôt que de trahir mes principes. Je crois ainsi servir « encore ma patrie. »

La *Cavagne* « *del Molino* » comprend 240 brebis mères, 4 reproducteurs, 90 agneaux et 90 agnelles. Son étendue est de 48 *cuadras* carrées, divisées en 9 parcelles; 16 *cuadras* sont affectées aux semailles de maïs, etc., 9 *cuadras* à la luzerne, une *cuadra* au potager, etc., une aux constructions, une dernière aux porcs fins du *Yorkshire* où l'on voit une porcherie qui rectifie le proverbe vulgaire que : *cochon propre n'engraisse pas*. Elle est construite sur une étendue de 4000 *varas* carrées soigneusement pavée en pierre artificielle en pente suffisante et divisée en trois corps de logis dont deux partagés en huit cases chacun et le troisième commun à toute la bande. En plus deux compartiments-baignoires de deux *varas* et demie de large, cinq de long et trois quarts de haut, également en pierre artificielle. Le tout est desservi par des eaux courantes ainsi que les hangars, potager, cours, prairies et maisons d'habitation. L'eau sort d'un puits de 15 *varas* de profondeur au moyen d'un moulin à vent *Corcoran*, acheté à *M. Miguel Lanús ;* elle s'élève dans un dépôt en fer à 10 *varas* de hauteur. Les ailes du moulin à roue ont 12 *varas* de diamètre et, en deux heures de travail et un bon vent, il y a suffisamment d'eau pour tout le service et remplir tous les réservoirs.

« Si je redeviens *estanciero,* dit *M. Amadeo,* la première

« chose que je ferai, ce sera d'installer un moulin à vent;
« c'est tout ce que je peux dire pour en faire l'éloge; mais
« chez moi maintenant, au lieu d'un homme, ne fût-ce que
« pour ouvrir les clefs des tuyaux qui fournissent l'eau des
« abreuvoirs dans les prés enclos, je vais poser des flotteurs
« afin que, quand les animaux auront bu, l'abreuvoir se rem-
« plisse automatiquement.

« Étant donné ce qui précède, le *Dr Patricio Mc.*
« *Neave,* guérisseur de sabots et classeur de laine de mou-
« tons d'Australie, arrive à la *Cavagne*. Il y a guéri et m'a
« enseigné à guérir moi-même le fameux *piétin*, maladie que
« je ne connais que depuis trois ans et qui m'a fait des rava-
« ges tels dans mon troupeau que je croyais qu'il n'y avait
« pas de remède efficace pour s'en préserver.

« La venue de cet homme m'a démontré le contraire, et
« je recommande son remède aux éleveurs et surtout sa
« manière de tailler les sabots, sans estropier l'animal ni
« même le faire trop souffrir. L'entrave qu'il emploie et la
« commodité de travailler assis sont choses recomman-
« dables.

« Profitant hier de la présence et des connaissances
« pratiques de M. Mc. Neave pour m'instruire, je lui pré-
« sentai plusieurs échantillons de laine de mes brebis, ainsi
» que celui de la toison d'un bélier qui fut vendu en Australie
« pour la bagatelle de 1.150 £ (mille cent cinquante livres
« sterling), près de 7.000 piastres monnaie nationale, au
« change d'aujourd'hui, et ma satisfaction fut grande, très
« grande, quand, en examinant les échantillons, il en prit un
« de la laine d'une antenaise qui m'a donné 12 livres, et me
« dit : celle-ci est meilleure que celle de l'australien; et,
« continuant son examen, il trouva une mèche d'une autre
« antenaise ayant donné 16 livres et me dit : Oh! ceci est
« riche, *c'est ce qu'il y a de meilleur pour la fabrique*, parce

« que le peigne glisse sans couper le brin, et qu'il en fait un « tissu égal; la mèche de toison de 16 livres est n° 1, celle de « 12 n° 2 et celle du bélier australien n° 3. Bien entendu que « la classification n'est relative qu'avec trois échantillons; si, « dans vos contrées privilégiées, chacun procédait comme « vous, ajouta-t-il, vous n'auriez rien à envier aux Austra- « liens. »

VIII. — La Cavagne « *Candelaria* », appartenant à *M. Orestes Pineiro*, est de formation récente et commence à se développer. Elle est située dans le département de *Lobos*, près de la ville du même nom et à quatre heures de la capitale, par la voie ferrée du *Saladillo*.

M. Pineiro, qui a préféré le sang de la Bergerie nationale de France et l'emploi de quelques reproducteurs *Gilbert*, a déjà formé la base d'un troupeau qui, bien dirigé et avec de bons béliers, donnera d'excellents produits.

Le type de toison de cette *Cavagne* est grand, épais et fin, surtout par rapport à la grande taille des béliers. Quelques-uns d'entre eux, présentés à la foire de *Lobos*, en septembre 1886, ne laissèrent rien à désirer sous ce rapport.

Comme éleveur novice, au milieu de la grande concurrence du sang mérinos dans le pays, *M. Pineiro* avance lentement. Il a présenté quelquefois chez *M. Adolfo Bullrich* des béliers et n'a obtenu que des prix médiocres. Il avait cependant de très bons produits.

L'origine de ses brebis est très bonne. En 1871, quand il fonda sa *Cavagne*, *M. Pineiro* fit emplète de 175 brebis du célèbre établissement que dirigea *M. Oldendorff*. Son troupeau compte actuellement 450 têtes.

IX. — L'*estancia* « *El Paraiso* » est située dans une des plus belles et des plus fertiles régions de la zone tempérée. Elle s'étend sur un front de 3.800 *varas* au *Rio*

Parana et une profondeur de 1.800 *varas*. Elle se trouve donc au nord de la province de Buenos Aires dont le sol est précieux pour l'élevage comme pour l'agriculture.

M. Emilio Martinez de Hoz est le propriétaire de cette *Cavagne* qui se distingue par la fixité et la constance du sang mérinos français. En 1867, le premier troupeau de souche procédait de la bergerie de Rambouillet et, depuis lors jusqu'à ce jour, rien n'y a été changé; la race est pure de tout mélange, et l'on ne se sert que de reproducteurs de chez *Gilbert*.

En 1867, en effet, *M. Eduardo Olivera* choisit à *Wideville* des béliers de cette bergerie pour *M. Martinez de Hoz* et ce dernier reçoit chaque année les meilleurs reproducteurs que cet établissement vend dans l'Amérique du Sud.

M. Martinez de Hoz s'est assuré une vaste clientèle pour des béliers de troupeaux ordinaires, qu'il vend de 16 à 20 piastres monnaie nationale; il a obtenu des prix plus élevés, jusqu'à 200 piastres pour des béliers vendus à Buenos Aires, à la foire permanente de *MM. Adolfo Bullrich et C*ie.

La guerre civile a fait passer ce troupeau par de curieuses vicissitudes, car il était situé dans la zone parcourue par les armées, pendant les luttes de Buenos Aires et de la Confédération.

En 1859, le troupeau pur de cette *estancia* fut menacé par l'invasion des confédérés et, pour le sauver, il fallut enduire les brebis de savon noir et les rouler ensuite sur le sol; l'aspect qu'elles prirent alors était si repoussant, si maladif, qu'elles purent échapper à la consommation de l'armée.

En 1861, pendant la guerre qui amena la bataille de *Pavón*, *M. Martinez de Hoz* s'enfuit avec ses brebis au *Rio*

Paraná, il les embarqua sur la goélette *Sifredi*, les cacha dans les îles et put ainsi les sauver de nouveau.

Dans le rapport que m'a communiqué le directeur de l'établissement *El Paraiso*, je lis : « L'unique exposition à « laquelle j'ai concouru a été celle de cette année (1886) « sans y obtenir aucun prix. Je n'ai pas pris la peine d'en « vérifier la cause; bien que j'eusse mérité une récompense « d'après l'opinion de *M. Tomás Chás* et celle d'autres éle- « veurs notables qui faisaient partie du jury de cette classe « d'animaux.

En effet, *M. Martinez de Hoz* présenta un lot remarquable de reproducteurs, mais les prix accordés ne satisfirent pas l'opinion publique, à tel point que même certains éleveurs qui remportèrent des prix se plaignent et le font avec juste raison.

Il ajoute encore : « Je me propose, avec la race que « j'élève soigneusement, d'améliorer la taille des animaux « sans perdre de la longueur et de la finesse de la laine. Les « troupeaux de prairies ont donné déjà 5 livres et demie par « brebis et les numéros 1 et 2 du type, 8 livres. Les brebis « pures donnent 10 livres et demie de laine et les béliers de « 16 à 22 livres. On doit remarquer que la race *Gilbert* a « par nature une laine de peu de suint de manière que son « vrai poids est plus effectif que chez d'autres races qui don- « nent plus de poids en suint et moins de rendement net « que celle de *Gilbert*. »

X. — Le jeune *estanciero* d'*Entre Rios*, *M. Gregorio E. Moran*, a fondé dans cette province une nouvelle *Cavagne* jointe à son établissement *La Palma* dans le district d'*Alarcon*, département de *Gualeguaychú*.

Il cultive le sang Rambouillet et le Negrete en donnant la préférence au premier parce qu'il est en harmonie avec les tendances qui prédominent parmi les éleveurs de *Guale-*

guay et de *Gualeguaychú* auxquels on vend principalement les produits de la *Cavagne*.

Pour former un troupeau type, *M. Morán* a importé de remarquables lots de brebis et de béliers de la Bergerie nationale de France et de la bergerie *Gilbert*.

Établissement nouveau, bien lancé dans la voie du progrès, il a devant lui un riant avenir parce que son fondateur possède les deux éléments de la victoire : le capital et le travail.

M. Morán a rendu un bien grand service à la province d'Entre Rios, dont il est issu, en donnant le salutaire exemple de la création de sa *Cavagne*, comme moyen pratique de propagande, dans le but patriotique de transformer dans nos prairies la qualité des troupeaux et le système d'élevage.

XI. — Le premier assaut des forces du gouvernement contre la révolution, qui éclata, en 1874, dans la province de Buenos Aires, eut lieu à l'*estancia* de *Poronguitos*, sur la rive méridionale du *Rio Salado*, au sud de la capitale de la République.

On croyait trouver là le général *Bartolomé Mitre* parmi un groupe de volontaires réunis par *Stegman*, *Llosa, Chás* et d'autres *estancieros* renommés qui avaient pris les armes; l'assaut fut donné à une heure avancée de la nuit, avec l'éclat qui accompagne les grandes entreprises.

Mitre était, cependant, à la *Colonia*, séparé par le *Rio de la Plata*, et les volontaires s'étaient retirés quelques heures auparavant à l'exception du propriétaire du terrain, commandant des milices de *Pila*, *M. Claudio Stegman*, et quelques amis qui payèrent chèrement leur attachement à leurs aises en temps de révolution. La main des soldats fut très lourde. Il ne leur suffit pas de faire prisonniers les gens de *Poronguitos* et de mettre leur vie en péril, ils s'en prirent aussi au luxueux mobilier dont *Stegman* avait embelli le nid de ses

amours. La notoriété historique acquise par *Poronguitos* et la réputation des troupeaux de son propriétaire avaient éveillé en moi le désir de visiter l'*estancia*.

En 1884, je me trouvais un jour chez *M. Adolphe Bullrich* dont les marchés publics à Buenos Aires, à partir des premiers jours de mai, ressemblent à une superbe *Cavagne* où les éleveurs argentins trouvent la plus remarquable exposition d'animaux de races différentes, des types qui, par leur sang et par leurs formes, méritent soit l'acquisition soit l'inspection.

Au milieu d'un groupe d'éleveurs on remarquait *M. Claudio Stegman* assailli par les questions de ses amis sur le mérite des bêtes mises en vente. *Stegman* était, selon l'opinion générale, un des éleveurs nationaux les plus compétents en matière de races ovines produisant la meilleure laine. Il possédait à la fois la théorie et la pratique.

Quelqu'un avait fait venir d'Europe un lot de remarquables béliers récemment tondus, et avec eux une grande et belle toison qui fut étalée sur une table. *Stegman* examina leur laine à peine visible et, à l'aspect de l'échantillon, il s'écria : « Aucun de ces béliers n'a donné cette toison », et on dut avouer la supercherie. Le maître était invincible. Il avait étudié dans sa jeunesse ce métier difficile en France et en Allemagne, au sein de ces deux grandes écoles d'éleveurs rivales, avant de devenir chez nous un *cavagniste* très distingué.

Le jour que je le vis chez *Bullrich*, ses amis lui demandaient une conférence sur le type le plus convenable pour le perfectionnement de nos laines fines, par suite des enchères de la saison. *Stegman*, ami des exposants de la foire de *Bullrich*, ne devait pas manquer de prudence, aussi répondit-il : « Allons mardi à *Poronguitos* et je vous « dirai ce que j'en pense dans mes propres pénates... »

Mes désirs se sont donc accomplis; j'écris ces lignes sur le champ fameux de la bataille de *Poronguitos*, après douze ans moins un mois, remportée, en septembre 1874, contre les barrières-enclos et le mobilier de *Stegman*.

Cette résidence de campagne est le bijou du *Salado* que domine une élégante villa scrupuleusement transplantée des aristocratiques environs de Paris et superposée à d'autres bâtiments d'un style simple et agréable à l'œil.

La grande villa, le chalet destiné à l'école où ont été élevés comme des seigneurs les sept fils de *Stegman*, les appartements d'amis et de service, la basse-cour, remplies des plus rares et des plus belles races de volailles, les serres, enfin, occupent le centre d'un beau parc, dont l'épais feuillage abrite une foule de variétés d'oiseaux qui en innombrables volées accompagnent en liberté les habitants de cette somptueuse résidence de campagne.

Stegman, Argentin d'origine teutonne, marié à une demoiselle distinguée de Hambourg, a vécu depuis lors à *Poronguitos* pendant vingt-trois ans et ces circonstances expliquent que sa demeure soit, par son architecture et ses installations, une véritable habitation de luxe.

Partout palpite l'influence du bon goût et du confort; villa, chalets parcs, hangars, fermes, prairie, troupeaux de bœufs et de moutons, abreuvoirs, *cavagnes* : tout est à l'unisson.

J'ai vainement cherché le *lazo* et les *boleadoras* dans une *estancia* où abonde le gros bétail, ou le *gaucho* pratique, qui jouit quand il peut estropier de jeunes bêtes en les marquant à feu, ou des poulains avec ses *piales volcados* (entraves) avant de les seller et de les faire galoper. Ni *lazos*, ni *boleadoras*, ni *gauchos*, ni *rodeos*, ni *bagüales*... Rien de l'*estancia* créole!

Poronguitos est une véritable démonstration de cette vérité qui s'impose heureusement parmi nous. Pour être un bon *estanciero*, ce qui est moins nécessaire c'est d'être un bon *gaucho;* l'élève du bétail est un art basé sur des principes scientifiques.

Stegman a divisé son champ en prairies solidement encloses, d'étendue réduite, et cette organisation lui permet de s'agencer de manière à ne manquer jamais de fourrage pour ses troupeaux, même dans les temps de disette de juillet et d'août.

On admire avec plaisir les bandes d'autruches qui se présentent en troupes élégantes et des cerfs qui croisent furtivement en toutes directions; ces animaux domestiqués se multiplient sous la garde de l'attachement qu'on a pour eux, dans une *estancia* où il n'y en a pas de malfaisants : des bandes de chiens errants, par exemple, véritable fléau de certains établissements.

La compétence se révèle dans ces détails comme dans beaucoup d'autres, et c'est à juste titre que l'administration de *Poronguitos* passe pour en être bien pourvue.

Rien n'y est laissé au hasard : tout est le fruit de longues délibérations, comme les inconnues cherchées au moyen de procédés rationnels. J'insisterai encore sur des détails qui démontrent cette opinion. Il y a dans l'*estancia* soixante barrières automatiques, système imaginé par *M. Stegman* lui-même, faites en bois, ne revenant qu'à moitié du prix des connues et possédant des avantages qui les font bien supérieures.

Les *jagüeles*, ou réservoirs d'eau, ne sont pas des mares immondes comme on en voit fréquemment, mais bien des puits voûtés avec une ouverture pour recevoir la *noria* ou le seau mécanique. Ce système est sans doute coûteux, mais c'est une dépense productive, car elle assure la bonne qualité

hygiénique de l'eau, sa température uniforme et sa permanence.

Sait-on combien de milliers de brebis meurent annuellement à Buenos Aires par suite des inconvénients des mauvais abreuvoirs? Mieux vaut ne pas répondre!

Les installations pour combattre la gale ne sont pas moins économiques et ingénieuses. Les brebis passent du bain dans deux *corrales*, ou enclos carrelés, où elles restent quelques instants pour laisser égoutter leur toison et le spécifique qu'elles laissent tomber de cette façon s'écoule, par une légère pente, dans deux réservoirs qui le rejettent de nouveau dans la piscine.

Les machines à insufflation contre les *vizcachas* (lièvre de l'Inde) sont toujours en mouvement. On comprend que, dans de belles et hautes prairies comme celles de *Poronguitos*, il y ait eu, au temps passé, plus de trente mille *vizcacheras* par lieue carrée, mais aujourd'hui elles n'y sont plus à l'aise et mettent plus de temps à sillonner le sous-sol de leurs gîtes que la machine à détruire ces derniers.

En un mot, tout ce que l'on voit dans cet établissement fait preuve de constance, d'intelligence, d'habileté et de travail. Voyons maintenant son troupeau mérinos.

Pendant que la race mérinos, sous ses différents types, *Negrete*, *Escorial*, etc., se perdait en Espagne, les Allemands et les Français lui imprimaient le plus haut degré de perfectionnement, grâce au savoir faire appliqué à la sélection.

Les mérinos emmenés de l'Escurial dans le duché de Saxe, sous les auspices de l'Électeur, forment la sous-race ou mérinos *saxon* nommé électoral, qui n'a jamais eu ni ne reconnaît de rival en Allemagne pour la production de laine fine.

En France, la Bergerie impériale, aujourd'hui nationale,

était arrivée à de semblables résultats. Dans cet état de propagation de la race mérinos en Europe et en Amérique, les éleveurs remarquèrent que la supériorité de la laine n'accompagnait pas le développement de l'animal comme élément de boucherie. Les viandes de moutons des troupeaux français et allemands occupaient dans le mouvement des échanges une position inférieure pendant que les races ovines grasses et corpulentes de l'Angleterre dominaient le marché. Les éleveurs de mérinos adoptèrent alors le correctif naturel qu'imposaient les faits et l'on obtint le type *Rambouillet* qui réunissait au développement considérable du corps une qualité supérieure de laine. Les Allemands s'emparèrent habilement de cet élément et obtinrent un troisième type, une sous-race, qui adjoignait à la grande taille de l'animal de boucherie et à la finesse de la laine une abondante toison.

Quand le problème eut été résolu sur les vieux marchés, la République Argentine s'assimila tous ces progrès. Il convient à nos *estancieros*, d'après une croyance générale, de créer un type ovin rustique, sans artifice, fort et résistant, qui joigne à la grande taille de l'animal d'abattoir une toison fine et abondante. *Stegman* s'était efforcé, dans ces derniers temps, d'obtenir ce type par le croisement du Negrete avec le Rambouillet.

Le troupeau des reproducteurs était élevé en plein air à *Poronguitos* avec une rusticité complète; il ne comptait pas moins de 400 têtes.

Le type des brebis se conserve dans toute sa vigueur et dans tout son développement et la qualité de la laine est remarquable, bien que les intempéries en détruisent l'aspect.

Les antenaises descendant de ces rustiques brebis, que *Stegman* séparait et élevait dans les hangars, unissent à un grand développement qui dévoile le sang Rambouillet une

toison épaisse, compacte, soyeuse et élastique ; elle est tellement abondante que c'est à peine si on peut apercevoir le museau et l'extrémité des membres de l'animal.

Cinquante béliers très jeunes encore, frères de ces antenaises, me prouvèrent clairement que des moutons élevés en plein air et sans aucune alimentation artificielle donneraient cependant des résultats satisfaisants. Quelle en est la cause? Ces femelles n'avaient pas dégénéré, bien que nous fussions en août, en plein hiver, et dans une prairie où il y avait d'autres troupeaux; bien loin de cela, leurs rejetons, les antenaises, étaient dans un état de perfectionnement. Par rapport à la quantité et à la qualité de la laine, il y avait ampleur dans ce type et quelques béliers mériteraient même qu'on les mentionnât pour la beauté de leur conformation.

En somme, la toison de cette variété est grande, étendue depuis les sabots jusqu'au museau; et, en détail, sa laine est longue, compacte, élastique, soyeuse, abondante en suint et en nerf. Séparée avec les doigts, la toison semble être une matière élastique qui efface rapidement les traces laissées par la pression. Ces caractères sont généraux. Chez la plupart des béliers et des brebis on remarque l'uniformité de la toison ; c'est-à-dire une tendance à égaliser la qualité et la quantité de la laine dans les différentes parties du corps de l'animal. Cela doit être une constante préoccupation pour l'éleveur et c'est la clef du triomphe des Australiens sur nous. S'en approcher n'est pas œuvre de Romains, mais c'est question de temps et d'intelligence.

Une condition primordiale est cependant nécessaire chez ces troupeaux pour remporter la palme. C'est ce qui explique la conservation des qualités de brebis rustiques de *Poronguitos*, ce qui donne la clef du perfectionnement que révèlent leurs rejetons, ce qui conduit à l'uniformité des caractères de la toison. Cette vertu substantielle, ce cheval de

bataille de tout *cavagniste* de progrès, c'est *la fixité* et *la constance du sang*.

Poronguitos est une gloire des *Cavagnes* nationales, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire en m'occupant de l'influence utile exercée par le père des *Stegman* dans la révolution pastorale du Rio de la Plata.

XII. — J'extrais d'une publication parue dans le jour nal *El Nacional* de Buenos Aires les renseignements suivants sur la *Cavagne* « *San Fermin* » appartenant au *Dr Bernardo de Irigoyen* qui la présenta aux dernières expositions et aux ventes publiques avec de bons lots de béliers. Cette *Cavagne* est située dans le département de *General Rodriguez*, à 55 kilomètres de la capitale fédérale et à 30 *cuadras* du village du même nom, sur la ligne du chemin de fer de l'Ouest.

L'*estancia* a une superficie totale de 3.000 et quelques *cuadras* carrées. Les terres sont hautes, les fourrages abondants, tendres et de première qualité. L'établissement est si favorisé par la nature qu'il a résisté, sans trop en souffrir, aux époques des plus grandes sécheresses et, actuellement, c'est un admirable tableau à contempler, même pour un indifférent, que cette immense plaine toujours verdoyante où paissent, se développent et se multiplient les nombreuses têtes de bétail qui la couvrent.

Une des causes de la bonté de ces prairies est due, sans doute, à l'existence de deux ruisseaux d'eau douce qui l'entourent presque complètement. Ce sont les ruisseaux de *La Choza* et de *El Durazno*, affluents de la rivière *Las Conchas*, et qui vont déboucher à *Luján*.

Le terrain est divisé en huit ou dix prairies, plus ou moins de mêmes dimensions, destinées au pâturage des diverses races.

Il y en a une pour les bêtes de race *Durham* avec des tau-

reaux importés, une autre pour les métis, d'autres pour les troupes de juments avec leurs reproducteurs, d'autres encore pour les bêtes ovines, et ainsi de suite, chaque pré étant occupé par des animaux de races différentes.

Il y a en plus 15 *puestos*, ou fermes, les bâtiments respectifs sont bien construits; deux d'entre eux sont couverts en tuiles de Marseille et se composent de deux ou trois chambres. L'un et l'autre possèdent un petit bois et une luzernière pour la provision de fourrages verts des diverses catégories d'animaux. Chaque *puesto* compte 2.000 brebis plus ou moins métisses Rambouillet avec 30 ou 40 reproducteurs.

Il y a en outre 150 *cuadras* destinées aux semailles de luzerne pour le fourrage des animaux fins. Les champs sont enclos avec des fils d'acier du *Creuzot* et des piquets de *ñandubay* (bois imputrescible du pays).

Les animaux d'espèce ovine sont divisés en trois races à *San Fermin: Rambouillet*, *Lincoln* et *Oxfordshire Down* (face noire). La *Cavagne* Rambouillet est celle qui attire le plus l'attention et les soins scrupuleux du directeur de l'établissement, *M. Abraham Zalazar*. Cette *Cavagne* fut fondée en 1880 avec une souche de 300 béliers purs de la meilleure origine et s'augmente annuellement de nouveaux envois de brebis et de béliers de la célèbre bergerie de *Von Homeyer* de Poméranie en Allemagne.

La *Cavagne* se compose actuellement de deux souches pures ainsi composées: 500 brebis mères choisies et soignées sous hangars et 1000 brebis en pâturage libre composées de la réforme des premières. Ces deux souches sont à présent desservies par 17 reproducteurs importés. Chaque année on vend de 100 à 200 animaux purs et 200 des autres.

La *Cavagne* a acheté dernièrement deux antenais de la réserve de la bergerie *Von Homeyer* d'Allemagne déjà mentionnée au prix de 1000 piastres or chacun.

M. Abraham Zalazar, agronome argentin, qui dirige l'établissement, m'a communiqué un mémoire, daté du 21 octobre 1886, d'où je transcris les renseignements suivants qui complètent les antérieurs :

« Le troupeau Rambouillet fut, à l'origine, de 300 brebis « pures achetées à *Amaral*, *Stegman* et *Latham*. En 1883 et « 1884 on importa d'autres animaux de la bergerie de « *Von Homeyer*, de Poméranie, en Allemagne. Depuis « octobre 1884, la souche fut formée par des animaux purs « importés, par leurs descendants et les meilleures ante- « naises originaires de la première souche, ayant réformé « celle-là, opération qu'on fait tous les ans ; une autre « *Cavagne*, le n° 2, de pâturage libre, est destinée à produire « des béliers pour les troupeaux ordinaires de l'établissement « et la vente. De cette façon la *Cavagne* Rambouillet ne se « compose que de 300 brebis mères, dont on retire annuelle- « ment un nombre égal de brebis qui en descendent et qui, « par leur laine, leur type et d'autres conditions, ne méritent « pas de figurer dans le *Stud* sous hangar ; la sélection, en « effet, est faite au point de vue de la qualité de la laine « et du type des animaux.

« Les soins donnés au troupeau sont excessivement « simples. Pendant le jour il est lâché dans la prairie et « durant la nuit on l'enferme ; en cas de pluie ou de mauvais « temps, les animaux ne sortent pas, surtout les brebis qui « viennent de mettre bas.

« L'agnelage est entouré des soins que réclame l'entre- « prise. Les premiers jours, on enferme les brebis qui « viennent d'agneler et ensuite on les lâche par petites « troupes dans des enclos restreints, après avoir marqué les « agneaux du numéro du père et de la mère.

« L'augmentation de la *Cavagne* varie entre 76 et 80 o/o « relativement au nombre de brebis servies ; l'opération de

« la monte se fait à la main ou, ce qui revient au même,
« individuellement, d'après le bélier indiqué dans la classifi-
« cation.

« Les 21 béliers importés que la *Cavagne* a eus à son
« service appartiennent à l'éleveur *Don Federico Von*
« *Homeyer*, de *Ranzin*, sauf deux qui furent employés les
« deux premières années et qui provenaient de la Bergerie
« nationale de France.

« Le terme moyen des ventes de béliers est :

1884	69	béliers à	piastres m/n	110	l'un
1885	78	—	—	140	—
1886	90	—	—	162	—

« Le profit ou résultat que désire atteindre le directeur de
« l'établissement de Rambouillet est d'assimiler le troupeau
« et de produire des mâles assez grands, d'un beau type,
« à la toison uniforme et dont la mèche soit longue, douce
« et nerveuse. »

« Quant aux récompenses, l'établissement en a remporté
« dix-neuf dans cinq expositions où ont figuré ses produits ;
« elles se composent de *six premiers prix*, *dix seconds*,
« *une mention honorable*, *deux médailles d'or*.

« La tonte des brebis mères a donné l'année dernière
« et cette année entre 10 et 11 livres de laine par tête, en
« moyenne. Les reproducteurs entre 17 et 21 livres de laine
« d'une seule année. »

XIII. — La *Cavagne* « *Plomer* », dont je vais m'oc-
cuper, est la preuve d'un des plus rapides et des plus éclatants progrès de raffinement du mérinos dans le Rio de la Plata.

L'*estancia* « *Plomer* » se trouve dans la région centrale de la province de Buenos Aires, dans le département *General Las Heras*, à 12 kilomètres de la station du même nom,

sur la ligne ferrée du *Saladillo* et à 14 lieues à l'ouest de la capitale de la République. L'étendue des terres est de 5.800 *cuadras* carrées, limitées par une clôture en fil de fer et séparées en de nombreuses subdivisions qui permettent à la direction de maintenir une stricte discipline d'organisation dont s'aperçoit immédiatement tout observateur. C'est ce que j'ai fait lors de la visite que je rendis à cet établissement, en 1885, à mon grand plaisir et profit.

Les grands troupeaux de brebis élevés en plein air occupent 25 *puestos* ou fermes, bien bâties, avec jardin clos, plantation d'arbres fruitiers et d'ornement, luzernières, maisons en briques, petits hangars pour y abriter et y soigner les reproducteurs, enfin des enclos défendus contre les rudes vents de l'hiver par des plantations de ligustrum et de sureau.

Le principal corps de bâtiment est situé presque au centre de la productive *estancia*, et c'est là que se trouve, dans un corps indépendant, la *Cavagne* mérinos si justement renommée.

Les constructions de cet établissement sont nombreuses, imposantes et représentent un fort capital. Les divers départements offrent les commodités suivantes :

Département de tonte. — Un grand hangar pour y déposer la laine; un hangar destiné à la tonte; un hangar non fermé pour abriter les troupeaux pendant ce dernier travail. Une maison divisée en logements pour les tondeurs. Un endroit pour enfermer la viande. Un abattoir. Une cuisine.

Bassin pour baigner les moutons. — Ce département a pour but de traiter la gale dans tous les troupeaux en profitant de l'occasion opportune de la tonte. Il se compose d'un premier corps de machines pour préparer et chauffer le remède par la vapeur, et d'un second corps de machines

destinées à extraire l'eau avec une pompe à vapeur. Le bassin, qui se trouve à la suite de ces constructions, a 21 mètres de long et est pourvu de chaudières, d'appareils-bascules qui laissent tomber les moutons dans le bain, enclos divers et hangar pour dépôt de combustible.

Cavagne n° 2. — Elle comprend les troupeaux Rambouillet et Negrete élevés tantôt à l'air libre, tantôt sous hangars, suivant les circonstances; à cet effet ont été construits deux hangars recouverts en chaume dont l'un mesure 12 mètres sur 60 et l'autre 17 sur 60; plus deux maisons en briques pour les bergers.

Personnel. — Ce département se compose d'un ample corps de bâtiment qui a le mérite de conserver quelques-unes des anciennes habitations établies par les fondateurs de cette magnifique *estancia*. Là, habitent les contre-maîtres et les *peons* dans une grande et nécessaire indépendance entre eux ainsi que par rapport aux autres habitations.

Parc. — Il y a 20 *cuadras* carrées cultivées avec une intelligence et à l'aide de débours tels qu'on est arrivé à en former un parc charmant où se mêlent aux constructions basses et carrées de nos ancêtres les pittoresques demeures de la Normandie; aux ruisseaux artificiels qui coulent dans les bosquets d'arbustes et d'arbres géants, des fleurs de nuances innombrables, des fruits savoureux; où enfin l'on trouve réunis les larges et sombres avenues et les replis tortueux du labyrinthe enchanteur.

Au centre riant, frais et parfumé du parc s'élèvent différents édifices dans l'ordre suivant :

1° La demeure traditionnelle des aïeux ; 2° un élégant et hardi chalet auquel on peut comparer celui qui, à Buenos Aires, borne à l'ouest la place *General San Martin*. C'est là que loge *M. Narciso Lozano*, fondateur et directeur de la

Cavagne, avec ses frères. C'est là que sont reçus d'une manière inoubliable les nombreux hôtes distingués qui vont souvent à cette *estancia-modèle*, pour se distraire et s'instruire ; 3° une maison en briques à étage pour remises et écuries. Le haut est destiné au dépôt et aux magasins de fourrages ; 4° une laiterie dans une habitation spéciale ; 5° des étables pour les taureaux et des écuries.

Ferme. — Ces remarquables constructions sont complétées par une ferme de 25 *cuadras* carrées où l'on cultive l'orge et le maïs pour la consommation de l'établissement. Il y a là une bonne habitation de deux pièces et un petit hangar.

Tel est le milieu topographique et pittoresque où le voyageur trouve la *Cavagne* « *Plomer* », sur une étendue de 50 *cuadras*, divisée en quatre prairies.

Les constructions de ce département se composent de quatre hangars dont l'un est bâti d'une façon solide et commode.

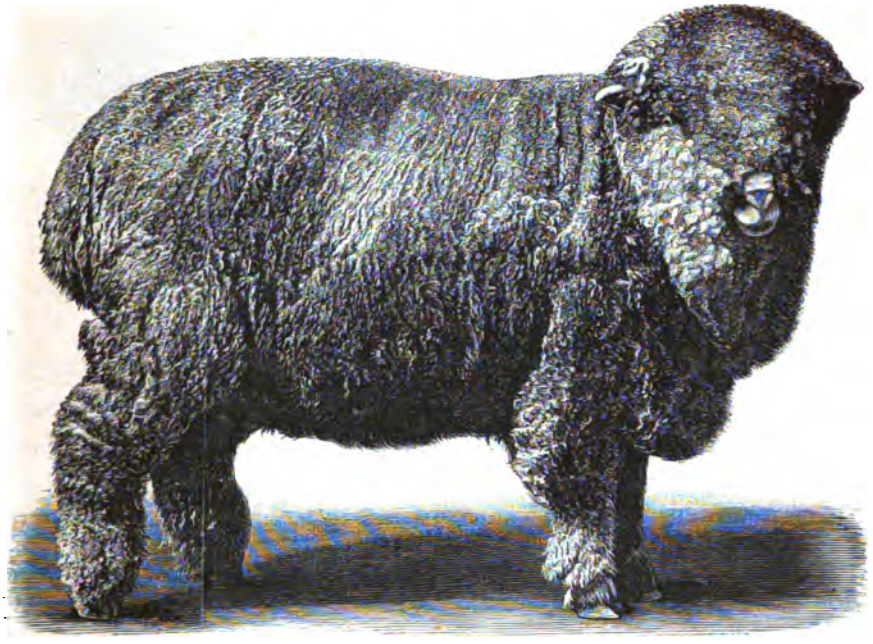
Elles comprennent ensemble une surface de 1014 mètres carrés et le principal corps de logis, comme on peut le voir par les gravures, a un étage de quatorze mètres et demi de large sur quarante-trois de long, où on dépose le fourrage sec.

Un autre vaste hangar renferme les machines à dégraisser et à concasser le maïs, l'orge, les tourteaux de lin et à hacher le foin.

Cette section des machines est complétée par une pompe aspirante et foulante très puissante qui fournit de l'eau à tous les hangars et abreuvoirs, même aux prés, au moyen de tuyaux de fonte. Le moteur est un solide manège mû par des chevaux.

Près de là est située la petite maison blanche du berger et de ses aides.

La *Cavagne* Rambouillet fut fondée en 1880 avec une souche extraite d'un troupeau qui existait à l'*estancia* « *Plomer* », dont l'origine est bien connue. En 1838, *M. Plomer* acheta à l'établissement *Santa Catalina* (aujourd'hui Haras de la province) 100 brebis et 2 béliers mérinos importés



CAVAGNE « PLOMER »

d'Europe et qui furent conduits à l'*estancia* « *Plomer* » par la troupe de charrettes de *Miguel Etchegaray*. Cette souche fut détruite presque complètement par une bande armée au nom de la *Fédération* du couteau et de la devise.

Les gens de *Chirino*, le fameux capitaine des révoltés, qui a donné son nom aux tentatives inutiles de guerre civile — *chirinadas* — détruisirent l'établissement comme ayant été dénoncé pour un nid de *sauvages unitaires* par un

domestique que l'administrateur, *M. Juan Cruz Ocampo*, chassa de l'établissement.

Les soldats commencèrent, en haine des *étrangers galeux*, à mener à l'abattoir et à égorger les brebis pures qui avaient amené la gale dans la République, d'après une légende de cette époque. Des belles peaux du troupeau, ces barbares firent des *dessous* de *recado* (selle du pays).

Les excès des gens de *Chirino* menaçaient de prendre de plus grandes proportions quand on avertit le commandant *Miguel Etchegaray* qui accourut et sauva les propriétaires et leurs biens du fléau qui les accablait.

C'était le même *Miguel Etchegaray* qui avait transporté le troupeau de souche depuis *Santa Catalina* jusqu'à l'*estancia*. De charretier il était déjà parvenu au grade de commandant!

Un *peon*, nommé *Mariano Bosch*, trouva dans la prairie la *queue* du troupeau fin, c'est-à-dire quelques antenaises boiteuses, maigres et malades, peut-être les gens de *Chirino* les épargnèrent-elles pour cette raison. Afin de ne pas les laisser périr, *Etchegaray* les emmena et les fit soigner. C'est ainsi que fut sauvé et que se multiplia de nouveau le troupeau de souche importé de la grande *Cavagne* « *Plomer* » actuelle et qui forma, une fois rendu à ses propriétaires par *Etchegaray*, la base des troupeaux Rambouillet et Negrete de l'*estancia*.

(Le *peon Mariano Bosch*, qui soigna le troupeau sauvé, habite encore à l'*estancia* « *Plomer* » comme fermier.)

Ces brebis furent servies dans les premiers temps par des béliers choisis dans le troupeau même. Puis on adopta le typede la *Cavagne* « *Santa Catalina* » en recherchant toujours les meilleurs reproducteurs parmi les béliers qui se trouvaient dans le pays à cette époque.

Ensuite, poursuivant les progrès accomplis, vers les

années 1845-1846, on adopta le type allemand appelé *silesio* par les éleveurs de la République; c'est alors que *M. Plomer* fit l'acquisition d'un lot introduit par *M. Cranwell*.

Mais le raffinement par le type *saxon* perdait du terrain, laissant la place au mérinos, de plus grande taille et de

CAVAGNE « PLOMER »

toison plus abondante, comme je l'ai démontré, et l'*estancia* « *Plomer* » s'associa au mouvement en achetant des béliers de race Rambouillet aux *Cavagnes* « *Remedios* » de *Halbach* et de race Negrete à *Hannah* qui en avait développé l'élevage.

En 1864, *M. Narciso Lozano* commença à intervenir dans les affaires de l'*estancia* fondée par son aïeul, et aussitôt, il poussa au raffinement les troupeaux de Negrete et de

Rambouillet dont l'ancienneté du sang et la constance dans le progrès appelèrent son attention.

Pour développer la taille des animaux et en caractériser le type, il se servit de béliers de *Cavagnes* réputées : celle des *Remedios* de *MM. Olivera Hermanos*, de *Nuestra Senora del Pilar* de *MM. Nazar* et de *Santa Maria* de *Oldendorff;* pour le troupeau Negrete, il employa le type argentin de *Chás*.

M. Lozano me dit : « C'est avec ces bases qui ont « toujours été bien respectées, — même au temps de la « grande dépréciation de la laine et, par conséquent, des « brebis, — que l'*estancia* « *Plomer* » a formé ses troupeaux « qui jouissent d'une juste réputation par la finesse, l'égalité « et autres conditions de la laine que l'on vend toujours « avec un gain de 20 o/o sur les laines généralement bonnes « des autres établissements.

« Je dois faire remarquer que chaque animal donne en « moyenne 5 livres de laine par an, en comptant les ante- « naises, et malgré les années relativement mauvaises par où « nous passons et pendant lesquelles les moutons n'engrais- « sent pas comme ils devraient le faire.

« L'*estancia Plomer*, qui produit de 9 à 10.000 *arrobes* « (11 kil. 1/2) de laine, vend au même prix celle de brebis « mères, celle d'antenaises et la laine de ventre, qualités que « l'on sépare ordinairement de la toison. »

M. Lozano a voulu utiliser d'une autre manière les deux belles souches déjà mentionnées et, en 1880, il les raffina pour en former la *Cavagne* qui a fait rapidement son chemin. Au troupeau primitif il ajouta les éléments suivants :

En 1881, 15 brebis *Rambouillet* de la bergerie de *M. Hugo Kayser* de *Haubitz*, en Allemagne, et 2 brebis françaises de la bergerie *Bailleau*, vendues à l'encan par *MM. Adolfo Bullrich et C*ie ; En 1882, 4 brebis consignées à

la *Cavagne* « *Bernardino Rivadavia* », à *Marcos Paz*, par *M. Kaiser* pour l'exposition continentale de Buenos Aires.

Le troupeau Rambouillet se composait en 1886, de 350 têtes en brebis et grandes antenaises et donne une augmentation annuelle de 87 o/o en moyenne.

M. Lozano a déployé beaucoup de prévoyance et d'intelligence par le choix des moyens pour obtenir des reproducteurs, et comme il est évident que c'est aux excellentes qualités de ceux-ci qu'il doit les succès qu'il a obtenus et qui surprennent beaucoup de personnes, succès que l'égoïsme explique injustement et que je trouve parfaitement logique et naturel, je céderai la parole à *M. Lozano* en tout ce qui se rapporte à cette question :

« Les premiers béliers employés dans ma *Cavagne*, dit-il, « furent envoyés par le professeur-directeur *M. Julio Bohn*, « de *Leipzig*, ils lui furent demandés par mon bien cher ami « *Don Enrique Meyer;* c'était le n° 663 de la bergerie de « *M. Heidemnan* à *Krebson* (*Poméranie*), et le n° 506 de la « bergerie de *M. Hugo Kayser*, à *Haubitz*, aujourd'hui « *New kirschen.* C'est grâce à ces béliers que j'ai pu obtenir « un résultat aussi merveilleusement avantageux et mettre « ma *Cavagne* sur un si grand pied avec la rapidité qu'on « verra par les données et les prix élevés que j'ai obtenus « d'année en année. Il m'est impossible de donner d'autres « renseignements pour prouver ma réussite que ceux que je « viens de citer et je puis ajouter que je n'hésiterais pas à « payer 10.000 piastres nationales pour n'importe lequel des « deux béliers s'il était possible de les ressusciter et de me les « remettre de nouveau à l'âge qu'ils avaient quand je les « reçus la première fois.

« J'ai employé aussi 2 béliers de la bergerie *Thirouin* « *Soreau* de France et je n'en saurais dire autant de bien « que des autres, car le résultat fut peu séduisant; heureuse-

« ment l'un d'eux mourut peu de temps après l'avoir reçu et « je vendis l'autre.

« J'eus un bélier n° 254 de la bergerie de *M. J. Heunig* « de *Strohwalde*. Je le conservai pendant très peu de temps, « car je l'employai à peine et, avant de finir la monte, je le « cédai à *M. Meyer*, qui le conserva. Le résultat ne fut « pas mauvais. Je reçus après, 3 béliers que m'envoyait

CAVAGNE « PLOMER » .

« *M. Bohn* avec qui j'avais déjà fait connaissance et étais « en correspondance.

« Un d'entre eux portait le n° 110 de la bergerie de « *M. Below*, à *Jargelin*. Cette bergerie est formée d'une « partie de celle de *M. Heydenman*, qui fut liquidée et dont « on reforma trois bergeries. Le bélier vit encore et m'a « donné des résultats qui ne s'écartent pas de ceux du « fameux n° 663 dont je me servais d'abord.

« Un autre de ces trois béliers porte le n° 287 de la ber-
« gerie de *M. Hugo Kaiser*. Je l'ai peu employé parce qu'il
« avait une tête trop longue, très peu fournie en laine, con-
« ditions assez mal vues à Buenos Aires.

« Ce bélier servit le troupeau de pâturage libre en don-
« nant de bons résultats.

« Le troisième bélier portait le n° 507 de la bergerie de
« *M. Furgeus*, à *Hohen Wischandorf* (aujourd'hui *Raggentin*)
« et je ne l'employai qu'avec peu de brebis quoique *M. Bohn*
« l'eût beaucoup recommandé et soutienne, aujourd'hui
« même encore, que je n'aurais pas dû m'en défaire, comme
« je le fis. Sa toison peu fournie et son type n'étaient pas de
« mon goût. Il avait obtenu cependant un premier prix, à
« l'Exposition de Hambourg.

« J'ai employé des béliers de ma propre *Cavagne*. Le
« n° 24 me laissa de magnifiques rejetons. Je le vendis en
« 1884 dans un lot d'animaux chez *MM. Bullrich et C*ie
« et ce fut *M. Lastra* qui l'acheta. J'ai toujours regretté de
« m'en être défait. Le bélier n° 467, de ma *cavagne* aussi,
« donna de bons résultats. J'ai eu un bélier n° 529 de l'éle-
« veur *Von Homeyer*. Il vécut à peine un an et ses résultats
« furent bons.

« L'année passée (1885), j'envoyai mon berger *Blaeschke*
« en Europe pour qu'il m'achetât des béliers de concert
« avec *M. Bohn* et, effectivement, il m'amena les meilleurs
« qu'il trouva. Les bons types sont rares là-bas et les Alle-
« mands disent que nous sommes très exigeants.

« Mon berger m'amena 5 béliers Rambouillet allemands
« qui sont les suivants: n° 145 de la bergerie de *M. Steiger*,
« de *Leutewitz*; n° 97 de la bergerie de *M. Heine*, à *Narcau*;
« n°s 141 et 134 de la bergerie de *M. N. Kayser*, à *Neu-*
« *kirschen* et n° 422 de la bergerie de *M. Below*, à *Jargelin*.

« Ces béliers m'ont donné de bons résultats, autant qu'on

« peut en juger par les agneaux nés en mars, avril et mai « derniers (1886) qui sont les premiers que j'ai eus de ces « reproducteurs.

« C'est sur ce cheptel que *M. Lozano* a travaillé pendant « six années; il y a peu d'éleveurs qui puissent justifier d'une « victoire plus complète que la sienne; comme le prouvent « les résultats suivants :

Années.	Nombre de béliers produits par la *Cavagne.*
1881	90
1882	110
1883	108
1884	86
1885	105

« La *Cavagne* a vendu aux enchères et obtenu les prix « suivants en monnaie nationale »

ANNÉES	PRIX INFÉRIEUR	PRIX SUPÉRIEUR	PRIX MOYEN
1881	42	100	55
1882	50	207	108
1883	58	434	133
1884	58	230	150
1885	150	724	279
1886	130	1.000	248

Le commerce accorde aux laines de cette provenance le rang qu'indiquent les données suivantes :

CLASSIFICATION DE LA LAINE DE L'ESTANCIA « PLOMER » COMMUNIQUÉE PAR M. ANTONINO LLAMBI (BARRAQUERO) :

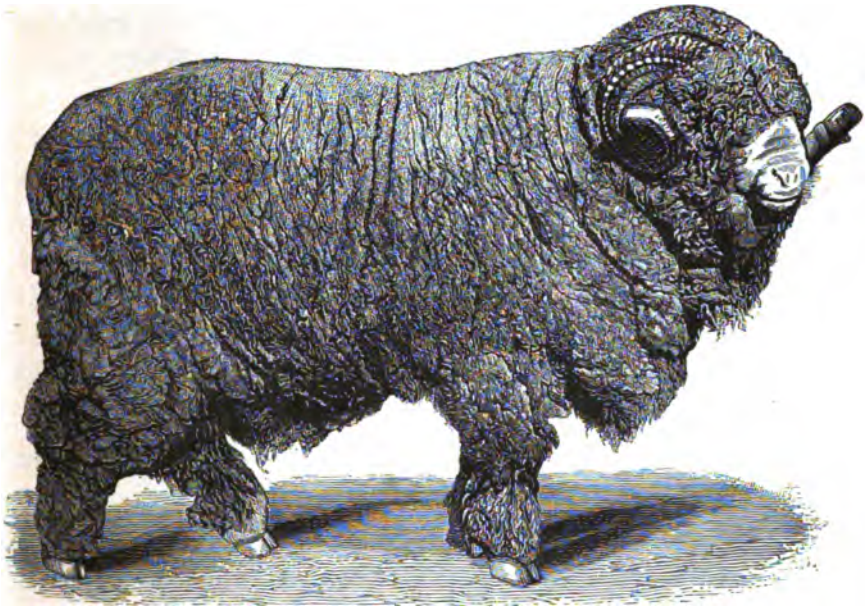
RÉCOLTE DE 1879 A 1880
Classification pour le Havre.

11	...	balles	... Saxe.
60	...	—	... Mérinos.
70	...	—	... Première.
11	...	—	... Seconde.
2	...	—	... Foncée.
4	...	—	... Antenaise.
12	...	—	... Ventre.

RÉCOLTE DE 1885 A 1886
Classification pour Fabrique.

3	...	balles	... Electoral.
40	...	—	... Saxe.
84	...	—	... Mérinos.
61	...	—	... Première.
12	...	—	... Seconde.
8	...	—	... Détachée.
41	...	—	... Antenaise.
27	...	—	... Ventre.
4	...	—	... Reproducteurs.

RÉCOLTE DE 1884 A 1885 *Classification pour Fabrique.*				RÉCOLTE DE 1886 A 1887 *Classification pour Anvers.*			
3	... balles	...	Electoral.	30	... balles	...	Saxe.
30	... —	...	Saxe.	81	... —	...	Mérinos.
77	... —	...	Mérinos.	49	... —	...	Première.
50	... —	...	Première.	6	... —	...	Seconde.
10	... —	...	Seconde.	1	... —	...	Défectueuse humide
10	... —	...	Détachée.	5	... —	...	Reproducteurs.
27	... —	...	Antenaise.	10	... —	...	Antenaise.
30	... —	...	Ventre.	20	... —	...	Ventre.
3	... —	...	Reproducteurs.				



CAVAGNE « PLOMER »

Cette sanction de l'opinion publique a été confirmée par les spécialistes aux trois importantes expositions auxquelles *M. Lozano* présenta ses produits. A l'*Exposition continentale* de Buenos Aires, en 1882, il présenta sept groupes qui remportèrent tous des prix : cinq premiers et deux seconds.

A l'*Exposition internationale* qui eut lieu dans la même ville en 1886, il présenta onze groupes et remporta onze prix : quatre premiers, cinq seconds et deux troisièmes. A l'exposition et foire de *Mercedes*, dans la province de

Buenos Aires, il obtint deux premiers prix, dont l'un pour le bélier 840 et l'autre pour la brebis 295.

Je reproduis une photographie du bélier 840 dont *M. Lozano* dit : « Pour le bélier 840, j'eus une offre de « 800 piastres monnaie nationale et, plus tard, je sus qu'il « y avait une personne qui était prête à m'en donner jus- « qu'à 1.200 piastres, mais je ne pouvais le vendre parce que « je me l'étais réservé. Je viens de le faire tondre, quand il « avait douze mois de laine, et il a donné 32 livres d'une « belle toison fine et égale. »

La *Cavagne* est dirigée par son fondateur, notre compatriote *M. Narciso P. Lozano*, homme jeune et qui, bien que choyé par les avantages d'une haute position sociale et de la fortune, n'est pas tombé cependant dans la vie banale et stérile qui prive le progrès public des forces et de l'intelligence de la jeunesse.

Le directeur de la *Cavagne* « *Plomer* », dans le milieu où sa modestie naturelle le fait rester, est toutefois une de nos premières autorités en la matière et une notabilité argentine comme homme de travail et de progrès, car il est le fondateur d'un établissement modèle qui ferait honneur à la France ou à l'Allemagne, pays où les bergeries ont été mises sur le pied de la plus haute perfection.

En présentant à la jeunesse cet exemple d'un homme de caractère, et à la considération du pays un ouvrier du progrès dont l'activité le distingue et concourt à sa grandeur, j'accomplis un acte de justice envers *M. Lozano* qui est apprécié et respecté par tous les éleveurs argentins.

XIV. — La *Cavagne* « *El Oratorio* », de *M. Manuel Guerrico*, avait créé un bon troupeau *Negrete*, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent ; mais, en 1872, elle le divisa pour introduire le sang Rambouillet.

M. Guerrico m'écrivait, au mois de septembre 1886, ce qui

suit : « Quelques années plus tard la demande de la race Ne-
« grete commença à diminuer et à augmenter celle de la race
« Rambouillet; c'est pour cela que, en 1872, je résolus de
« croiser une partie de mes brebis avec le type Rambouillet
« en me servant d'un beau bélier que me donna *M. Duportal.*

« Les résultats n'auraient pu être plus satisfaisants. Les
« produits des premiers croisements conservèrent le type
« Negrete, mais leur laine fut plus épaisse et plus longue et
« l'animal plus grand. Ceci dura quelques années, employant
« toujours les béliers grands et sans plis de *M. Duportal* jus-
« qu'en 1880 où j'envoyai moi-même de France divers ani-
« maux de la Bergerie nationale avec lesquels j'ai continué le
« croisement que vous connaissez déjà, puisque vous en avez
« vu les résultats par les produits exhibés par moi à la der-
« nière exposition.

« Le troupeau de Rambouillet est donc d'origine *Negrete*
« et je crois qu'il en est ainsi dans toutes les bergeries d'Alle-
« magne les plus réputées par leur laine fine.

« Depuis trois ans je me sers de béliers de *Ranzin* de
« *M. Homeyer* à l'aide desquels je recherche la grande taille
« afin de produire des animaux à viande et à laine, ce qui,
« selon moi, convient le plus au pays et à l'éleveur. »

Cette *Cavagne* compte maintenant 450 têtes et les ventes faites en 1886 et en 1887 ont donné un résultat satisfaisant et supérieur à celui des années précédentes. Elle est soignée par le même berger déjà nommé à propos de la variété *Negrete* et dirigée par *M. Guerrico*, qui est un éleveur progressiste.

Les récompenses obtenues par ce troupeau sont : à l'Exposition continentale de Buenos Aires, en 1882, un premier prix pour le croisement Rambouillet-Negrete; à l'Exposition internationale de Buenos Aires, en mai 1886, second prix pour un bélier et troisième prix pour des brebis.

XV. — J'ai décrit déjà l'*estancia* du *Chaja* en m'occupant

de la variété *Negrete* et j'ai rappelé que *M. Aguirre* avait reçu une souche de brebis saxonnes.

Des trois cents têtes que comprenait ce troupeau, il en choisit avec soin cent trente. En 1882, il acquit douze antenaises Rambouillet de la célèbre *Cavagne* « *Nuestra Señora del Pilar* » de *M. Nazar* et 100 brebis de l'*estancia* « *San Juan* », dans l'État Oriental et il y ajouta douze brebis importées de la Bergerie nationale de France.

Telle est l'origine de son troupeau; il le fit servir par deux béliers importés de la Bergerie nationale de France et par deux mérinos allemands, obtenant des uns et des autres des résultats satisfaisants.

Cette *Cavagne*, bien que récente, a commencé ses ventes avec succès. Pour les premières antenaises il obtint 40 piastres monnaie nationale et 80 pour les béliers. L'établissement n'a pas encore mis ses produits aux enchères de Buenos Aires et n'a pas concouru aux expositions.

XVI. — La *Cavagne* « *El Carmen* » appartient à l'auteur de ce livre; elle fait partie de l'*estancia* du même nom qui fut fondée au mois de mai 1883; elle est administrée intelligemment par mon frère *Don Manuel Antonio Zeballos*.

Il y a deux troupeaux; le troupeau type a pour origine 20 antenaises Rambouillet, d'origine *Homeyer* par le bélier; elles furent achetées à la *Cavagne* « *Santa Catalina* » du *docteur Don Domingo Frias* par l'intermédiaire de *MM. Adolfo Bullrich* et *Cie*. En mars 1884, j'achetai à *M. Emilio Poret*, de *Lobos*, un magnifique groupe de 40 brebis et antenaises descendantes d'une souche de la Bergerie nationale de France. La brebis 524, qui existe encore dans le troupeau, est la dernière des importées.

Finalement, en 1886, j'acquis 8 autres antenaises pures de *Santa Catalina* de *Frias* à choisir sur 20, par l'intermédiaire de *MM. Sanchez et Moreno*.

J'ai employé, pour fixer le troupeau type et le préparer à recevoir des reproducteurs de grand mérite, deux très beaux béliers tout à fait spéciaux de caractères, provenant de la *Cavagne* de *MM. Olivera Hermanos*, « *Las Acacias* ». Le bélier 31 fut choisi par mon ami le savant éleveur *Don Claudio Stegman* qui m'en conseilla l'achat en ces termes : « A n'importe quel prix, ce bélier est bon marché. » Le n° 52 fut un des reproducteurs de la *Cavagne* « *Las Acacias* »; je l'achetai, en 1885, à la vente publique de *MM. Bullrich et Cie*. Les produits de ces deux béliers sont pleinement satisfaisants. Ils me donnent des animaux de toison serrée et uniforme et de laine longue, frisée et nerveuse. Les béliers de deux ans, descendant du n° 31, donnent de 18 à 24 livres de laine, selon les indications de plusieurs acheteurs.

Les vingt premiers béliers que je mis en vente dans la saison 1885-86 ont été payés de 40 à 100 piastres monnaie nationale suivant qualité. Ils furent achetés particulièrement, sauf quelques-uns vendus aux foires de *Lobos*.

El Carmen ne vend ses produits que particulièrement, ce qui permet aux acheteurs d'examiner auparavant les ascendants dans les différents troupeaux.

Outre ce troupeau, j'en ai formé un autre par sélection, qui compte 700 têtes et a toujours employé des reproducteurs purs. En novembre 1886, ce troupeau a été réduit par une nouvelle sélection à 500 têtes, abandonnant le reste aux troupeaux généraux. La nouvelle souche ainsi obtenue, d'un type et d'une toison raffinée, est servie par des reproducteurs notables soigneusement choisis. Le but de cette création est de produire des béliers rustiques pour la vente générale; j'en ai présenté sur le marché, dans les deux dernières années, plus de 250 en les vendant immédiatement au prix de 10 à 20 piastres chaque.

M. Meyer, directeur de la *Cavagne* « *Bernardino Riva-*

davia », visita *El Carmen* en 1887 et m'écrivit ce qui suit :

« Ma visite au *Carmen* m'a fait grand plaisir, c'est une « *Cavagne* qu'on est heureux d'admirer. Les deux hangars « de chaume sont de vrais modèles pour les brebis fines. « *Une bergerie comme il faut* (en français dans le texte espa- « gnol) solide et commode.

« J'ai trouvé le petit troupeau Rambouillet en très bon « état. Le lot est bien uniforme et de laine fine.

« Le bélier reproducteur, le vieux n° 31, ne laisse rien à « désirer sous le rapport de la laine, et l'autre, le n° 52, d'un « beau port, bien formé de tête, de poitrine, etc. Les autres « béliers Rambouillet portent également une laine très fine « et jaune qui plaît beaucoup aux acheteurs. »

Je m'abstiens d'entrer dans les détails et autres considérations puisqu'il s'agit de mon propre établissement. J'espère que ses produits feront leur chemin au fur et à mesure que l'on appréciera mes efforts et la valeur des résultats obtenus. L'établissement vient d'acquérir un notable bélier de la bergerie de *Steiger* en Allemagne. C'est le n° 81, admiré à Buenos Aires par les éleveurs les plus compétents et qui a coûté 1.310 piastres monnaie nationale. Cette qualité de reproducteur était surtout réclamée par la situation organique actuelle de mon troupeau et j'ai eu de la chance de trouver si à propos ce qu'il me fallait.

XVII. — Dans le chapitre consacré à la variété Negrete, j'ai fait connaître les antécédents et les mérites des frères *Olivera*. Je vais maintenant m'occuper de leur célèbre *Cavagne* Rambouillet.

Elle fut fondée en 1855 par *M. Domingo Olivera* avec quelques brebis et béliers provenant des importations d'animaux Rambouillet et faites presque immédiatement après la chute de Rosas; ces animaux venaient des bergeries *Impériale* et *Wideville*, de *M. Gilbert*. En 1868, quand la société

indiquée plus haut prit à sa charge le troupeau, elle fit l'introduction du sang *Wideville*, au moyen de brebis et de béliers scrupuleusement choisis dans cette bergerie, par le propriétaire lui-même, *M. Gilbert*, père du possesseur actuel; il disait dans sa lettre d'envoi : « qu'il s'était appliqué, « d'une façon très spéciale, au choix des animaux qu'il « vendait à *MM. Olivera frères*, en reconnaissance des « services que lui avait rendus *M. Eduardo Olivera*, » — auquel il parlait en ces termes, dans une lettre particulière : « Attendu que je ne pourrai jamais répondre digne- « ment aux services que vous m'avez rendus en m'accompa- « gnant en Allemagne, car les nombreuses affaires que « mon fils vient de réaliser dans ce pays sont dues, en grande « partie, aux relations que vous m'avez fait avoir; je ne « pourrai jamais vous le dire assez; disposez de moi comme « vous voudrez, parce que je n'oublierai jamais que le beau « voyage que j'ai fait avec vous a ouvert un magnifique « avenir à mon fils. »

Plus tard la société acheta aux enchères le troupeau qui constituait la *Cavagne* de *MM. Hardoy et Woodgate*, dans le département de *Mercedes* près de Buenos Aires, provenant tout entière du plus pur sang Rambouillet de la Bergerie nationale de ce nom et de celle de même élevage de Thirouin Soreau.

Le troupeau, depuis sa fondation, fut séparé en diverses familles dont les individus étaient inscrits sur un registre scrupuleusement tenu, qui permettait d'en connaître l'origine et le degré de parenté, afin de pouvoir éviter la consanguinité, une des bases principales du système d'élevage de cette *Cavagne* et de faire les croisements avec la plus grande exactitude possible.

MM. Olivera frères, dans le rapport qu'ils ont bien voulu me communiquer, disent :

« C'est ainsi que nous avons continué, délivrés de toute « infusion étrangère, en prenant les types reproducteurs des « diverses familles, en faisant toujours attention de ne jamais « croiser entre eux de proches parents, en rafraîchissant le « sang avec des animaux de la meilleure classe que nous « ayons pu rencontrer chez les principaux éleveurs du pur « sang Rambouillet, autant en France qu'en Allemagne, sans « nous écarter du premier but que nous avons toujours eu en « vue : d'*unir au grand rendement de laine une grande taille* « et un animal *propre à la production de la viande*. Nous « arrivâmes ainsi à modifier complètement le type de « *Wideville*, et nous produisîmes l'animal auquel le public « a donné le nom à Buenos Aires de *Argentino* et dont « nous n'avons jamais négligé la conservation, car un de « nos associés (*M. E. Olivera*) a fait dernièrement un voyage « d'exploration en France et en Allemagne qui nous a « permis de nous convaincre de la perfection du type que « nous possédons, et d'introduire quelques animaux qui, par « la même occasion, nous permettaient de rafraîchir le sang « de nos troupeaux sans en altérer la pureté, l'ancien- « neté et la constance dans la reproduction des caractères « obtenus par la sélection la plus scrupuleuse depuis le grand « nombre d'années que le troupeau existe.

« Le rendement en laine des brebis varie entre 10 et « 18 livres. Celui des béliers entre 20 et 28.

« Le *régime* est des plus simples. L'animal est élevé en « plein air avec un supplément d'alimentation dans les han- « gars pendant les rudes jours de l'hiver; il consiste en four- « rage sec et en maïs, en certains cas, ce qui nous a permis « d'obtenir un animal vigoureux et propre à résister à tous « les inconvénients de notre climat.

« Tous les ans, avant l'époque de la monte, nous appa- « reillons les animaux avec un soin scrupuleux, repoussant

« tout ce qui ne répond pas d'une manière absolue au but que
« nous nous proposons : unir au *grand rendement en laine*
« une taille plus apte à la *production de la viande*, un des
« objets les plus importants dans l'élevage de la brebis, si
« l'on tient compte des nécessités du *Marché universel* de

CAVAGNE « LAS ACACIAS » D'OLIVERA FRÈRES

« viandes, sans abandonner pour cela la production de la
« laine que nous ne pouvons laisser comme le font aujour-
« d'hui les Européens, vu les conditions de nos marchés, de
« notre propriété territoriale et le peu de densité de notre
« population. »

La société *Olivera frères* a concouru à la plupart des expositions en s'imposant, depuis celle de *Cordoba*, l'inalté-

rable règle d'assister hors concours, afin de laisser au public la liberté complète de juger les résultats obtenus par la *Cavagne* « *Las Acacias* » déjà fort renommée dans le pays.

Cette *Cavagne* possède l'assurance d'une grande clientèle qui d'elle-même va choisir sur place les nombreux reproducteurs offerts annuellement au public, — en dehors de 80 à 100 têtes de haute réserve, — et vendus invariablement en août de chaque année en trois séances publiques par la maison *Adolfo Bullrich et C°*.

C'est là que la plupart des *Cavagnistes* actuels ont fait leur choix de reproducteurs, comme base de leur élevage pendant ces dix dernières années.

Les prix obtenus à ces enchères ont varié annuellement entre 100 et 600 piastres monnaie nationale par tête.

XVIII. — La *Cavagne* « *San Juan* » de *MM. Pellegrini et Lagos* était située dans le département *General Rodriguez* sur le ruisseau du *Durazno* à 55 kilomètres de la capitale et 15 de la gare *Rodriguez* de la ligne de l'Ouest. L'extension de la propriété est de 1.100 *cuadras*.

En 1856, *Don Juan Lagos* acheta à *Don Juan Hannah* de *Santa Catalina* 200 brebis mérinos choisies au prix, fort élevé pour l'époque, de 250 piastres monnaie courante (vingt centimes de franc l'une). Ce troupeau, desservi constamment par des béliers purs Rambouillet, passa en 1879 au pouvoir de *MM. Carlos Pellegrini* et *Rodolfo Lagos* qui en séparèrent 200 femelles choisies pour fonder une *Cavagne*.

En 1881 ils décidèrent d'y adjoindre un petit troupeau pur sang de la Bergerie nationale de France. En décembre de la même année ils reçurent le premier envoi composé de 2 béliers et de 30 brebis qui furent choisis de la réserve de cette bergerie sur l'autorisation expresse du ministre de l'agriculture,

obtenue par l'intermédiaire du consul argentin à Paris, *M. Otto Bemberg*. Les deux béliers portaient les numéros 1410 et 76 dont le premier, connu dans la bergerie sous le nom de *Pasha*, y avait servi de reproducteur pendant trois ans; parmi les plus notables, on cite le n° 41 acheté par *Don Carlos Urioste*, de Buenos Aires, au prix de 5.000 francs et le n° 97 qui obtint le premier prix à l'Exposition de *Melbourne* (Australie).

Les brebis portaient les n°s 5, 9, 17, 19, 24, 42, 53, 55, 56, 59, 60, 65, 67, 77, 78, 80, 81, 86, 87, 88, 90, 91, 95, 104, 106, 107, 108, 110, 116, 122.

D'après *M. Bernardin*, directeur de la bergerie, c'était le meilleur lot d'ensemble qui fût sorti de l'établissement.

Le second envoi se composait de 10 brebis, n°s 452, 468, 504, 550, 603, 455, 464, 519, 528, 451; et le troisième d'un bélier n° 833 et de 10 brebis n°s 618, 651, 670, 685, 692, 696, 714, 718, 722 et 725.

En outre, un remarquable bélier de la réserve, servant de reproducteur à Rambouillet, avait été acquis en dernier lieu par l'intermédiaire de *M. Marco del Pont* pour la somme de 5.000 francs.

Le troupeau pur sang de la *Cavagne* se composait dès lors de 148 brebis mères dont la laine se distinguait sans exception par son caractère de finesse, l'abondance de la toison, l'énergie et la pureté du sang.

Les propriétaires de cette *Cavagne* me disaient dans leur rapport :

« Elle a conservé sans mélange le pur sang du mérinos « Rambouillet français qui, s'il n'a pas la finesse de mèche du « Negrete ni le développement du mérinos précoce allemand, « a sur le premier l'avantage de la longueur de la mèche et « sur le second celui de la finesse de la toison, son abondance « très fournie en suint et, enfin, sur les deux, l'avantage

« de constituer un animal beaucoup plus sobre ou frugal tout « en étant de sang plus vigoureux. »

Les béliers de cette *Cavagne* ont obtenu des premiers prix dans les Expositions Continentale de 1882, Internationale de Buenos Aires de 1886, et dans celles de la Société rurale de l'Uruguay, comme réputés au plus haut degré pour la production du Rambouillet.

Les ventes annuelles aux enchères chez *MM. Sanchez et Moreno* ont toujours trouvé une active demande et des prix proportionnellement réguliers.

En raison de tels précédents, on apprendra, sans doute, avec regret la liquidation de cette *Cavagne*, opérée il y a quelque temps en 1887. La dispersion de ce précieux groupe a été véritablement déplorable, car par la pureté de sa haute origine et les qualités intrinsèques et la beauté des béliers obtenus, il était remarquablement digne des progrès ruraux faits par le pays dans ces dernières années.

Les existences de la *Cavagne* mises aux enchères se composaient ainsi : « 370 brebis Rambouillet pur sang de la Ber- « gerie nationale de France, dont 55 brebis importées; « 17 antenaises de même sang; 102 agnelles de 5 à 6 mois; « 114 agneaux de 5 à 6 mois; 3 béliers notables de la bergerie « *Kaiser Haubitz*; 26 béliers, descendants de bêtes impor- « tées de la Bergerie nationale de France; 20 béliers Ram- « bouillet, etc... »

XIX. — La *Cavagne* « *Perseverancia* » a fait son apparition sur la place en 1887 en offrant aux enchères de la maison *Bullrich* un lot de Rambouillet.

Elle est située dans le département de *Maipu* sur la voie ferrée du Sud qui unit la capitale fédérale à *Bahia Blanca*. Elle élève le mérinos français précoce importé de la bergerie *Delliz* et appartient à *MM. Agustin Capelle et Cie*.

XX. — J'ai déjà parlé de l'*estancia* « *San Juan* » de

M. Leonardo Pereyra et c'est ici le cas d'ajouter qu'elle élève le mérinos national français à un degré de pureté, de développement et d'énergie de types et qualités qui mérite d'être spécialement rappelé.

Il y a quelques mois, visitant ses installations, j'examinais un groupe de douze remarquables béliers. L'éleveur pourrait par eux provoquer la concurrence avec les types semblables qui jouissent de plus de réputation dans le pays. Mais *M. Pereyra*, qui a remporté des prix à diverses expositions et qui a importé de remarquables béliers de la bergerie Rambouillet, ne maintient son troupeau que pour son propre cheptel.

XXI. — A l'élevage du Negrete de la *Cavagne* « *Rincon del Rosario* » de *M. Frers*, il faut ajouter celui du Rambouillet dans lequel elle a obtenu des triomphes signalés. Sa création date de 1857, époque à laquelle un troupeau de brebis de *Hannah*, desservi par des béliers importés d'Allemagne de 1865 à 1883, lui servit de base. Les derniers béliers employés provenaient de la célèbre bergerie de *Homeyer de Ranzin*.

Jusqu'en 1878, la *Cavagne* se bornait à la vente locale, répondant aux besoins des départements du *Baradero*, de *San Pedro* et autres, l'éleveur pouvant se vanter d'avoir contribué efficacement au raffinement de l'espèce ovine, dans cette zone de la province de Buenos Aires. En 1878, elle fit ses premières ventes à l'encan, dans la ville de Buenos Aires, et les continua en 1879, 1880, 1881 et 1882.

Sa présence fut signalée aux expositions suivantes : de la Société rurale argentine, en 1878, à la foire sans option aux prix; en 1880, avec un second prix; de la Continentale de 1882 où elle remporta divers prix.

XXII. — Je n'ai pas reçu les renseignements demandés sur la *Cavagne* « *Nuestra Señora del Pilar* », appartenant à

M. Benjamin Nazar, mais je dois la mentionner car sa réputation est bien assise sur le marché.

D'après des antécédents irréfutables, ainsi que par les annonces publiées aux dernières enchères, cet établissement fait l'élevage de la race pure mérinos et cherche à obtenir une laine abondante, longue, d'un bon brin fin, d'une complète uniformité dans toutes les parties de la toison, enfin, de toutes les qualités propres à cette race. L'annonce ajoute : « Les « laines provenant de la *Cavagne* « *Pilar* » sont appréciées « des exportateurs, comme marchandises *extra*, et obtiennent « toujours sur la place les prix les plus élevés. »

J'ai vu, ces dernières années, quelques lots de ses béliers qui étaient véritablement remarquables de type et de toison.

XXIII. — Je me trouve dans une situation analogue envers la célèbre *Cavagne* de « *Santa Catalina* » appartenant au *Dr Don Domingo Frias*, et qui est sans doute un des premiers, sinon le premier des établissements de raffinement de bétail que la République Argentine compte au nombre de ses plus grands progrès.

A défaut de renseignements émanant de la direction, je me borne à transcrire ce qui suit d'un article descriptif publié dans le journal *La Nacion* , du 8 septembre 1887 : « La section Rambouillet se compose de 705 brebis pures et « 143 béliers de premier ordre, 106 de second choix; « 1.022 têtes pur sang de pâturage libre et 3.300 métis. « L'origine de cette *Cavagne* provient de bêtes scrupuleuse- « ment choisies parmi les réserves des bergeries allemandes ; « le chiffre des animaux importés dépasse 300 têtes. »

XXIV. — Les produits de la *Cavagne* « *Moron* » de *M. Cesar Cardoso* ont commencé à venir sur la place depuis ces derniers temps. Ils sont d'origine *Rambouillet français*, importés par l'éleveur. Bien que nouveaux, ils font du chemin.

La *Cavagne* est admirablement située, presque dans les faubourgs de la capitale, dans le département de *Moron*, avantage indiscutable, vu la proximité du principal marché. Si l'éleveur persévère avec intelligence, malgré les difficultés des premiers temps et de la concurrence toujours plus grande, il obtiendra des résultats satisfaisants.

XXV. — Le *Medano Blanco*, appartenant à *Mme Juliana M. de Rocha*, est un grand et coûteux établissement situé sur les confins des départements de *Chivilcoy* et de *Chacabuco*. C'est une véritable machine à rentes. Laborieusement et intelligemment dirigé, il a la base d'une *Cavagne* Rambouillet. La vente des béliers pour troupeaux ordinaires était déjà importante, quand la direction, profitant des progrès réalisés, s'adonna au système des *Cavagnes*. Pendant deux ans elle offrit ses béliers aux enchères de Buenos Aires et obtint des résultats satisfaisants. Elle a remporté plusieurs prix dans les expositions-foires de *Mercedes*.

Ses produits proviennent de la fameuse bergerie française de *Gilbert*. Modestement présentés, ils laissent d'heureuses perspectives à l'avenir des réserves du *Medano Blanco*.

XXVI. — J'ai déjà émis mon opinion sur l'établissement de la nouvelle *Cavagne* « *Bernardino Rivadavia* », dirigé par *M. Enrique Meyer* et situé à Marcos Paz, près de la capitale.

Son élevage Rambouillet, apprécié dès sa première époque, lui assure une nombreuse clientèle dans toutes les foires régionales où il se présente. Cette *Cavagne* vend actuellement de bons animaux, mâles et femelles, aux enchères de Buenos Aires, et la foire qui eut lieu chez elle, en 1887, a consacré de nouveau la réputation de l'éleveur.

La liquidation sociale de 1886 et la création d'une nouvelle entreprise sont d'autres points de départ aux succès

desquels s'intéressent les amis de l'élevage tant pour *M. Meyer* que pour le pays.

XXVII. — En me référant à la *Cavagne* « *La Merced* », qui n'existe plus, je paye un juste tribut à la mémoire de son fondateur, *M. Carlos Urioste*, mort en 1885. Elle était située dans le département de *Carmen de Areco*, près de la gare *Capitan Sarmiento* du chemin de fer au *Pergamino*.

M. Urioste y avait réuni un coûteux et beau troupeau originaire de la Bergerie nationale de France, et les béliers qu'il vendait fréquemment à Buenos Aires attiraient l'attention des amateurs. Sa mort a amené la liquidation de la *Cavagne* et la dispersion du fruit de ses efforts.

XXVIII. — J'ai déjà parlé de l'importante *Cavagne* « *El Bosquejo* » fondée par *M. Antonio Galarce* à *Navarro*. Elle possède une petite base de troupeau Rambouillet allemand formé de quatre belles brebis importées, d'un groupe d'antenaises achetées dans le pays et d'un bélier provenant du lot que *M. Steiger* fit vendre à Buenos Aires en 1887. Les Rambouillet de cette *Cavagne* sont de la même époque.

XXIX. — La *Cavagne* « *La Figura* » de *M. Miguel N. de Uribelarrea* est située dans le département de *Cañuelas*, près de ce village et sur une étendue de deux lieues carrées espagnoles (5.400 hectares) qui forment deux établissements destinés à l'élevage et à l'agriculture. L'*estancia* possède des installations commodes et de vastes cultures qui l'embellissent. Ses nombreuses fermes sont bien construites et les prairies ont été subdivisées en divers enclos.

C'est là que *M. Uribelarrea* a formé son troupeau mérinos du type Rambouillet et qu'il entretient sous de commodes hangars.

La souche de femelles a toujours été renforcée par l'importation ainsi que celle des mâles, car cet éleveur a employé

un capital considérable à l'acquisition de reproducteurs européens.

En plus de sa réserve, *M. Uribelarrea* a un troupeau Rambouillet pur, pâturant aux champs, pour la fourniture des béliers communs aux troupeaux de pâture libre. Il présente et vend ses produits deux fois par an, à l'automne et au printemps, dans des foires qui ont lieu chez lui.

XXX. — La *Cavagne* « *San José* » de récente fondation appartient à *M. José Fernandez* et se trouve aux environs de la ville de *Moron*, près de la capitale.

Sa base est le Rambouillet allemand originaire des bergeries de *Steiger* et de *Homeyer*. Le premier troupeau appartenait d'abord à *M. Manuel J. Güiraldez* qui le forma avec les éléments de l'ancienne *Cavagne* « *Amaral* », qu'il avait achetée, avec un lot de brebis importées et, enfin, un autre, provenant de la *Cavagne* « *El Oratorio* » de *M. Guerrico*.

Les premiers produits furent présentés en 1887 aux enchères de *Bullrich* et vendus de gré à gré.

XXXI. — L'opulent propriétaire et éleveur argentin, *Don Roberto Cano*, possède, dans le département de *Rojas*, un établissement rural d'une importance exceptionnelle. La vaste extension de terres fertiles au plus haut degré, les nombreux troupeaux constamment raffinés, les créations de prairies artificielles, les constructions somptueuses et surtout les produits et l'appui administratif de l'*estancia* « *San José* » lui donnent une telle notoriété qu'il figure parmi les modèles d'établissements ruraux qui sont, par leur beauté, l'ornement de nos campagnes et, par leur valeur économique, des sources fécondes de production.

C'est là que *M. Cano* a formé une belle *Cavagne* Rambouillet à l'aide d'éléments choisis dans les bergeries françaises *Nationale*, *Bailleau* et *Gilbert*. Bien que destinés au

service propre des troupeaux de l'établissement, ses produits ont figuré dans quelques-unes de nos expositions et c'est pour cela que nous en faisons mention ici. D'ailleurs, cette *Cavagne* est en situation de soutenir la lutte avec les meilleurs établissements du pays.

A l'Exposition rurale de 1876, la *Cavagne* « *San José* » eut un 3e prix et elle n'a pas concouru aux autres. En 1886, *M. Cano* acheta à Buenos Aires un bélier allemand choisi par *M. E. Olivera* à son dernier voyage. Il le paya le plus haut prix dont on se souvienne : 40.000 piastres monnaie courante d'alors, soit 8.000 francs.

XXXII. — L'établissement *Manantiales* appartenant à *M. Juan N. Fernandez*, est un des élevages les plus importants et les plus anciens mis au service du pays. Il est situé dans le département de *Chascomus*, à trois lieues au sud de la ville du même nom. Il mesure cinq lieues espagnoles de superficie; il est borné au sud-est et au sud par les grandes lagunes réunies de *Manantiales*, *Chis-Chis* et *Puesto Grande*, dont l'eau est un peu salée mais sert en tout temps à l'abreuvage du bétail.

Cet établissement n'a pas concouru aux dernières expositions ni aux enchères de Buenos Aires. Deux fois par an il y a aux *Manantiales* de grandes foires où l'on vend facilement tous les produits offerts. C'est un des élevages qui produit le plus. La race mérinos Rambouillet y prospère et les béliers présentés annuellement sont vendus dans ces foires.

XXXIII. — La *Cavagne* « *Rambouillet* » de *M. Emilio Duportal* est située aux environs de Buenos Aires, dans le département de *San Vicente*. C'est un bel établissement qui possède les ressources nécessaires au confort de la vie et de puissants éléments de production agricole.

Un vaste parc, une belle habitation, des hangars grandioses habilement et commodément distribués, des machines agri-

coles, des luzernières, et tous autres accessoires indispensables à une vaste exploitation de troupeaux raffinés; tout est là réuni à souhait.

M. Duportal est un éleveur réformateur dont le nom doit se joindre au groupe choisi de tous ceux que nous avons successivement nommés, car, autant comme éleveur et propagateur à Buenos Aires que comme gouverneur de la province d'Entre Rios, il a attaché son nom à la prospérité rurale argentine par diverses initiatives utilitaires.

Sa race Rambouillet précoce est, par suite, une des plus anciennes de Buenos Aires dont elle dominait le marché il y a quelques années. Elle atteignit annuellement au chiffre de 800.000 piastres monnaie courante (160.000 francs) pour le produit de son troupeau fin.

Les caractères proéminents du bélier de cette *Cavagne* étaient, d'après mes souvenirs d'amateur, un développement extraordinaire, un corps volumineux et une toison de longue mèche qui couvrait l'animal jusqu'aux extrémités. Rarement j'ai vu des béliers aussi développés et aussi uniformes. Les brebis ont les mêmes caractères.

On a fait à cette *Cavagne* le reproche que le développement excessif de la taille de ses produits nuisait à la noblesse de la laine; mais *M. Duportal* a persisté dans les voies de *M. Gilbert*, au type duquel ressemble le sien, dans la persuasion que ses béliers, comme reproducteurs destinés à la production générale, donnaient une laine qui, sans être spéciale, était cependant assez bonne.

Il ne s'est pas présenté aux dernières expositions. Autrefois ses produits étaient vendus aux enchères de Buenos Aires aux plus hauts prix. Je crois qu'ils se vendent maintenant sur les lieux.

XXXIV. — Je dois un souvenir à la mémoire de quelques éleveurs importants, morts dans ces derniers temps, et dont

les troupeaux, élevés à un haut degré d'avancement, se sont dispersés dans la province de Buenos Aires en contribuant puissamment à l'état de progrès que nous admirons tous. Je me souviens, entre autres, de *MM. Benavente*, *Latham*, *Amaral, Molina* et *Castex*.

Don Manuel Benavente, conducteur de bétail dans sa jeunesse, fut un des hommes dont la République Argentine a le droit de s'enorgueillir : telle est l'opinion que son biographe, *Don Mariano Billinghurst*, en donne dans les *Anales de la Sociedad Rural Argentina* du 31 août 1869, d'où nous tirons les renseignements suivants :

« Dans cet emploi de conducteur de bétail, il acquit « bientôt son indépendance et à dix-huit ans, il travaillait déjà « pour son compte, faisant la fortune qu'il laissa en mou- « rant. Dès 1849, *Benavente* entrevoyait déjà l'importance « qu'allait prendre dans son pays l'élevage de l'espèce ovine « et, ayant étudié les trois races qui se disputaient la préséance, « *Saxonne*, *Negrete*, *Rambouillet*, il fit choix de cette der- « nière comme devant donner de meilleurs résultats et conçut « alors l'idée de créér une *Cavagne* pour la reproduction des « animaux fins de cette race, selon lui, privilégiée.

« Afin de réaliser ses projets, il acheta, en avril de cette « même année, la ferme appelée *Cañada de Gaete* et y mit « un troupeau de 400 brebis fines de première classe avec « les béliers nécessaires achetés à d'autres éleveurs qui, bien « qu'ayant d'abord donné la préférence au Rambouillet, « s'étaient ensuite désistés, désespérant du succès. »

« Quand se généralisa la fièvre d'acquisition de béliers « européens, il y prit part aussi et fit venir de la Bergerie « nationale de Rambouillet divers animaux de grande valeur « et de grand mérite à l'aide desquels il remonta son trou- « peau à un degré de perfectionnement et de raffinement qui « lui permit d'effectuer des ventes de béliers, produits de sa

« *Cavagne*, qui furent payés de 6 à 9.000 piastres (monnaie « ancienne de 20 centimes) chacun.

« Pour se faire une idée de l'ardeur et de l'esprit de suite « à l'aide desquels cet humble sectaire du travail s'appliqua « à mettre son établissement à même de donner des résultats « satisfaisants, il suffit de jeter un coup d'œil sur la *Cavagne* « *Modèle* qu'il a organisée.

« Ce qui y surprend le plus, ce qui amène à l'esprit « certaines réflexions en voyant cet organisme, c'est de se « figurer comment *Benavente* put acquérir la somme de « connaissances pratiques qu'il mit en jeu pour fonder ce « remarquable établissement, dont on remarque la parfaite « distribution des départements pour la distinction des « classes, de l'âge, des abris ventilés, répartition des étables « et autres éléments nécessaires, ainsi que la domestication « des bêtes, leur conservation et leur plein développement. »

La *Cavagne Modèle*, située à *Quilmes*, a servi de base aux élevages de plusieurs des troupeaux actuellement renommés.

Non moins digne de mention est l'éleveur anglais *Wilfredo Latham*, fondateur de la *Cavagne* « *Los Alamos* » dans le département de *Quilmes*. Ce champion de l'industrie agricole, outre l'efficace développement de la race Rambouillet dans sa *Cavagne*, a contribué à la prospérité publique au moyen d'une propagande aussi bien intentionnée qu'habilement préparée.

Dans son livre *Los Estados del Rio de la Plata*, publié en Angleterre, il présente nos fertiles prairies comme une terre de promission et étudie les conditions où s'y fait l'élevage des moutons.

En outre, *M. Latham* a contribué à éclairer l'éleveur argentin en prenant part à diverses polémiques sur l'élève des brebis, ce qui a donné naissance à des articles ou bro-

chures dont je me suis déjà occupé dans un autre chapitre.

La *Cavagne* « *Los Alamos* » a remporté les premiers prix dans les expositions auxquelles elle a pris part et ses produits figurent encore avec honneur dans certaines *Cavagnes*.

La *Cavagne Rambouillet* a été fondée à *Moron* par notre compatriote *Don Santiago Amaral*, sur une belle colline près de la ville, et elle appartient aujourd'hui à *M. M.-J. Güiraldez*.

Son troupeau, d'origine officielle française, fut bien vite remarqué dans le pays par la beauté du type fixe, les formes amples, la toison épaisse mais de notable finesse. Il y a une douzaine d'années, c'était une des *Cavagnes* dominant le marché, tenant un rang proéminent dans les expositions et dans les foires de l'époque.

La crise financière de 1874 à 1877 abattit *M. Amaral* et la mort de ce méritant et laborieux citoyen précipita la ruine de la brillante affaire, honneur du progrès national alors.

Le trésor de pur sang mérinos accumulé par cette *Cavagne* n'a pas été perdu heureusement, et il fait maintenant partie de divers établissements renommés de la province de Buenos Aires.

L'éleveur argentin *Don Dalmiro Castex* ne fut pas plus heureux. Sa *Cavagne* de *Moron* avait conquis de la notoriété il y a dix ans, tenant avantageusement son rang dans les expositions, et commençait à donner les résultats attendus, lorsqu'il tomba victime du poignard d'un de ses péons. Cet horrible crime occasionna la dispersion du troupeau.

La Parada était le nom de la belle *Cavagne* qu'avait fondée à *Moron* un autre éleveur argentin, *Don Juan Angel Molina*, dont les produits éveillèrent un vif intérêt et des controverses intéressantes dans les premières expositions de la *Société rurale argentine*. La République doit beaucoup au caractère ardent, entreprenant, généreux et

progressiste de *Molina* qui unissait aux inclinations ingénues du créole les raffinements d'un goût européen.

Son troupeau Rambouillet avait du mérite. La mort de ce *cavagniste* fut une perte pour le pays qui se rappellera toujours avec gratitude tout ce que *Molina* avait fait pour sa transformation agricole, luttant déjà malade, pour elle, sans parvenir à la voir couronnée des splendeurs actuelles.

XXXV. — Dans la saison de 1888, quand cet ouvrage avait déjà paru en espagnol, diverses *Cavagnes* nouvelles, fondées sur des éléments anciennement connus, se placèrent sur le marché.

La *Cavagne* « *El Talita* » de *M. Ezequiel Bolando* offrait un lot de béliers d'un type développé et de bonne et abondante laine.

La *Cavagne* « *Santa Narcisa* » est un bel établissement fondé par *M. Manuel S. Aguirre* près de la gare *Salado*.

Ses troupeaux mérinos ont pour base l'ancien et fameux troupeau des *Stegman* et les béliers offerts en vente sont réellement remarquables.

Parmi les groupes figurant aux foires de *Bullrich*, il y en a un qui attira spécialement l'attention des amateurs par sa belle uniformité : il était présenté par *M. Juan Manuel Altolaguirre*, fondateur et propriétaire de la *Cavagne* « *Idiazabal* » à *San Nicolas;* il me donne les renseignements suivants à son sujet : « La base de la *Cavagne* se compose de « 272 antenaises — toute la portée de 1879 — que j'achetai « à *MM. Adolfo Bullrich and C°* aux enchères de liquidation « de la *Cavagne* « *Los Alamos* » de *M. W. Latham*, départe- « ment de *Quilmes*, en 1880.

« Je n'en mis au rebut que fort peu, car le lot était réelle- « ment très beau. Aujourd'hui encore, malgré leur âge de « neuf ans, quelques-unes de ces brebis conservent leurs « belles formes, une toison abondante de laine longue, bonne

« nature de nerf, bien brillant, telle enfin que peut le « désirer tout éleveur.

« Dans les premières années je donnai à ces brebis des « béliers de *M. Bailleau* (France). En 1883, j'achetai deux « béliers allemands de *Kaiser*, le n° 256 que je possède « encore et le n° 304 qui mourut en 1886.

« Les uns et les autres me donnèrent d'excellents résul- « tats.

« En 1885, je fis ma dernière excursion en Europe dans « les bergeries les plus renommées et commençai par les « mérinos d'Espagne, tant de ceux transplantés en divers « lieux que des différents types restés dans le pays même « dans des provinces distinctes, *La Manche*, *Cuença*, *Léon*, « *Soria*, etc. De là, j'allai en France où je visitai les princi- « pales bergeries, puis je me rendis à Berlin à l'Exposition « rurale. J'assistai également à l'Exposition de Buda-Pesth « où beaucoup d'éleveurs allemands exposaient leurs produits. « Ensuite je parcourus les principales bergeries de la haute « et de la basse Silésie, de la Saxe, de la Prusse centrale et « basse, de la Poméranie, de l'Allemagne du Nord, de « Posen, les Expositions de Varsovie et de Bruxelles.

« Après avoir visité tout ce qu'il y avait de mieux dans ces « pays, et remarqué aussi certains produits assez inférieurs, « j'achetai en Allemagne les reproducteurs qui me parurent « les plus convenables pour ici et pour les brebis que j'ai, « soit onze béliers.

« Ce que je recherchais autant que possible, sans limite « de prix, c'était de réunir à la grande taille de l'animal « l'égalité de laine de la toison, la bonne nature de nerf, « le brillant et l'abondance du brin, la longueur de la « mèche.

« Mes béliers pèsent, à l'âge de vingt mois à deux ans, « 195 à 220 livres, dans l'état convenable pour la monte et

« de deux et demi à trois ans, j'en ai qui pèsent de 247 à « 267 livres. Le poids de la toison d'un an est de 18 à « 24 livres.

« Les brebis paissent à l'état libre dans la prairie ; elles « n'ont du foin qu'aux époques de sécheresse, quand l'herbe « manque dans les champs.

« Elles donnent de 10 à 16 livres de laine. La monte se « fait à la main en choisissant les femelles, opération que « je fais personnellement en septembre ; chaque brebis porte « le numéro du bélier qui doit lui être donné ; la monte se « fait aux mois d'octobre, novembre et décembre et depuis « février jusqu'à avril.

« J'ai toujours cru et continue à croire que, dans les « bonnes prairies, nous avons intérêt à élever les bêtes de « beaucoup de viande, de beaucoup de laine de bonne nature « et nerf.

« J'estime que ceux qui entrent dans ces vues doivent « tendre à vendre leurs moutons au poids, système égale- « ment avantageux pour le vendeur et l'acheteur.

« C'est ainsi que j'ai fait cette année, garantissant un « poids de 105 livres par tête, terme moyen ; 95, minimum « au prix de trois piastres et demie monnaie nationale « chacun à recevoir à l'*estancia*.

« Par suite des fortes pluies, mes moutons ne sont pas « aussi gras cette année que d'autres ; cependant j'ai livré « tous ceux de deux ans sur un poids moyen de 113 livres et « j'estime que, si le printemps n'avait pas été si pluvieux, « — puisqu'il a plu à peu près un jour sur deux, durant « trois mois, — ces mêmes moutons auraient donné environ « 20 livres de plus, l'un dans l'autre.

« Mes laines sont très recherchées de l'exportation, et « j'en obtiens les prix extrêmes, pour les qualités du nord « de la province. J'ai vendu cette année, l'or étant à 142.

« à raison de 4,65 piastres monnaie nationale, l'*arroba*
« (11 kil. 1/2) des qualités laine mère, laine de ventre et d'an-
« tenaise, ce qui équivaut à 5,15 piastres, sur le marché de
« Buenos Aires, tout à la balance, car il y a une demi-piastre
« de frais de chez moi au susdit port, et cela sans compter
« le déchet qui résulte souvent du transport.

« Comme de coutume, mes conditions de vente ont été
« pour l'acheteur de recevoir sous hangar à l'*Estancia*, tous
« frais pour son compte, après pesage. Quant à mes trou-
« peaux ordinaires, ils me donnent aujourd'hui deux livres et
« demie de plus de laine, que ce qu'ils me donnaient il y a
« huit ans. »

Le bruit a couru dernièrement que la célèbre bergerie allemande de *Kayser* allait s'établir avec ses meilleurs spécimens, dans le nord de la province de Buenos Aires.

Ici se terminent mes investigations. Elles se sont réduites, comme on voit, aux *Cavagnes* proprement dites, c'est-à-dire aux élevages destinés à offrir sur place des béliers de choix, concurremment avec l'étranger, et qui ont lutté dans les expositions ou aux enchères des grandes maisons spécialistes de Buenos Aires, pendant ces dix dernières années.

Du reste je dois ajouter qu'il n'y a déjà plus dans la République un seul établissement régulièrement organisé qui n'ait sa souche pure, importée ou non, véritable *Cavagne* destinée à en servir les propres besoins. Ces établissements vendent à prix réduits leurs produits à leurs voisins et alimentent l'activité des foires rurales, qui acquièrent tant d'importance depuis ces dernières années.

Chapitre VII

RACES ANGLAISES

SOMMAIRE : *Cavagnes* de *Senillosa Hermanos.* — Origine. — Troupeaux. — Ventes. — Expositions. — Cavagnes de *MM. Bell.* — Leur organisation. — Ventes. — Ancienneté. — Mérites de leur nom. — *Cavagne* Lincoln d'*Excurra Hermanos.* — Situation. — Troupeaux. — Cultures. — Sytème d'élevage. — Produits. — Ventes. — Expositions. — Renseignements généraux. — *Cavagne* « *El Carmen* ». — Troupeau pur. — Origine de *Kirkham* et *Casares.* — Troupeau rustique. — Reproducteurs employés. — Ventes. — Prix. — *Cavagne* « *San Juan* ». — Origine et ancienneté. — Grands troupeaux. — Croisements convenables. — Prix obtenus. — Ventes. — *Cavagne* « *Espartillar* ». — Son troupeau Lincoln. — Béliers. — *Cavagne* « *San Fermin* ». — Troupeaux Lincoln et Oxforshiredown. — Métissage. — Ventes et leurs résultats.— *Cavagne* « *La Inés* ». — Origine de son troupeau. — Béliers importés. — Leur grande valeur. — But. — Rendements généraux. — Origine de son troupeau. — Premiers résultats. — Métissage avantageux. — *Los Ingleses* de *Gibbson Hermanos.* — Audacieuse fondation de cette *estancia* en 1810. — Curieuses études météorologiques de son administration. — Tableau des observations. — Horrible sécheresse de 1828 à 1832. — Races qui servirent de base à leurs troupeaux. — Leurs soins et leurs progrès. — La gale. — Une graisserie en 1843. — Premières exportations de laine en 1849. — Un dépôt de laine dans la *Cavagne.* — Description du grand établissement. — Tâches diverses. — *Cavagne* proprement dite. — Fourrages. — Plantation de tabac pour la consommation de l'*estancia.* — Les troupeaux. — Leurs antécédents et leur actualité. — Tonte. — Excentricité des Anglais. — Croisement *Pampa.* — Une tonnellerie. — *Lincoln.* — Ventes actuelles de béliers et prix obtenus. — Etudes statistiques annuelles depuis 1867 jusqu'à 1886 sur 187.000 moutons. — Etude analogue sur la production de la laine. — « *La Tomasa* ». — Honneur aux frères *Gibbson.* — Elevage de *Crisol Hermanos.* — Son origine. — Reproducteurs employés. — Résultats heureux. — Prix. — « *La Quinua* » de *Luro.* — Souches pures et notables. — *Estancia* « *Blanca Grande* » du *Dr Herrera Vegas.* — Elevages de races anglaises. — Leurs origines. — Produits. — « La Fabrica » de *Cañuelas.* — *Santa Catalina.* — Description générale de cette grande *Cavagne.*

— Les élevages Lincoln. — Bélier remarquable. — Prix obtenus. — Le *Dr Frias* et son initiative réformatrice. — « *Santa Clara* » au *Rosario*. — Ses troupeaux et leurs mérites. — Honneur à *Quirno Pizarro*. — « *El Ombú* » de *Quesada*. — *Cavagne* « *San Martin* ». — Son troupeau Lincoln. — Ventes annuelles. — *M. Vicente L. Casares*. — « *La Figura* ». — Importations de reproducteurs. — Béliers remarquables. — Leurs antécédents et leurs prix. — Souche *Shropshire*. — Origine. — « *La Porteña* ». — La *Cavagne* Lincoln. — « *El Bosquejo* ». — Importation de types spéciaux. — « *Los Jagüeles* ». — La famille *Newton*. — Les origines. — Les grands progrès publics qu'on leur doit. — Les clôtures artificielles. — Introduction de plantes. — *M. Ricardo B. Newton* digne de la reconnaissance de l'industrie argentine. — Rapport et biographie par *Don E. Olivera*. — Origine des troupeaux de *Newton*. — Succès obtenus. — « *Las Rosas* » de *Kemmis*. — Elevages *Lincoln* et *Southdown*.

I. — Dans les établissements notables déjà décrits de *MM. Senillosa Hermanos*, la race *Lincoln* a été adoptée avec un succès complet. Le troupeau pur ou typique, qui compte actuellement 150 têtes, provient de l'origine suivante :

ANNÉES	MOIS	BÉLIERS	BREBIS	ORIGINE
1869	Juillet.....	5	6	Importés (par *MM. Martinez de Hoz et fils*).
1871	Septembre..	1	—	*Cavagne Espartillar*.
1872	Mars.....	1	—	» »
1873	Juillet.....	4	4	Bergerie *Kirkham* (Angleterre)
1879	Janvier.....	4	—	Importés (par *MM. Martinez de Hoz et fils*).
1879	Septembre..	3	—	Importés (par *MM. Baltar et Quesada*).
1881	Juin.....	2	—	Importés directement.
1884	Septembre..	2	—	Importés (par *MM. Baltar et Quesada*).
1885	Septembre..	2	—	Bergerie *Kirkham*.
		23	10	

M. Senillosa me dit dans son rapport : « Notre troupeau « type se compose actuellement de 150 têtes et, comme nous

« avons continué notre mode de métissage, nous en possé
« dons un de 1.600, un autre de 1.945 et un dernier de 844.
« Il y a peu d'années que nous vendons des métis Lincoln
« et, d'après le rapport ci-inclus, nous avons déjà réalisé
« 6.499 piastres avec eux.

« Dorénavant, nous ne vendrons que quelques *Lincoln*
« purs, car, possédant des fourrages un peu forts, nous
« continuerons le métissage. Il est nécessaire que le *Lincoln*
« se repaisse en peu de temps, car on ne le laisse au pâtu-
« rage que pendant les heures fraîches du jour ; il lui faut de
« l'herbe grande. »

Cet élevage a remporté le *premier* prix à l'Exposition qui a eu lieu à Buenos Aires en 1882, et à l'*Exposition internationale* de 1886, il occupa une belle place, obtenant le *premier* et le *troisième* prix.

II. — Les élevages *Lincoln* de *MM. Bell* sont variés et ils se trouvent tous dans le département de la *Ensenada*.

Celui de *M. Archibal Bell*, dirigé par *M. A. Brown,* appartient à l'*Estancia Chica* et ses produits, béliers de sang suffisamment pur, ont été vendus aux enchères à Buenos Aires dans des prix qui varient entre 30 et 50 piastres monnaie nationale.

Celui de *M. Tomas Bell*, de la *Cavagne* « *Rincon* », produit des animaux très développés et recouverts d'une bonne laine.

Les agneaux naissent et sont élevés dans les champs ; ils sont vendus aux foires de Buenos Aires à des prix peu différents des précédents.

Finalement l'élevage de l'*Estancia Grande,* propriété de *M. Jorge Bell*, présente des béliers et des brebis élevés rustiquement, sans être jamais sous hangars ; ils ont cependant un corps et une laine satisfaisants et atteignent sans difficulté aux prix des premiers.

Le nom de *Bell,* prédécesseur probablement de ces éleveurs, est lié aux premiers raffinements des brebis *Pampas* par des reproducteurs anglais. Les honorables souvenirs se rattachant à ce nom remontent au temps même de *Rivadavia.*

Les élevages des *Bell* sont donc très anciens et ont été intelligemment soutenus avec du sang importé des premières bergeries françaises.

III. — La *Cavagne* « *Lincoln* », de nos compatriotes *MM. Ezcurra Hermanos,* est un des établissements spécialistes de la République dans l'élevage de la variété qui lui sert de nom.

Elle est dirigée par *M. Tomas Ezcurra* qui a eu la bonté de m'offrir un mémoire circonstancié très complet sur cet important établissement ; j'en extrais les passages suivants :

« Notre établissement, dénommé *Cavagne* « *Lincoln* », « se trouve dans le VIe arrondissement du département de « *Matanzas.* Il fut fondé en 1868 et se compose de 1.760 *cua-* « *dras* carrées, dont 230 seulement sont destinées à l'éle- « vage des races fines.

« A part un petit troupeau de vaches Durham, notre « *Cavagne* est destinée uniquement à l'élevage de la race « *Lincoln.*

« Nous avons deux troupeaux, un de 300 brebis et, pour « éviter toute confusion, nous le désignerons par le n° 1, et « un autre, n° 2, de 1.300 têtes.

« Le raffinement de tous les deux date de la même « époque : de la fondation de la *Cavagne.* Le n° 1 a pour « origine une souche de brebis métisses *Leicester* achetées, « au choix, au défunt *M. Guillermo White;* et le n° 2 est « originaire de brebis communes qui ont été améliorées par « des croisements avec des béliers choisis du troupeau n° 1.

« Il faut vous prévenir que ce dernier a toujours été servi

CAVAGNE LINCOLN — BÉLIERS IMPORTÉS

« par des béliers européens, ce qui, uni à une sélection « zélée et minutieuse, l'a fait atteindre un notable degré de « raffinement.

« Les deux troupeaux sont soignés aux champs, mais « il y a des bois d'eucalyptus et d'acacias blancs où ils « peuvent s'abriter dans les saisons rigoureuses.

« Seuls les béliers et les brebis importés et un nombre « réduit d'antenaises sont soignés d'une manière particulière; « pendant le jour on les lâche en liberté et, durant la nuit, « on les enferme sous des hangars.

« L'augmentation dépend surtout, comme il est naturel, « des conditions plus ou moins favorables de l'année; mais « généralement le troupeau n° 1 se double chaque année et « le n° 2 donne un produit qui varie de 60 à 75 o/o.

« Il ne faut pas s'en étonner si l'on tient compte du « nombre d'animaux dont se compose chaque troupeau et « de ce que la totalité des animaux sont des brebis et des « antenaises.

« Les bergeries anglaises, qui nous ont fourni des repro- « ducteurs pour notre troupeau n° 1, appartiennent au « capitaine *Catling* ou viennent de *Dudding*, de *Aeseltine* et « de *Kirkham;* nous obtînmes de très bons résultats par « les animaux de la première et de la dernière prove- « nance.

« Le nombre de béliers que produit annuellement notre « *Cavagne* varie entre 300 et 400, et le troupeau n° 1 « en donne 80, plus ou moins. Ceux qui ont été vendus ont « atteint les prix de 40 à 100 piastres monnaie nationale « et les sommes payées dans l'établissement varient égale- « ment entre 12 et 80 piastres monnaie nationale, selon la « classe, l'âge, l'état des animaux, etc.

« Le terrain occupé par les luzernières est seulement de « 2 *cuadras* carrées, et de 5 celui destiné à la culture des

« grains ; vu la rusticité de la race *Lincoln*, d'une part, et la « bonne qualité du champ, de l'autre, il est inutile d'avoir « une superficie de terrain plus considérable.

« En 1883, la laine de notre établissement fut vendue par le « consignataire, *M. Ignacio Correas*, au prix de 160 piastres « de l'ancienne monnaie l'*arroba* (11 kil. 1/2) de toison et de « 145 piastres de la même monnaie, celle de l'antenaise. En « 1884, la laine fut vendue sur place, par le même consigna- « taire, au prix de 155 et 130 piastres monnaie nationale, « l'*arroba* de toison et d'antenaise respectivement.

« Bien que, pendant ces deux années, la laine fût lavée « sur pied, les prix obtenus sont dignes de remarque, si « l'on considère la valeur de la laine à cette époque. Le « lavage était assez imparfait, puisqu'il ne consistait qu'en « une courte immersion dans l'eau froide, qui ne faisait « perdre à la laine que très peu de son poids.

« Nous donnons ces renseignements, parce que nous « croyons qu'il convient au producteur de laver sa laine sur « pied, et aussi pour détruire une idée fausse, très généra- « lisée, que la laine *Lincoln* n'a presque pas de valeur. »

Les produits de cette *Cavagne* furent exhibés pour la première fois à l'*Exposition rurale* de 1882 et obtinrent quatre *premiers* prix. Ils concoururent en trois catégories à l'*Exposition internationale* de 1886 et ils obtinrent deux *premiers* et deux *seconds* prix. L'intelligence et l'application au travail des frères *Ezcurra* méritent de sincères félicitations, au nom du progrès du pays.

IV. — L'*estancia* « *El Carmen* », fondée en 1883, par l'auteur, entreprit, à partir du premier jour, l'élevage des races anglaises. L'établissement acheta en 1883, à la *Cavagne* de *M. Vicente Amadeo*, 16 brebis pur sang *Lincoln*, importées de la fameuse bergerie *Kirkham* d'Angleterre. Cette souche était d'une beauté remarquable et non

seulement sa provenance, mais encore le type soigneusement choisi des brebis, — de formes extraordinaires et de toison à la laine longue, soyeuse, brillante et fine, — lui donnaient un grand prestige. Depuis on y importa 40 brebis d'origine *Dudding*, par l'intermédiaire de *MM. Bullrich and C°*.

La bergerie *Kirkham* a été décrite par une publication récente, dans les termes suivants :

« Le défunt et bien connu *Thomas Kirkham*, de *Biscathorpe*, se dédia, pendant sa vie entière, au perfectionnement des meilleures races de brebis *Lincoln* et, comme il fut le successeur de son père, personne très renommée dans l'élève de la brebis, il parvint, grâce à son expérience, à son adresse remarquable et à d'infatigables efforts, ne reculant devant aucuns frais, à faire ses sélections avec tant de compétence et à croiser les brebis avec de si excellents reproducteurs, que ses produits sont arrivés à fournir la laine longue et brillante qui a donné aux moutons de *Biscathorpe* une réputation aussi grande.

« Les brebis de *Lincolnshire* ont été fameuses pendant plusieurs années, mais, dans le dernier siècle, il n'y a pas eu de race plus connue ni plus hautement appréciée que la variété *Kirkham*. Non seulement dans le pays et dans les colonies, mais aussi dans l'Amérique du Sud, les éleveurs ont rivalisé entre eux à qui payerait à des prix plus élevés, tant les mâles que les femelles, pour pouvoir enrichir et perfectionner leurs troupeaux. Les efforts de *M. Kirkham* furent si hautement appréciés par ses amis et voisins que, pour lui prouver combien ils estimaient les services qu'il avait rendus au pays, ils lui présentèrent une belle reproduction de ses traits. On doit rappeler que *M. Kirkham* fut si peu prétentieux et eut en si haute estime les intérêts de ses clients que, bien que seul possesseur de ces magni-

EL CARMEN — HANGARS ÉCONOMIQUES POUR MOUTONS

« fiques troupeaux, jamais il ne consentit à les faire « concourir publiquement.

« Après la mort de *M. Kirkham*, ses troupeaux furent « vendus aux enchères, mais ses deux fils, *M. J.-R. Kir-* « *kham* et *M. R.-R. Kirkham*, qui ont profité de la longue « expérience de leur père et hérité d'une grande partie « de son savoir, se sont rendus propriétaires des meilleurs « béliers et brebis afin de maintenir la réputation dont cette « variété a toujours été digne. »

Au commencement de 1884, j'achetai à *Don Carlos Casares* 50 brebis mères qui pouvaient être considérées comme pures par leur origine et leurs qualités.

Elles furent choisies parmi les 500 brebis qui formaient le troupeau-type *Lincoln* de la fameuse *Cavagne* « *Santa Rita* » et j'en fis le choix, aidé par une personne de grande intelligence, *M. Manuel-J. Güiraldez*.

Ces brebis de souche ont été saillies par deux béliers spéciaux de la bergerie *Smith* d'Angleterre, qui remportèrent plusieurs *premiers* prix à d'importantes expositions ; ils furent achetés à un prix très élevé, pour la *Cavagne* « *El Carmen* », par *M. Donald Maclenan*, agent de *MM. Bullrich and C°*.

En outre, j'élève un troupeau de 1.200 têtes très avancé déjà par sélection.

Le troupeau-type compte 250 têtes pures dont 52 importées et, comme les dernières, elles m'ont déjà permis de faire les premières ventes de béliers dont les prix ont varié entre 40 et 100 piastres monnaie nationale, suivant leur état et leur degré de pureté de sang.

Les béliers rustiques du plus grand troupeau ont été achetés entre 16 et 20 piastres monnaie nationale. Annuellement *El Carmen* vend 40 béliers purs et 150 métis 7/8 de sang.

Après avoir visité *El Carmen, M. E. Meyer* m'écrivait, au sujet du troupeau pur : « Vos brebis *Lincoln* sont de « beaux animaux et, au premier coup d'œil, on découvre « leur noblesse. Vous avez de très belles antenaises. »

A propos de l'origine des béliers reproducteurs que j'ai employés pour fonder ce troupeau, M. Maclenan écrivait, au mois d'août 1883, à *MM. Bullrich and C°*, ce qui suit : « J'avais télégraphié à un des meilleurs éleveurs de *Lin-* « *coln* en Angleterre, qui a obtenu les premiers prix aux « *Expositions royales* et à d'autres pour ses béliers et ses « brebis, en lui demandant quatre jeunes béliers supérieurs, « et je les ai obtenus tels qu'il n'y en a pas eu jusqu'à « présent à Buenos Aires. Sans aucun doute, deux d'entre « eux sont les meilleurs. »

Ceux-ci avaient remporté le *premier* prix à l'*Exposition royale* d'Angleterre.

La *Cavagne* élève aussi la race à laquelle je donne le nom de *Cara Negra Argentina* (Race Noire Argentine), sang *Southdown* par les mères et *Oxforshiredown* par les pères. En 1883, j'ai fait venir par *M. Donald Maclenan* les deux *pen* ou groupes de cinq brebis de *Oxforshiredown* qui avaient mérité le *premier* et le *second* prix à l'*Exposition royale* d'Angleterre, avec un *Champion Prize*, et un *premier* prix local de *Bicester*.

Ces dix brebis et un magnifique bélier me coûtèrent une forte somme et ils m'ont donné de très bons résultats.

En outre, j'ai acheté 40 brebis de race *Southdown* à *M. Léonard Pereyra*, produits de l'*estancia* « *San Juan* », à la Ensenada, et le nombre total de mon troupeau est comme suit : *Oxforshiredown* pur sang, 16 têtes, ayant vendu des béliers d'un an au prix de 100 piastres monnaie nationale ; mélange de *Southdown* et d'*Oxforshiredown*, 80 têtes, ayant

vendu annuellement tous les béliers de 80 à 100 piastres monnaie nationale.

Les exemplaires que je présentai à l'*Exposition internationale* de 1886 obtinrent le *premier* et le *second* prix.

Les brebis *Southdown* achetées à M. Pereyra sont d'une race qui a soixante ans de constance de sang dans la République Argentine, car elles dérivent du troupeau importé en 1826 par le gouvernement de *Rivadavia*.

El Carmen élève 12.000 brebis en plein air; 10.000 d'entre elles reçoivent des reproducteurs purs du même établissement; mille des reproducteurs *Oxforshiredown* et le reste des reproducteurs *Rambouillet*.

V. — La *Cavagne* « *San Juan* », de *M. Pereyra*, a eu la première des races appelées vulgairement *Faces Noires*, car c'est à elle qu'ont été destinées les brebis *Southdown* qu'introduisit *Rivadavia* et dont *M. Capdevila* fit l'acquisition.

Depuis 1826, l'élevage de la *Face Noire* s'est développé entre les mains des propriétaires successifs de *San Juan* jusqu'à *M. Pereyra*, en s'éparpillant dans la province de Buenos Aires et une partie du littoral.

Les amateurs de cet élevage d'origine des troupeaux de *M. Pereyra* peuvent présenter le sang le plus antique que possède le pays dans cette espèce.

Quand, après la chute de *Rosas*, *M. Leonardo Pereyra* se mit à la tête de *San Juan*, les troupeaux à *Face Noire* étaient nombreux et bons ; en 1860 il importa des reproducteurs purs anglais et obtint ainsi les meilleurs résultats.

Aujourd'hui il a 20.000 brebis d'origine *Southdown*, distribuées dans plusieurs *estancias*, et, à *San Juan*, il possède une précieuse souche de brebis-mères *Southdown* croisées avec des béliers *Oxforshiredown*, cherchant dans cette évolution à donner plus de corps aux animaux.

M. Pereyra a concouru toujours avec succès aux expositions, et, à l'*Internationale* de 1886, le croisement en question a remporté le *premier* prix. Quant aux ventes de cette *Cavagne*, elles sont naturellement très nombreuses et obtiennent les prix les plus élevés sur place.

VI. — J'ai déjà indiqué, dans un chapitre précédent, les antécédents du notable éleveur de l'*Espartillar*, à Chascomus.

Ses troupeaux *Lincoln*, élevés dans des prés enclos, comptent 30.000 têtes et on y emploie des reproducteurs, importés d'Angleterre, sur une grande échelle.

La vente annuelle de béliers purs et métis arrive au chiffre de 900 têtes payées différents prix, d'après le rapport de son directeur, *M. Yetley*.

VII. — La *Cavagne* « *San Fermin* », du *Dr Irigoyen*, décrite plus haut à propos des mérinos, donne aux races anglaises l'importance qu'elles méritent.

Dans une publication autorisée par la direction de cet établissement, et qui parut dans le journal *El Nacional* de Buenos Aires, je trouve les renseignements suivants : « La « *Cavagne* « *Lincoln* » se compose de 300 brebis pures, d'ori- « gine importée et dont un grand nombre ont été amenées « d'Angleterre, après avoir été achetées à des éleveurs « notables, tels que *Kirkham*, *Panton* et autres.

« Il y a aussi un troupeau de brebis de haut croisement, « dont la souche est servie depuis trois ans par des béliers « purs.

« Les prix auxquels se vendent, dans l'établissement « même, ces béliers sont plus ou moins ceux-ci : animaux « purs élevés sous hangars, de 100 à 120 piastres monnaie « nationale; en liberté, de 40 à 60; et en liberté, béliers 3/4 « de sang, de 20 à 30 piastres monnaie nationale.

« En 1886, l'établissement vendit 150 béliers et 80 bre-
« bis pur sang.

« La *Cavagne* « *Oxforshiredown* » (face noire) se compose
« d'une souche de 400 brebis métis que l'on croise avec
« des béliers importés de la bergerie de *M. Brassey* en
« Angleterre.

« Cette année, on en a vendu 60 au prix de 20 et
« 30 piastres monnaie nationale. »

VIII. — La *Inés* est une *Cavagne* récemment fondée, située dans le département de *Ranchos*, à une heure et quart de chemin de la gare *Jeppener*, de la ligne du Sud. Son propriétaire est *M. Juan Cobo*. Elle se trouve dans la même région qu'a occupée la *Cavagne mérinos* « *Los Galpones* » au commencement du siècle, comme je l'ai dit plus haut. *M. Cobo* est celui des éleveurs qui a importé les plus grands éléments d'origine *Lincoln*, de remarquable provenance : la bergerie de *Thomas Kirkham* de *Biscathorpe*.

En décembre 1885, il fit embarquer 100 brebis de cette bergerie et eut le malheur d'en perdre 54 dans le voyage; il n'en arriva que 46.

Au mois d'avril 1886, il demanda 54 brebis de même origine et il lui en parvint 49, de façon que le troupeau pur comptait 91 brebis, en additionnant ces deux envois et en déduisant quatre brebis qui moururent dans le pays.

L'agnelage donne un chiffre total de 113 animaux.

Les béliers qui desservent ce troupeau proviennent également de *Biscathorpe;* en effet, *M. Cobo* acheta les deux plus chers à la liquidation de la bergerie, quand mourut *M. Thomas Kirkham*. Ces béliers coûtèrent respectivement 90 et 80 livres sterling.

Actuellement, la *Cavagne* « *Inés* » possède cinq reproducteurs de cette origine; elle reçut les deux derniers au

mois de septembre 1886. L'un d'eux est très remarquable.

M. Cobo me fournit les renseignements suivants : « J'ai « 265 pièces d'un croisement commencé en 1878 à *San José* « *de las Chilcas*, département de *Ajó*. Ce sont des brebis « Rambouillet qui possède 15/16 de sang.

« Le rendement en laine de chaque bête tondue est de « 10 à 11 livres de laine, en comptant tout ce qui tombe « sous les ciseaux. Je croise mes animaux avec les béliers « Biscathorpe. »

Sur l'origine des métis de la *Cavagne* « *Inés* », *M. Cobo* me dit :

« En 1878, j'introduisis à *San José de las Chilcas*, département de *Ajó*, propriété de *Mme Josefa L. de Cobo*, non « pas dans le but de former une *Cavagne*, mais uniquement pour les propres besoins de l'établissement, 20 brebis « *Lincoln* et 10 béliers choisis dans les bergeries de « MM. Dudding, Panton House, en Angleterre.

« Elles s'acclimatèrent avec beaucoup de difficulté au « point que le troupeau se trouva réduit à 9 brebis et « 4 béliers, alors qu'on avait déjà marqué 34 agneaux. Un « peu plus tard, j'introduisis des béliers de *Biscathorpe* « (*Kirkham*) qui actuellement servent le troupeau, de « 41 têtes aujourd'hui.

« Quant au rendement en laine, je ne peux l'indiquer « avec précision, car les toisons sont pleines de sable, par « suite de la nature du champ, et je craindrais de donner « des renseignements inexacts; cependant chaque toison ne « doit pas donner moins de 11 à 12 livres de laine.

« En 1878, on forma un troupeau Rambouillet extrait « du troupeau-type de l'établissement même, et on y mit des « béliers *Lincoln* en y ajoutant quelques-unes des meilleures brebis de l'*estancia*. Il y a actuellement 1.200 ani-

« maux provenant de cette origine ; c'est de là que descendent « les métis de la *Inés*. »

IX. — L'*estancia* « *Los Ingleses* » de *MM. Gibbson Hermanos* est le plus important établissement d'élevage *Lincoln* que possède la République Argentine, et peut-être le monde entier, par le nombre de ses troupeaux et de ses magnifiques produits.

Elle fut fondée d'une audacieuse et héroïque façon, dans les premiers jours de l'indépendance nationale ; et la constance, les efforts et l'intelligence qu'il a fallu déployer pour obtenir les résultats actuels donnent à *MM. Gibbson* des titres suffisants pour les faire placer au nombre des ouvriers travaillant au progrès et à la richesse actuelle du pays.

L'*estancia* « *Los Ingleses* », située dans le département de *Ajó*, au sud de la province de Buenos-Aires, a élevé son principal édifice par 36° 21′ 12″ de latitude Sud et, en donnant ce renseignement, ainsi que d'autres que le lecteur rencontrera plus bas, je dois faire observer qu'ils sont l'œuvre d'une administration intelligente et technique.

Les terres s'étendent sur une superficie de dix lieues et demie jusqu'au Rio de la Plata, superbe limite d'un paysage magnifique. Le point jusqu'où arrive la propriété est appelé Cap de *San Antonio*.

Le sol est généralement sablonneux, avec de longues chaînes de dunes entremêlées de forêts de *talas*, de saules et de *coronilla*. On y trouve aussi le *quebracho flojo* arbre que l'on rencontre dans tout le Sud de Buenos Aires.

Ces terrains primitifs se transforment avantageusement par le travail et en les peuplant de troupeaux ; c'est pour cela que ceux de *MM. Gibbson Hermanos* sont déjà recouverts de graminées tendres et savoureuses, *vulgo* trèfles, *gramillas, alfilerillo, capiquí*, etc.

M. Gibbson dit que ses prés peuvent concourir avec les

meilleurs de la *province* de *Buenos Aires*, connue déjà comme *la prairie du monde*.

Il ajoute : « Cette plaine est entrecoupée de larges lagu-
« nes et de marécages au milieu desquels s'inclinent, bercés
« au souffle du vent, de majestueux ajoncs qui servent de
« retraite à des milliers de loutres, de flamands, de cygnes,
« de canards, de veuves à collier et d'innombrables variétés
« d'oiseaux aquatiques. En un mot on trouve réunis dans
« cet endroit tous les avantages d'un terrain fertile et le plus
« admirable spectacle que puisse offrir une nature prodigue. »

L'*estancia* fut peuplée en 1810 par un créole nommé *Esteban Marquez;* il l'appela *El Carmen*. Elle était l'avant-garde civilisatrice du Sud de Buenos Aires, si l'on excepte *Bahia Blanca*, car la frontière était marquée par le *Rio Salado*, beaucoup plus loin.

Nous nous rappelons tous que les *estancias* des *Ramos Mejia*, dans les lagunes de *Kakel* et de *Marihuincul*, situées dans le district même de Buenos Aires, n'existaient que par la tolérance des Indiens à qui ces colonisateurs achetèrent le terrain et qu'ils protégeaient paternellement dans leurs travaux.

Les champs de *Marquez* étaient connus, et le sont encore sous le nom de *Rincon de Ajó;* en effet la topographie leur donne la forme d'une espèce de sac qui entrerait dans la mer.

Les Indiens, maîtres de la vie et des biens à cette époque, laissaient loin en arrière dans leurs excursions le *Rincon de Ajó*, mais ils arrivaient rarement à cet endroit encaissé, pour ainsi dire, entre des marais parfois très profonds et des forêts, car il était facile aux forces régulières de leur couper la retraite et de les battre.

Peu de temps après que ces terres eurent été peuplées, elles furent achetées par le négociant anglais *M. John Gibbson*, et son frère, *Jorge Gibbson*, organisa une expédition

maritime pour reconnaître la propriété que les titres désignaient sous la rubrique de terrain de l'autre côté du *Salado*.

L'expédition arriva à l'embouchure du petit ruisseau du *Tuyú* et elle le remonta, au milieu d'une nature solitaire et sauvage, jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village *Général Lavalle*.

M. Gibbson se retira enthousiasmé par cette singulière nature où les eaux, la forêt et le sol sans consistance (*cangrejal*) se confondent capricieusement, éveillant en l'homme les idées de luttes et d'aventures étranges.

En 1828, en effet, *M. Jorge Gibbson* abandonnait ses aises de propriétaire anglais et arrivait au *Tuyú* avec les éléments nécessaires pour s'y établir.

L'*estancia* de *Marquez* prit alors le nom de *Los Ingleses* et, pour le justifier sans doute, deux autres *Gibbson*, *Don Roberto* et *Don Tomas* y débarquèrent venant d'Angleterre. L'unique survivant de cette audacieuse famille est *M. Thomas Gibbson*, père d'enfants argentins, grâce au patriotisme et à l'intelligence duquel prospère cet élevage colossal. *M. Thomas Gibbson* réside maintenant en Écosse au milieu de souvenirs argentins. Son salon est décoré de paysages du *Tuyú* et de nos campagnes, peints par un de ses frères qui était un véritable artiste.

C'est le cas de rappeler qu'il arriva à ces Anglais ce qui est arrivé à beaucoup d'entre nous plus tard, lorsque nous employâmes dans les campagnes les efforts et les méthodes nouvelles, basés sur la science et l'expérience. Le fin et déluré esprit créole, mélange de science et d'ignorance funeste, souriait de pitié en voyant s'engouffrer tant de capitaux dans les *cangrejales* et les marais du *Tuyú*. Une ruine complète était la prédiction la plus bienveillante pour l'Anglais.

M. Jorge Gibbson y répondit en appelant de la rustique

expérience aux conseils de la science qui transforme et conduit le monde dans les conflits du perfectionnement.

Dans ce but, un de ses premiers soins fut d'installer un observatoire météorologique pour étudier le climat et se faire une idée de ses variations et des lois auxquelles il obéit afin de protéger ses cultures.

L'observatoire, qui existe encore aujourd'hui, fonctionne depuis 1828 et il contient une précieuse collection réunie dans une région de la terre où l'on n'a pas fait d'autres observations.

Il s'inaugura par l'étude de cette sécheresse fameuse, dont parle l'histoire, qui dévasta les campagnes de Buenos Aires, de 1828 à 1832; les troupeaux se dispersèrent rebelles à toute contrainte pastorale; les fourrages disparurent complètement, et les prairies desséchées, couvertes d'une couche de terre blanchâtre, se fendaient en tous sens. Les sécheresses continuèrent avec moins de violence jusqu'en 1844, où commença une période inverse de pluies continuelles et torrentielles.

C'est ainsi qu'il y eut, en 1845, une formidable crue où les eaux, sorties de leur lit, restèrent si profondes pendant un an qu'il n'était pas prudent de traverser les marais pour ainsi dire transformés en voies navigables.

La société météorologique d'Écosse a reçu les renseignements de l'observatoire de *Los Ingleses* et leur a donné son approbation pendant un quart de siècle.

J'extrais de ces renseignements un tableau se rapportant à la pluie, parce que les chiffres qu'il indique démontrent que, dans cette région, la quantité d'eau tombée annuellement suit une loi d'augmentation lente mais perceptible et continue, circonstance qui est due à la destruction inconsidérée des premières forêts.

En voici le tableau comparatif :

ANNÉES	HAUTEUR MENSUELLE DES EAUX DE PLUIE EN CENTIMÈTRES												TOTAL dans L'ANNÉE	REGISTRE MAXIMA		JOURNÉES DE PLUIE
	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.		Hauteur en 24 heures.	DATE	
1859	1.84	3.09	5.8	4.48	9.49	3.14	6.22	4.90	6.53	4.73	8.30	1.24	59.49	5.16	Septembre 8-9..	44
1860	2.05	13.94	17.13	5.11	17.41	15.77	7.54	7.51	3.39	12.29	5.87	2.05	110.25	8.08	Mai 12-13.....	65
1861	.18	7.62	2.91	13.73	2.20	1.39	.73	8.28	2.78	7.85	1.49	1.57	50.73	4.81	Avril 11.....	44
1862	3.00	1.62	12.09	2.53	14.42	21.13	7.44	1.57	2.76	3.03	3.92	6.57	84.18	7.21	Juin 24.....	48
1863	10.12	3.01	4.58	2.78	3.85	13.23	1.77	.81	6.51	8.00	4.80	5.76	65.42	7.11	Janvier 9.....	38
1864	3.92	4.93	1.37	16.70	9.77	14.27	5.41	9.42	6.59	8.28	4.57	17.23	102.46	7.42	Août 28.....	52
1865	15.73	7.55	8.68	8.28	8.58	13.78	5.92	5.51	5.74	9.54	3.47	4.13	96.91	8.30	Mai 14.....	49
1866	.64	2.43	3.92	5.61	17.01	4.48	7.44	7.85	5.00	9.87	7.52	3.85	81.62	5.79	Mai 11-12.....	52
1867	2.04	1.90	5.08	9.37	6.65	2.66	5.92	5.38	1.14	1.77	10.60	5.64	58.15	4.10	Mai 23.....	43
1868	5.05	4.93	19.44	.51	1.11	8.13	1.17	5.21	11.36	10.98	8.10	7.11	89.10	6.90	Mars 4.....	53
1869	18.31	6.07	6.83	7.72	.63	—	1.93	—	11.01	5.08	12.90	12.64	83.72	4.51	Septembre 6....	51
1870	5.21	10.88	9.14	8.35	9.74	1.44	3.34	.63	—	6.45	13.33	1.42	71.73	6.14	Novembre 18...	45
1871	5.33	18.96	18.07	6.12	1.87	15.51	—	6.85	2.83	6.30	3.75	11.34	96.93	7.06	Février 14.....	40
1872	15.67	6.60	8.00	4.88	4.61	8.56	4.67	13.53	2.20	2.83	8.00	9.06	88.61	6.35	Août 27.....	52
1873	12.35	5.08	—	7.11	2.23	4.65	—	6.73	4.89	5.81	8.00	5.26	63.11	5.84	Février 16.....	40
1874	3.77	6.73	5.08	3.04	12.80	4.62	7.52	12.97	10.37	12.12	9.53	1.90	90.45	8.51	Août 27..... ..	50
1875	10.12	5.33	1.27	13.—	6.47	1.19	5.33	2.71	2.63	4.98	2.18	3.34	58.55	5.59	Avril 26-27.....	42
1876	6.70	8 68	13.61	11.72	7.37	9.19	7.16	8.79	1.44	8.08	6.23	4 53	91.50	6.60	Mars 17.....	50
1877	—	4.05	14.70	8.56	14.80	6.57	16.58	7.54	2.15	8.46	5.11	10.90	89.42	7.36	Mai 3.....	70
1878	10.98	1.39	10.75	12.97	5.80	11.23	3.24	2.81	1.77	9.65	8.56	8.38	87.53	5.74	Avril 27-28.....	68
1879	3.49	6.14	14.75	1.72	10.80	15.56	5.28	1.90	3.17	2.53	6.65	2.18	74.17	5.59	Mai 18.....	50
1880	14.96	5.79	9.06	1.49	5.05	10.25	4.57	3.09	3.75	4.63	10.16	9.06	81.86	6.50	Novembre 9-10.	64
1881	7.42	3.75	3.21	5.92	1.44	12.32	6.70	4.08	17.59	13.23	5.16	3.03	83.85	10.17	Septembre 12...	66
1882	6.78	3.37	5.13	5.46	2.20	3.01	2.85	11.82	3.24	6.22	6.68	3.84	60.60	3.79	Août 4.....	54
1883	10.07	.89	20.12	4.51	6.78	12.90	10.55	5.43	5.69	8.68	7.49	3.67	96.78	4.42	Octobre 16-17..	71
1884	2.99	1.95	6.02	14.04	.63	6.02	1.65	3.38	32.08	7.67	3.77	5.46	87.66	14.98	Septembre 21-22	54
1885	7.67	16.25	18.83	7.62	7.62	5.94	4.63	4.30	5.41	10.55	7.37	16.37	112.46	6.99	Mars 22-23.....	82
Hauteurs moyennes.	7.06	6.27	9.06	7.16	7.11	8.41	5.03	5.64	6.04	7.39	6.75	6.09	82.01	14.89	Septembre 21-22 (1884).....	53

L'unique race qu'on trouve dans cette *estancia* est celle de *Lincoln*. On commença à la croiser en 1857; auparavant avaient existé des troupeaux purs et croisés de *Leicester*, *Lincoln*, *Cotswood*, *Cheviot* et *Romney Marsh*.

Le premier troupeau fin fut créé en 1842 avec sept brebis et quatre béliers, tous purs, de race saxonne. Ces souches d'une *estancia*, dont le capital dépasse déjà cent mille têtes de moutons, méritent qu'on en donne les noms; c'étaient, pour les brebis : Dominguita, Gertrudis, Hortensia, Pepita, Juanita, Clotilde et Mathilde; pour les béliers : Pedro, Diego, Patricio et Apolinario.

Peu d'années après on introduisit le sang *Cotswood*, puis on croisa avec du *Cheviot*, *Leicester*, *Romney-Marsh* et *Lincoln*, tous de provenance anglaise.

La race *Costwood* et la race *Cheviot* se développent très lentement et, pour sauver ce défaut, on amena les races *Leicester* et *Romney-Marsh*. Le *Leicester* est un animal de grande taille et très gras; mais, en revanche, il est peu propre à chercher lui-même sa nourriture et les fortes chaleurs de ce pays lui nuisent en même temps qu'elles l'exposent à contracter des maladies des reins et du foie.

Le *Romney-Marsh* paraît plus fort et plus robuste, de grand développement et très propre aux prairies basses; mais sa laine a peu de valeur et peu de poids.

Après tant d'essais, on remarqua que la race *Lincoln* était, sans aucun doute, plus apte à ces prairies et, à partir de 1863, on n'employa plus d'autres béliers à *Los Ingleses* que des *Lincoln*.

Le premier troupeau d'*estancia* fut créé en 1828 avec des brebis *Pampas*, de type inférieur et dont la laine était noire. Il se composait de 570 têtes.

En 1835, 1836, 1837 et 1838, on établit de nouveaux troupeaux servis par les béliers adoptés dans le pays à cette

époque, c'est-à-dire des mérinos, spécialement des saxons et des français de l'établissement *El Carmen* de *Hannah*, très connu maintenant sous le nom de *El Negrete*. L'élevage prit du corps et du type; les voisins de *MM. Gibbson*, instruits par le fait et le profit qu'on en tirait, accoururent à la recherche de reproducteurs, c'est ainsi que l'on commença les ventes de béliers à *Los Ingleses* vers 1836.

La tonte n'était pas un travail régulier à cette époque. Beaucoup de créoles gardaient, enterrées sous leur lit, les onces d'or à colonnes dans des cruches qui avaient contenu de l'huile espagnole et ils laissaient les brebis avec leur laine pendant des deux et trois ans : l'intérêt du capital n'était pas récolté.

Mais, en 1839, les frères *Gibbson* établirent la tonte annuelle, régulière et, au lieu de la commencer en janvier et février, comme on le faisait ordinairement, ils aiguisèrent leurs ciseaux en octobre.

Les voisins commentèrent beaucoup cette idée. Le créole riait de la candeur des Anglais qui tondaient leurs brebis en octobre pour qu'elles mourussent de froid et, d'après le journal détaillé et judicieux de l'*estancia*, le fait était ridiculisé sous le sobriquet de: *excentricité des Anglais*.

Du journal rédigé par *M. Heriberto Gibbson* j'extrais ce qui suit : « En 1843 commença une industrie destinée à « devenir une des principales pour l'éleveur : envoyer à la « graisserie les moutons et les vieilles brebis dont on ne « pouvait tirer aucun profit différemment. »

Cette opération se faisait sur les bords du ruisseau de l'*Ajó* où le bateau exportateur pour l'Angleterre attendait le produit du travail. C'est à ce même endroit que s'élèvent aujourd'hui les immenses *saladeros* qui donnent de si grands profits à la province de Buenos Aires.

Comme cette tâche attirait beaucoup de péons et de

marins sur le bord de ce ruisseau, on y établit une *pulperia* (boutique où l'on vend toutes sortes de choses) et à côté s'élevèrent, entourant les graisseries, les maisons de la ville qui aujourd'hui s'appelle *Général Lavalle.*

Le gouvernement en régularisa la forme; il expropria les Anglais des terrains communaux et, en 1872, *Ajó* entretenait quatre saladeros colossaux, deux graisseries et deux entrepôts : une vie d'activité et de progrès devint celle du port.

En 1849, *MM. Gibbson* exportèrent leurs laines à destination des marchés européens, en l'emballant dans leurs magasins de l'*estancia* et en les remettant directement, sans faire escale nulle part et sans passer par aucun intermédiaire, à Liverpool ou à Anvers.

Le consignataire écrivait en 1851 ce qui suit : « La con-
« dition et la classe de cette laine sont supérieures et sa
« qualité la fait vendre très avantageusement. Que cela
« serve de stimulant pour conserver le bon renom qu'a
« acquis cette marque sur ce marché. »

Les services administratifs assez compliqués de ce vaste établissement sont situés dans la partie sud-ouest de la propriété sur une surface de 25 *cuadras.*

Le voyageur traverse un magnifique bois naturel, respecté par la hache destructive, où prédominent le *tala* et la *coronilla.* Parfois les branches effleurent légèrement le visage et d'autres fois le bois s'entr'ouvre et fait place à des vallons où paissent et ruminent tranquillement à l'ombre les principaux troupeaux de l'*estancia.* Ce bois se termine en une pittoresque avenue d'où l'on aperçoit les grilles blanches qui entourent la laiterie à l'ombre des branches pendantes des saules pleureurs.

De là on domine tous les bâtiments de l'exploitation. Le dépôt des laines est proche; il en peut contenir 25.000 *arro-*

bas; puis vient une grande cour entourée d'immenses habitations destinées aux péons, aux cuisines, aux bureaux et aux magasins. La façade est embellie par des jardins qui finissent au pied des murs de la somptueuse demeure des *Gibbson*.

La cour des péons communique avec des rangées d'*ombúes* (arbre spécial à la Plata) colossaux et majestueux, âgés de cinquante ans. Là le bruit de la tonnellerie étourdit le voyageur, car on y fabrique les fûts pour exporter le suif; à côté de cet atelier, il y a des dépôts qui peuvent contenir trois cents pipes vides.

Ce dépôt est uni au hangar de la viande, servant à la préparation de la graisse, et le tout se termine dans la graisserie. Celle-ci peut débiter 724 moutons à la fois; elle est pourvue de ses enclos pour l'abatage des animaux, plates-formes, rangées de crochets et étendoirs pour les peaux. La graisserie produit de 22 à 24 livres de graisse par brebis et quelquefois 30; mais il faut observer qu'il s'agit de vieilles brebis qui ont perdu de leur valeur. La graisse passe par trois procédés raffinateurs.

En 1887, quand les champs inondés menaçaient de noyer les brebis, la graisserie intervenait et débitait 2.500 têtes par semaine.

A droite de la fabrique se trouvent les enclos où l'on travaille[1] les troupeaux et le bassin a deux dépôts couverts où l'on baigne les moutons.

Ce bassin est destiné au second bain, car le premier se donne dans un autre qui est situé à 20 *cuadras* de l'estan-

---

1. Pratiquer toutes les opérations nécessaires pour conserver la santé et la vigueur aux moutons : soigner la gale, la boiterie, le ver, la *lombriz*, couper les immondices qui recouvrent la toison, tailler les sabots, marquer, couper la queue aux agneaux, etc...

cia. Ces bains sont pris dans l'espace de quinze jours, établissant ainsi une rotation qui serait impossible avec un seul bassin, quand il s'agit de 56 troupeaux de 2.000 têtes, plus ou moins, chacun.

Ces sortes de baignoires ont une capacité suffisante pour 5.000 brebis par jour.

Étant donnée la quantité d'animaux de cette *estancia*, *MM. Gibbson* n'ont pas établi de *Cavagne*, pour éviter l'énorme dépense de hangars et de soins. Les moutons doivent parcourir de longs trajets à cause de la position retirée de l'*estancia*, et dans ces grandes marches, ils perdraient les avantages de l'élevage sous hangars.

Pour avoir une position plus centrale et former une *Cavagne, MM. Gibbson* ont acheté une *estancia* à l'*Azul*, à une lieue de la gare *Cachari*.

Ils y ont établi, en 1886, 15.000 brebis de bonne qualité. L'établissement s'appelle *La Tomasa* et est sous la direction de notre jeune compatriote. *M. Heriberto Gibbson*, tandis que son frère *Ernesto* dirige *Los Ingleses.* Ces jeunes gens sont les fils du fondateur *M. Thomas Gibbson*.

Il doit sembler étonnant qu'un établissement de l'importance de *Los Ingleses* n'ait que 3 *cuadras* carrées de luzerne, mais le fait est expliqué par ses fourrages naturels qui sont très riches et très nombreux et dont on fait des récoltes abondantes dont on forme des meules gigantesques.

L'*estancia* possède des plantations de tabac de *Virginie*. En 1885, on en récolta 400 *arrobas* d'excellente qualité destinées à la guérison de la gale, ce qui produit une économie annuelle de cent livres sterling.

Les troupeaux de pur type *Lincoln* sont au nombre de trois, formant 3.600 têtes de cheptel. Les troupeaux d'élevage, d'où proviennent les béliers à vendre de 8 à 40 piastres monnaie nationale, sont au nombre de 10, comptant ensemble

12.500 animaux. Le reste, soit 43 troupeaux, est du type *Lincoln;* ils donnent en laine de 18 à 24 *arrobas* par 100 têtes, y compris les antenaises.

Le troupeau n° 1, connu sous le nom de *El Potrero*, fut établi en 1859; il était, en qualité, le troisième troupeau typique à cette époque. L'origine en était de race *Romney-Marsh* 3/4 de sang pur importé et sailli par 4 béliers *Romney-Marsh* purs importés.

En 1863, on adopta la race *Lincoln* et, depuis lors, on a toujours employé des béliers purs importés *Lincoln*. On trouve dans le journal de l'*estancia*, à la date de décembre 1860, une note de pesage de toisons de brebis ayant donné 14, 15 et 16 livres.

Le type de ce troupeau est robuste; sa laine, longue, est plus belle et plus brillante que celle du *Lincoln* importé, ce que l'on peut attribuer au fait du pâturage en liberté. Le produit est de 8 à 9 livres de laine par tête, inclus les antenaises et les brebis exceptionnelles qui donnent de 14 à 19 livres. Elles sont très prolifiques et mettent au monde des jumeaux généralement, dans plusieurs cas même trois; on a vu des brebis qui mirent bas quatre agneaux et en élevèrent trois sans autre alimentation que l'herbe du champ.

Ce troupeau est composé de 1.000 têtes.

Le troupeau n° 2 (*puesto* [ferme], n° 19) fut établi en 1878, avec 500 brebis provenant du troupeau n° 1 et 500 du troupeau n° 3. Il a toujours été sailli par des béliers *Lincoln* importés et d'autres, venant du troupeau n° 1, spéciaux. Le type est le même que celui du n° 1, la taille un peu plus petite, la laine de même qualité et le poids de 7 livres à 7 livres et 1/2. Il se compose de 1.500 têtes.

Le troupeau n° 3 (*puesto*, n° 57) a été établi en 1866, avec les troupeaux n°s 2 et 3 de cette époque, race *Romney-*

Marsh croisée de *Lincoln*. Sailli par des béliers *Lincoln* importés et quelques béliers spéciaux du troupeau n° 1, la taille du troupeau n° 3 est aussi grande que celle des animaux du premier. Le développement est dû en partie à la bonne qualité du terrain; il donne de 7 livres 1/4 à 7 livres 3/4 de laine. Il compte 1.300 têtes.

Ce troupeau a été transporté à *La Tomasa*, à l'*Azul* et remplacé par un troupeau-type nouveau formé des troupeaux n°s 1 et 3.

Quelques-uns des troupeaux d'élevage peuvent être classés comme troupeaux caractéristiques, par rapport à leur type et à leur qualité, comme, par exemple, le n° 26, établi, en 1881, avec des individus des n°s 2 et 3, et qui donne un poids de 20 à 30 *arrobas* (11 kil. 1/2) par 100 têtes, y compris les antenaises; ou celui du n° 36, formé, en 1870, du troupeau n° 3 et du troupeau du *puesto* n° 1; il donne, en *arrobas*, 28 pour 100, les antenaises comprises, etc., etc.

Parmi les dix troupeaux d'élevage, il y en a trois de race *Pampa Lincoln* établis, en 1863, avec des *pampas* pures venues de la *Loma de Góngora* et saillies par les meilleurs béliers *Lincoln* que produisait l'*estancia*. On est arrivé à créer ainsi un type différent du *Lincoln* pur, mais d'une grande valeur. Ces animaux portent une laine très longue, grosse comme celle du *Lincoln* importé; ils sont d'un rapide développement, très forts, spécialement dans les basses prairies et engraissent dans des champs où ne pourrait vivre une autre race de brebis. En laine, ils donnent respectivement 26, 25 et 24 1/2 pour cent.

En 1885, on réserva 3.200 béliers pour l'usage de l'*estancia* et pour la vente. Pendant les vingt dernières années, on a vendu 8.031 béliers, représentant un service d'un demi-million de brebis! Les prix obtenus varient entre 4 piastres 1/2 et 200 piastres monnaie nationale.

M. Gibbson me dit dans son rapport :

« Le but auquel s'attachent principalement *MM. Gibb-*
« *son* est d'obtenir un animal de bonne qualité de laine,
« sans en rechercher la finesse, mais voulant qu'elle soit
« plus ou moins *Lincoln*, joignant à cette condition un
« développement rapide, un corps qui se prête à l'engraisse-
« ment et un poids nécessaire à l'entrée des marchés
« européens.

« Ils ne désirent pas que les moutons donnent un ren-
« dement de plus de 100 livres de viande et de suif et ne
« rêvent pas le *Lincoln précoce*, animal qui doit donner
« 8 *arrobas* de viande et avec cela une laine longue comme
« celle du *Lincoln* et fine comme celle du *Negrete*.
« L'expérience leur a prouvé que ceci est un « luxus natural »
« impossible à obtenir. Maintenant, par suite de la grande
« demande de *Lincoln*, on en a cessé l'abatage, trouvant
« plus rémunérateur de vendre des troupeaux en bloc ou des
« moutons aux établissements de viande congelée.

« La dernière troupe provenant de cette *estancia* donna
« 91 livres viande et suif, d'après les renseignements fournis
« par *MM. Sansinena and C°*.

« L'espèce ovine d'aujourd'hui est très saine et ne
« souffre d'autres maladies que de la gale, ennemie facile
« à combattre. »

MM. Gibbson ont concouru à différentes expositions : à *Cordoba*, en 1871, ils envoyèrent trois lots d'animaux croisés *Lincoln* et obtinrent une *médaille de bronze*, l'unique accordée à cette variété de l'espèce ovine. A Buenos Aires, en 1875, 6 béliers et 6 brebis *Lincoln* exhibés par eux remportèrent une *médaille d'argent*.

Ils ont envoyé à différentes expositions européennes, des échantillons de leurs laines qui y ont obtenu plusieurs médailles d'argent et de bronze.

La minutieuse administration de *Los Ingleses* me permet de former des tableaux intéressants de la production de vingt années. Le tableau suivant se rapporte aux agneaux marqués depuis 1867, sans compter, par conséquent, la mortalité des nouveau-nés.

	1867	1868	1869	1870	1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882	1883	1884	1885	1886	Proportion moyenne et Totaux
Agnelage °/₀	36	40.3	39	42.5	48	42	39.8	29.5	48	41.3	43	49.5	50.2	39	39.8	40	46	50	42.8	51	43.7
Epidémie et consommation °/₀	15.8	16.5	14	15.3	15.8	15.5	28	23.8	16	18.5	21.8	15.5	14	18.5	19	18.8	17	17.5	18.5	16	18
Augmentation	18.5	21	22.7	26	31	23.5	24.3	19.5	28	20	16.7	33.8	35.7	18	21	35	29	34	26	32	25.8
Ventes	2393	3388	266	1487	2592	2980	1201	5304	128	1697	6876	11191	15645	19883	11142	19313	27665	26017	21041	7009	187158
Converties en graisse	6053	19775	10035	13293	16711	5584	11513	14615	—	8866	19729	2669	9283	10262	3170	—	—	—	2109	—	153667

Nota. — 1873-74. Révolution, proportion d'épidémie augmentée par la consommation des troupes. — 1877. Crues avec grandes pertes. — 1880-82. Sécheresse. Il résulte des ventes et de l'abatage en général un profit annuel de 17.040 têtes.

Le tableau suivant indique la production annuelle de chaque classe de laine pendant vingt ans ; proportion pour cent de chaque sorte :

CLASSE	1867	1868	1869	1870	1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882	1883	1884	1885	1886
Laine Lincoln	5.5	10.	12.	12.	17.2	17.3	15.5	21.	23.2	22.5	26.	25.	25.	26.	34.2	39.7	41.5	41.	39.5	45.
Croisement créole et métisse Lincoln	16.3	19.	21.	22.	26.	29.	28.2	34.	31.	39.	32.5	38.	31.5	31.	31.	30.8	24.	27.5	31.5	27.5
Métisse	48.	28.5	30.5	36.5	29.5	29.2	26.5	19.8	30.5	19.	16.	11.5	11.	30.5	7.5	4.5	6.	4.5	3.	1.5
Mélange ou inégale	5.	12.3	13.	5.5	5.	6.3	7.8	3.5	3.5	6.	4.5	2.5	2.5	2.5	2.3	1.7	2.	2.	1.8	2.
Créole avec jarre	0.2	1.7	1.5	—	0.5	1.7	0.2	1.	0.8	0.5	1.	1.	1.	1.	1.8	0.5	1.2	1.5	1.	1.5
Laine noire	3.5	4.5	0.7	0.5	0.8	0.5	0.5	0.7	0.5	0.3	0.7	0.3	0.5	0.5	0.5	0.5	0.5	0.5	0.2	0.3
Laine d'antenaise	—	—	—	—	—	0.2	0.3	0.7	1.	2.7	1.	2.	3.	7.	2.2	0.5	3.5	3.5	1.3	2.7
Antenaise détachée	13.5	17.	11.8	16.5	14.3	9.	10.5	12.5	13.	14.	12.2	14.	20.5	15.5	15.	15.	12.	12.	13.	12.5
Ventre	8.	7.	9.5	7.	6.7	6.8	10.5	6.8	6.5	6.	6.	5.7	5.	6.	5.5	6.8	7.5	7.5	8.7	7.
	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100	100

La laine *créole* qui figure ici est une laine longue, grosse, inégale et contenant beaucoup de pellicules ; laine *mélange*, une laine inégale et de peu de valeur, procédant d'animaux vieux.

Ces données, extraites du registre de l'emballage, servent à démontrer, avec une exactitude que ne peuvent fournir des calculs approximatifs, le progrès du raffinement. Tandis que les laines du croisement se maintiennent à peu près au même niveau, la laine métisse diminue de quarante-huit pour cent dans le total, à une proportion insignifiante, la laine pure Lincoln monte de cinq à quarante-cinq pour cent.

La description précédente de l'*estancia* « *Los Ingleses* » et l'évidente intelligence qui préside à son organisation et à sa direction m'autorisent à dédier un honorable souvenir aux deux défunts frères *Gibbson* et au survivant *Don Tomas Gibbson* ainsi qu'à ses fils *Heriberto* et *Ernesto*, citoyens qui honorent la République Argentine comme facteurs distingués de son progrès.

X. — *MM. Crisol Hermanos*, établis dans le département du *Salto*, ont organisé un important élevage de race *Lincoln* dont j'ai eu l'occasion de connaître les résultats dans les foires de *MM. Bullrich and C°*. Ce sont de véritables produits de *Cavagne* que leurs propriétaires présentent modestement au marché.

Vingt et un ans de constants travaux sont représentés par cet élevage *Lincoln*, car il date de 1865, et *MM. Crisol Hermanos* ont su augmenter judicieusement la vigueur du sang du troupeau au moyen de l'introduction d'un grand nombre de béliers et de brebis *Lincoln*.

Plusieurs de ces animaux furent personnellement choisis dans les bergeries anglaises par *M. Juan Crisol* qui put apprécier dans ses voyages le mérite des éleveurs européens et acquérir les types les plus adaptables aux conditions spéciales de ce pays.

MM. Crisol Hermanos ont concouru à différentes expositions et leur troupeau *Lincoln* y a remporté quelques prix.

XI. — Le *Dr Don Santiago Luro*, fondateur et directeur de l'établissement modèle de la *Quinua*, dans le département de *Dolores*, a réuni de remarquables souches de plusieurs races d'animaux et a consacré spécialement ses soins à l'élevage des brebis *Lincoln*.

Quand ce livre était déjà sous presse, j'ai vu un lot de 30 brebis et 12 béliers purs, choisis en Angleterre pour cet établissement. D'un type nettement caractérisé et d'excel-

lente toison, ce remarquable groupe donne à l'élevage du *Dr Luro* une importance peu commune.

Le *Dr Luro* commenca à importer des types choisis de cette race en 1878, sous la forme d'un lot de 25 animaux, béliers et brebis.

La *Quinua* mérite un chapitre spécial dans mes investigations, et je le lui dédierai quand je m'occuperai de l'élevage de l'espèce chevaline dans la République.

XII. — Le *Dr Rafael Herrera Vegas* a fondé, sur les ruines du vieux fort *Blanca Grande*, un des établissements les plus avancés de la zone où autrefois s'arrêtait la frontière.

De remarquables variétés de troupeaux raffinés, élevés dans cet endroit sur une grande échelle, transforment cette *estancia* en une véritable *Cavagne* où les éleveurs viennent de grandes distances, même de *Rio Cuarto*, se pourvoir de reproducteurs. Parmi ces troupeaux, il faut citer la race *Lincoln* et *Face Noire* dont je connais les souches; elles sont de première classe.

Le troupeau type *Lincoln* a été sailli par un remarquable bélier importé par *MM. Bullrich and Co* et choisi spécialement en Angleterre par *M. Mac Clenan*. Ce bélier avait remporté plusieurs *premiers* et *seconds* prix et les résultats qu'il donna ici furent satisfaisants.

La souche des *Faces Noires* est très bonne; elle fut achetée aux enchères de *Santa Rita* du défunt *Don Carlos Casares*. Des brebis *Southdown* nées à l'*estancia* « *San Juan* et *Pereyra* » et descendantes de l'ancienne branche de *Capdevila* importée par *Rivadavia* avec des béliers purs importés *Oxforshiredown* : tel est l'ensemble du superbe troupeau de 400 têtes que le *Dr Herrera Vegas* a formé à la *Blanca Grande*, en mesure de fournir annuellement un grand nombre de reproducteurs excellents et acclimatés à des pâturages mixtes.

Établissement nouveau et relégué à une grande distance de la capitale, il n'est pas encore connu dans nos expositions ni dans nos foires, mais, quand il s'y présentera, il soutiendra sans aucun doute vaillamment la lutte du perfectionnement des races.

XIII. — *M. Maximo Fernandez* avait créé à *Canuelas* un élevage *Lincoln* dans l'établissement nommé *La Fabrica.*

Cette petite *Cavagne* pourvoit ses voisins de béliers *Lincoln* de bonne qualité et elle a concouru à différentes foires, principalement à celles de *Lobos.*

Actuellement elle est dirigée par *M. Almada* qui en prend soin avec intelligence, employant des béliers importés de bonne origine. Un bélier de mon établissement *El Carmen* de descendance *Kirkham* y a servi. Cette *Cavagne* a dix-huit ans d'existence.

XIV. — Dans un intéressant article publié dans le journal *La Nacion* de Buenos Aires, sur la *Cavagne* « *Santa Catalina* » du *Dr Frias*, dont j'ai déjà parlé, je trouve quelques nouveaux détails qu'il est opportun de reproduire dans ce chapitre :

« La *Cavagne* « *Santa Catalina* » est située à 100 kilo-
« mètres de cette capitale et à 3 de *Mercedes;* elle occupe
« une superficie de 2.000 *cuadras* carrées subdivisées en
« 30 prés enclos.

« Le champ est traversé par un large ruisseau qui
« débouche dans le *Rio Lujan;* des études et des plans ont
« été faits par l'ingénieur *Neumayer*, — dans le but d'uti-
« liser ce ruisseau pour l'irrigation du champ au moyen de
« pompes et de toutes les machines nécessaires, — et ils
« seront bientôt mis à exécution.

« Les diverses installations occupent 30 *cuadras;* elles
« se composent de 20 hangars qui couvrent une superficie

« de 8.000 mètres; 250 *cuadras* sont affectées à la culture « des fourrages dont la production ne suffit pas à l'alimenta- « tion des 200 animaux d'espèce bovine et des 1.200 d'es- « pèce ovine que l'on garde à l'étable.

« Annuellement on consomme à *Santa Catalina* 1.200 « tonnes de luzerne, 150 tonnes d'orge, 3.000 *fanegas* (la « *fanega* vaut 100 kilogrammes) de maïs, 2.000 de son et « six tonnes de lin, soit une dépense totale de 25.000 pias- « tres monnaie nationale.

« Il serait curieux de pouvoir calculer la quantité de « viande et de graisse que produit — suivant le cycle vital « — cette énorme masse d'aliments.

« L'établissement dépense par an, pour la direction « technique, — les ouvriers à la journée, la manutention de « 80 péons, les constructions et les frais divers, — la somme « de 35.000 piastres monnaie nationale.

« Son administration est montée comme une machine « dont les rouages comprennent jusqu'aux plus insignifiants « détails. La direction technique est à la charge de *M. Guil-* « *lermo Whigham*, chirurgien vétérinaire du *Collège Royal* « de Londres, qui, à une longue pratique, joint des connais- « sances très étendues. Il est chargé de l'hôpital, de la « pharmacie de l'établissement et de la sélection des nou- « veaux élevages.

« Le charbon, sans avoir pris le caractère d'une épidémie, « cause des pertes sérieuses; mettons qu'il ne tue qu'un « seul animal par mois, la valeur de ce dernier est telle « que sa mort ne laisse pas que de causer un grand préju- « dice. De plus, on a remarqué qu'il s'attaque de préférence « aux animaux importés. Tout était prêt pour la vaccination « comme moyen de guérison; mais, en vue des critiques « qu'on a faites dernièrement de cette méthode prophylac- « tique, on y a renoncé.

« En résumé, la *Cavagne* « *Santa Catalina* » est à la « hauteur des premières bergeries du monde et elle est « reconnue, dans les publications anglaises, comme une des « *Cavagnes* les plus importantes, ce qui est un honneur pour « l'industrie rurale argentine.

« La section de *Lincoln* se compose de 120 femelles et « de 34 reproducteurs, plus 483 antenaises métisses 3/4 de « sang et 780 demi-sang. »

Le *Dr Frias* a importé, en 1885, un des béliers *Lincoln* les plus remarquables que j'aie vus dans la République ; il a remporté le *premier* prix à l'*Exposition internationale* de Buenos Aires, en mai 1886. Les produits *Lincoln* de cette *Cavagne*, présentés en même temps, furent également récompensés et attirèrent l'attention des éleveurs.

Le *Dr Don Domingo Frias,* fondateur de ce remarquable établissement, est un des éleveurs qui, pendant ces dernières années, ont influé avec le plus d'énergie et de science sur la transformation agricole, au succès de laquelle sont aujourd'hui intéressées les forces exubérantes de la province de Buenos Aires et des autres régions du littoral argentin.

L'initiative de *M. Frias* mérite donc d'occuper une place honorable dans cet ouvrage qui présente pour la première fois à la considération des Argentins quelques hommes dont la vie, sans avoir pour théâtre la politique militante, est cependant digne de gratitude et d'éloge.

XV. — *M. Norberto Quirno Pizarro*, ancien éleveur de la petite *estancia* de *Moron*, a fondé, dans le département du *Rosario de Santa Fé,* la remarquable *Cavagne* « *Santa Clara* », dédiée à l'élève de différentes races.

Parmi elles il y a un troupeau *Lincoln* de magnifique toison et de grand développement, dont nous pûmes apprécier le type à Buenos Aires, quand ses représentants concoururent à la grande Exposition de 1886.

M. Quirno Pizarro est une autre notabilité de nos réformateurs ruraux. Il y a longtemps, quand à peine quelques amateurs raffinaient leurs troupeaux et alors que la vente des reproducteurs était loin d'avoir atteint les proportions actuelles, *M. Quirno Pizarro* avait déjà préparé les éléments d'une bonne *Cavagne* qui a été et est encore de la plus grande importance, comme je le démontrerai dans l'ouvrage spécial qui traitera de cette matière. Il a beaucoup contribué à imprimer au pays l'impulsion qu'il a acquise en cela, et son nom figure au nombre des lauréats de toutes les expositions argentines depuis quinze ans.

XVI. — La *Cavagne* « *El Ombu* » est située dans le département de *Carmen de Areco* et appartient à *M. Cipriano Quesada*. C'est un établissement avancé dont l'élevage *Lincoln*, servi constamment par des reproducteurs importés, est très renommé dans le nord de Buenos Aires.

XVII. — J'ai déjà parlé plus haut du remarquable établissement *San Martin* de *Casares* à une heure de chemin de fer de la capitale de la République. Parmi ses troupeaux très estimés, il y a une variété de *Lincoln* de premier choix composée d'animaux purs et métis.

Les foires annuelles d'automne et de printemps sont toujours très visitées, et les prix qu'on y obtient sont élevés. L'établissement y vend jusqu'à 500 métisses *Lincoln*.

Son directeur, *don Vicente L. Casares*, est un des personnages remarquables de l'industrie rurale argentine. L'*Exposition internationale* de 1886 lui décerna, avec une justice applaudie de tous, le *grand prix* accordé à l'éleveur qui exhiberait le meilleur ensemble d'animaux de toutes races.

Je m'associe avec plaisir à l'hommage du jury.

XVIII. — L'établissement *La Figura* de *M. Miguel N. de Uribelarrea* possède un bon élevage *Lincoln* croisé

avec des reproducteurs de la plus noble origine, suivant les *pedigrees* que j'ai sous les yeux. Ils proviennent de la bergerie *Kirkham* et furent acquis en Angleterre, en 1887, par *M. Torromé*. Un de ces reproducteurs, du nom de *Royal*, coûta 100 guinées et remporta le *prix royal* en Angleterre. Les autres reproducteurs ont été payés des prix exceptionnels. Il y en a huit provenant de la même bergerie. *Royal* soutint bien la concurrence à l'*Exposition internationale* de 1886 où j'eus l'occasion de l'admirer.

M. Uribelarrea a importé aussi des reproducteurs de la bergerie *Dudding* et, parmi eux, un descendant de *Old Big Skin*, qui a remporté plusieurs *premiers* prix.

Les foires annuelles de *La Figura* présentent au marché de 250 à 300 animaux *Lincoln* raffinés qui sont estimés et bien payés.

En outre l'établissement a créé une souche *Shropshire* en important huit reproducteurs purs de la bergerie de *Bowen Jones* et six béliers de même origine, accompagnés de certificats attestant la plus noble extraction.

XIX.— L'*estancia* « *La Porteña* », située dans le village de *Lobos* au bord de la grande Lagune du même nom, a été créée par *M. Cascallares* et elle était, comme établissement de type original argentin, vraiment remarquable. La réforme d'élevage y aurait commencé avec succès quand la mort surprit le fondateur, et l'*estancia* passa aux mains du *docteur Don Salvador M. del Carril,* président de la cour suprême nationale de justice, qui donna au raffinement de ses troupeaux une grande impulsion.

Un groupe pur *Lincoln* fut vite formé ainsi qu'un troupeau métis; ils furent soignés par le berger *Meyer*, dans la partie du champ dénommée *La Fabrica*, sans doute parce qu'il avait existé là une graisserie.

Ce troupeau *Lincoln* fut et est toujours remarquable; il

étendit ce sang aux alentours il y a douze ans. Dans les foires de *Lobos*, les représentants des troupeaux de *La Porteña* ont toujours été bien accueillis.

XX. — J'ai déjà parlé de la *Cavagne* « *El Bosquejo* », propriété de *M. Galarce*, à *Navarro*. Il se propose aussi d'y créer une *Cavagne* « *Lincoln* », et, dans ce but, il a importé un grand nombre de béliers et de brebis pur sang.

XXI. — J'arrive enfin à l'*estancia* ou *Cavagne* renommée de *Los Jagüeles*, propriété de *M. Ricardo Newton*, président de la *Société rurale argentine*.

M. Newton est un homme de travail, d'esprit préparé et essentiellement pratique. Ses longues lectures sur les élevages et l'agriculture, son expérience et sa ferme volonté au service de la réforme et du progrès rural lui ont assigné un poste élevé parmi nos éleveurs.

Sans être un écrivain de style, il a employé la simple prose qui s'inspire de l'éloquence de la vérité dans la défense des intérêts publics. Sa propagande date peut-être de vingt-cinq ans dans les revues spéciales, et dernièrement, sous l'administration du *docteur Dardo Rocha*, gouverneur de la province de Buenos Aires, il fut désigné pour faire le tour du monde et étudier dans les grands centres des deux hémisphères l'état actuel et l'avenir des industries rurales et agricoles. Dans cette honorable et utile expédition, l'érudit argentin, *Don Juan Llerena*, l'accompagnait, et le rapport, fruit de ce voyage, qui a été publié en onze volumes, est un vrai répertoire en matière agricole. Œuvre de compilation, d'exposition et d'observations personnelles, ce livre est de la plus grande utilité, mais il a un grave défaut, si le lecteur est un homme qui s'occupe exclusivement de culture : il est trop développé et trop surchargé de digressions et de tableaux descriptifs qui ne concordent pas avec l'objet principal.

M. Newton a donné, en outre, une série de conférences pour éclaircir des questions palpitantes relatives à l'élevage et il est, comme écrivain, comme conférencier et comme homme de travail une notabilité du progrès argentin.

Il est vrai qu'il descend d'une famille distinguée, d'origine industrielle, et que l'éloge que je lui dédie avec le plus grand plaisir s'adresse tout à la fois à son regretté père et à ses dignes frères.

En effet, la civilisation de nos champs doit beaucoup aux *Newton* et presque tout le monde l'ignore, car notre démocratie précoce n'estime que les mérites de l'homme d'épée ou de l'homme politique. *M. Eduardo Olivera* a écrit sur le père des *Newton* une biographie que je reproduis plus bas comme un hommage dédié à la mémoire du digne défunt.

« Le vice-président de la *Société rurale* était un de ces « hommes, si rares entre nous, qui ne vivaient que pour le « progrès de l'élevage et de l'industrie de notre pays et c'est « pour cela que nous allons, comme nous l'avons déjà dit, « essayer de le suivre dans sa vie utile et laborieuse.

« *M. Ricardo B. Newton* naquit à Londres le 15 mai « 1801 ; ses parents furent *M. Richard Newton* et *Mrs. Sarah* « *Whiffen;* élevé dans cette même ville au collège national « appelé *Blue Coat School* jusqu'à la fin de son éducation, « il entra, en 1818, comme employé dans la maison de com- « merce de *M. William Palmer* où il resta jusqu'en 1819, « époque où son père le fit sortir de cette maison pour qu'il « vînt le rejoindre à Buenos Aires où il se trouvait alors; il « le plaça chez *MM. Gibbson and C* .

« Il ne fallut pas longtemps au jeune *Newton* pour « démontrer sa capacité aux affaires, ce que remarquèrent « *MM. Gibbson* et ce qui les engagea à l'utiliser en établis- « sant *Newton* à la *Bajada de Santa Fé*, avec un magasin « d'articles anglais, qu'ils mirent sous sa direction.

« Là son œil pénétrant et observateur vit bien vite la « destruction que l'on faisait des loutres dans l'*Entre Rios* « afin de sauver les récoltes, et qu'on laissait perdre com- « plètement les riches et utiles fourrures de ces rongeurs.

« Il écrivit aussitôt à ses commettants de Buenos Aires « et reçut l'autorisation immédiate de réunir ces fourrures, « créant ainsi une industrie avantageuse pour le prolétaire « des provinces du littoral.

« Les preuves journalières que *Newton* donnait à ses « protecteurs de sa capacité et de son jugement pratique « le firent rappeler à Buenos Aires et placer à la tête de « l'*estancia* de *Monte Grande* appartenant à *MM. Gibb-* « *son.*

« De là il passa au *Tuyu*, dans une propriété achetée « par *MM. Gibbson* et, cette même maison ayant acheté en « 1826, l'*estancia* « *San Borombon* », il fut obligé de revenir « pour se mettre à la tête de cette nouvelle acquisition de la « maison *Gibbson.*

« Pendant qu'il administrait cette *estancia*, il se maria « avec *Mme Maria Vazquez.*

« Il continua à rester à la tête des établissements de « *MM. Gibbson*, jusqu'en 1834; la société s'étant dissoute, « il acheta quatre lieues de l'*estancia* « *San Borombon* », se « consacra spécialement à l'élevage et à l'amélioration de la « race ovine.

« C'est depuis cette époque que *Newton* se vit en mesure « de démontrer pratiquement tout ce dont était capable « son esprit créateur, en vue des profits de l'agriculture et « de l'élevage de sa nouvelle patrie.

« En 1838, le prix des troupeaux était descendu à sa « dernière expression. Il étudie alors les marchés européens, « voit que les prix qu'y sont payés nos produits, lui per- « mettent l'établissement d'une fabrique pour en profiter,

« et il n'hésite pas un moment à commencer le travail dans « une petite graisserie à vapeur.

« Il observe en même temps que nos laines étaient refu- « sées en Angleterre, faute de conditionnement et à cause « des immondices qu'elles contenaient. Il commence alors à « faire le lavage de ses troupeaux, il établit dans son « *estancia*, une presse pour les emballer, ce qui lui per- « met de les envoyer jusqu'aux marchés étrangers, en par- « faites conditions.

« Aujourd'hui que le progrès a pris le dessus, dans nos « campagnes, il n'y aurait aucun avantage à l'introduction « de semblables innovations, mais alors c'était une grande « preuve de toute la force de volonté et d'esprit de progrès « qui animait *Newton*, alors que tous les habitants aban- « donnaient les champs avec horreur, depuis qu'ils y trem- « blaient pour leur vie même, et que la propriété était un « crime pour celui qui n'appartenait pas au cercle funeste « du tyran *Rosas*.

« Toujours préoccupé de l'amélioration de nos richesses « qui perdaient du terrain depuis la disparition de Sheridan « et de Harrat, ces grands pionniers du progrès rural, il « introduisit, en 1840, quand les provinces et la Répu- « blique étaient en proie à la guerre civile, un troupeau « de 10 brebis et 2 béliers de race *saxonne-électorale*.

« Comme si l'observation lui eût démontré qu'il suivait « une fausse route dans l'amélioration de ses troupeaux, « depuis que le monde fabricant se préoccupait peu de la « finesse de la laine, mais bien de sa longueur et de sa « résistance, il croise, en 1853, son troupeau type qui, à « cette époque, comptait 300 têtes, avec du sang Negrete, « donnant ainsi à ses laines de la longueur et de la vigueur, « et un grand rendement à la toison.

« Dans tous les départements de son *estancia*, on recon-

« naît le génie progressiste de *Newton*. Ses brebis une fois « améliorées, il devait aussi se préoccuper de l'espèce « bovine; c'est ce qu'il fit en introduisant la race anglaise « de *Durham*, au moyen de laquelle il augmenta considéra- « blement le rendement en suif et en graisse joint à la « précocité, signe distinctif de cette race, qui permet à « l'éleveur de réaliser son capital en dix-huit mois, quand « avec les races du pays il lui faut attendre deux ans et demi.

« En 1844 il était revenu à la mère patrie, dans le « but d'y faire élever ses deux fils aînés, et comme l'idée « constante de sa vie — le progrès de sa patrie adoptive « — ne l'abandonnait jamais, il visitait avec ses fils les « étonnantes mines de charbon du *Yorkshire* où le capital « et les machines ont fait, joints au génie anglais, des « prodiges de travail et d'art.

« De là, il passe au parc du comte de *Fitzwilliams* « pour montrer à ses fils tout ce que peut faire l'homme « riche, quand il emploie sa fortune aux bénéfices de ses « concitoyens et de son pays, ce que fait, à de très rares « exceptions près, la noblesse anglaise, toujours à la tête de « tout progrès et de toute amélioration sociale.

« En parcourant ce parc, la clôture en fil de fer d'un « pré où paissaient quelques cerfs, appela son attention. « Immédiatement il comprit toute l'importance qu'aurait « une clôture de ce genre, dans un pays comme le nôtre « où le bois est si rare et où les animaux paissent en liberté « et sans gardien. Dès lors était résolu le problème qui « l'avait tant préoccupé : trouver un moyen de garantir les « bois qu'il plantait contre les invasions des troupeaux qui « erraient dans nos prairies.

« Sorti du parc, il s'adresse immédiatement à un fabri- « cant et ordonne la préparation d'une grande quantité de « fil de fer avec les divers pieux correspondants, en même

« métal. Il s'embarqua pour Buenos Aires, avec l'impor-
« tante découverte qu'il avait faite dans le parc du comte
« de *Fitzwilliams*, et il commença par clôturer le grand
« jardin de son *estancia* de *San Borombon* ainsi que deux
« bois qu'il possédait autour de deux *puestos* (fermes), dans
« cette même *estancia*. Dès lors, son activité redouble.
« *Newton* avait trouvé le moyen de garantir les bois contre
« les invasions des troupeaux et, par conséquent, l'adoption
» en était déjà assurée dans toute la République. Il agrandit
« les bois de tous les *puestos* de son *estancia*, il établit des
« enclos en fil de fer et en planches de sapin, faisant de
« grandes commandes aux fabriques anglaises, non seule-
« ment pour lui, mais encore pour beaucoup de ses amis.

« De manière que l'on doit à *Newton* cette importante
« innovation, ainsi que beaucoup de progrès dont l'industrie
« rurale devrait lui être reconnaissante. Aussitôt qu'il fut
« possible de clôturer les prairies d'une manière rapide et
« bon marché, la prospérité devint une vérité parmi nous;
« la subdivision des terrains fut possible, et leur culture
« devint facile et sûre, dès que les troupeaux ne pouvaient
« plus les envahir.

« Alors on put planter des haies vives à l'abri des clôtures
« de fil de fer et non de fossés — système coûteux et ineffi-
« cace — qui s'éboulent dans nos terrains mouvants et sans
« consistance.

« Ses premières plantations étant assurées, *Newton*
« introduit sans retard, d'Europe et des États-Unis, toutes
« sortes d'arbres forestiers, d'ornement et de haies.

« Malgré toutes les innovations qu'il faisait dans le
« pays, et les améliorations dont il était le promoteur, jamais
« il n'eut l'idée de les monopoliser, car il était l'ennemi
« irréconciliable de tout privilège, de toute tendance à ce
« que les bienfaits du progrès ne se répandissent pas dans

« toutes les classes sociales. Je l'ai entendu soutenir ces « idées avec chaleur à propos de l'entreprise pour la fabri- « cation de l'extrait de viande, et ce fut un des motifs sur « lesquels il s'appuyait pour refuser sa protection à la pré- « paration des viandes fraîches, à la tête de laquelle se « trouvait *M. Georges.*

« En 1855, il revint en Angleterre et laissa au *Collège* « *agricole de Cirencester* quelques-uns de ses fils, puis il « retourna à Buenos Aires pour y continuer ses travaux avec « toute la chaleur et toute la générosité dont son âme était « capable. Pendant ce voyage il avait visité la *Bergerie* « *impériale de Rambouillet* et, se souvenant de la longueur « du brin et du peu de rendement de ses troupeaux de race « Électorale, il avait compris immédiatement la convenance « qu'il y aurait à les croiser avec le sang *Rambouillet* et, « dès qu'il avait conçu cette idée, sans aucune hésitation, « comme toujours, il avait acheté un petit troupeau *Ram-* « *bouillet*, qu'il introduisit en 1856 dans son *estancia* et dont « ses troupeaux retirèrent un grand avantage par l'augmen- « tation du rendement en laine ainsi que de la longueur et « de la vigueur du brin.

« En 1863, il retourne en Angleterre et en ramène un « troupeau de béliers et de brebis de la belle race *Lincoln* « qu'il croise avec les *Romney-Marsh* que son fils aîné « avait introduits du même pays en 1858.

« La colonisation de nos plaines au moyen de la popu- « lation anglaise ne lui doit pas moins; en effet il fit venir « un grand nombre de familles à ses frais et leur donna le « foyer et l'aisance en même temps que la richesse, fruit du « travail laborieux, dans sa patrie adoptive.

« En 1866, on parle de créer la *Société rurale* et il est « un des premiers à s'intéresser à sa fondation; il assiste à « toutes nos réunions, prend une part active à la rédaction

« du règlement, est un des plus enthousiastes défenseurs, et « aida de tous ses efforts, comme vice-président, à ce que « cette association fût une réalité et rendît de grands services « au pays dont *Newton* fut un des premiers à comprendre « le grand avenir. »

Les fils de *Newton* honorent la digne mémoire de leur père et respectent ses traditions de travail, de réforme et de progrès, comme je l'ai dit plus haut en parlant de l'aîné d'entre eux.

Ce dernier est propriétaire de l'établissement *Los Jagüeles*, situé à *Chascomus* à trois heures de la capitale de la République, où de nombreux et spéciaux troupeaux fins attirent les acheteurs aux foires annuelles.

M. Newton a concouru à toutes nos expositions rurales où il a toujours obtenu des récompenses et des distinctions satisfaisantes, et son élevage *Lincoln* ancien, fixe et bien soigné, est une source de richesse pour les éleveurs.

XXII. — Je dois recommander la célèbre *Cavagne* « *Las Rosas* » de *M. Guillermo Kemmis*, établissement modèle et le premier de la province de Santa Fé, où il est situé, département de *Cañada de Gomez*.

C'est là que cet habile et intelligent éleveur a créé un troupeau *Lincoln* et un autre *Oxforshiredown*, servant ainsi les intérêts de sa propre *estancia* et fournissant aux alentours le sang améliorateur.

Les béliers et les brebis de souche ont été introduits d'Angleterre et *M. Kemmis* a démontré qu'il savait conserver et améliorer les éléments importés.

Chapitre VIII

BUT DES ÉLEVEURS

SOMMAIRE : Premières idées. — Infusion de sang Electoral. — Défauts. — Eleveurs de laine fine. — Ce qui convient au pays. — Réaction. — Le sang Negrete. — Ses résultats. — Nouveaux horizons. — Adoption du mérinos Rambouillet pour la production de laine et de viande. — Hauts prix. — Toisons de 1838. — *Cavagne* de *Benavente*. — Paroles de *Hannah*. — Chute de *Rosas*. — Horizons définis. — Eleveurs méritants. — Buts actuels. — Classification des troupeaux. — Eleveurs d'animaux à laine et à viande, à viande seule, à laine seule, de mélange de races. — Discussion de ces tendances. — Energique condamnation des destructeurs des troupeaux mérinos. — Ignorance. — Danger public. — Opinion de *MM. Olivera, Loxano, Gibbson, Excurra, Aguirre, Senillosa* et autres. — Criterium rationnel pour adopter une race quelconque. — Urgence d'empêcher de nouvelles erreurs. — Remarquables opinions de *Steiger*, *Mass* et *Bohn* sur la destruction de la laine mérinos en Allemagne et sur l'avenir de la République Argentine. — Le trésor du sang mérinos. — Sang anglais. — Discussion de détails — Toisons plissées. — Toisons lisses. — Diverses opinions. — Résultats. — Résumés. — Statistique d'importation de reproducteurs. — Ce qu'elle enseigne. — Prédominance de reproducteurs allemands et anglais. — Distribution de ces reproducteurs dans la République. — Importations dangereuses.

L'exposition historique de ce livre démontre que la première impulsion des éleveurs tendait à raffiner la laine des brebis de type indigène pour l'introduire sur les marchés européens. Par conséquent les premiers troupeaux arrivés à Buenos Aires étaient principalement allemands de Saxe où l'*Électeur* avait implanté et conservé le plus noble sang du mérinos espagnol, *Escorial* et *Infantado*, producteur de laine extra-fine.

Mais le croisement de la race *pampa* rustique, au corps

et à la taille développés, avec la race saxonne, avait sacrifié le volume de l'animal, la longueur de la laine et le poids de la toison à la finesse du brin et nos troupeaux commençaient à présenter le type irrégulier, petit, faible et efféminé de l'*Électoral*.

Ce croisement n'obéissait pas, d'un autre côté, à une direction scientifique, et il y avait des éleveurs qui payaient 60 piastres fortes un reproducteur saxon, pris à bord, n'ayant pas encore de dents. C'était le rebut des bergeries européennes qu'on importait.

Ce système aurait pu convenir aux producteurs de laine voisins des centres industriels de l'Europe, mais il ne convenait pas aux éleveurs argentins, placés à des milliers de lieues de distance par navire à voiles des marchés consommateurs, et enracinés dans un pays où le rare développement des cultures forçait les populations à la consommation sans mesure de la viande. Ces idées furent comprises après quinze ans d'essais du type *Électoral*, et les éleveurs les plus remarquables, comme *Sheridan*, *Harrat*, *Hannah*, *Olivera*, *Stegman*, *Martinez de Hoz*, *Newton* et autres, commencèrent, dès 1838, à introduire des reproducteurs allemands et français, principalement de la variété *Negrete* qui réunit au plus grand volume et à la noblesse[1] de la toison un corps plus fort sans être plus volumineux et d'une conformation plus symétrique.

En 1837, *Sheridan* obtint un lot de brebis et de béliers

---

1. Entendant par noblesse de la toison un ensemble des qualités de la laine, à savoir : Frisée, douce et soyeuse au toucher, couleur uniforme et vigoureuse, élasticité, longueur proportionnelle à la variété ou sous-race et la finesse accompagnant ces éléments, une laine peut être noble sans être l'idéal de la finesse. La finesse, sans les caractères généraux d'une bonne nature, ne constitue pas à elle seule la noblesse de la toison. En certains cas on peut lui préférer une laine moins fine mais possédant un plus grand ensemble d'autres qualités.

Negrete d'Allemagne. *Hannah*, qui les reçut, dit : « Je me « souviens très bien que les bergers allemands qui sont « arrivés en 1837 restèrent surpris de la taille des béliers et « des brebis mérinos qu'ils trouvèrent à l'*estancia*. »

En 1838, la *Cavagne* de *Sheridan* et *Harrat* produisait des brebis de 6 et 7 livres de toison et des béliers de 10 et 12 livres, poids très élevés, surtout si l'on se souvient que dix ans auparavant les brebis donnaient 2 livres 1/2 de laine.

Peu d'années de croisement du métis et du créole avec le *Negrete* suffirent pour ouvrir de nouveaux horizons à l'activité des éleveurs, déjà animés de la conviction qu'il était possible d'obtenir une toison plus épaisse et plus noble avec une forte taille abondante en viande.

En 1845, ces idées flottaient dans l'atmosphère argentine et les reproducteurs *Rambouillet* arrivaient fréquemment, parfaisant l'évolution, et donnant à nos troupeaux un développement en volume et en toison qui leur a valu une réputation très méritée. Pour ces reproducteurs, parmi lesquels il y en avait de remarquables, on paya depuis 15 £. jusqu'à 150 et 200 £.

En 1849, un Argentin travailleur et sagace, *Don Manuel Benavente*, de *Quilmes*, formait, comme je l'ai dit plus haut, la *Cavagne* modèle à la *Cañada de Gaete*, dont la prospérité est arrivée jusqu'à nos jours, dans le but d'y élever de préférence le type *Rambouillet*. On a dit avec raison que le succès de ce compatriote fut très surprenant, car, sans préparation scientifique et sans avoir parcouru les bergeries européennes, il trouva dans son esprit observateur les ressources nécessaires pour fonder et développer un établissement remarquable par ses résultats et ses installations.

Hannah, qui avait passé successivement du *Saxon* au *Negrete*, se décida à la fin pour le *Rambouillet* des diffé-

rentes familles (Impériale et Gilbert, etc.) et, en 1859, il faisait connaître les résultats de son travail en ces termes éloquents : « L'élevage Rambouillet a servi à fortifier la « race et à lui donner une toison plus épaisse et plus lourde. « J'ai eu des béliers de cet élevage qui produisaient jusqu'à « 22 livres de toison (laine en suint) et dont le poids vif était « de 236 livres. Leur laine est moins fine que la saxonne et « cependant il y a des animaux de race *Rambouillet* dont « la finesse de laine est admirable. »

A la chute de la tyrannie de *Rosas*, en 1852, quand les horizons de la civilisation argentine devinrent plus clairs et que les industries et les capitaux commencèrent à entrer dans une nouvelle phase économique dans le *Rio de la Plata*, le problème difficile de l'élevage des races ovines les plus convenables au pays était résolu. L'ingénieur *Pellegrini* écrivait en 1853: « Sans rien ôter au mérite des « autres éleveurs de mérinos, parmi lesquels nous sommes « heureux de citer les membres de la *Sociedad Pastoril:* « *MM. White*, *Poucel, Mac Clymon*, *Halbach*, *Bell*, « *Arana*, *Dick, Miller*, *Hannah*, *Bishop*, *Diaz Velez*, « *Flint*, *Gowland*, *Miro*, *Dorrego, Perez Mendoza,* etc., « nous pouvons dire que *Don Juan Harrat* et *Don* « *Claudio Stegman*, pour s'être convaincus les premiers « que, dans un pays comme le nôtre, il est convenable « d'élever une race ovine de grande taille et de beaucoup « de laine, ont rendu un immense service à ce pays en « fixant définitivement la position qu'il doit occuper dans « cette branche de la production. »

Le pays a continué dans cette voie et si l'on observe le type général des troupeaux argentins, le but des éleveurs peut se classer en quatre groupes : 1° Producteurs de laine et de viande; 2° Producteurs de viande ou races anglaises; 3° Producteurs de laine fine; 4° Destructeurs de races à laine

et de races anglaises par des mélanges sans raison d'être.

Les troupeaux producteurs de viande et de laine ont pour base une constante infusion de sang *Rambouillet,* c'est-à-dire des différentes bergeries de France et d'Allemagne. Ces troupeaux acclimatés principalement à Buenos Aires et en partie à *Santa Fé* et à *Entre Rios*, forment la somme la plus élevée dans la statistique ovine et les plus remarquables *Cavagnes* du pays ont pour but de produire des reproducteurs qui joignent à une grande taille une toison noble et bien fournie.

Les troupeaux producteurs de viande avec une laine inférieure, longue, cassante et légère, viennent en second lieu comme importance numérique et ils ont pour base le croisement des races du pays et du métis mérinos avec les béliers et les brebis à face blanche et noire d'Angleterre : les *Leicester*, les *Costwoold,* les *Lincoln,* les *Romney-Marsh,* les *Rockeman,* les *Southdown,* les *Oxforshiredown,* les *Hampshiredown,* les *Dorset* et les *Shropshiredown*. Dans quelques régions éloignées, la race *pampa* est encore élevée.

Je m'explique qu'un propriétaire de troupeaux mérinos dont le champ s'est transformé en perdant ses fourrages tendres, comme c'est le cas en ce moment dans l'ouest de Buenos Aires, ou qui est obligé de peupler un champ primitif, je m'explique, dis-je, qu'il fasse un croisement en recherchant la plus grande rusticité et la plus grande résistance des animaux sans sacrifier sa rente : la laine. C'est un cas où l'on se décide à perdre la partie pour sauver le tout. Mais le faire par plaisir et par système, en oubliant que les races à laine et à viande donnent à elles seules le plus haut rendement en matière d'espèce ovine, ou qu'il est nécessaire de cultiver les races à viande sans mélange, c'est là tomber dans une erreur dont l'Allemagne se repent profondément, car on y sacrifie la race mérinos aux convenances transitoires

de la consommation et les résultats furent désastreux. La République Argentine en profite maintenant et ses laines occupent dans l'industrie européenne le vide produit par l'imprévision des éleveurs techniques.

Heureusement je n'ai pas rencontré de *cavagniste* distingué qui ait eu pour programme celui des routiniers.

MM. Olivera Hermanos, qui ont fait époque dans la matière, sont franchement producteurs de mérinos à laine et à viande et n'ont jamais eu l'idée de former un type hybride en croisant le *Leicester* ou le *Hampshiredown* avec le *Negrete* de leur ancienne *cavagne* liquidée, ou avec le *Rambouillet* de la postérieure.

Les *Gibbson* et les *Ezcurra* se sont maintenus invariablement dans la ligne productrice de viande sans avoir la velléité de rechercher plus de prix pour la laine par une infusion de sang *Rambouillet* ou *Negrete*.

M. Manuel Aguirre me disait dans sa lettre : « Le but « que je me propose est d'arriver au plus haut degré de « noblesse dans la laine : je suis *lainier*. » Et il l'est sans transactions, sans mêler la question du volume à son objectif : il est l'admirateur et le partisan des béliers de *Kentzlin* !

Le savant *M. Felipe Senillosa* m'écrit dans les termes suivants :

« Quand, par la mort de notre père, nous nous chargeà- « mes de la direction des *estancias*, en 1858, il n'y avait que « quelques milliers de brebis dont quelques-unes du pays et « la plus grande partie métisses.

« Dès lors nous commençâmes leur amélioration avec « constance en nous servant de béliers *mérinos Negrete* de la « fameuse *Cavagne* « *Los Poronguitos* » de *Stegman*. Mais ce « qui favorisa le plus le rapide progrès de cet élevage fut la « sélection. Tous les ans on séparait des troupeaux ce qu'il « y avait de moins fin et de plus défectueux et on le réunis-

« sait en un lot qu'on vendait facilement parce que l'abon-
« dance n'était pas encore arrivée par le rapide accroisse-
« ment de l'espèce.

« Quand la baisse des prix se prononça en 1865 et que
« les champs appropriés à l'élevage de la brebis firent
« défaut, on commença à tuer dans les graisseries et, comme
« l'espèce était si dédaignée, les grands propriétaires d'ani-
« maux, en général, firent peu de cas du raffinement et
« remirent sans réserve les brebis entre les mains des contre-
« maîtres de ces établissements.

« Nous autres, comprenant qu'il se produirait un chan-
« gement favorable, nous établîmes, pour éviter la dégéné-
« ration, une graisserie au *Venado* et nous pûmes bénéficier
« de tout ce qu'il y avait de vieux et de défectueux; par suite,
« la sélection augmenta. Aussi, lors de la réaction, nous
« trouvions-nous avec des troupeaux aussi bons, et peut-être
« meilleurs, que ceux des établissements qui, en 1864, étaient
« en première ligne.

« Depuis 1858 jusqu'à 1869, le raffinement fut cherché
« au moyen du *mérinos Negrete*, suivant en cela la généra-
« lité.

« Après nous nous décidâmes pour le *Rambouillet*,
« parce que nous considérâmes que, bien que les laines
« extra-fines eussent toujours leur mérite, leur production
« n'était pas économique. La laine *Negrete* est connue par
« sa grande quantité de suint d'où il résulte qu'elle donne
« peu de rendement net.

« Nos deux *Cavagnes* sont actuellement de race *Ram-*
« *bouillet* pure, c'est-à-dire de la *Bergerie Nationale de*
« *France*.

« Nous lui avons donné la préférence parce qu'elle joint
« à un volume et à un poids moyens entre les races de
« laine inférieure et les saxonnes une finesse suffisante pour

« les tissus les plus nécessaires et les plus généraux, réunie « à une frisure et à une élasticité fort appréciées des fabri- « cants.

« On a dit, avec raison peut-être, que la grande taille « du mérinos Rambouillet est due à l'amélioration. Nous « croyons qu'elle est due à la constante sélection.

« *Gilbert* disait, en 1798, que les grains n'entraient dans « la ration des animaux qu'à certaines époques de l'année.

« Plus tard on augmenta l'alimentation et l'usage des « grains et des fourrages se fit plus général; mais il y a « longtemps (depuis 1845) que le régime à *Rambouillet* est « fixe. Grâce à cela et à la sélection pour la finesse de la « laine, il s'est opéré une diminution du poids vif du produit « des animaux et une considérable augmentation du produit « de la laine, plus grande même si on la compare au poids « des animaux.

« Ces conditions de la race sont déjà normales, nous ne « croyons pas que cet avantage soit l'apanage de certains « reproducteurs appartenant à des races en formation qu'on « importe depuis quelque temps. D'autre part, ceux qui « dirigent la *Bergerie nationale*, établissement de l'État, « sont obligés de rendre publics leurs procédés comme les « faits observés.

« Des bergeries allemandes qui nous envoient leurs grands « béliers, que savons-nous? Connaissons-nous quels ont été « les moyens dont elles se sont servies pour obtenir tant de « volume? Les croisements n'y sont-ils pour rien? S'il en « est ainsi, il est clair que c'est au moyen de la sélection et « d'une alimentation excessivement substantielle qu'on y est « parvenu. Nous inclinons à penser qu'il doit y avoir un « peu de tout cela car, sans croisement, il leur eût fallu « beaucoup plus de temps pour arriver à ces résultats dont « on peut dire qu'ils dépassent et forcent la nature.

« Nous disons cela parce que nous croyons convenable « que cette question soit élucidée avec tous les renseigne- « ments possibles, en vue de ce qu'une erreur ou une trom- « perie en l'espèce peut être fort nuisible à la production « du pays.

« Le *Rambouillet* national, de taille moyenne, pâture en « moins de temps que les susnommés *Rambouillet* d'Alle- « magne et les fourrages ras lui suffisent, ce qui augmente « sa résistance aux époques de pénurie. De ce fait, il est « possible d'avoir un plus grand nombre de métis *Rambouillet* « dans un espace déterminé sans préjudice pour les bêtes « proprement dites à viande de l'espèce bovine qui s'ali- « mentent des hauts fourrages.

« Pour en finir de ce qui se rapporte à votre question au « sujet des races de choix, nous dirons que les troupeaux « ordinaires, grâce aux *Rambouillet* et à la sélection, nous « donnent dans l'*estancia* « *San Felipe* », année moyenne, « 6 livres et jusqu'à 620 livres de laine par tête sur un « chiffre de 40.000 têtes que nous avons.

« Le *Venado* produit moins de laine, ce qui s'explique « par une plus grande finesse que l'on a recherchée dans « ses troupeaux au commencement (de 1858 à 1869) et par « la dégénération survenue dans la qualité des fourrages « pour avoir rechargé les prairies en brebis et n'y avoir « gardé que peu de vaches.

« Les laines de ces établissements ont obtenu, depuis « quelques années, les meilleurs prix, à l'exception de celles « de la *Magdalena* et d'autres régions de faible rendement.

« Les moutons de boucherie ont atteint à des prix qui « varient selon les époques entre 2 piastres monnaie natio- « nale et 2.90 vendus ici.

« Le poids de nos béliers *Rambouillet*, ainsi qu'on peut « le voir aux pages 260 et 261 de la *Revista Popular de la*

« *Exposicion Rural Internacional*, est de 125 à 220 livres, « animaux de un et deux ans, et les brebis du même âge « donnent de 90 à 120 livres. Les poids généraux pris à la « *Cavagne* « *El Venado* » accusent un terme moyen de « 169 livres pour les béliers.

« Ayant pleine confiance dans le choix de la race par les « résultats obtenus, nous continuerons à soutenir le type « actuel sans oublier jamais la frisure et l'élasticité de la « laine, conditions de grande importance pour obtenir de « bons tissus; nous avons confiance également en l'avenir « des laines fines parce qu'on peut les produire seulement « ici et en Australie. Les pays trop peuplés, ne pouvant « entrer en concurrence économique avec ces deux pays, « producteurs de laines fines, doivent forcément rechercher « la production de la viande principalement. D'ailleurs, la « mode revient à l'usage des étoffes fines. »

A la suite de ces érudites informations, je dois ajouter que *MM. Senillosa Hermanos* sont aussi éleveurs de *Lincoln* mais conservent à l'état pur les deux courants de leur féconde activité.

M. Lozano marche à la poursuite de buts déterminés comme il le dit ainsi : « L'objectif que je me suis proposé « est d'obtenir un animal bien développé, de grande taille « régulière, de laine fine et abondante, de bonne qualité et « de poids élevé tant pour l'animal que pour la toison.

« J'ai pesé plusieurs fois les bêtes que j'envoie aux « enchères et elles m'ont donné un minimum de 78 livres, un « maximum de 250, un lot de 20 béliers pesant en moyenne « 240 livres. Cette année le bélier 840, envoyé à l'exposition-« foire de *Mercedes*, y a pesé 262 livres.

« Je ne puis connaître le poids des toisons des béliers que « je vends par la raison que ce sont les acheteurs qui les « tondent ; mais cette année j'ai eu l'occasion de voir tondre

« quelques béliers que m'a achetés l'année dernière mon « ami *Don Manuel J. Aguirre*, lesquels n'avaient que dix « mois de laine et ont donné de 20 à 23 livres, après la « monte. Le troupeau que j'ai soin de peser tous les jours, « me donne de 10 à 22 livres, ce dernier poids pour peu « d'animaux.

« Avec le *Negrete* je me propose de produire un animal « de laine fine, noble, d'un caractère bien prononcé, assez « serrée, de beaucoup de corps et d'une taille moyenne. Je « sais par quelques éleveurs qui ont acheté de mes béliers « qu'ils ont obtenu jusqu'à 30 livres et d'autres seulement 18. « Mon troupeau Negrete donne de 9 à 20 livres par brebis. »

Ces opinions et ces fermes tendances d'éleveurs dont quelques-uns marchent en tête du marché, démontrent l'erreur économique et scientifique que commettent beaucoup de nos *estancieros* en sacrifiant leurs laines pour une chimère, puisqu'il est évident qu'il n'est pas incompatible d'obtenir la noblesse de la laine sur des mérinos de 262 livres poids vif, comme ceux de *Lozano*.

Les éleveurs ne peuvent atteindre des résultats satisfaisants, s'ils ne conforment pas leurs actes à un raisonnement rationnel. A cet égard, il faut adopter la race qui convienne le mieux à la qualité du champ comme au climat et non ce qui plaît le plus aux yeux et à nos théories.

En conséquence, l'éleveur de mérinos doit méditer beaucoup avant d'embrasser cette exploitation et ensuite y employer toutes ses ressources et sa constance sans mélange ni réticences : c'est ainsi qu'on arrive aux grands succès. C'est aussi par cette même voie que les éleveurs de races anglaises sont arrivés à exhausser le volume de leurs machines à produire de la viande.

Je considère urgente la divulgation de ces idées pour détruire des erreurs doublement funestes à l'intérêt privé

comme à l'intérêt public et je vais appuyer cette opinion de celle de quelques éleveurs allemands renommés.

Le *cavagniste Steiger* écrivait à *M. Lozano*, le 25 juillet 1886, ce qui suit : « Heureusement les prix des laines « ont beaucoup monté et il y a apparence pour cela que « les *cavagnistes* se décideront à acheter beaucoup de « béliers. J'ai parlé dernièrement aux divers grands fabri- « cants de ce pays qui ont envoyé des agents spéciaux à « Buenos Aires pour y acheter la laine dont ils ont besoin, « et ils m'ont communiqué qu'aujourd'hui ils achètent de « préférence les laines de cette provenance.

« En Allemagne un grand nombre de *cavagnistes* (qui « n'élèvent que des moutons de boucherie) ont fait descendre « les prix de la laine, par le fait d'avoir introduit le sang « anglais dans leurs troupeaux de mérinos dont personne ne « veut acheter la laine croisée.

« Les fabricants payent en conséquence de moindres prix « pour les laines, parce qu'ils savent parfaitement que les « sud-américaines *sont restées mérinos pur*, tandis que « celles de ce pays n'offrent pas toujours de *garanties*.

« J'ai prévenu plusieurs fois les éleveurs d'ici de ne pas « altérer leurs laines, par des croisements avec des béliers « anglais ou d'autres animaux communs. Maintenant que « les fabricants ont perdu confiance dans ces laines, les sus- « dits éleveurs sont convaincus que mon troupeau ne peut « produire assez de béliers pour suffire à la demande qu'on « m'en fait, afin de pouvoir corriger les fautes commises. »

Le directeur de la fameuse bergerie Negrete de *Kentzlin*, *M. Mass*, écrivait au même éleveur argentin, à la date du 21 octobre 1885, ce qui suit : « Ici, en Allemagne, « les temps actuels sont durs pour les agronomes. Les « grains sont à bas prix et les détenteurs de grosses laines « ne trouvent pas d'acheteurs. Ce dernier point me favorise.

« Cela m'a procuré beaucoup de demandes de béliers.

« Il n'est pas douteux que les Allemands n'aient commis « la légèreté de laisser perdre leurs bonnes laines par l'in- « troduction du sang anglais. Les propriétaires de ces ber- « geries ont fait de mauvaises affaires cette année, car ils « n'ont pas vendu un seul animal.

« Le discrédit de la laine allemande a favorisé la sud- « américaine et c'est pour cela que nos laines sont recher- « chées et obtiennent de bons prix.

« On parle d'imposer des droits d'entrée sur les laines, « ce que je n'approuve ni ne crois réalisable; mais cepen- « dant *je conseille aux éleveurs sud-américains de ne pas « laisser perdre leurs laines par de mauvais reproducteurs.* La « réputation se perd bien vite et je le dis avec d'autant plus « de raison, que les Allemands aujourd'hui travaillent fort à « regagner la leur. »

Le *cavagniste* distingué, aujourd'hui retiré et professeur d'agronomie, *M. Bohn*, écrivait aussi à *M. Lozano*, le 10 mars 1885, dans les termes suivants :

« Je regrette on ne peut plus que vous n'ayez pas été « satisfait de mon dernier envoi, car j'étais complètement « convaincu de vous avoir remis de véritables types pour « les diverses castes de l'Amérique du Sud.

« Après avoir visité en compagnie de *Blaeschke* (le « berger de *Lozano*) pendant un mois les principales ber- « geries d'Allemagne, me rendant compte ainsi des vues et « opinions du susdit *Blaeschke*, je restai convaincu de « n'avoir pas choisi les animaux les plus convenables à vos « besoins, mais je ne puis croire que les exigences aussi « fortement accentuées de *Blaeschke* soient les seules justes « dans votre pays, et j'ai demandé leur opinion à nos « éleveurs les plus réputés, tels que *Mass*, *von Homeyer*, « *Kayser* et autres.

« *Blaeschke* s'appuie, pour l'élève des brebis en Alle-
« magne, sur des opinions qu'on reconnaissait justes, il y a
« trente ans, mais que depuis lors on a abandonnées comme
« étant entièrement erronées. Il exige avant tout que la
« laine ait beaucoup de suint. J'admets que (comme dans la
« Russie méridionale) les fortes chaleurs de votre pays et la
« circonstance que vos brebis restent exposées à l'air libre
« toute l'année exigent la présence d'un peu plus de suint
« que pour notre climat (où nous gardons en outre nos
« brebis à l'abri), afin de former une couche plus solide
« par l'oxydation de la sueur et de la boue à la superficie
« de la toison qui résiste plus à la terre; mais, malgré tout,
« cette sueur ne doit pas être en trop grande proportion et
« moins encore doit-on la *cultiver;* puis, ensuite, cette
« couche doit être de nature très légère et facile à dis-
« soudre; je ne puis m'associer à la théorie de *Blaeschke*
« qui dit :

« — Nous tondons là-bas avec la laine noire en dessus
« et la sueur et la boue donnent un plus grand poids.

« Cette opinion était fort généralisée en Allemagne, il y
« a trente ans et plus, même pour la laine lavée avant la
« tonte, mais nos fabricants et négociants en laine renon-
« cèrent bien vite à payer comme laine cette matière fort
« pesante et ils firent dès lors baisser *on ne peut plus* à leur
« avantage les prix des laines de cette catégorie appelées
« *pesantes*. L'éleveur allemand doit donc s'attacher à pro-
« duire une laine très légère. Peut-être les négociants de
« votre ville auront-ils déjà reconnu la justesse de cela.

« De toute façon ils le reconnaîtront bien vite et ne man-
« queront pas d'y conformer leurs opérations. Les cas ne
« sont pas rares où l'on voit nos fabricants, acheteurs de
« laine dans ces terres transatlantiques, dire que la laine de
« la Plata est très bonne, mais qu'elle a l'inconvénient

« d'être *trop chargée*, c'est-à-dire que la couche de sueur « et de boue est trop forte.

« *Blaeschke* exige en outre des animaux *fort plissés*. « Ils doivent, tout au moins, avoir des plis au cou, à la « poitrine et une fleur à la queue. J'admets la justesse de « la théorie qui veut qu'un certain nombre de plis laisse « présumer l'existence d'une laine plus épaisse; mais, selon « nos idées et d'après notre expérience, ces plis doivent « seulement exister dans le *jeune agneau*, répandus sur « tout le corps et sous la forme très délicate qui s'appelle « *ver de terre;* chez l'agneau *déjà gr nd*, ils se perdent « dans la toison, ne peuvent s'apercevoir à première vue « mais seulement en divisant la laine jusqu'à découvrir « l'épiderme. Nous appelons cela *épiderme replié*. Les « grands plis sont généralement l'indice d'un épiderme « gras, spongieux et l'alimentation des brebis qui en « sont pourvues est très difficile et fastidieuse sans compter « que l'animal produit une laine débile et comme macérée.

« Les Allemands autrefois se sont totalement trompés à « cet égard mais ils se sont corrigés après avoir eu à « souffrir beaucoup.

« *Blaeschke* exige aussi une laine très fine. Aussi justi- « fiée que puisse être cette exigence dans une brebis de « laine courte, il sera toujours difficile, sinon impossible, « d'y arriver pour une brebis de laine épaisse. Pendant que « nous pouvons, en toute justice, exiger dans la brebis de « laine courte un rendement de tout premier choix, dont « la dernière classe ne soit pas inférieure à *prima I*, nous « devons nous contenter avec la brebis de laine serrée de « ne trouver que de la laine *prima* et, dans la plupart des « cas, de la laine *segunda*. Et cela est tellement vrai que, « même à *Rambouillet*, on ne trouve pas de meilleur ren- « dement.

« Vous m'avez proposé de faire un voyage en France « en compagnie de *Blaeschke*. Hé bien, l'établissement de « *Rambouillet* serait le seul où l'on pourrait trouver quelque « chose d'adoptable à votre pays; mais les brebis de cette « bergerie ont la réputation (peut-être avec raison) d'être « attaquées de la maladie de l'épine dorsale, circonstance « qui fait qu'aucun Allemand n'achète de *Rambouillet*.

« *Blaeschke* exige encore, de plein droit, dans tous les « animaux, des formes très développées et nous n'en avons « pu trouver que fort peu parmi les *Negrete;* à *Kentzlin* « seulement il existe des brebis renommées à bon droit en « Allemagne; tous les autres troupeaux sont, sinon perdus, « du moins dégénérés.

« J'ai cru remplir un devoir en montrant à *Blaeschke* « les brebis qui sont aujourd'hui les plus renommées de « l'Autriche, celles de *Remisjitz* en *Moravie*, mais en « aucune façon nous n'avons été satisfaits bien que nos « exigences aient été on ne peut plus modestes... »

Par lettre du 25 février 1886, *M. Mass,* de *Kentzlin*, disait à *M. Lozano* :

« Les échantillons de laine de votre troupeau sont « excessivement intéressants pour moi; déjà plusieurs per- « sonnes les ont vus et je me chargerai de les présenter « dans les expositions. Ce qui m'intéresse le plus, c'est la « laine admirablement fine et en partie non susceptible d'être « améliorée : vous avez là un type d'avenir pour la laine.

« Le temps est passé pour la laine grosse, et croyez-le « bien : vous ferez chez vous de mauvaises affaires avec « elle à l'avenir.

« Ici, en Allemagne, on se plaint beaucoup de ce que « les laines d'outre-mer sont actuellement très mauvaises « et grosses : c'est ainsi qu'un négociant en gros de Berlin « a perdu 200.000 marks sur la laine de Buenos Aires.

« L'exportation de la viande a séduit beaucoup de « monde et cela s'explique, car, jusqu'à présent, elle laissait « quelques bénéfices; mais son prix a baissé d'un tiers et « partant on ne pourrait plus parler de bénéfice en l'expor- « tant.

« Vous en supporterez bientôt les conséquences. »

Voilà la science et l'expérience unies pour engager les éleveurs argentins à conserver et purifier avec constance et intelligence le trésor de sang mérinos, unique par son importance dans le monde, que possède la République. Je ne condamne pas cependant la culture du sang anglais dans notre pays, puisque moi-même j'en suis plus fort éleveur que de sang mérinos, mais nous devons l'exploiter pur et sur une grande échelle sans le faire servir à détruire les progrès du type mérinos qu'ont la plupart de nos troupeaux : les deux courants conviennent aux pays mais en marchant indépendants, avec vigueur chacun dans sa sphère d'action.

Nos éleveurs de mérinos diffèrent dans les détails et discutent sur des types et des qualités.

Les uns désireraient plus de finesse de laine, d'autres un peu plus de corps et une bonne laine; tous la toison serrée et grande. Il y a des partisans radicaux du mérinos officiel français, méprisant ce qu'ils appellent la *facture* allemande comme il y en a du type allemand dédaignant n'importe quelle autre sous-race. Il y a des partisans du type allemand sans plis, mais il y en a aussi — et ce sont les plus nombreux — du bélier dont la poitrine est ornée de gros colliers et d'une grande cravate à la queue.

La tête et les pattes pelées, qui ont leur raison d'être dans les troupeaux qui enlèvent la *carretilla* des champs et la boue des abreuvoirs naturels, ne sont pas estimées : on préfère et recherche principalement une tête recouverte jusqu'au museau et des pattes fourrées jusqu'aux sabots.

Ce type grand, vif, nerveux, serré, de tête contournée et de cornes en spirales quelque peu courtes et fermées, emporte la palme dans les ventes publiques. La laine peut en être très mauvaise, n'importe : le monde raisonne avec les yeux.

Dans le sang anglais, nous retrouvons aussi divisé l'attachement des éleveurs entre toutes les variétés de face blanche ou noire. Tous ces thèmes provoquent des discussions et passionnent les esprits.

Mais au sein de tant de divergences d'opinions et de désirs, il résulte que nos éleveurs se préoccupent surtout de *produire de la viande et de la laine* avec un seul animal. C'est à cela que répond le sang *Rambouillet* dans ses diverses variétés.

Dans le courant de cet objectif, il y a des degrés ; les uns recherchent plus de corps et moins de finesse et emploient dans ce but le *Rambouillet* modifié de volume, d'autres préfèrent une meilleure laine et une moyenne taille et emploient le mérinos officiel de France ou le mélange *Rambouillet Negrete*.

La production de *viande* absorbe ensuite l'attention des éleveurs employant des béliers mérinos allemands croisés anglais dont l'importation est une calamité pour le pays, car ils viennent détruire le type de nos *Cavagnes*.

La culture du sang anglais spécialement est rationnelle et a donné dans le pays les plus féconds résultats. Les différentes races s'adaptent parfaitement à notre climat comme à nos champs ; elles se développent plus promptement et plus vigoureusement qu'en Europe.

Les éleveurs de *laine extra-fine* sont, comme je l'ai dit, en minorité, mais ils augmentent en force et en troupeaux, ainsi que le démontre l'apparition de diverses *Cavagnes*

Negrete nouvelles, bien qu'ayant évidemment un mélange *Rambouillet*.

Les éleveurs de races de viande se sont décidés avec raison pour le type *Lincoln* comme croisement avec des mérinos et des *Pampas*. Ce choix a en sa faveur l'expérience et est sans doute opportun, surtout quand on y voit clair en allant toujours de l'avant en employant des pur sang.

Les races de face noire sont encore en essai, bien que peu d'éleveurs en aient des troupeaux assez importants pour pouvoir opérer avec grande expérience.

Le type face noire est plus économique que le *Lincoln* pour l'élevage sur une grande échelle car sa sobriété lui permet de se développer dans les pâturages inférieurs où ne peuvent engraisser les races bovines, et il offre une étonnante résistance à l'action des intempéries, des tempêtes et des maladies. La gale, cette plaie universelle des bêtes ovines, ne l'attaque pas dans la proportion des autres races surtout par rapport au *Lincoln* qui paraît le plus apte à la culture et au développement de l'*accarus*.

Dans mon troupeau type face noire de 1883 à 1888, je n'ai pas eu de gale.

Quant à l'autre plaie, le piétin, ce type est aussi plus résistant par suite de la dureté de son pied. Je n'ai presque jamais vu d'animaux boiteux dans nos troupeaux.

Par toutes ces conditions, si la laine de la face noire n'était pas, comme je le crois, inférieure à celle du *Lincoln*, je me déciderais, comme race de viande argentine, pour le croisement du *Southdown* avec des béliers *Oxforshiredown*. C'est une question de prix de laine. Actuellement on paye le même prix pour la laine *Lincoln* que pour celle de la face noire. Il serait bon de savoir si cette dernière classe étant multipliée en grande quantité, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui, les prix actuels se maintiendraient.

En étudiant comparativement le *Lincoln* et la face noire argentine de mes troupeaux, ce dernier mélange de brebis *Southdown* et de béliers *Oxforshiredown*, je suis arrivé à des résultats qui me semblent bons à être mis au jour.

Les jeunes faces noires ont de splendides formes sculpturales et un extraordinaire développement de corps. Comme type symétrique, c'est le plus beau que je connaisse. En 1883, j'ai importé une bonne souche d'*Oxforshiredown* composée de 10 brebis qui formèrent deux groupes (*pen*) ou bandes dans la célèbre *Exposition royale* d'Angleterre de cette année, remportant le *premier prix* l'un d'eux et le *second prix* l'autre.

Les cinq brebis de la première bande obtinrent en plus les *premiers prix* dans d'autres expositions ainsi que le *Champion Prize* à *Bicester*.

Ces brebis mirent bas avec une merveilleuse fécondité : elles donnèrent deux ou trois agneaux chacune. Celles de trois rejetons furent au nombre de quatre, celles d'un seul l'exception.

Tant de fécondité était cependant un faible tribut payé à la mort, la quatrième partie seulement de cette mise bas étant arrivée à bonne fin.

Ces brebis sont merveilleusement précoces comme race de boucherie et, malgré mes efforts, je ne parvenais pas à les empêcher d'engraisser sans danger pour leur santé. Cette aptitude à l'engraissement détruit presque complètement leurs sécrétions laiteuses au point qu'elles n'ont plus suffisamment de lait pour un agneau.

Leurs instincts maternels sont si peu développés qu'elles traitent bêtement leur rejeton et quelquefois le tuent en le piétinant ou en se couchant rien que par leur poids de 10 *arrobas* (115 kilos).

Les agneaux eux-mêmes naissent débiles et rachitiques,

pesant un tiers de moins que les robustes descendants des *Southdown* et du croisement *Southdown* avec des béliers *Oxforshiredown*.

Il faut des soins peu communs à la campagne pour sauver ces pauvres organismes et les laisser se développer, en les faisant téter à la main auprès de leur mère ou de nourrices que l'on cherche dans les troupeaux communs.

C'est ainsi seulement que je suis arrivé à développer ce beau type dont l'un des spécimens âgé de dix-huit mois a remporté le *troisième prix* à l'*Exposition internationale* de Buenos Aires en 1883 et dessert aujourd'hui le troupeau *Southdown* de *M. Benjamin Butteler* à *Merlo*.

Les brebis importées par d'autres éleveurs de la même origine ne semblent pas plus convenables que les miennes, circonstance qui, jointe à leur haut prix de 200 piastres monnaie nationale, m'engage à ne conseiller leur acquisition qu'à bon escient.

Il y a une voie plus rapide et plus sûre pour obtenir des *faces noires* d'un grand développement comme celui des susdites brebis précoces; elle consiste à prendre de bonnes brebis *Southdown* et à les croiser avec des béliers *Oxforshiredown* bien choisis.

J'ai des antenaises de deux croisements, descendantes de *Pitt*, bélier que j'ai acheté à *M. Donald Maclenan* et qui pesait 300 livres à l'époque de sa splendeur; elles peuvent être présentées déjà concurremment avec les mêmes brebis primées à l'Exposition royale de 1883.

D'autre part, le résultat de ce croisement à pâturage libre est vigoureux; il n'a jamais de piétin ni de gale et ses produits sont si forts et si grands qu'ils luttent et triomphent sans aide.

Pour confirmer ces assertions, je donne ici les poids comparés de béliers *Lincoln*, d'origine *Biscathorpe*, *Oxforshire-*

down purs de *Brasey* et du mélange de brebis *Southdown* et de béliers *Oxforshiredown*, tous soignés par le même système au *Carmen* et correspondant à l'agnelage de 1886. L'expérience se fit sur des brebis mères également grasses et saines alimentées aux champs.

AGNEAUX	OXFORSHIREDOWN	MÉLANGE	LINCOLN
De 8 jours	4 livres	9 livres	—
» 8 »	— »	10 »	—
» 8 »	— »	10 »	—
» 10 »	9 1/2 »	13 »	—
» 15 »	14 »	30 »	17 livres
» 15 »	— »	27 »	18 »
» 15 »	22 »	32 »	15 »
» 30 »	25 »	44 »	25 »
» 30 »	— »	50 »	25 »
» 30 »	— »	43 »	26 »

Les agneaux *Lincoln* pesés descendent de brebis et de béliers importés. Les descendants de brebis *Lincoln* pures par croisement et des mêmes béliers donnent plus de poids que les purs importés avec 25 °/₀ de différence; mais ils n'arrivent pas à l'agneau de la colonne *Mélange*.

Ces poids comparés donnent la victoire au croisement de brebis *Southdown* et de béliers *Oxforshiredown* sur cette dernière race pure et sur la *Lincoln* de même qualité. L'observation a été confirmée sur des élèves différents ou suivants, et cette proportion de poids s'est maintenue dans le développement successif. Dans mes troupeaux, comme développement et poids de l'animal de boucherie, reste donc consacrée à l'état de fait cette race face noire que j'appelle *argentina*.

L'essai est limité et peut-être que dans d'autres établissements on ne le constate pas aussi éloquemment, mais ses résultats prouvent que les élevages faits dans le pays arri-

vent à un plus grand développement et à plus de vigueur que les produits importés. J'ai vu cette observation se confirmer largement dans l'espèce bovine race *Hereford*. Les produits nés dans le pays obtiennent plus d'amplitude et de vigueur, soit métis, soit purs, que la généralité des animaux importés.

Les conclusions agronomiques et zootechniques avaient déjà établi le fait que ces poids comparés confirment les conditions que la race face noire de plus grande taille a démontrées dans la République et elles peuvent se résumer dans ces termes :

1° Aptitudes spéciales de développement et rapide engraissement.

2° Sobriété dans l'alimentation.

3° Distribution plus régulière et plus uniforme de l'engraissement que chez le *Lincoln* en vertu de quoi la viande est moins répugnante.

4° Adaptabilité aux fourrages les plus inférieurs et les moins abondants.

5° Dureté spéciale des sabots et immunité contre le piétin.

6° Adaptabilité aux températures froides ou chaudes.

7° Plus grande résistance à l'invasion et au progrès de la gale.

8° Adaptabilité aux régions les plus arides et chaudes où d'autres races ne réussissent pas, telles que *Entre Rios*, *Corrientes*, *Misiones*, *Chaco*, *Paraguay*. — *Villeroy* dans son ouvrage *Les bêtes à laine* a dit du type face noire : « Il « peut subsister dans les régions chaudes et produit une « viande qui a toujours été préférée à d'autres. »

9° Résistance spéciale aux irrégularités et violences des intempéries, de sorte que les agneaux ne meurent pas et croissent forts et sains.

10° Faveur dont jouit cette viande sur les principaux marchés européens consommateurs d'aliments européens.

Je pense que le type face noire occupera dans quelque temps la même situation que le *Lincoln* pour alimenter copieusement l'exportation de viande, mais nous n'arriverons dans les deux races à de grands buts qu'en suivant les méthodes rationnelles que j'ai esquissées dans ce chapitre et en s'abstenant de mélanges de sang dont les qualités s'excluent.

On doit toujours préférer les races pures et pour arriver à elles à travers un long croisement, il faut avoir de l'esprit de suite dans l'observation de ces règles pratiques :

1° Ne croiser que des sangs ayant de l'affinité entre eux; c'est-à-dire employer des béliers purs sur des métis du même sang. Quand on n'a pas de métis, il est permis de commencer par le croisement des races hétérogènes. Le chemin à suivre serait très long, mais on finirait par arriver au but avec de la constance dans l'emploi du même type de bélier.

2° Le sang direct du croisement, qui est celui du mâle, doit dominer par sa pureté et fixité sur le sang inférieur que l'on cherche à perfectionner.

3° Éliminer les produits dégénérés ou qui par atavisme ne vaudraient pas le type inférieur.

4° Ne pas tenir compte du *métissage*, car la voie et le temps nécessaires pour arriver au résultat seront toujours le double plus long que par la méthode du *croisement*. Cela veut dire qu'au lieu d'employer des béliers quarterons, demi-sang et autres degrés de métissage, on doit employer des purs. On dépense un peu plus mais cet excédent vaut beaucoup moins que les années perdues par le métissage à profiter des produits recherchés, parce que le métissage stationne quand le croisement arrive rapidement.

5° Supprimer les mélanges de races en cherchant ce grand facteur : l'unité et la constance du sang que l'on veut cultiver.

6° Ceux qui commencent à créer des races anglaises à viande doivent préférer une base analogue avant que d'adopter celle du mérinos, car ce trésor doit être conservé. De plus on ne doit pas chercher une race inférieure comme l'est le mouton d'abattoir au moyen de la dégénération d'une race supérieure telle que l'est la race mérinos. Ce procédé de rétrogradation est un attentat zootechnique industriel que tous les éleveurs de savoir doivent combattre au nom des intérêts privés et des intérêts même les plus élevés de la nation.

Les deux tendances à la production de viande et de laine sont définies par la statistique de l'importation de béliers que j'ai établie depuis 1872, et à laquelle j'ajoute la mention des provenances et de la valeur moyenne en piastres fortes selon les estimations de la Douane par tête.

ANNÉES	ALLEMAGNE			FRANCE			ANGLETERRE			DIFFÉRENTES PROVENANCES		
	Nombre.	Valeur officielle.	Terme moyen.	Nombre.	Valeur officielle.	Terme moyen.	Nombre	Valeur officielle.	Terme moyen.	Nombre.	Valeur officielle.	Terme moyen.
1863	1279	205810	160.27	124	15700	126.61	6	700	111.67	268	48660	183.05
1864	358	47890	133.77	58	5800	100.—	27	2200	81.48	20	5000	250.—
1865	237	20015	84.47	32	4400	137.50	20	3000	150.—	138	17150	124.23
1866	570	28500	50.—	32	3800	118.75	—	—	—	08	30820	148.12
1867	100	5000	50.—	9	450	50.—	68	3140	46.47	—	—	—
1868	—	—	—	46	1900	41.30	—	—	—	—	—	—
1869	30	2000	66.67	4	500	125.—	—	—	—	10	300	30.—
1870	—	—	—	6	800	135.33	16	1920	120.—	50	4800	96.—
1871	—	—	—	6	960	160.—	63	7710	122.38	—	—	—
1872	—	—	—	2	240	100.—	98	10700	109.18	—	—	—
1873	97	9700	100.—	9	740	82.22	92	9200	100.—	—	—	—
1874	—	—	—	20	600	30.—	6	480	80.—	50	4800	96.—
1875	—	—	—	36	1100	30.56	—	—	—	—	—	—
1876	—	—	—	—	—	—	13	3900	60.—	—	—	—
1877	—	—	—	—	—	—	8	1800	225.—	—	—	—
1878	32	1280	40.—	31	3500	112.90	104	7615	73.31	14	180	12.86
1879	24	2800	116.67	47	4340	92.35	64	2990	46.72	295	1560	5.29
1880	13	700	53.85	76	5330	70.39	40	2439	60.97	4	300	75.—
1881	123	5880	47.81	324	9710	29.91	200	9530	47.65	81	4485	55.37
1882	204	11410	55.93	193	15050	77.67	511	34652	67.81	633	11517	18.29
1883	148	9650	65.20	122	7750	63.52	361	19730	122.55	9	440	48.89
1884	281	26950	95.91	87	4414	50.74	1114	100389	90.30	21	1600	76.19
1885	326	11252	34.51	117	4490	38.38	573	34903	60.91	32	201	6.28
	3822	388837	101.74	1381	91574	66.31	3384	256998	75.95	1833	134513	73.41

L'importation allemande, française et de différentes provenances répond à la combinaison : *viande et laine*. L'importation anglaise purement à *la viande*.

Le résumé donne alors :

BUT	PROVENANCE	NOMBRE	VALEUR MOYENNE
Viande et laine.....	Allemagne.....	3882	101-71
— —	France.....	1381	66-31
— —	Différents pays..	1833	73-41
Viande.....	Angleterre.....	3384	75-95

Les marchés d'Angleterre et d'Allemagne fournissent à notre pays sur une grande échelle, ce qui prouve une tendance marquée à la grande taille, de la viande; on sait, en effet, qu'il arrive peu de *saxons* ou de *Negrete* d'Allemagne, mais beaucoup de mérinos précoces. Dans les chiffres de la colonne française entrent les élevages précoces qui ont développé le corps du mérinos officiel.

Une statistique de ventes de bétail faite par l'Angleterre à l'étranger, pendant l'année 1885, me permet de former le tableau suivant sur le mouvement de l'espèce ovine.

PAYS	POUR CENT DE VENTES	NOMBRE D'ANIMAUX	VALEUR PAR TÊTE
Allemagne.....	49.95	1391	6 £ 16 s. 6 d.
République Argentine.	35.42	987	12 6.2
Australie.....	—	—	—
Différents pays.....	14.63	408	7 7.6

Ce petit tableau démontre que l'Allemagne et la République Argentine sont les plus forts consommateurs de béliers anglais à viande; et que la qualité des reproducteurs importés

dans le second pays est de beaucoup supérieure. Il enseigne, en outre, que l'Australie se suffit déjà à elle-même.

Je crois que la République Argentine a tout ce dont elle a besoin en matière de brebis et qu'elle doit plutôt imiter l'Australie que l'Allemagne, ne recherchant le sang européen que dans certains cas.

En suivant par la statistique le courant du sang européen importé dans notre pays, je trouve qu'il se concentre beaucoup à Buenos Aires et très peu sur le littoral.

Voici les chiffres :

ANNÉE	BUENOS AIRES	SANTA FÉ	ENTRE RIOS
1863	1.677	—	—
1864	443	20	—
1865	427	—	—
1866	773	—	37
1867	177	—	—
1868	46	—	—
1869	44	—	—
1870	72	—	—
1871	69	—	—
1872	100	—	—
1873	198	—	—
1874	76	—	—
1875	36	—	—
1876	13	—	—
1877	8	—	—
1878	181	—	—
1879	367	—	63
1880	129	4	—
1881	728	—	—
1882	1.539	2	—
1883	635	5	—
1884	1.466	37	—
1885	1.048	—	—
Totaux	10.252	68	100

L'importation des reproducteurs peut diminuer sans perte pour le pays comme je l'ai déjà dit. Les grands et

riches éléments que celui-ci a formés expliquent le besoin d'adopter de sérieuses précautions contre les fabriques européennes de béliers pour l'exportation.

En 1886 et 1887, j'ai vu vendre à Buenos Aires au moins 500 béliers européens qui auraient dû être repoussés du port comme étant un danger pour l'industrie nationale. C'est le *phylloxera* des troupeaux. Notre trésor de sang mérinos est menacé par les erreurs de ceux qui, sans être compétents et sans prévision, mélangent des sangs opposés ou adoptent ces reproducteurs de l'exportation *irresponsable*.

Acquérir des reproducteurs est l'acte le plus difficile et le plus grave de l'éleveur : celui qui ne se sent pas capable de faire un bon choix doit s'abstenir et consulter des personnes compétentes. C'est un conseil qui vaut de l'or et que la bourse et le patriotisme obligent à suivre.

Chapitre IX

EXPOSITIONS ET FOIRES

SOMMAIRE : Anarchie argentine en 1858. — Initiative de *M. Posadas*. — L'Association commerciale *Once de Setiembre*. — Inauguration de la première exposition rurale et agricole argentine. — Son caractère national. — Invitation aux gouvernements de *Parana* et des provinces. — *Jujuy*. — Discours des *Drs Alsina et Elizalde*. — Aspect de l'exposition. — Les brebis exposées. — Un seul prix. — Exposition de 1859. — Influence de l'antérieure. — Grand nombre d'éleveurs qui y assistent. — Prix à l'espèce ovine. — Insuccès de l'initiative. — Nouvelle époque, 1871. — Fécond exemple donné aux nations sud-américaines. — Expositions de 1871, 1875, 1876, 1878, 1880, 1881, 1885 et 1886. — Affluence d'exposants. — Bêtes ovines exposées. — Les bergeries étrangères à Buenos Aires. — Statistique des prix. — Le palais des expositions. — Intervention des pouvoirs publics. — Jurys et verdicts. — Abus condamnés. — Expositions des provinces. — Foires à l'intérieur et sur le littoral. — Saison des ventes à Buenos Aires. — Les foires permanentes chez les vendeurs à l'encan. — Nouveaux établissements. — Foires dans les *Cavagnes*. — Protection officielle mal appliquée. — Ventes de laines et cuirs. — Acheteurs de lots. — Spéculateurs. — Producteurs. — Marché.

L'anarchie régnait en 1858 dans la République Argentine et dans ses champs par suite de la guerre civile. La seule source de la production nationale était l'élevage, mais les armées et les pillards l'épuisaient implacablement.

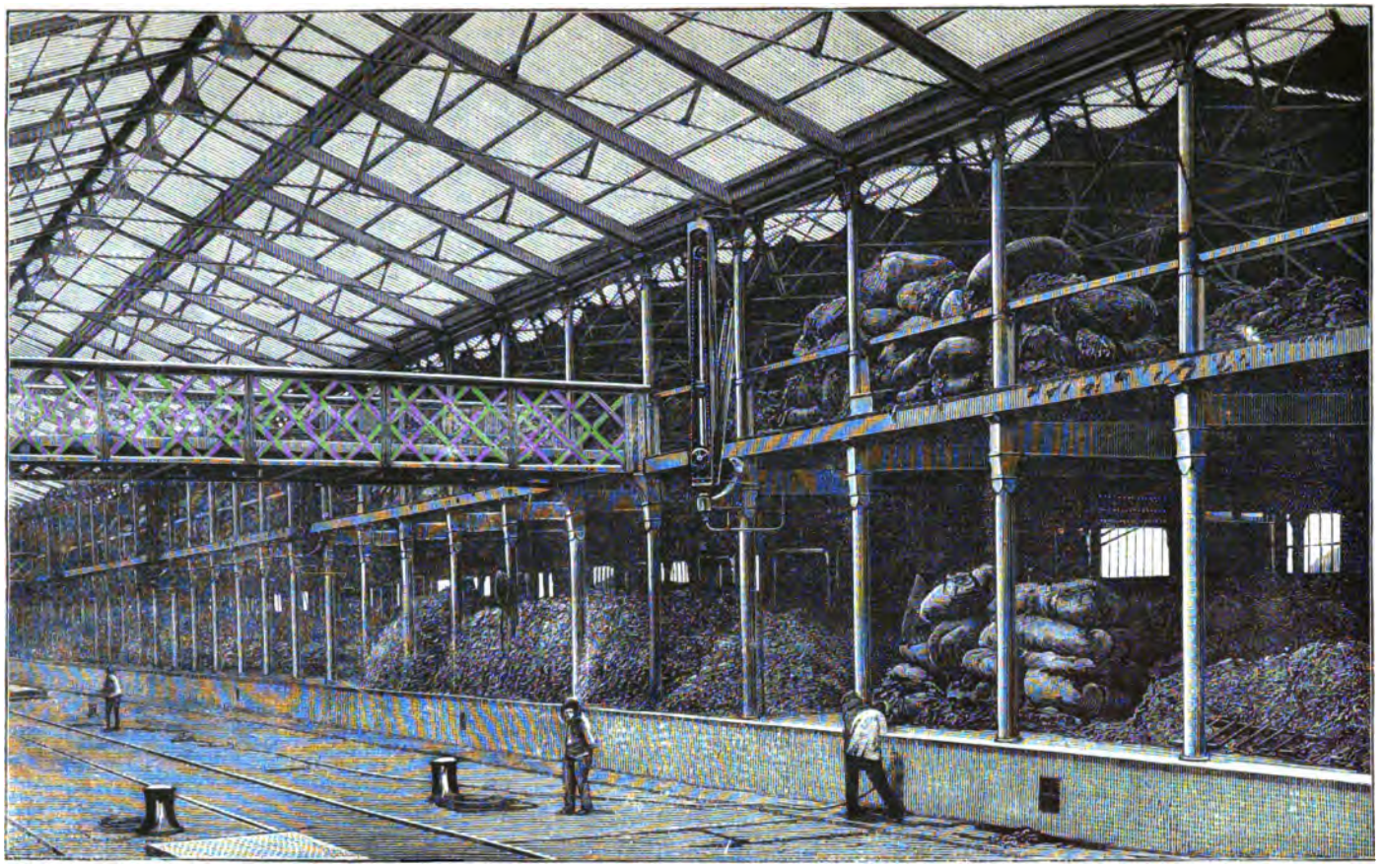
Le beau territoire de la République, divisé par la démarcation fratricide de l'*Arroyo del Medio*, n'apparaissait plus devant le monde comme le théâtre d'une grande nation : la Confédération d'un côté et l'État de Buenos Aires de l'autre soutenaient les bannières de la lutte armée.

L'idée d'une exposition agricole nationale paraissait un délire passager en de tels moments, mais elle surgit et se fit jour au milieu de cette bataille entre frères.

Son initiateur fut le fils d'un des premiers chefs du pouvoir exécutif argentin dans les temps héroïques de la patrie, *Don Gervasio A. de Posadas*, directeur, en 1858, des postes à Buenos Aires, et plus tard, de la République depuis la reconstitution de 1862, jusqu'à sa mort. L'idée fut accueillie par la Société commerciale *Once de Setiembre* qu'il présidait et, le 15 avril 1858, on inaugurait à Palermo *La Exposicion Agricola Argentina* au milieu de l'indifférence publique et du silence surprenant de la presse batailleuse, préoccupée d'horribles polémiques personnelles. C'était une œuvre nationale au milieu du désordre des éléments qui composaient la Patrie; une tentative de révélation de ce que nous serions unis, présentée à la vue des frères séparés et brouillés par l'ardeur de leurs passions.

Le *Dr Don Valentin Alsina*, gouverneur de Buenos Aires, dit au moment d'inaugurer l'exposition: « *M. Ger-* « *vasio A. de Posadas* qui conçut ce sympathique projet et « l'Association commerciale *Once de Setiembre* qui l'appuya « chaleureusement ont eu, comme nous le voyons, le mérite « de l'exécuter. Ils s'adressèrent à tous les cultivateurs, aux « propriétaires d'établissements ruraux de tous genres, « spécialement aux introducteurs de races et d'animaux « étrangers comme aux améliorateurs de races communes « et, sans oublier non plus les provinces sœurs, ils réunis- « sent à ce concours les bestiaux de toutes espèces, les « laines, les graines, les fruits, etc. »

Le ministre de l'intérieur, le *Dr Don Rufino de Elizalde*, disait dans son discours : « Dans ces salles, vous voyez « réunis, messieurs, les noms des provinces sœurs et celui « de Buenos Aires; vous voyez figurer parmi les exposants,



BUENOS AIRES — STATION DU CHEMIN DE FER DU SUD — MARCHÉ AUX LAINES

« sans distinction aucune, des Argentins, des étrangers de « toutes nationalités. Cela signifie, messieurs, que l'union « entre les peuples de la République Argentine et entre les « Argentins et les étrangers est un fait fatal et nécessaire « produit par les lois immuables de la nature et de la socia- « bilité humaine, et les Provinces argentines, aujourd'hui « représentées par leurs produits dans cette humble enceinte, « le seront demain dans un congrès qui fixera irrévocable- « ment leur glorieuse destinée. »

Malgré l'anarchie, le gouvernement de l'État de Buenos Aires avait invité son adversaire, celui de *Parana* et les gouverneurs des provinces confédérées ; celui de Jujuy seulement y répondit.

L'exposition fut un bazar et une foire. Les pianos alternaient avec les bougies et les animaux avec les étoffes.

Le gouverneur fit frapper une médaille commémorative, juste hommage à un essai qui devait se développer jusqu'aux proportions australiennes et européennes de l'exposition de 1886.

L'industrie des laines fut très pauvrement représentée au concours, démontrant ainsi le peu d'intérêt que prenaient les éleveurs à l'exposition et l'unique prix dans cet ordre fut remporté par *M. Guillermo White :* c'était une mention honorable pour bélier et brebis *Rambouillet* nés dans le pays.

Malgré la presse aussi indifférente avant l'exposition qu'après sa clôture, les hommes intelligents comprirent qu'on avait planté en bonne terre une semence bénie et, avec la persévérance du patriotisme, *M. Posadas* et ses collègues de la Société inaugurèrent le 3 avril 1859 la deuxième exposition à la même place que la première.

L'effet produit par la première apparaissait palpitant. L'intelligente concurrence des éleveurs se disputait la place et les brebis remportèrent les prix suivants : *Juan Hannah*,

premier prix pour des brebis *Rambouillet*, et *premier prix* pour laines : *Pablo Halbach*, *second prix* pour mérinos métis ; *Martin J. Iraola*, *second prix* pour mérinos pur ; *E. Twaites*, *second prix* pour laines ; *Teodoro Atucha*, *mention honorable* pour béliers mérinos ; *Patricio Rookey*, *mention honorable* pour béliers mérinos ; *Emilio Castro*, *mention honorable* pour ses laines.

Beaucoup d'années passèrent sans que ces nobles efforts se développassent comme il convenait au pays. Si les troupeaux s'amélioraient, la science de la plus grande partie des *estancieros* laissait à désirer.

En 1871, sur l'initiative de la *Société Rurale Argentine*, s'ouvrit la nouvelle et brillante période des expositions agricoles dans lesquelles la République Argentine a devancé les autres nations sud-américaines en leur donnant un exemple qu'elles s'empressent d'imiter.

Les expositions qui ont eu lieu depuis 1871 jusqu'à 1886 sont au nombre de six, et l'élevage de la race ovine y fut représenté dans la forme suivante :

ANNÉES	NOMBRE D'ANIMAUX EXPOSÉS	EXPOSANTS	DURÉE
1871 [1]	29	8	1 mois
1875	79	85	8 jours
1876	140	54	17 »
1878	164	132	8 »
1880	115	103	8 »
1881	82	147	12 »
1885 [2]	25	6	1 mois
1886	491	230	30 »

L'exposition de 1887 qui était internationale arriva à d'extraordinaires proportions. Les premières bergeries du

1. Eut lieu à *Cordoba*.
2. Eut lieu à *Mendoza*.

monde y envoyèrent leurs produits pour concourir avec l'élevage argentin.

Voici les chiffres :

Animaux ovins exposés	491
Nés dans le pays	365
Importés de France	51
— du Gouvernement français	25
— de Poméranie	23
— de Saxe	13
— d'Angleterre	14

Des renseignements précédents il résulte que l'exposition de *Cordoba*, célébrée en 1871, révéla un grand développement du croisement des races ovines dans la République Argentine bien que ce tournoi fût général et qu'on n'y comprît l'élevage que comme accidentel.

Les expositions postérieures célébrées dans la capitale avec la coopération des gouvernements de la nation et de Buenos Aires ont acquis des proportions qui les font dignes du pays le plus avancé en matière d'élevage.

Elles se célèbrent dans un établissement permanent appartenant à la *Société Rurale Argentine*, situé dans le parc *3 de Febrero*, principale promenade de la métropole argentine.

Sur un terrain de 450 mètres de fond sur 300 de façade s'élèvent les beaux pavillons du palais des expositions rurales alternant avec des jardins, des lacs, des appareils agricoles et autres installations.

Ce palais augmente périodiquement son édification permanente depuis 1881 quand l'auteur de ce livre présenta à la Chambre des députés de la nation, dont il faisait partie, un projet de loi destinant de fortes sommes à cet objet. Quelques-unes des plus riches maisons d'introduction de

STATION DU CHEMIN DE FER DU SUD — MARCHÉ AUX LAINES

machines agricoles ont construit et conservent des pavillons particuliers.

Les expositions ont lieu périodiquement et s'ouvrent en septembre ou avril avec grande solennité; elles sont inaugurées par le président de la République assisté des hauts fonctionnaires et du corps diplomatique étranger.

Elles gagnent du terrain bien qu'on doive lutter avec l'inconvénient très grave du manque de personnel nécessaire et suffisamment impartial pour composer les jurys. Le mauvais résultat que, dans ce sens, donnent les expositions est dû au refus d'une grande partie des éleveurs argentins qui refusent avec tenacité d'exposer leurs produits, et parmi ceux-ci figurent des éleveurs qui sont au premier rang.

Les déboires et les bassesses de la vie des peuples nouveaux, bien que la vanité nous fasse croire que nous sommes déjà des colosses, influent sur le discrédit des expositions et produisent quelquefois des verdicts inacceptables; mais ces imperfections et ces abus connus et condamnés par l'opinion publique disparaissent lentement avec les progrès du pays et augmentent les garanties pour les concurrents à la lutte des expositions. Je dois dire, en vérité, que les Anglais aussi se préoccupent du même mal.

En plus de l'exposition périodique nationale, il s'en inaugure fréquemment dans les provinces d'autres qui sont importantes aussi, et auxquelles concourent de grands propriétaires d'animaux de toute la République. Il faut citer entre autres celles d'*Entre Rios*, de *Mendoza* et *Mercedes de Buenos Aires*.

Annuellement ont lieu encore dans les campagnes des foires et expositions-foires auxquelles concourent les habitants des alentours ainsi que les pouvoirs publics de la province où elles se célèbrent. Quelques essais ont été faits et ont réussi très bien à *Cordoba*, à *Santa Fé* et *Entre Rios*.

Ils ont acquis une vie permanente et une très grande importance dans la province de Buenos Aires où elles s'ouvrent aux mois de mars et de septembre dans les principales villes de chaque région telles que *Mercedes*, *San Nicolas*, *Dolores*, *Lobos*, *Ayacucho*, *Olavarria*, *Azul*, *Saladillo*, *Bragado* et *Bahia Blanca*.

Le mouvement des ventes de raffineurs est remarquable dans ces foires qui tendent à développer leur action sur des bases dignes du grand avancement de l'élevage dans la République.

Pendant la saison de mars à octobre, la ville de Buenos Aires est le marché où les éleveurs de toute la République viennent acheter des reproducteurs de première classe.

Les ventes se font toujours à l'encan public ou en ventes privées et les bons éleveurs, de même que les éleveurs européens les plus remarquables, vendent leurs béliers à une moyenne de 150 à 250 piastres monnaie nationale. Quelquefois même on a payé jusqu'à 2.000 piastres monnaie nationale pour un bélier spécial. Les maisons qui vendaient aux foires permanentes étaient deux : celle de *MM. Adolfo Bullrich* et *C*^ie^ et celle de *MM. Sanchez* et *Moreno* dont les spacieux locaux présentent pendant la saison une grande réunion d'éleveurs et diverses collections d'animaux. On vient d'en inaugurer deux autres encore : ce sont celles de *MM. Zorrilla* et *C*^ie^ et celle de *La Granja nacional* qui a commencé avec un vaste programme.

C'est dans ces maisons que se réalisent les principales transactions sur les animaux, et elles sont pour ce motif une véritable bourse de commerce pour les éleveurs. Les reproducteurs importés qui y sont annuellement exhibés sont tous ceux qui arrivent au pays à très peu d'exceptions près.

Dans les saisons d'automne et du printemps, quelques établissements remarquables de la province font, dans leurs

propres étables, des foires où se réunissent beaucoup de personnes qui viennent de toutes les contrées productrices et de l'État oriental. Les résultats sont toujours très satisfaisants et plus économiques pour les éleveurs que le produit des ventes de Buenos Aires qui augmentent les prix par les frais et commissions. Le système des foires dans les *Cavagnes* prend déjà d'importantes proportions.

Le Congrès de la République vote annuellement une somme d'argent pour favoriser l'amélioration des races, mais cette somme n'est appliquée qu'aux éleveurs de chevaux de course, dans les hippodromes.

Le gouvernement national ne s'est pas préoccupé des véritables convenances de la nation en favorisant exclusivement les fêtes hippiques ; il oublie que les brebis et les vaches sont les grandes sources de la production nationale.

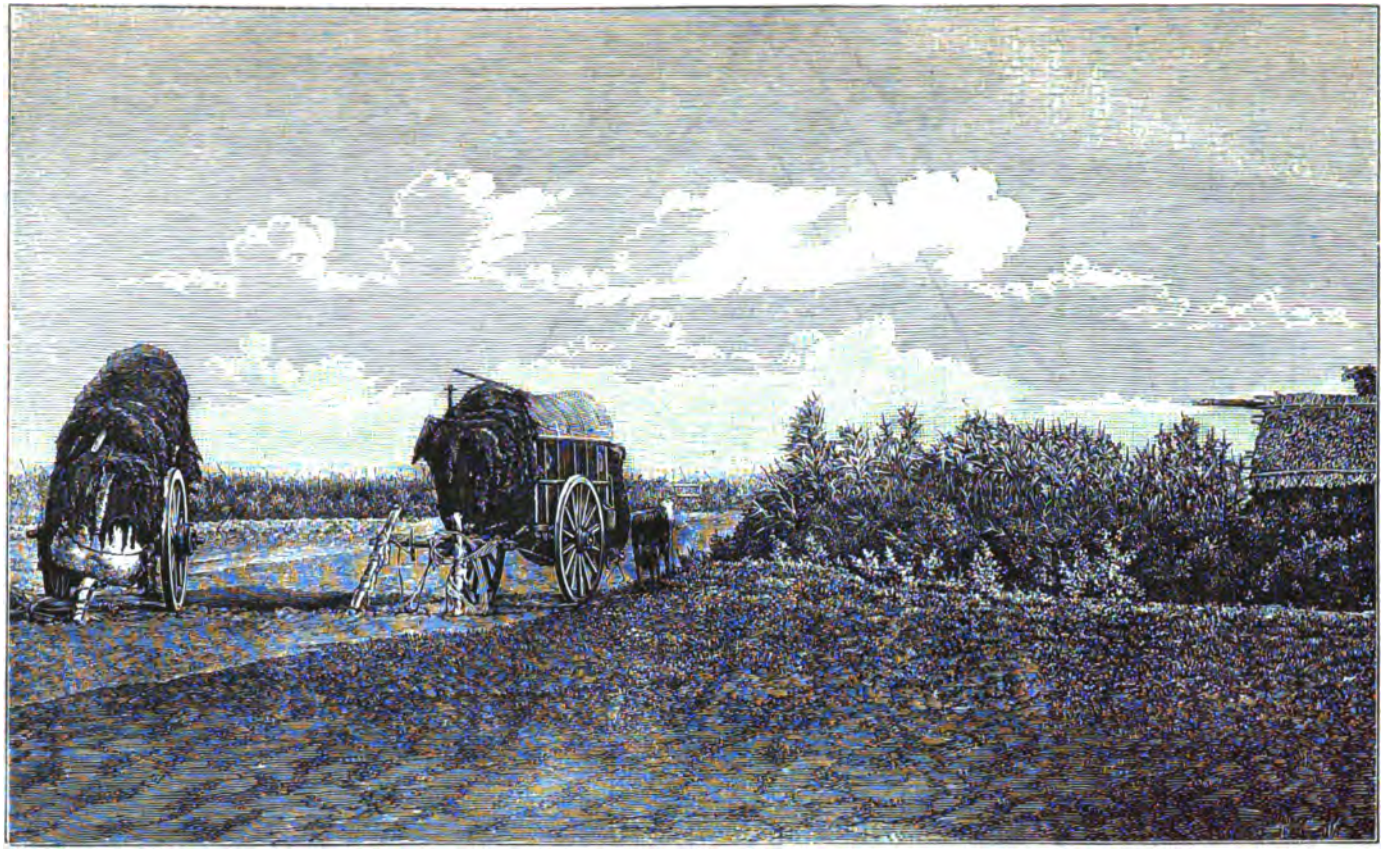
Les expositions et les foires annuelles doivent recevoir une partie des sommes votées par le Congrès et cet argent sera bien employé.

Les grandes quantités de laine que produit la République sont vendues de différentes manières dans une foire permanente.

Les *estancieros* font des contrats à l'avance, assurant de bons prix pour les époques propices, avec les représentants des maisons étrangères qui arrivent à Buenos Aires en septembre et octobre avec des ordres des fabriques, principalement françaises et allemandes.

Ceux-ci sont généralement faits avec des *estancieros* connus dont les lots dépassent 5.000 *arrobas* et qui ont crédit assuré par la noblesse de leurs produits.

Il arrive aussi que ces contrats soient passés avec des *acopiadores* , c'est-à-dire des négociants qui achètent, par l'intermédiaire de leur maison de commerce ou de leurs agents de la campagne, la production de petits éleveurs et



TRANSPORT DES LAINES AU CHEMIN DE FER

fournisseurs à un prix relativement bas, soit en payant l'article en produits, soit en le recevant à titre de prêt.

Ces *acopiadores* réalisent quelquefois de grands bénéfices, mais généralement ils se ruinent par le manque de science et de prévision commerciale par suite des alternatives de prix dans les marchés européens. Il y a, finalement, à Buenos Aires de fortes maisons étrangères qui spéculent sur une grande échelle. Quelques-unes ont fait banqueroute.

La plus grande partie des éleveurs ne spécule pas. Si les prix vacillent, leurs produits sont déposés et s'ils sont fermes, on les envoie sur la place.

Les grandes foires argentines de laine sont dans la capitale de la République aux places *Once de Setiembre* et *Constitucion*, autour des gares de chemins de fer de la province et du Sud. C'est à leur intérieur que s'opère le grand mouvement de la classification et de la vente des énormes quantités de peaux de moutons et de laines argentines.

Chapitre X

PRAIRIES

Sommaire : Qualités universellement reconnues. — Division en trois classes. — Force productive de chacune. — Valeurs actuelles et futures. — Produits ordinaires. — Dédoublement du capital. — Extraordinaires et fabuleux résultats. — Ventes de 1887 et 1888 à Buenos Aires, Entre Rios, Cordoba et Santa Fé. — Baisse des valeurs sur le littoral. — L'administration et la valeur de la terre. — Constante fertilité. — Épidémies. — Exploitation rationnelle et abus. — Sécheresses et inondations. — Initiative de l'auteur à ce sujet. — Ses projets en 1876 et en 1881. — Jugement du savant *Ameghino*. — Le projet officiel des écoulements. — Dangers dénoncés. — Nécessité d'études sérieuses. — Prairies hautes et basses. — Leur convenance. — Action privée. — Abreuvoirs naturels et artificiels. — Épuisement des lagunes. — Forêt colossale. — Fil de fer importé de 1833 à 1885. — Extension linéaire des enclos en fil de fer. — Leur coût. — Ennemis des prairies. — Les lapins en Australie. — Nouvelles alarmantes. — Les *vizcachas* et les lapins dans la République Argentine. — Destruction obligatoire. — Initiative officielle.

La fertilité des prairies de la République Argentine, et principalement des provinces de Buenos Aires, Santa Fé, Entre Rios, Corrientes et partie d'autres contrées, est universellement reconnue. Tous les ouvrages qui décrivent le pays ont consacré à ce sujet des pages qui courent le monde en toutes les langues européennes, et je ne crois pas opportun de traiter un sujet si rebattu en déviant de mon but pour analyser, de préférence, les questions économiques et pratiques.

Comme éléments producteurs sous l'action du travail et

l'influence du capital, les prairies argentines sont d'une puissance intarissable et, dans certaines contrées, n'ont de rivales en aucune région de la terre.

Considérées au point de vue spécial de ce livre, elles doivent se classer en trois ordres : de première classe celles appelées vulgairement *tendres* ou *pour brebis;* de seconde classe ou simplement bonnes, celles mélangées de fourrages tendres et durs; et de troisième classe, depuis les ordinaires jusqu'aux inférieures, c'est-à-dire de fourrages durs, rares ou amers et de terres marécageuses.

La force alimentaire d'un champ doit s'étudier, dans chaque cas, selon les circonstances, l'état des fourrages pendant les dernières années, les derniers mouvements météorologiques et la quantité des eaux réunies pour décider alors du nombre de brebis que peut alimenter la propriété sans violence et sans danger d'épuisement par surcharge.

Il est officiellement démontré par la *Société Rurale Argentine* que, en général, nos prairies de première qualité peuvent très bien alimenter en une lieue carrée (2.700 hectares) de 20 à 30.000 brebis, selon les circonstances spéciales, et, de plus, une supposition d'un nombre considérable d'autres animaux.

Dans les prairies de second ordre, on peut alimenter aisément de 12 à 20.000 brebis par lieue carrée, selon les détails de chaque cas et ce même chiffre, un peu réduit, peut s'appliquer à des prairies de fourrages durs et primitifs, c'est-à-dire inférieures, si on y élève des races anglaises.

Les brebis mérinos vivent dans les deux premières classes de prairies avec le profit qu'indique leur classification. Elles ne conviennent pas à la troisième classe, car elles ne s'y peuvent développer, tandis que, au contraire, on obtient de très bons résultats avec les races anglaises.

Avec une telle puissance productrice, la hausse progressive de la valeur des prairies argentines, et dans les ordres supérieurs spécialement, est parfaitement expliquée. Je pense cependant que ces prix, que le vulgaire considère comme élevés, ne le sont pas encore et qu'ils ont un plus grand avenir dont la réalisation dépend de l'augmentation des bras et des capitaux. La subdivision de la terre doublera les valeurs qui nous étonnent aujourd'hui.

Le rendement de ces prairies étudié en chiffres relatifs assure généralement un minimum de 12 o/o pour le gros bétail et de 15 à 16 o/o pour les bêtes ovines, avec dédoublement du capital chaque période de quatre ans, la consommation locale y comprise, sauf accidents exceptionnels, comme, par exemple, des inondations, des sécheresses ou des épidémies.

Il y a des années propices et des prairies spéciales exploitées par une administration intelligente et technique, et alors les résultats sont fabuleux.

Je veux le démontrer par la lettre d'un de nos éleveurs les plus remarquables d'une famille d'agriculteurs et dont le chef s'occupait déjà de croisement en 1830. *M. Benjamin Martinez de Hoz* me dit ce qui suit à propos de son établissement du *Moro* au sud de Buenos Aires:

« Comme je vous l'avais promis, je vous envoie le « résultat qu'ont donné 29.410 brebis prises au hasard, « achetées en 1881, pendant cinq ans sur de bonnes prairies « et pendant des années propices.

41.760 *Arrobas* laine	$ 109.172,01
28.503 animaux de vente	53.433,12
35.818 peaux (consommation et épidémie)	12.095,74
40.951 animaux (produit du troupeau)	51.189,—
	$ 225.889,87

FRAIS

Intéressés et frais divers.....	$ 56.472	
Fermage de 3 lieues de champ pendant 5 ans à raison de $ 6.000 par an	30.000	86.472
		$ 139.417,87

« Le capital employé pour 29.400 brebis prises au « hasard fut de 1.176.400 piastres monnaie courante soit « 48.624 piastres monnaie nationale somme qui correspond, « au bénéfice acquis de 139.417 piastres 85 monnaie natio- « nale, au 57,60 p. 100 annuel. »

EXISTENCES

70.361	brebis prises au hasard suivant compte de juin 1886.
29.410	— capital introduit.
40.951	animaux produits par le troupeau primitif.

Cet exemple n'est pas isolé et je pourrais en ajouter beaucoup d'autres qui démontrent que la province de Buenos Aires doit à cette puissance exubérante la rapidité extraordinaire de ses progrès qui dépassent les plus connus des États-Unis et qui laissent bien loin les meilleurs résultats de l'Australie.

Les ventes de terrains dans cette province, pendant l'année 1886, donnent une quantité de 1.418.324 hectares qui ont donné une valeur de 18.231.276 piastres monnaie nationale, c'est-à-dire, à peu de différence près, que l'hectare a été payé à raison de 13 piastres monnaie nationale. A Santa Fé les mêmes prix ont oscillé entre 4 et 5 piastres l'hectare; à Cordoba de 3 à 4 piastres et en Entre Rios entre 8 et 9.

La statistique des ventes faites dans la région qui nourrit le plus de brebis, dans l'année 1886, est la suivante :

PROVINCE	HECTARES	PRIX	VALEUR PAR HECTARE.
Buenos Aires.....	1.418.324	18.231.276	15,21
Entre Rios.....	41.986	348.433	8,29
Santa Fé.....	1.403.404	5.793.029	4,13
Cordoba.....	1.254.740	4.224.014	3,37

Ces prix équivalent à une valeur moyenne de 32.155 piastres monnaie nationale la lieue de 2.700 hectares *Buenos Aires;* de 20.725 la lieue de 2.500 hectares d'*Entre Rios;* de 10.325 piastres monnaie nationale la lieue de 2.500 hectares de *Santa Fé* et de 8.425 pour *Cordoba*.

Dans l'Entre Rios, la terre est très partagée.

Il y a, en Entre Rios et à Santa Fé, des prairies qui peuvent rivaliser avec les meilleures de Buenos Aires et cependant leur valeur est de 50 et même 70 o/o plus basse.

Ces prairies ont, comme celles de Buenos Aires, un débouché facile et bon marché par le grand fleuve *Parana*.

La différence de leurs prix ne doit donc s'attribuer ni à la qualité ni à la situation, mais bien au retard politique et à la barbarie administrative dans lesquels ont végété ces campagnes pendant plusieurs années.

L'administration rurale laisse autant à désirer aujourd'hui même à Buenos Aires que là-bas, mais à Buenos Aires, il y a de plus grandes garanties parce que la densité de la population a formé une opinion publique qui fait pression sur le gouvernement.

La valorisation des belles terres d'Entre Rios, de Santa Fé, aujourd'hui que l'immigration et les chemins de fer s'installent, ne dépend que du degré de culture et d'honnêteté de l'administration.

Pendant l'année 1887, les valeurs des tableaux précédents n'ont pas diminué; au contraire, elles continuent à monter.

La *Revue foncière*, publiée à Buenos Aires par *MM. Pico et Gomez*, donne les rapports suivants pour le premier semestre de 1888 ; ils sont du plus grand intérêt :

« Nos informations statistiques, faites avec tout le soin « qu'il nous est possible, vont nous servir dans ce cas pour « donner une légère idée de la marche du marché des terres « pendant ces trois dernières années et de l'importance, « calculée par semestre, qu'ont acquise les transactions sur « la propriété foncière.

« Voici donc les chiffres qui viennent plus bas ; ils « comprennent le mouvement de la propriété foncière pen- « dant les six semestres écoulés depuis le 1er juillet 1885 « jusqu'au 30 juin de l'année courante.

« Dans tous ces tableaux, la première colonne de gauche « détermine les territoires ; la seconde les surfaces prises en « hectares et la troisième et dernière les valeurs obtenues « pour ces terres en piastres monnaie nationale.

1885 — SECOND SEMESTRE

Buenos Aires.....	hectares	302.184	$ m/n 3.240.037
Territoires nationaux.....	—	2.557.500	2.848.558
Santa Fé.....	—	341.430	1.477.750
Cordoba.....	—	341.091	657.003
Mendoza.....	—	1.250.000	500.000
Corrientes.....	—	116.100	150.583
Total.....	—	4.908.315	$ 8.874.541

« Ou soit une moyenne de 10,72 piastres par hectare « pour les terres de la province de *Buenos Aires;* 1,11 pour « les *Territoires nationaux;* 4,02 pour ceux de *Santa Fé;* « 1,04 pour ceux de *Cordoba;* 0,40 pour ceux de *Mendoza* « et 1,29 piastre (monnaie nationale) pour ceux de *Corrientes.*

« En prenant le tout ensemble, il en résulte une moyenne « générale de 1,80 piastre monnaie nationale pour les

« terres de la République prises sur le marché de la capi-
« tale :

1886 — PREMIER SEMESTRE

Buenos Aires	hectares	600.289	$ m/n 6.504.386
Territoires nationaux	—	302.500	444.535
Santa Fé	—	273.755	899.437
Cordoba	—	137.821	426.417
Entre Rios	—	5.431	50.000
Mendoza	—	71.852	55.426
Salta	—	26.690	10.040
Santiago	—	84.606	45.000
Total	—	1.502.918	$ 8.435.241

« Déduisant les moyennes de ce tableau, nous aurons,
« en piastres monnaie nationale et par hectare : 10,38 pour
« les terres de *Buenos Aires;* 1,47 pour les *Territoires*
« *nationaux;* 3,28 pour ceux de *Santa Fé ;* 3,09 pour ceux
« de *Cordoba;* 9,20 pour ceux d'*Entre Rios ;* 0.77 pour
« ceux de *Mendoza;* 0,37 pour ceux de *Salta;* 0,53 pour
« ceux de *Santiago del Estero.*

1886 — SECOND SEMESTRE

Buenos Aires	hectares	718.057	$ m/n 10.936.890
Territoires nationaux	—	836.032	1.616.271
Santa Fé	—	1.129.649	4.889.592
Cordoba	—	1.117.458	3.797.597
Entre Rios	—	36.555	298.433
Mendoza	—	480.747	361.400
San Luis	—	85.166	146.900
Santiago	—	94.000	100.000
San Juan	—	377.550	150.000
Corrientes	—	10.304	66.000
Total	—	4.886.018	22.352.083

« Ces ventes correspondant au second semestre de
« l'année 1886 donnent une moyenne générale de 4,57 pias-
« tres pour toutes les terres de la République ; prenant les
« moyennes partielles par provinces et territoires, nous
« avons, par hectare, et en piastres monnaie nationale :

« *Buenos Aires*, 15,21 ; *Territoires nationaux*, 1,93 ; *Santa* « *Fé*, 4,33 ; *Cordoba*, 3,39 ; *Entre Rios*, 8,16 ; *Mendoza*, « 0,75 ; *San Luis*, 1,71 ; *Santiago del Estero*, 1,06 ; *San* « *Juan*, 0,40, et *Corrientes*, 6,10.

1887 — PREMIER SEMESTRE

Buenos Aires	hectares	398.492	$ m/n 12.377.936
Territoires nationaux	—	1.424.542	2.587.328
Santa Fé	—	246.155	1.639.207
Cordoba	—	672.698	4.123.930
Entre Rios	—	60.890	775.000
Mendoza	—	176.190	176.000
San Luis	—	142.908	410.000
Corrientes	—	12.830	45.125
San Juan	—	704.760	300.000
Total	—	3.839.465	$ 22.434.626

« Donnant par hectare les moyennes suivantes : *Buenos* « *Aires*, 31,06 piastres (monnaie nationale) ; *Territoires* « *nationaux*, 1,11 ; *Santa Fé*, 6,65 ; *Cordoba*, 6,12 ; *Entre* « *Rios*, 12,72 ; *Mendoza*, 1,00 ; *San Luis*, 2,86 ; *Corrientes*, « 3,51 ; *San Juan*, 0,42.

« Moyenne générale pour les terres de la République « pendant le premier semestre de 1887 : 5,84 piastres « (monnaie nationale).

1887 — SECOND SEMESTRE

Buenos Aires	hectares	507.866	$ m/n 18.285.070
Territoires nationaux	—	235.999	523.050
Santa Fé	—	373.966	3.511.270
Cordoba	—	692.454	4.110.662
Entre Rios	—	58.697	665.750
Mendoza	—	2.500	4.500
Catamarca	—	755.100	540.000
Santiago	—	88.740	317.500
San Luis	—	94.054	139.830
Corrientes	—	11.854	135.000
San Juan	—	906.120	360.000
Salta	—	133.450	50.000
Total	—	3.760.800	$ 28.642.632

« Des chiffres de ce tableau, nous déduisons les moyennes « suivantes par hectare : *Buenos Aires*, 36 piastres (monnaie « nationale) ; *Territoires nationaux*, 2,21 ; *Santa Fé*, 12,81 ; « *Cordoba*, 5,93 ; *Entre Rios*, 11,34 ; *Mendoza*, 1,80 ; *Cata-* « *marca*, 0,71 ; *Santiago del Estero*, 3,57 ; *San Luis*, 1,48 ; « *Corrientes*, 11,38 ; *San Juan*, 0,40 ; *Salta*, 0,37.

« La moyenne de toutes les terres par hectare a été, « dans le second semestre de 1887, de 7,61 piastres (monnaie « nationale).

1888 — PREMIER SEMESTRE

Buenos Aires	hectares	1.016.969	$ m/n 27.796.196
Territoires nationaux	—	1.553.250	2.851.400
Santa Fé	—	1.279.465	4.331.847
Cordoba	—	244.365	2.150.945
Entre Rios	—	39.289	752.910
San Juan	—	150.960	240.000
Mendoza	—	127.500	104.000
Corrientes	—	2.260	3.700
Total	—	4.419.088	$ 38.229.998

« Donnant une moyenne générale par hectare pour les « terres de toute la République de 8,65 piastres (monnaie « nationale). Le détail donne pour les terres de *Buenos* « *Aires*, 27,23 ; *Territoires nationaux*, 1,83 ; *Santa Fé*, 3,38 ; « *Cordoba*, 8,80 ; *Entre Rios*, 1,90 ; *San Juan*, 1,58 ; *Men-* « *doza*, 0,80 ; *Corrientes*, 1,63.

« Dans les tableaux antérieurs nous avons fait connaître « le mouvement détaillé du marché des terres pendant ces « six semestres. Pour que la comparaison relative à l'aug- « mentation de valeurs et de surfaces vendues soit plus « facile, nous réunirons tous les totaux que donnent ces « tableaux pour former l'état général des lignes précé- « dentes.

1885	*Hectares*	$ m/n
2e Semestre.....	4.908.313	8.874.541
1886		
1er Semestre.....	1.502.918	8.435.241
2e Semestre.....	4.876.018	22.352.083
1887		
1er Semestre.....	3.839.465	22.434.626
2e Semestre.....	3.760.800	28.642.652
1888		
1er Semestre.....	4.419.088	38.229.998

« Comme on peut le voir, si nous comparons les valeurs « représentatives des biens-fonds pendant le dernier semestre « de 1885 et le premier de l'année 1888, dates extrêmes de « l'existence de cette Revue, il résulte que ces valeurs ont « quintuplé, le montant du premier étant de 8.874.541 pen- « dant que celui du dernier est arrivé à 38.229.998. Les « surfaces vendues dans le premier semestre sont repré- « sentées par 4.908.315 hectares et celles du dernier par « 4.419.088 hectares. »

Les valeurs croissantes des champs argentins ne souffriront pas d'arrêt par la rétention de leur force productive parce que le bétail mené avec prudence et capacité refait le champ qui le nourrit, et à son œuvre s'associe un climat doux et pluvieux.

Des champs où il ne tombe jamais de neige, où l'hiver ne dépasse pas les limites modérées, où le thermomètre est presque toujours au-dessus de zéro, avec des pluies suivies et abondantes, renouvellent sans cesse leur beau tapis de verdure, de sorte que leur fertilité paraît inépuisable.

Cependant l'exploitation rationnelle est loin d'être observée par la généralité des éleveurs. La plupart des causes de la

mortalité des animaux qui se produisent annuellement dans la province de Buenos Aires, et que le vulgaire appelle *épidémies*, ne le sont pas, car il ne s'agit pas de maladies contagieuses, mais de la maigreur des brebis et de l'épuisement des champs. La catastrophe provient des agissements mêmes des éleveurs. Dominés par une chimérique idée de la résistance de la nature ou par des pertes d'argent, ils exigent des champs plus du maximum rationnel que ces derniers peuvent donner et ils n'ont pas la prudence de conserver des parcelles de réserve quand viendra le jour de l'épuisement.

Il en résulte que les fourrages manquent; l'excès de bouches affamées empêche la pousse de nouveaux fourrages; le champ reste aride et la mort des animaux montre à l'éleveur ses erreurs et son imprudence.

De ces faits il y a des exemples donnant des leçons complètes; mais ils se répètent malheureusement et la fortune publique, comme la fortune privée, perdent tous les ans, par suite de la mortalité, des millions d'animaux du produit et même du cheptel.

Un champ, exploité rationnellement et convenablement, produit plus que ce que l'on prétend lui extraire par la surcharge d'animaux. Ceux-ci paissent facilement et abondamment; les mères entrent grasses aux saisons rigoureuses et ont une abondance de lait qui leur permet de conduire à bien leur mise bas.

Les inondations au sud de la province de Buenos Aires et les sécheresses au nord, ainsi que dans les autres régions à brebis, causent de grandes pertes dans nos troupeaux. Buenos Aires a perdu en 1886 plus de vingt millions de têtes tant de cheptel que de l'agnelage.

Ces phénomènes météorologiques obéissent à une loi physique signalée par le *Dr Gould*. Basé sur elle, je prédis,

en 1881, les pertes que l'élevage argentin a souffertes dans les années suivantes.

En 1876 j'ai publié à Buenos Aires une courte étude sur les sécheresses et les inondations en éveillant l'attention du gouvernement sur les procédés scientifiques qui les évitaient. Je disais alors :

« Malgré ses ruisseaux, ses lagunes et ses rivières, la « province souffre de sécheresses affreuses. J'ai vu dans « une seule *estancia* à *Cañuelas* des piles d'ossements « de 30.000 brebis victimes de la sécheresse et des épi- « démies qui en étaient la conséquence; 30.000 toisons « de moins pour le marché et pour un seul propriété- « taire!

« Il y a des époques de l'année où la sécheresse survient « avec tant de rigueur que l'on est obligé de creuser des « puits pour donner à boire aux animaux. Ce travail improbe « est loin de satisfaire les opérations de l'éleveur. Voici « pourquoi la question de la sécheresse est et sera encore « longtemps à l'ordre du jour à Buenos Aires.

« La solution du problème de la sécheresse est en rela- « tion avec une autre question très importante : la trans- « formation convenable de certains accidents du terrain qui « permettent d'utiliser les eaux qui se perdent aujourd'hui « et le moyen le plus efficace pour provoquer les pluies. Le « système universellement adopté de la plantation d'arbres « sur une grande échelle tend à ce but.

« Ceux qui, comme moi, ont parcouru la province de « Buenos Aires en sa plus grande partie ont pu remarquer « que les terrains bas sont abondants dans la Pampa, bien « qu'ils n'obéissent pas à un système ou à une direction « uniforme. Ce sont des bassins isolés qui finiront par « s'aplanir en élevant leur surface par l'action des alluvions

« qui continuent leur œuvre sans cesse. Ces terrains bas « servent de point de réunion des eaux de pluie. Telle est « l'origine des lagunes, marais, marécages et petits ruis- « seaux qui abondent à l'intérieur.

« On peut remarquer que ceci n'est pas applicable à la « Pampa du Sud-Ouest en dehors de la population. Des « voyageurs y ont signalé des contrées stériles et improduc- « tives dans lesquelles l'uniformité de la savane n'est inter- « rompue ni par des sources, ni par des lagunes, ni par des « ruisseaux : ces contrées repoussent la vie.

« Dans les régions du Sud-Est, au contraire, les eaux se « déposent abondamment d'après la forme indiquée.

« En observant ces faits, l'absolue stérilité de ces eaux « me préoccupait. Elles n'ont pas de communication d'une « lagune à l'autre, les marais ne s'unissent pas générale- « ment; les petits ruisseaux non plus ne reçoivent pas cette « quantité d'eau à l'aide de laquelle ils pourraient s'agrandir « et augmenter celle des ruisseaux et des rivières dont ils « sont des affluents en fertilisant à la fois les terres qu'ils « parcourent tandis que maintenant les zones fertilisées par « ces eaux stagnantes n'ont pas d'importance.

« Préoccupé de ces phénomènes, je suis arrivé à croire « qu'il est nécessaire de faire une étude officielle sérieuse et « profonde pour rechercher s'il serait possible de réaliser « facilement quelque travail qui permît de profiter des eaux « stagnantes aux terres du Sud-Ouest qui sont les plus riches « et les plus peuplées; soit qu'on les divise pour qu'elles « augmentent la quantité d'eau des rivières, soit qu'on les « destine à l'arrosement des terrains d'alentour.

« Le problème peut se simplifier et s'énoncer de cette « manière : profiter des eaux qui affluent aux dépressions de « la Pampa et se perdent dans son sein ; — problème inté- « ressant à résoudre, sans préjudice des mesures générales

« que je crois propres à combattre la sécheresse et ses « effets (1). »

Le savant professeur *Ameghino* a éveillé l'attention publique par de récentes conférences et publications sur cette question et, en parlant de mes idées, il dit :

« Il est temps maintenant que je me souvienne un peu « de ceux qui m'ont précédé et ont entrevu l'intime relation « qui existe entre les sécheresses et les inondations, les « enfermant en un seul problème dont la solution devrait « nous en préserver.

« Parmi eux celui qui l'a fait avec le plus de clarté et de « précision est le *Dr Zeballos* dans un chapitre de son *Étude « géologique de la province de Buenos Aires*, un de ceux « qui doivent avoir les plus grandes conséquences dans ce « travail, car il se rapporte au problème de la solution « duquel dépend l'avenir de toute la partie plate et sans « arbres de la République. »

En 1881 j'insistai sur ces idées et je proposai franchement un projet de nivellement général pour étudier le régime des eaux dans le territoire de Buenos Aires; cette idée fut adoptée et décrétée par le gouvernement de cette province.

Après la vérification d'un remarquable plan de nivellement fait par les ingénieurs *Lavalle et Medici*, surgit l'idée de la canalisation comme remède contre les inondations.

Le professeur *Ameghino* a donné des conférences publiques démontrant irréfutablement, selon moi, « que l'écoule- « ment simple et illimité des terrains rendra plus fréquentes, « plus prolongées et plus désastreuses les périodes des « grandes sécheresses. »

---

(1) *Estudio Geologico sobre la provincia de Buenos Aires*, récompensé d'une médaille d'argent par la *Société scientifique Argentine*, 1876.

Je m'associe à ses idées et, comme lui, je déplorerais qu'on traitât avec légèreté un fait qui réclame la plus sérieuse investigation scientifique, car la réalisation d'un écoulement inconditionnel modifiera les caractères du sol et de l'atmosphère dans des proportions qui peuvent être funestes.

Porter à la mer les eaux de la province, c'est lui arracher sa fertilité, son humus et les semences, tandis que les inondations s'éviteront en régularisant les distributions et la permanence des eaux sur les mêmes lieux; c'est-à-dire qu'elles fertiliseront les champs au lieu de les laisser dessécher par l'extraction et l'expulsion des masses liquides.

Les grandes sécheresses sont moins générales et moins fréquentes et leurs dégâts peuvent être plus grands dans toutes les régions où les propriétaires abusent de la fertilité des champs.

C'est un fait acquis que les prairies de première qualité appelées dans les campagnes *fleurs de champs*, doivent être très élevées. Il est certain que c'est là que croissent les meilleurs fourrages quand les pluies ne font pas défaut; mais, en temps de sécheresse, ces champs sont ruineux, tandis que les prairies *mixtes* ne le sont pas; c'est-à-dire qu'elles ont des parties basses et des parties hautes; dans les premières, en effet, les troupeaux trouvent une nutrition suffisamment mûre et garantie.

Les inductions doivent faire place à la vérité; les bas-fonds ont, comme les hauteurs, une importance capitale dans les exploitations rurales et se complètent économiquement dans la production.

Les champs argentins ont modifié fondamentalement leur aspect sauvage; l'action privée a construit des canaux d'écoulement dans plusieurs endroits et creusé des réservoirs d'eau permanents en d'autres, devançant ainsi les mesures

officielles, qu'il sera nécessaire d'adopter un jour, pour régulariser la distribution des courants, en évitant qu'ils inondent une région pendant qu'une autre immédiate reste desséchée.

L'opinion assez généralisée, que les petites lagunes formées par les pluies, promptement troublées par les troupeaux et transformées en bourbiers, sont les facteurs propices au développement de germes mortifères, a produit une transformation salutaire dans les champs.

On préfère abreuver le bétail dans les eaux courantes ou dans de larges puits appelés *jagüeles*. On commence à utiliser aussi la nappe d'eau semi-jaillissante.

Les lagunes sont épuisées et en les exhaussant, on les transforme en champs utiles au moyen de plantations de peupliers et de saules.

Les grandes plantations d'arbres exotiques prennent un développement prodigieux dans nos plaines, qui ont véritablement l'aspect d'un océan semé d'îles rapprochées les unes des autres.

Ces plantations réunies formeraient une gigantesque forêt, et elles exercent une influence bienfaisante sur le climat et les exploitations rurales; elles fournissent du bois de chauffage et de construction à l'homme, et protègent le troupeau de leur ombre bienfaisante.

Les arbres les plus communs sont l'*eucalyptus globulus*, l'*acacia albata*, les variétés de *saules* et de *peupliers* et les arbres fruitiers.

La division et l'action d'enclore la propriété rurale ont concouru à lui donner plus de valeur encore. Les lignes de fil de fer argentines sont extraordinairement longues.

La statistique de la douane n'est pas complète et, en certaines années, elle est même irrégulière. Elle ne donne aucun renseignement antérieur à l'année 1863, et ne les

fournit pas non plus de 1870 à 1875. L'importation de fils de fer pour enclos de 1863 à 1869 et de 1876 à 1885 donne les chiffres du tableau suivant, complété par les mètres linéaires que donne le fil de fer introduit à raison de 280 mètres d'extension par 100 kilogrammes.

ANNÉES	QUANTITÉ	VALEUR	MÈTRES LINÉAIRES
1863	Kos 1.625.456	$ 159.715	4.551.276
1864	492.798	44.039	1.397.834
1865	855.738	70.510	2.396.066
1866	937.250	61.308	2.624.300
1867	457.930	36.527	1.282.204
1868	342.608	32.164	959.302
1869	360.686	19.826	1.009.921
1876	5.426.398	451.330	15.193.914
1877	5.162.618	499.462	14.455.304
1878	5.499.158	404.670	15.397.642
1879	9.688.574	620.046	27.128.021
1880	13.447.570	796.116	37.653.196
1881	21.847.157	1.332.950	62.172.040
1882	14.434.179	1.180.323	40.415.701
1883	19.727.103	1.328.484	55.235.888
1884	22.323.080	1.584.512	62.504.624
1885	22.359.663	1.514.374	62.607.056
		Total	406.984.289

Calculant, d'après ces chiffres, la lieue à raison de 5 kilomètres, il résulte que ce fil de fer donne 81.387 lieues linéaires, somme qui, divisée par 5 fils dont se compose ordinairement la clôture, donne une extension de 16.278 lieues d'enclos de fil de fer, quantité qui est, sans aucun doute, en dessous de la réalité. Comparant les années 1870 à 1875, et les années 1876 et 1877 dont la statistique fait abstraction et dont le mouvement fut très grand, il résulterait, sans doute, qu'il y a dans la République 30.000 lieues de clôture de 5 fils de fer.

Si on prend une moyenne de 1400 piastres monnaie nationale par lieue linéaire d'enclos en fils de fer, on a donc une valeur de 42.000.000 de piastres monnaie nationale, appliquées à la valorisation et à la garantie des intérêts ruraux.

Il ne manque pas d'ennemis aux champs argentins.

Dans la région inculte de la pampa centrale, depuis le sud de *Mendoza* jusqu'au *Rio Negro*, et de là en Patagonie jusqu'au détroit de Magellan, le sous-sol est littéralement miné par une sorte de petit lapin appelé vulgairement *tucu-tucu*, qui s'attaque aux fourrages et prive le champ de toute consistance. La population l'obligera à émigrer ou à disparaître sans doute un jour, mais il se défendra vigoureusement, exposant la vie des troupeaux au moment de la rareté des fourrages.

Dans les champs médiocrement peuplés où la paille lutte avec la transformation, il y a un petit animal du même type que le cochon d'Inde, de couleur gris foncé; on l'appelle vulgairement *cuis*. Ils forment d'immenses troupes, dans chaque lieue carrée de *pajonal* (grandes touffes de plantes coupantes).

Le sol est toujours dépourvu d'herbes tendres, couvert de paille et sillonné des petits chemins embrouillés de ces ennemis par trop domestiques de l'élevage.

Le feu qui détruit les pailles les oblige à émigrer, et alors ils se réfugient par tas dans les enclos et les fossés recouverts de broussailles.

La transformation complète des champs les privant de refuge en finit avec eux, mais il reste toujours assez de leurs rejetons, dans les enclos, pour qu'il soit nécessaire de les détruire en prévision de l'avenir.

Finalement les fameuses *viscaches* (sorte de lièvre) creusent leurs trous et dépouillent les alentours. C'est le

plus grand et le plus redoutable des rongeurs ennemis de l'agriculture en attaquant les racines, dont ces animaux se nourrissent. Là où ils posent leurs griffes, l'herbe ne pousse plus.

Pour se faire une idée pratique de l'influence de ce grand lapin sur l'agriculture de ce pays, on peut faire le calcul suivant :

Dans un champ où n'ont pas été poursuivies les *viscaches*, il y en a en moyenne 30.000 par lieue carrée, selon renseignements très nombreux.

Si une *viscache* mange journellement la sixième partie de ce dont une brebis a besoin pour bien se nourrir, les 30.000 *viscaches* représentent dans le champ un troupeau de 5.000 brebis.

Le champ qui, sans *viscaches*, nourrirait 30.000 moutons, ne peut donc en recevoir que 25.000. La capacité nutritive diminue d'un sixième.

En Australie, cette question est arrivée à d'alarmantes proportions. Les autorités, les éleveurs et les habitants ont déclaré une guerre à mort aux lapins, qui épuisent les sources de la richesse agricole.

M. Campbell, consul général des États-Unis à Sydney, a présenté à son gouvernement, au mois de mai 1888, un rapport qui renferme des renseignements très graves. Il dit :

« La capacité nutritive des champs, pour élever des brebis,
« a été réduite d'un tiers; les toisons ont diminué d'une livre
« à une livre et demie, en moyenne; l'augmentation des
« agneaux a diminué de 30 à 40 o/o et les pertes de brebis,
« pour cause de mortalité, ont augmenté de 3 à 13 o/o; tout
« cela en conséquence de l'énorme accroissement des lapins.
« Les brebis ont diminué de plusieurs millions et les dégâts
« augmentent d'année en année.

« On a la fâcheuse perspective que, dans un temps peu « éloigné, la colonie sera inhabitable, par suite de la des- « truction de la principale industrie et de l'impossibilité de « continuer les opérations agricoles. »

Dans la République Argentine l'initiative privée a commencé il y a longtemps la persécution des *viscaches* en employant deux procédés: l'excavation et la tuerie, l'asphyxie par la fumée et par des matières explosibles, ainsi que l'empoisonnement au moyen de la machine inventée par le *Dr Candelon.*

Il y a des entrepreneurs pour l'extraction des *viscaches* des champs qui font cette opération pour vingt centimes de piastre monnaie nationale par chaque *viscachera* ou soit mille deux cents piastres monnaie nationale par lieue carrée.

Mais ces sacrifices sont généralement stériles car si un propriétaire en finit avec la plaie dans son champ, ses voisins n'en ont cure souvent et il se voit de nouveau sous le coup du fléau.

Pour obvier à cette lacune administrative, on a présenté un projet de loi rendant obligatoire la destruction des *viscacheras* et la *Société rurale* l'a chaudement appuyé.

Chapitre XI

MALADIES

Sommaire : Observations pratiques. — Expérience directe et journalière. — Paroles d'un Américain remarquable. — La gale. — Son développement dans la République. — Méthodes primitives et modernes de traitement. — Remèdes généralement employés. — Statistique du nombre d'animaux guéris et coût pour chacun. — Observations pratiques sur l'efficacité de la cure. — Époque où la gale apparaît et où elle se développe. — Les pluies neutralisent la guérison. — Découverte à ce sujet. — Investigations faites entre éleveurs. — Leurs conclusions. — Le piétin. — Études de *M. Bernier*. — Observations de l'auteur. — Causes et développement. — Manières de combattre celles-là. — Situation des brebis attaquées. — Remèdes. — Procédé préservatif. — Énergie et administration. — Maladies vermineuses. — De grandes épidémies tuent à Buenos Aires des millions de brebis. — Études pratiques dans différents établissements. — Moyens préventifs et curatifs. — Désordres intestinaux. — Diarrhées épidémiques. — Leurs causes. — Observations sur la nature des fourrages et le climat. — Impossibilité de guérison. — Préservatifs rationnels essayés. — Le sagüaypé ou *distoma hepatica*. — Études et conclusions fondamentales du *Dr Wernicke*. — Maladies charbonneuses. — Tumeurs. — Œdèmes. — Tétanos. — Calculs. — Véroles. — Tournis ou folie. — Vers. — Equinococus. — Météorisation. — Emploi du trocart. — Mise bas. — Terre. — Précautions que doivent prendre les amateurs. — Nécessité d'employer des vétérinaires.

L'espèce ovine de la République Argentine est attaquée déjà de la plupart des maladies communes dans d'autres régions du monde et, bien que quelques-unes très graves et dévastatrices n'aient pas encore traversé l'Océan pour s'acclimater chez nous, elles ne tarderont sans doute pas à le faire.

L'importation de moutons a été, comme je l'ai démontré, considérable et s'est faite sans réserve, sans les précautions élémentaires nécessaires pour éviter les conséquences funestes de la permanence d'animaux malades au milieu de troupeaux sains.

Décrire ces maladies serait superflu : il n'y a pas un livre de vétérinaire qui ne donne les explications satisfaisantes.

En conséquence, je me bornerai à noter des faits pratiques à propos de l'apparition, du développement et des systèmes préventifs et curatifs des maladies les plus alarmantes, consultant ainsi surtout l'intérêt immédiat des éleveurs.

Le *Dr G. H. Dadd*, médecin, chirurgien et vétérinaire aux États-Unis, y a joui d'une grande réputation en son temps et lui-même attribuait son succès à ne s'en être pas tenu rigoureusement aux règles théoriques. Ainsi, bien qu'ayant été élevé dans l'école allopathique, il employa toujours les remèdes qu'une observation profonde suggérait à son *criterium*.

En conséquence, un autre docteur notable en la matière, *Russel Manning*, donne aux éleveurs les conseils pratiques suivants à la page 746 de son *Illustrated Stock Doctor*, conseils d'or que je recommande à nos *estancieros* et à nos majordomes d'*estancias* :

« Quiconque veut devenir expert à reconnaître les mala-
« dies des animaux doit étudier en détail l'état de santé de
« ces derniers et se familiariser patiemment avec leurs cou-
« tumes, les apparences qu'ils présentent d'ordinaire et leur
« physiologie générale. Il doit connaître le pouls commun
« des animaux et les battements du cœur, le mouvement
« régulier de leur respiration et leur degré de chaleur habi-
« tuel; à cet effet il peut employer un thermomètre spécial.

« Il doit observer l'aspect des yeux et de la langue et « connaître les positions dans lesquelles dorment et se « réveillent les animaux. Il doit observer aussi le caractère « et la fréquence de leur appétit.

« C'est dans la variation de ces particularités communes « que le vétérinaire trouve un indice qui lui permet de « reconnaître quelques-unes des maladies qui se présentent « à lui. »

I. — *La gale,* qui, comme je l'ai démontré, était déjà connue des Araucains et des Güaranis à l'arrivée des Espagnols en Amérique, commença à préoccuper les éleveurs de brebis en 1838, quand quelques béliers allemands, de race électorale, répandirent cette maladie dans les troupeaux fins de l'époque.

Les premiers procédés curatifs, encore employés dans les zones de notre élevage primitif où le progrès n'a pas encore pénétré avec énergie, reposaient sur les traditions de remèdes indiens; c'est-à-dire qu'ils avaient pour base la graisse d'animaux sauvages, du *sanglier* et du *poulain.*

Une longue période de lutte et de propagande a été nécessaire pour que les paysans donnassent de l'importance à la guérison de la gale.

Il y a vingt ans, elle décimait nos troupeaux, les dépouillait de leur laine, dépréciant sa qualité, et tuait des milliers de brebis; mais si un éleveur plus avancé faisait des sacrifices pour tuer le germe, ses voisins ignorants ou négligents stérilisaient ses efforts et ses dépenses.

Actuellement le traitement se généralise beaucoup, il n'est cependant ni réglementé par l'autorité ni adopté dans tout le territoire où l'on élève la brebis.

En 1878, comme j'avais proposé le premier certaines mesures officielles à la Législature de Buenos Aires, je fis la statistique du nombre de brebis traitées et, me basant

sur les quantités de remède vendues, j'obtins les données suivantes pour la saison 1878-1879:

MAISONS	REMÈDES	MESURES	ANIMAUX TRAITÉS
Moore et Tudor.....	Glycérine.....	287.039 livres...	5.740.780
Tomas Blagden et C°.	Fluide Little.....	5.000 gallons..	500.000
Demarchi et Parody.	Essence de tabac...	—	5.000.000
Ernesto Neird.....	William Cooper ...	—	800
Augusto C. Linck....	Extrait de tabac...	—	2.000.000
Eastman et C°.....	Extrait sulfureux..	4.667 gallons..	566.934
			13.808.594 *

Les renseignements réunis pour la dernière saison 1885-1886 et qui sont constatés dans les livres des maisons de commerce vendant le spécifique me permettent d'affirmer que l'on traite dans la République trente millions de brebis, ce qui cependant est encore désolant car ce chiffre atteint à peine au tiers de nos brebis et il n'est pas possible de croire que le reste soit toujours exempt de gale.

Ce chiffre comparé à celui de 1878 révèle un progrès lent mais de la plus grande importance et c'est un stimulant pour continuer à persévérer dans la propagande de la guérison. Les spécifiques de 1878 continuent pour la plupart à jouir de la faveur publique et leur usage augmente constamment.

Le coût de chaque animal traité varie avec la longueur de

---

1. Avec une livre du fluide *Glycérine* on traite 20 animaux. Avec un gallon de *Fluide Little*, on soignait 100 brebis. D'après une lettre que m'adressa à cette date la maison *Demarchi et Parodi,* ses ventes ont été : en 1875, gallons 1.500; en 1876, gallons 7.500; en 1877, gallons 15.000. L'extrait de *Linck* traite 100 brebis par gallon. *Eastman et C°* m'écrivirent ce qui suit : « Supposant que l'on emploie « un demi-gallon du mélange par tête, ce qui est la mesure ordinaire, dans la pro- « portion pour le bain de 60 parties d'eau pour une d'essence, la quantité vendue « aura suffi pour 566.934 brebis. »

la laine. Les vendeurs de glycérine, par exemple, assurent que les brebis tondues en octobre et baignées en février coûteraient deux centimes de piastre monnaie nationale par tête en achetant le remède en cruches au lieu de l'acheter en boîtes de fer-blanc dont l'enveloppe coûte plus cher.

Ce remède s'emploie avec de l'eau froide, de préférence des eaux légères, c'est-à-dire celles qui contiennent le moins de sel, dans les proportions suivantes : par bain 1 partie de glycérine pour 40 d'eau s'il s'agit de béliers. Quand on traite à la main, il suffit de dissoudre 1 de glycérine dans 20 d'eau.

Le *sarnifugo* de la maison *Demarchi et Parodi* se compose de pentasulfure alcalin, d'hyposulfite de sodium, d'extrait de tabac et d'acide phénique.

Sa vente variait entre dix et vingt mille gallons par an, de sorte que la moyenne pendant ces huit dernières années peut se calculer comme étant de quinze mille gallons.

La maison *J. K. Theobald* vend le spécifique fabriqué à Londres par *MM. Mockford* et qui a pour base l'acide carbonique. Ce spécifique est aussi connu vulgairement sous le nom de son fabricant.

MM. Theobald et C° me disent :

« La vente pendant les dix dernières années écoulées a « atteint à cinq mille barils de dix gallons chacun au prix de « vingt piastres or le baril. »

La maison de H. Rathje vend l'extrait de tabac de Virginie, marque « *La Oveja* », fabriqué en Suisse. Suivant analyse du *Dr Arata*, ce spécifique contient 7 o/o de nicotine.

M. Rathje m'écrit : « Il y a six ans que j'introduis cet « article. La quantité que j'en ai vendue jusqu'à cette date « est, plus ou moins, de six cent mille kilos. Le kilo coûte « une piastre monnaie nationale.

« Avec un kilo d'extrait, on peut traiter cent brebis.

« D'après le degré de maladie de l'animal, on fait le remède « plus fort en le mêlant à une quantité moindre d'eau. Ce « produit a été exhibé à l'*Exposition Rurale de Palermo*, « mais hors concours. »

Le fluide *Auzon* est une industrie argentine soutenue par la maison de *MM. Mantels et Pfeiffer* et il a pour bases l'huile de goudron et l'acide phénique.

On le vend au prix de huit piastres monnaie nationale le baril de deux *arrobas;* sa vente a atteint 20 à 25.000 gallons par an.

Le coût de traitement par tête est de un centime de piastre monnaie nationale plus ou moins.

Ce remède a concouru à l'*Exposition Continentale* de Buenos Aires où il remporta une médaille.

MM. Runciman et C° m'écrivent ce qui suit :

« 1° Le spécifique que nous vendons est connu sous le « nom de « *Fluido Little* » et vient de *Doncaster*, en Angle- « terre.

« 2° Nous le vendons depuis l'année 1881, arrivant aux « ventes annuelles suivantes : 1881,11.419 gallons; 1882, « 12.929; 1883, 24.064; 1884, 47.975; 1885, 60.056; 1886, « 61.500, jusqu'au 31 juillet.

« 3° Quantité de remède pour soigner un animal : nous « calculons depuis 7/1000 jusqu'à 10/1000 de gallon.

« Nous ne l'avons pas encore présenté aux expositions « argentines. »

La maison de *MM. F. G Meeks et C°* présenta à l'Exposition internationale de 1886 un nouveau spécifique appelé *Fleur de Lys*, de *Mac Dougall*, accompagné d'une analyse du *docteur Puiggari* qui disait :

« D'après ce que j'ai pu observer, ce spécifique n'est qu'un mélange d'acide phénique ou carbonique impur; probablement le produit du goudron de charbon de terre avec

un alcali, formant un phénol. Je le considère comme inoffensif en même temps qu'efficace pour l'usage et les cas auxquels il est destiné. »

M. Meeks est un nouvel agent et ne sait pas encore quelle quantité il peut vendre annuellement au prix de 13 centimes de piastre or (0 fr.65) la livre. Il n'a pas présenté ce produit au concours parce qu'il n'y avait pas d'essais pratiques des différentes préparations.

J'extrais ce qui suit de sa lettre d'envoi : « En plus des « données que vous me demandez, je me permets de vous « faire observer que, pour obtenir de bons résultats avec « ce spécifique comme avec d'autres, si l'on faisait le trai- « tement à la main, on doit bien gratter l'animal afin que le « remède pénètre profondément et non pas se contenter, « comme beaucoup de monde, de frotter la laine.

« Dans ce même but, quand on traite l'animal par le bain, « il doit y rester de quatre à cinq minutes et non pas entrer « et sortir seulement. »

La plus grande partie des spécifiques dont je viens de m'occuper sont nouveaux sur le marché mais, malgré cela, les plus généralement employés en 1878, ceux de *MM. Moore et Tudor*, *Parodi et Demarchi*, *Eastman et C°* et *Linck*, continuent à jouir des faveurs de la place, ce qui prouve que la concurrence est profitable au pays, puisqu'elle augmente le nombre de brebis soignées.

L'observation du fabricant *Mac Dougall* sur l'efficacité de son remède même en cas de pluie après son application est du plus grand intérêt pour les éleveurs et pour tous les vendeurs de spécifiques.

Effectivement, l'époque où la gale commence à couvrir nos brebis est en avril, mai et principalement en juin. Ces premiers mois sont très pluvieux et le dernier est ordinairement accompagné de brouillards persistants.

En attaquant la gale à cette époque, où l'on est forcé de le faire, malgré le bain préventif de la tonte ou de février, le travail est perdu ordinairement par suite de la pluie qui lave les animaux récemment soignés, rendant ainsi inutile le remède employé.

En d'autres occasions, il arrive que les pluies ne cessent pas en même temps que la gale; elle envahit les troupeaux et l'éleveur se désespère, attendant une semaine, puis une autre jusqu'à ce que le soleil brille définitivement et que, par suite, on puisse commencer la cure.

La guérison arrive alors quand les brebis traînent leur toison en loques comme les effilures qui volent suspendues à la corbeille du trappeur et alors que, amaigries par la maladie, il est impossible de les remettre en état parce que la saison est trop avancée.

Souvent aux beaux jours tombe une nouvelle pluie qui interrompt et finit par rendre impossible le traitement en temps opportun. Alors les circonstances sont déplorables, le troupeau donne un rendement de 25 °/₀ de moins de bénéfice et le capital diminue à cause de la mortalité, conséquence de la maigreur que produit l'invasion du terrible fléau.

Rendre invulnérables aux pluies les applications récentes d'un spécifique, c'est le problème extrêmement important que prétend avoir résolu *Mac Dougall* et que nous voudrions voir aborder avec succès par tous les fabricants.

Nos éleveurs riches et instruits ont été infatigables dans la persécution de la gale.

En 1879, dans le but de proposer à la Législature de Buenos Aires, dont je faisais partie, une loi déclarant obligatoire la guérison de la gale, je fis des investigations parmi ces éleveurs et j'en reçus une série de lettres contenant des renseignements du plus grand intérêt.

M. Eduardo Casey, qui, outre sa propre expérience, con-

naissait les idées de ses nombreux clients, éleveurs de brebis sur une grande échelle, m'écrivait le 28 août 1879 :

« La gale prend chaque année un caractère plus violent « et je puis assurer que plus des trois quarts des brebis qui « meurent dans nos campagnes sont victimes de ce fléau.

« On ne peut calculer le profit que nous donnerait une « loi comme celle d'Australie, c'est-à-dire rigoureuse, « stricte. Celui qui porte préjudice à ses voisins et à son « pays, qu'on vende ses troupeaux à l'encan. On comprend « qu'il faudrait accorder un délai de quatre ou cinq ans « avant d'en arriver à ces mesures extrêmes.

« Si toutes les brebis de cette province étaient guéries « de la gale, le pays pourrait compter sur une augmenta- « tion plus grande que la suivante :

« Un million d'*arrobas* de laine en plus.....	$ m/c	80.000.000
« 3.000.000 d'animaux, plus ou moins, que l'on « perd annuellement au plus bas mot, soit.....	»	100.000.000
« Si les animaux étaient sains ils seraient gras et « on gagnerait, par l'exportation du suif, une autre « différence de.....	»	100.000.000

« Il n'y a pas à en douter, la province perd annuelle- « ment trois cents millions de piastres monnaie courante « (60.000.000 de francs).

« Quant aux spécifiques, presque tous sont bons et, « quand ils ne donnent pas de résultats satisfaisants, c'est « qu'on a travaillé sans soins ni prudence. »

M. Manuel Guerrico me disait à cette époque ce qui suit :

« J'applaudis à la campagne que vous avez entreprise pour « rendre obligatoire la guérison de la gale dans les bêtes « ovines.

« La province gagnera sans doute beaucoup le jour où « votre idée sera un fait.

« Il y a beaucoup d'années que j'ai traité la gale à la « main, c'est-à-dire en frottant l'animal et en guérissant « la partie malade. Je me suis servi de différents spécifi- « ques, sans jamais obtenir un résultat complet, car si j'ai « pu guérir quelquefois certains troupeaux, d'autres fois je « n'ai pu réussir complètement.

« Il y a trois ans que j'ai établi des bassins ou bains et, « depuis lors, j'ai toujours pu voir se réaliser mes espé- « rances.

« Dans mon établissement du département *San Antonio* « *de Areco* on a baigné les brebis en février et en mars et « on a continué à les faire passer par le bain jusqu'à « l'époque de la tonte, en arrivant ainsi à les avoir complè- « tement saines et je calcule en un 20 °/₀ l'augmentation de « laine que j'obtins avec un nombre égal d'animaux.

« Le remède dont je me suis servi dans cette *estancia* « est le soufre, la soude et la chaux vive et je crois que le « coût par animal est de six réaux monnaie courante (trois « centimes de piastre monnaie nationale). »

Le digne président de la *Société Rurale Argentine* à différentes époques, *M. Enrique Sundblad*, me communiquait ses vues le 31 août de la même année dans ces termes : « J'ai le plaisir de répondre à votre lettre du 22, reçue « le 29, et de vous dire que le projet présenté par vous et « d'autres députés à la Législature pour détruire la gale « dans l'espèce ovine me paraît pratique et convenable, car « il est nécessaire d'établir l'obligation de guérir pour éviter « le développement d'une maladie qui cause tant de préju- « dices à notre industrie.

« Pour ma part, voilà quatre ans que j'ai commencé à « combattre la gale de mes troupeaux, employant du tabac « et du soufre dans les premiers temps et maintenant l'*anti-* « *sarnico B. M.* appliqué en bain et à la main; son coût est

« de six réaux monnaie courante (3 centimes de piastre « monnaie nationale) par tête, en bain, et le traitement à la « main reviendra à peine à trois réaux monnaie courante.

« Je crois que l'intérêt général veut que l'on guérisse la « gale sans infliger d'amendes au propriétaire qui aurait des « brebis malades, car il ne faut pas oublier que, en beaucoup « de cas, on emploie le remède sans résultat et que, en « d'autres, il est impossible de détruire radicalement la « maladie. »

C'est dans un sens analogue que m'écrit *M. Eduardo Olivera*, un de nos éleveurs les plus capables et les plus méritants, qui est pour l'emploi d'un procédé prudent, stimulant et sans violence aucune.

M. Saturnino Unzué père acceptait sans réserve le projet de guérison obligatoire de la gale et, à propos de spécifiques, il m'en cite deux : un de potasse, soufre et tabac en bain chaud qui coûte 12 réaux par tête (6 centimes de piastre monnaie nationale) et celui de *Demarchi* qui revenait à un demi-centime de piastre monnaie nationale par tête.

Un autre éleveur de brebis remarquable, M. Emilio Duportal, m'écrivait :

« Combien coûte la guérison de la gale par tête de trou- « peau? Voilà le point capital de la question.

« Pour moi, tant que les choses continueront comme « jusqu'à présent, l'éleveur doit destiner une partie de la « rente annuelle que lui donnent ses troupeaux à se tenir « sur la défensive contre un fléau qu'il peut détruire en peu « de temps.

« Que le médicament employé périodiquement ou conti- « nuellement coûte deux, quatre ou huit réaux par tête, « cela n'a pas pour moi l'importance qu'on donne à ce fait. « La question est autre. Combien coûte la destruction com-

« plète de la gale dans un établissement? Quels sont les « moyens à employer pour y arriver? Quelle est la partie « obligatoire de l'éleveur pour atteindre à cette grande « œuvre et quelle est l'intervention que doivent prendre les « pouvoirs publics pour garantir les résultats qu'on obtien- « drait? »

C'est à la solution de ces questions parfaitement posées par *M. Duportal* que répondait l'initiative parlementaire que je pris en 1879.

Les opinions précédentes démontrent :

1° Que la guérison radicale de la gale et son extinction dans les établissements bien administrés pouvaient se faire en 1879 au prix maximum de trois centimes de piastre monnaie nationale. Cette valeur doit aujourd'hui être moindre, attendu que la concurrence des spécifiques est plus grande, ce qui en fait baisser le prix.

2° Que le nombre de brebis guéries va toujours en augmentant.

3° Que l'adoption de mesures officielles est nécessaire.

4° Que les éleveurs qui soignent leurs troupeaux souffrent de graves préjudices par la négligence de leurs voisins qui ne défendent pas leurs troupeaux du fléau.

5° Que les deux grands systèmes de guérison sont : en bain et à main, c'est-à-dire commençant à soigner dans la bergerie animal par animal.

6° Que le second moyen est meilleur marché que le premier; mais qu'il présente l'inconvénient de ce que, quand les gens chargés de garder ne sont pas soigneux ni de bonne foi, la gale envahit brusquement les troupeaux ou y reste permanente sans leur porter préjudice sur une grande échelle.

7° Que, même si le coût était de plus de trois centimes de piastre monnaie nationale par tête, le profit obtenu en laine et en viande est infiniment plus grand.

8° Que la guérison dans la République Argentine est un progrès dû exclusivement à l'action particulière et est plus efficace dans les régions plus avancées.

II. — Quand il pleut abondamment, comme il arriva en 1883, les *estancieros* pratiques se plaignent qu'il y aura beaucoup de *manquera* (piétin) dans l'année. Pour eux, c'est parole d'évangile que la maladie provient de l'humidité du sol.

C'est cependant une antique erreur; l'humidité peut favoriser le développement et la propagation du mal, mais elle n'en est pas la cause.

Le piétin est une maladie infectieuse qui se transmet par le contact du pus.

Le professeur *Bernier,* dans un article publié dans *la Revue agricole et vétérinaire*, accepte aussi cette opinion, qui est celle des auteurs de traités européens, et il cite les faits « suivants : « Avant d'exposer la symptomatologie des ani- « maux qui furent soumis à mon examen, je crois utile de « faire remarquer que le champ de *M. Olazarri* est, en géné- « ral, *constitué par un terrain humide, bourbeux, imper-* « *méable, se couvrant d'eau avec la plus grande facilité et ne* « *la laissant s'écouler que très lentement, excellentes condi-* « *tions, comme on voit, pour favoriser le développement de* « *la maladie*.

« Chose singulière, cependant, c'est à l'endroit le plus « humide que l'épizootie a pris le moins d'extension, proba- « blement parce que les autres endroits ont été les premiers « infectés.

« Chose non moins étrange, aucun cas de *piétin* n'avait « été observé pendant l'hiver si pluvieux de 1883. C'est seu- « lement vers le milieu de cet hiver, relativement sec, que la « maladie a fait son apparition, prenant des proportions tou- « jours plus grandes. »

Mon expérience personnelle appuie les observations du professeur *Bernier* par les faits suivants :

Dans mon établissement *El Carmen*, département de *Lobos*, la persécution des maladies est une des plus strictes obligations. Le piétin est rarement représenté pour un 5 °/₀ dans les troupeaux rustiques élevés à l'air libre qui ne couchent sous hangars que dans des cas exceptionnels.

Cette même proportion de malades ne s'applique pas à la période aiguë sinon au commencement de la maladie grâce à la rapidité avec laquelle le fléau est enrayé.

Par contre quinze reproducteurs purs de l'établissement et 100 brebis pures *Rambouillet* de la bergerie soignés pendant le jour dans des prairies encloses réservées, hautes, sèches, de fourrages excellents et qui ne mangent qu'après huit heures du matin — *quand la rosée s'est évaporée* — et qui ne dorment que dans un hangar confortable, ventilé, sur litière — de paille ou de fourrage des champs — épaisse, sèche et renouvelée fréquemment, donnèrent en 1883-1884 un plus grand nombre de cas de piétin relativement que les animaux rustiques . J'ai remarqué aussi assez de piétin, en 1884, chez les brebis élevées sous hangar dans la splendide *Cavagne* de *MM. Lozano*, à *Las Heras*.

C'est là la preuve évidente de la contagion dont je m'aperçus, alarmé de l'exténuement auquel le mal avait réduit les animaux attaqués. J'en déduisis les conséquences suivantes :

1° Si l'humidité était la cause du piétin, les animaux élevés en plein air en seraient atteints ainsi que les brebis spéciales élevées en hangars, parce que les premières sont dans des conditions plus favorables au développement de l'épizootie.

2° Les brebis enfermées, se trouvant resserrées dans un espace de terrain limité, déposent le pus sur le sol ou dans la paille des litières et cette paille s'enchevêtrant entre les

ongles d'animaux malades, est imprégnée de la substance qui coule de la plaie.

3° Ces éléments d'infection, en contact avec des animaux sains, produisent la contagion du fléau.

4° Le contact est d'autant plus prolongé et dangereux, que le temps où les brebis restent enfermées dans le peu d'espace du hangar est plus long; c'est-à-dire la plus grande partie de la journée.

5° A ce même résultat concourt le fait d'essuyer les couteaux couverts de pus, sur la paille qui forme la litière, lorsqu'on traite le piétin dans les hangars.

Je ferai observer, en outre, que 10 brebis *Oxforshire-down* et 18 *Lincoln* importées qui, pendant l'année 1883, et une partie de 1884, étaient soignées séparément et sous hangar spécial, ne présentèrent pas un seul cas de piétin.

Soixante brebis *Southdown* dans les mêmes conditions que les précédentes souffrirent très peu.

J'étais littéralement enchanté de cette circonstance, en voyant les animaux d'origine anglaise, agiles, sains et gras, alors que les *Rambouillet*, leurs compagnons maladifs de hangar, languissaient et donnaient un travail infructueux de traitement.

Pendant l'hiver de 1884, un changement de berger amena un nouveau régime à la *Cavagne*. Par commodité, et comme les brebis étaient très éloignées, il avait formé un seul troupeau de tous les groupes de brebis pour les mener au pâturage bien que ces dernières se divisassent seules au moment de les enfermer dans le hangar.

Connaissant *le moyen de propagation* du mal, il faut aussi savoir quels sont les moyens de l'*annihiler*, car l'expérience de chacun enseigne qu'il s'agit d'une maladie terrible et mortifère.

Le professeur *Bernier* indique deux moyens : 1° isolement absolu des animaux ; 2° traitement à l'acide nitrique.

Il a complètement raison. On n'évite la contagion qu'en éloignant les foyers d'infection qui, en ce cas, sont les animaux attaqués ; il y en a d'autres dont je m'occuperai plus loin.

Voici les résultats de ma propre expérience à ce sujet, à l'appui des opinions et des conseils du professeur de l'Institut agronomique :

En 1883, un troupeau de 2.117 têtes récemment introduit dans mon établissement amenait deux terribles plaies : la gale et le piétin, causes du manque de soin et de la paresse du berger qui le soignait de compte à demi dans une *estancia*.

J'en perdis 30 o/o et, parmi les moutons morts, la majorité étaient ceux affaiblis et abattus par le piétin.

J'arrivai à cette époque à l'établissement et, en ma qualité de directeur, j'ordonnai qu'on formât un troupeau des malades, non pas que j'eusse la conviction que la maladie était contagieuse, mais je voulais éviter le mouvement d'un grand troupeau aux animaux blessés.

Le *repos* est, en effet, un élément curatif efficace. 1° il facilite la cicatrisation de la plaie, qui est nécessaire pour que l'on puisse extraire du pied la matière attaquée ou pourrie ; 2° il évite l'excessive douleur que ressent l'animal quand le troupeau se déplace à de grandes distances ; 3° il arrête l'amaigrissement rapide que produisent la douleur et la fatigue — trois fois plus grandes que pour un animal sain — auxquelles l'animal est soumis, obligé qu'il est de marcher en boitant, quelquefois même à genoux ou sur trois pattes, car, dans cet état, chaque saut qu'il fait lui cause une douleur violente ; 4° il favorise généralement la rapidité de la guérison qui s'obtient en moitié moins de temps et on peut répéter deux fois par semaine la cautérisation si, après

avoir visité la plaie de nouveau, on ne la trouvait pas bien fermée.

Pour obtenir ces résultats, je fis l'isolement dont j'ai parlé, dans un enclos spécial et le succès obtenu n'aurait pu être plus satisfaisant. Dans l'espace de quinze jours à un mois, les malades étaient complètement rétablis, et c'est à peine si l'on voit aujourd'hui, dans ce que nos paysans appellent la *queue* du troupeau, quelques brebis boiteuses.

Je rappellerai enfin qu'une des causes fondamentales de la contagion dans nos *estancias* est due au système employé pour la guérison.

Elle se fait dans les enclos et les étables mêmes des brebis où elles marchent constamment resserrées dans un petit espace.

L'accumulation de pus sur le sol d'un hangar où l'on a traité 100 brebis ou plus est grande, et les animaux sains emportent entre les ongles cette terre infectée et sont attaqués du mal.

Il faut donc faire le traitement dans un parage absolument isolé, et je conseillerai d'étendre de grandes toiles à l'endroit où l'on couche l'animal pour le soigner, de recueillir les détritus de l'opération et de les brûler.

Le traitement est une opération connue ; on peut le faire au moyen du couteau pour extraire la matière pourrie et d'un cautérisant.

En outre, quand il s'agit d'animaux de prix, je tonifie le malade exténué au moyen du tonique que conseille *The Illustrated Stock Doctor*, etc., de *Russel Manning* (États-Unis), composé de : 2 drachmes de sel commun, 1/2 drachme de sulfate de fer, 1/2 drachme de nitrate de potasse, mêlés, pulvérisés et pris en dose de deux cuillerées de bouillon par jour.

Il y a des millions de brebis boiteuses à Buenos Aires et,

en certaines régions, le piétin paraît résister aux moyens de traitement les plus recommandés. Je crois qu'il y a là une certaine exagération.

La guérison pourrait être retardée par d'autres causes étrangères à l'efficacité du remède, comme, par exemple, le manque de soin et d'intelligence dans le traitement et aussi l'absence de surveillance dans les troupeaux, le tout empêchant d'éviter que la maladie prenne un caractère plus violent.

Entre temps, les dires obligés des éleveurs traitant la matière roulent sur le choix des remèdes. Il y en a beaucoup et la plupart sont bons; mais il est nécessaire que l'éleveur se fasse une idée exacte des fins de leur application.

Le but du traitement est double. Il se propose :

1° De cautériser l'ulcère; 2° de faciliter la formation d'une chair nouvelle et d'un nouveau sabot si l'animal est arrivé à un degré de maladie qui ait exigé leur destruction.

Pour obtenir le premier résultat, il y a un grand nombre de matières cautérisantes presque aussi efficaces les unes que les autres, comme je l'ai déjà dit.

Ainsi on emploie l'acide nitrique, l'acide carbolique, l'antimoine, le sulfate de cuivre, la térébenthine, le pétrole, le goudron, la glycérine et beaucoup d'autres éléments seuls ou combinés.

La cautérisation s'obtient souvent avec eux et l'on comprend ainsi que, dans le cercle des éleveurs, chacun use d'un remède différent.

Les cautérisants employés d'ordinaire étant efficaces en général, on ne peut pas recommander plutôt l'un que l'autre et il est plus pratique de dire à l'éleveur :

— Continuez à vous servir du remède que vous connaissez bien pour l'avoir employé pendant longtemps s'il vous donne les résultats de cure et d'économie qu'il est nécessaire d'obtenir à la fois.

La connaissance et le long emploi d'un remède sont aussi des éléments de guérison, car ce sont des garanties qu'il sera bien administré.

Pour faciliter la création de matière animale afin de remplacer celle qui a été détruite, il faut observer le procédé d'*isolement* et de *repos* que j'ai recommandé plus haut.

III. — Au nombre des plaies qui déciment les troupeaux ovins de Buenos Aires, il faut citer en première ligne, après la *gale* et le *piétin*, la *bronchite vermineuse* qui n'est pas permanente comme les deux premières, mais périodique et terrible.

Quand, en hiver, on examine les troupeaux de certains éleveurs, on voit avec peine ces groupes de brebis, maigres, boiteuses et galeuses lorsque ces épidémies sont arrivées au dernier degré de développement et agissent comme les causes de la mort, qui survient, à coup sûr, au premier ouragan.

Elles sont la preuve vivante de la négligence des propriétaires, des majordomes et des bergers, bien qu'ils se disculpent en disant que ces animaux sont la *queue* ou *rebut du troupeau*.

Beaucoup de ces animaux malades s'arrêtent et sont attaqués de violents accès de toux.

Cette maladie provient d'un ver qui se développe dans l'organisme et se multiplie dans les bronches, formant une sorte de tumeur où grouillent ses rejetons.

Telle est cette épizootie qui attaque les brebis et les autres espèces d'animaux. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'elle est la même que celle qu'on appelle *llaga* (plaie), cause de la mortalité des vaches et des juments, que les paysans attribuent au fourrage des marais.

En effet, le ver s'introduit dans les bronches en même

temps que l'eau où il se développpe et même que l'herbe humide à laquelle adhèrent ses germes. Cet animalcule abonde dans les lagunes et dans les marais, et vit aussi dans les fourrages des prairies basses où, à un demi-pouce des racines de ces herbages, il se trouve dans l'eau ou dans un sol de boue humide.

C'est pour cette raison que le fléau causé par ce ver, appelé *strongulus filaria*, fait d'autant plus de victimes, qu'il a plu davantage dans l'année.

On a également remarqué sa présence dans les basses végétations ainsi que son adhérence au fond et aux parois des abreuvoirs en bois.

Tous les traités de vétérinaire conseillent comme moyen de guérison les anti-helminthiques.

Ce n'est pas là la seule forme sous laquelle les parasites — les vers, comme on les appelle vulgairement — portent de graves préjudices à l'organisme animal.

Dans leur marche envahissante, les helminthes arrivent jusqu'à d'autres parties du corps humain, à l'estomac et aux intestins, par exemple.

Alors se produit le mal terrible, infailliblement mortel s'il n'est pas enrayé à temps, dominé complètement par la science, connu sous le nom de *lombric intestinal* (ascaride lombricoïde).

Les helminthes se développent dans l'estomac et dans les intestins d'une manière prodigieuse, minant avec succès tout l'organisme attaqué.

Ordinairement, la maladie ne se présente que dans les organes précités, mais quelquefois elle se complique de tumeur vermineuse dans les bronches.

Ce n'est pas le cas d'aborder ici le long débat que les savants ont soutenu sur l'origine des lombrics dans l'organisme. Pour donner un renseignement pratique et utile

aux éleveurs argentins, je me contenterai de dire que la présence des helminthes cause les affections mortifères qui règnent dans nos races ovines sous la forme alarmante d'une épizootie. Les symptômes qui caractérisent le développement du lombric dans les intestins et l'estomac sont d'abord vagues et peu sûrs; mais, dès que la maladie commence, elle se caractérise par les indices évidents ci-après et qu'un observateur autorisé a ainsi décrits :

« Diminution de la rumination, mauvaises digestions, « météorisations, frétillement de la queue; les moutons sont « faibles, cheminent lentement, se séparent du troupeau, y « entrent les derniers et en sortent les premiers; ils mai- « grissent, leur laine tombe, les naseaux sont entourés d'une « morve plus ou moins épaisse, quelquefois semblable à du « pus et l'animal respire rapidement. »

Ces caractères sont ceux mêmes que présentait il y a deux ans la maladie développée dans l'*estancia* de l'*Oratorio* et sur laquelle son propriétaire, *Don Manuel J. Guerrico*, eut la bonté de me fournir des renseignements on ne peut plus intéressants.

L'épizootie était d'autant plus alarmante dans ce cas qu'elle s'était portée jusque sur le beau troupeau mérinos dont je me suis occupé dans un autre chapitre.

Le berger de *M. Guerrico* écrivait ce qui suit : « Depuis « votre départ, cinq brebis de la *Cavagne* sont mortes de la « même maladie; l'une d'elles resta plus d'un mois sous « hangar avec son agneau qui se cassa une patte.

« La maladie commence par l'*amaigrissement* de l'animal « qui d'abord est enflé, c'est-à-dire avec le ventre boursouflé « (*météorisation*); après il se produit un *vide* et il finit par « se *creuser*.

« Le malade *mange peu* et *boit beaucoup d'eau*. En « même temps la tête, — *ou plutôt le museau et le dessous*

« *de la gorge*, — commence à enfler ; en certains cas ces « symptômes sont plus forts que dans d'autres.

« Presque tous meurent. Certains ne laissent rien sup- « poser d'extraordinaire même huit jours avant leur mort.

« *Quelques animaux ont le poumon plus ou moins malade* « et, autour du cœur, on trouve toujours un liquide mêlé « de sang.

« La plupart ont l'estomac et les tripes presque vides, « c'est-à-dire qu'ils ne contiennent presque pas de fourrage « digéré ; mais ils ont dans l'estomac du milieu beaucoup « d'eau et une *infinité de vers* enveloppés dans une espèce « de gaine couleur terre de deux ou trois pouces de long. « Les vers nettoyés sont gros comme du fil à coudre. »

En plus de l'existence du lombric intestinal, cette lettre indique une complication du fléau par la *bronchite vermineuse*, ou le développement du parasite dans le système respiratoire, car l'inflammation de la gorge et la maladie pulmonaire que le berger a rencontrées dans les cadavres doivent en être la conséquence.

La présence du lombric dans un animal est toujours un motif d'alarme pour le *cavagniste* parce qu'elle laisse supposer que plusieurs animaux sont attaqués. En conséquence, on doit employer un remède préventif mêlé à l'eau que boivent les animaux.

Le *Dr Manning*, à la page 836 de son *Live Stock Doctor*, conseille, en ce cas, la préparation saline suivante :

2 livres de sel commun.
1 livre de sulfate de magnésie.
1/2 livre de sulfate de fer.
1/2 livre de gentiane pulvérisée.

Cette recette suffit pour 100 brebis ; on doit la donner une fois tous les quinze jours et elle a l'avantage de tuer le lombric dans le système respiratoire et intestinal.

Pour combattre les parasites dans le mouton attaqué, le remède doit naturellement être vermifuge, c'est-à-dire capable de tuer les vers et d'amener leur expulsion du tube digestif. En conséquence, on recommande la racine de *ganadol*, la fougère mâle, la tanaisie, la gentiane, la mousse de Corse, les absinthes, l'huile empireumatique de Chabert, l'huile de térébenthine, l'éther sulfurique, le *calomelanos*, l'essence de térébenthine, etc.

M. Guerrico a fait administrer une boisson dans la proportion d'un verre d'eau et d'une cuillerée d'huile de térébenthine et il nous apprend que l'épidémie cessa dès l'application de ce remède.

Le *Dr Manning* donne la boisson suivante dont l'efficacité est aussi très reconnue :

2 onces d'huile de linette,
1/2 once d'huile essentielle de térébenthine.

Ces deux procédés sont efficaces et recommandables car ils produisent la mort et l'expulsion des lombrics.

Quand dans les troupeaux il y a des malades et qu'on n'est pas sûr de la cause de leur affection, même si l'on suppose que c'est le lombric, il faut tuer un animal, devançant les faits à venir, et l'ouvrir, puis observer soigneusement:

1° La gorge et les bronches ;

2° L'estomac et les intestins.

Si le mal est parasitaire, on doit apercevoir quelque ver de la forme et de la grosseur du fil à coudre ordinaire, de deux pouces de long quelquefois, grouillant à l'instar d'un essaim.

Si l'on rencontre un autre désordre dans les organes dont la connaissance est au-dessus des capacités de l'observateur, ou bien si l'on trouve une autre variété de parasites distincts de ceux vulgairement appelés *vers*, il faut

consulter immédiatement une personne compétente et lui envoyer les spécimens suspects dans des bocaux d'esprit-de-vin.

Mais ces médications ne sont efficaces que dans des conditions très limitées, c'est-à-dire dans les circonstances suivantes. Il faut: 1° des bergers compétents et qui soient intéressés à soigner le troupeau d'une manière satisfaisante, car la négligence est une véritable épizootie dans les campagnes ; 2° que la maladie apparaisse dans des troupeaux peu nombreux ou dans les groupes de *Cavagne* élevés sous hangars ; alors l'action du berger est plus immédiate et plus directe ; on remarque facilement les maladies et la guérison est bon marché et facile.

Mais quand les épizooties apparaissent dans des *estancias* de vingt, trente, cinquante et cent mille brebis confiées à des *puesteros* (fermiers) ignorants et généralement peu scrupuleux d'accomplir leur devoir, comment pourrait-on traiter quinze ou vingt mille animaux qui peuvent mourir d'un seul coup à un moment donné ?

Le remède que l'on pourrait appliquer dans la boisson est cependant très cher, car il faudrait saturer l'eau de tout le troupeau et, d'un autre côté, l'isolement de tous les malades suppose chez le *puestero* une compétence et une application qui me paraissent idéales.

C'est pour cela qu'on est forcé de reconnaître l'impossibilité relative du traitement général et de se borner à prendre les devants, ce qui est déjà preuve de bonne administration dans l'établissement.

On doit alors éloigner constamment le troupeau des eaux mortes des marais. Les *jagüeles* (abreuvoirs artificiels) doivent être souvent agités au moyen de seaux ; les abreuvoirs spéciaux lavés et frottés fréquemment avec des balais faits des fourrages mêmes du champ. Dans les enclos on doit

mettre le sel de roche en abondance et le suspendre à une certaine hauteur afin que plusieurs brebis puissent le lécher à la fois sans le remplir de boue. Tout animal malade doit être tué et brûlé dès qu'on s'aperçoit qu'il est atteint du fléau.

IV. — Pendant le printemps de 1884, *M. Hector Casares* me fit part que, à *San Vicente*, une diarrhée inquiétante s'était produite attaquant une partie des remarquables animaux fins que possède sa famille à cet endroit.

Je reçus le même avis, et à la même époque, de mon établissement de *Lobos* auquel je me rendis immédiatement.

Effectivement la maladie s'était attaquée à beaucoup de vaches.

La première expérience consista à soumettre quatre taureaux qui souffraient d'une terrible diarrhée à un changement de régime : diète les premiers jours et alimentation réduite de bonne luzerne sèche ensuite, en augmentant graduellement sa proportion.

Le résultat fut satisfaisant : la diarrhée disparut graduellement en huit jours et les animaux suivirent le cours naturel d'engraissement correspondant à la saison.

Il paraissait logique qu'il ne s'agissait que d'une conséquence de la situation spéciale des fourrages et de leur décomposition.

En effet, la purge était trop énergique et, en recherchant les causes, on les trouva dans la mauvaise digestion des fourrages de prairies basses, altérés dans la saison par l'excès de pluies.

On ordonna donc de transférer le bétail dans des prairies hautes et la situation normale revint lentement avec l'évolution naturelle de la végétation.

L'été arrivait déjà quand on m'avisa que, parmi les antenais mis à part pour servir de reproducteurs et parmi les

brebis, séparées également de ces béliers, c'est-à-dire dans deux troupeaux de 500 têtes *Rambouillet* pures, la diarrhée sévissait si vigoureusement qu'il mourait de quatre à cinq animaux par jour.

L'endroit où sont élevés ces animaux se trouve dans une prairie haute, de la meilleure qualité que l'on puisse rencontrer à Buenos Aires ; à côté, il y a une prairie basse.

Par conséquent, l'observation enseignait que dans l'endroit contigu, tout de prairie haute, il ne se produisait aucun cas de maladie et le soupçon qu'elle provenait des prairies basses naquit logiquement.

En outre, aucun animal adulte n'était malade bien que la généralité fût attaquée sans que le fléau fît de victimes.

Tous les morts étaient de l'agnelage de septembre et nous étions alors en janvier.

Les prairies élevées présentaient un aspect blanchâtre, étant couvertes de graminées desséchées, et les brebis s'entêtaient à paître dans la partie verdoyante de la vallée et aux alentours des lagunes.

Un exténuement rapide survenait jusqu'à ce que le malade tombât sans pouvoir marcher pendant longtemps quand il ne tombait pas pour mourir ; puis les coliques commencent à se produire, le cou s'étire, la tête s'incline vers le sol, l'appétit diminue ou disparaît complètement, le ventre s'enfle indiquant la météorisation, le pouls est à peine perceptible, il se produit une diarrhée fétide formant une flaque immonde autour de l'animal couché. La mort survient immédiatement.

L'autopsie révélait en outre que les intestins étaient remplis d'une eau verdâtre et fétide et se vidaient quand on les piquait. Le mal dure de cinq à six jours, jusqu'à la mort de l'animal.

Il ne s'agissait cependant que d'une épidémie du type

enteritis agudo produite par le fourrage décomposé par l'abondance et la fréquence des pluies et des inondations de 1884.

L'observation d'un grand nombre de cas a uniformisé les opinions sur la nature de cette horrible peste appelée *diarrhée* qui a régné dans tous les champs peu élevés de Buenos Aires et qui a décimé l'extraordinaire mise bas d'octobre, car la mortalité monte en effet dans la province de Buenos Aires à des millions d'agneaux. Un de mes voisins en perdit plus de huit cents sur deux mille.

Le traitement scientifique, par les boissons émollientes, les purges d'huile de ricin, la crème, est excessivement difficile et revient très cher.

Il faut chercher dans la nature même le moyen de sauver les troupeaux, et c'est ce que je fis pour mes meilleurs animaux de même qu'antérieurement pour les vaches.

Il n'était pas nécessaire d'ordonner la diète car les animaux manquaient d'appétit et, convaincus que la source du mal était dans les prairies basses, nous transférâmes les troupeaux de souche dans un excellent enclos sur une colline, et nous empêchâmes les animaux de descendre des hauteurs. Le résultat fut complètement satisfaisant. Le nombre total des victimes arriva à soixante et quelques têtes ; la prairie élevée ramena le ventre des animaux malades à un état normal et, comme ils n'étaient pas encore arrivés à la période aiguë de la maladie, on put les sauver. Il ne se produisit plus de cas nouveaux tandis que, aux alentours, les voisins perdaient beaucoup d'animaux par suite de ce qu'ils appelaient *diarrhée*.

Deux questions intéressantes se présentent, à savoir : 1° cause de la maladie ; 2° pourquoi elle s'attaque aux agneaux et non aux adultes.

On dit que la cause de cette épizootie ne peut provenir

que de l'altération produite sur les fourrages par l'excès d'eau.

Soit que les pluies trop abondantes saturent promptement le sol et que, sa capacité absorbante une fois épuisée, la terre conserve pendant longtemps une nappe d'eau à la surface, soit par le passage naturel et lent de l'eau le long des terrains bas et des marais de pente douce et peu prononcée, le fait est que cette immersion des graminées et des autres plantes alimentaires fournit une nourriture végétale différente de l'état normal.

Si le fourrage ne se pourrit pas complètement par un phénomène de combustion chimique, expliqué clairement par la science, la nature irrégulière de sa sève trop dissoute altère sa substance.

Dans les organismes adultes, cette altération produit naturellement ses effets qui, chez les vaches, les brebis et les chevaux se manifestent sous forme de diarrhée, mais elle disparaît à l'époque où les herbages poussent et où les champs se dessèchent.

La vigueur des organes déjà développés leur permet de supporter pendant deux ou trois mois ce désordre intestinal sans conséquences funestes le plus souvent mais produisant toujours l'amaigrissement.

Quand les aliments altérés sont mis en contact avec les organes faibles et tendres des agneaux, les conséquences de l'indigestion sont terribles.

A la diarrhée succède l'exténuement rapide car le lait de la mère se tourne, pour ainsi dire, dans les organes malades, qui auraient dû le transformer en un aliment puissant, et n'importe quelle nourriture ne fait qu'aggraver le mal qui finit par annihiler et tuer le petit sans défense.

Il faut dont donner des soins spéciaux aux agneaux en évitant qu'ils descendent avec leur mère dans des prairies dangereuses.

M. Biraben disait, dans les *Annales de la Société Rurale Argentine*, en 1885, ce qui suit :

« Il n'y a pas de doute que les désastreuses conséquen-
« ces qui se sont produites dans toute la région baignée par le
« *Salado*, par le développement des maladies dans les bêtes
« à laine, n'ont eu d'autres causes que les dernières inonda-
« tions qui ont laissé les parties basses des champs long-
« temps couvertes d'eaux corrompues, effet naturel et forcé
« de leur stagnation et des chaleurs par lesquelles nous
« avons passé.

« Vu les nombreux troupeaux qui paissent dans ces fer-
« tiles régions, il est difficile de tenter une médication
« curative ou tout au moins de compter sûrement qu'il puisse
« y en avoir une d'une application assez rapide, assez pra-
« tique pour produire de bons effets dans un cas aussi dou-
« loureux.

« En général, ce qu'il faut faire dans nos prairies si
« étendues, c'est de la médecine préventive. »

C'est là une observation exacte, corroborée par le procédé suivant que nous avons mis en pratique :

1° Séparation des agneaux et soins spéciaux;

2° Séparation des antenais et des antenaises de six mois en les soignant à part.

La pratique nous apprend que le résultat s'obtient avec succès. Il n'y a pas de surcroît de frais, puisque les enclos en fil de fer facilitent tout. C'est une question d'organisation et de travail de la part de la direction de l'établissement.

V. — L'action d'un autre parasite n'est pas moins mortelle, c'est le *sagüaypé* vulgaire, appelé ***distoma hépatique*** par les vétérinaires.

D'innombrables troupeaux ont été décimés par ce terrible animalcule, hôte des organes vitaux de l'espèce ovine, et, pendant les dernières années de développement dans la pro-

vince de Buenos Aires, il a sonné l'alarme comme une véritable calamité publique.

Le *Dr Roberto Wernicke* l'a étudié dans l'organisme des animaux malades et je publie ici un extrait de la partie pratique de ses observations, comme le conseil le plus efficace pour les éleveurs.

Le *sagüaypé* est un helminthe parasitaire qui séjourne dans le foie et plus spécialement dans les canaux biliaires de beaucoup d'animaux, y compris l'homme.

Les animaux qui ont le *sagüaypé* sont herbivores et les plus attaqués sont les ruminants; l'animal qui chez nous souffre le plus de cette maladie est la brebis.

Dans les cinq continents il y a des territoires où règne cette maladie : en Europe, elle poursuit la race ovine depuis des siècles; les éleveurs du Cap, ceux d'Australie et ceux de l'Amérique du Nord se plaignent comme les nôtres. Les éleveurs de la République Argentine sont ceux qui se lamentent à plus juste titre.

Toutes les prairies basses de cette province, depuis l'*Arroyo del Medio* jusqu'au *Rio Negro*, contiennent ou ont contenu le *sagüaypé*.

Le *distoma hépatique* est originaire du vieux monde; il a été importé parmi nous et s'y est acclimaté très facilement. La grande fécondité de cet animal a rendu possible l'extension et l'intensité que présente aujourd'hui le mal.

Si l'on veut comparer la forme du *sagüaypé* à quelque chose de très commun, on peut dire qu'elle ressemble à celle d'une feuille dont la queue correspondrait à l'extrémité antérieure de l'animal.

Le *sagüaypé* est d'un brun grisâtre, légèrement jaunâtre très souvent; le centre est généralement plus clair que le bord et il est facile de distinguer dans la partie claire et centrale une figure représentant une sorte d'arbre.

Cette figure d'arbre est l'appareil digestif; une tache noire, près du tronc de cet arbre et à l'extrémité antérieure, nous indique qu'il y a dans l'animal un dépôt d'œufs.

Le *sagüaypé* se développe dans une sorte de coquillage commun à Buenos Aires d'où il résulte que ce n'est pas cet élément qui fait défaut à l'animalcule.

Les limaçons habités par les larves du *sagüaypé* passent la majeure partie de leur vie dans l'eau ou dans la boue et ils ne peuvent se reproduire ni se développer dans l'eau courante, — il leur faut les eaux stagnantes des lagunes ou des marais; — c'est pour cela que les prairies basses s'inondant facilement sont les plus dangereuses pour les brebis.

Les embryons et les cercaires du *sagüaypé* ne peuvent vivre dans l'eau salée et c'est pourquoi dans les champs voisins de lagunes saumâtres les brebis ne souffrent pas de la présence d'eau stagnante.

Pour que les œufs du *sagüaypé* arrivent jusqu'à l'eau, il n'est pas nécessaire que les excréments des brebis y tombent directement, nos pluies balaient fréquemment les champs avec assez de puissance pour pouvoir entraîner les petits œufs à une distance de plusieurs *cuadras*.

J'ai examiné dernièrement la boue d'un marais insignifiant (de prairie très haute) qui contenait un œuf de *sagüaypé* par millimètre cube.

L'invasion se produit sans qu'aucun symptôme la dénonce. Un ou deux mois après l'existence de l'infection apparaissent les premiers indices — au nombre desquels quelques auteurs comptent une augmentation d'appétit et de volume chez l'animal; — plus tard se produit ordinairement un ictère plus ou moins accentué, reconnaissable surtout à la coloration jaune du blanc de l'œil.

Les animaux commencent à maigrir, ils deviennent tristes, ont la fièvre et, comme conséquence, survient la

soif ; la pression opérée dans la région du foie (sous la poitrine du côté droit) est douloureuse ; outre l'ictère accompagné de raideur, se produisent la diarrhée, l'hydropisie, puis vient la mort. Les endroits où l'on remarque le plus d'hydropisie sont le cou et la gorge où l'on trouve fréquemment de véritables bourses d'eau.

Les *sagüaypés* qui pénètrent dans le foie commencent par obstruer les canaux par où coule la bile qui, ne trouvant pas de sortie, s'introduit dans le sang et produit ainsi l'ictère, — cette même bile, qui n'arrive pas à l'intestin et fait défaut pour la digestion complète, est nuisible par son absence dans les canaux.

Le foie s'enflamme et se gonfle, devient douloureux à la pression, l'inflammation peut se propager et arriver jusqu'aux poumons, produisant ainsi une pulmonie qui est une des plus graves complications.

Les animaux meurent exténués par la fièvre et les mauvaises digestions, l'hydropisie nous prouve que le sang est malade.

Sept ou dix mois après l'invasion, les *distomas* sont expulsés si l'animal attaqué est de ceux qui se guérissent; on trouve alors d'ordinaire ces animalcules défaits et mêlés aux excréments.

Quand on ouvre un animal mort de *sagüaypé*, dès qu'on retire la peau, on y remarque des altérations, le tissu sous-cutané se trouve transformé en une substance semblable à de la gélatine, des quantités parfois très considérables d'humeur séreuse limpide ou sanguinolente passent à travers les mailles du tissu.

Quand on ouvre le ventre, on trouve généralement un écoulement aqueux dans cette cavité, le foie est fréquemment adhérent aux organes qui l'entourent, il a diminué de volume et est plus résistant qu'à l'état sain, la vessie du fiel

est souvent vide, tous les organes, la viande comprise, de couleur très pâle.

En ouvrant la vessie du fiel, on rencontre fréquemment les premiers *sagüaypés*. Le canal qui sort du foie vers l'intestin, et qui mesure normalement quelques millimètres de diamètre, laisse passer le doigt sans difficulté entre ses parois épaisses et résistantes; en ouvrant le canal avec un couteau ou, ce qui vaut mieux, avec des ciseaux, on le trouve rempli de *distomas;* parfois ils sont en si grand nombre qu'on ne pourrait en ajouter un seul si on en avait l'intention.

Les *sagüaypés* sont libres dans les canaux; quand il est difficile de les extraire, c'est parce qu'ils sont enfoncés dans un canal étroit et non parce qu'ils s'accrochent.

Quand le nombre des parasites n'est pas trop grand, les altérations du foie sont généralement plus remarquables parce que, dans ces cas, la maladie a duré plus longtemps; — on peut alors rencontrer dans le foie des dépôts de chaux sous la forme de petites pierres, spécialement le long des parois des canaux qu'habitent ou habitaient les *sagüaypés*. Une espèce de pâte brunâtre quelque peu granulée est formée par la réunion de milliards d'œufs pondus par les *sagüaypés* et qui n'ont pu être encore expulsés par suite du peu de fil qui découle de la vessie.

Le nombre de *sagüaypés* varie dans un foie; il peut y en avoir de dix à douze au moins jusqu'à deux cents et plus.

Quant à la durée de la maladie, on ne peut l'indiquer exactement. Les animaux jeunes succombent plus vite, de même que les animaux faibles, faute d'aliments.

L'animal attaqué succombe d'autant plus vite que les *sagüaypés* qu'il renferme sont plus nombreux et qu'il offre moins de résistance; un animal soigné sous hangar qui mange du fourrage mêlé et du maïs pourra paraître bien portant

alors qu'il contiendra plus de *sagüaypés* qu'un antenais rustique qui souffre de la sécheresse.

En reconnaissant les premiers cas de la maladie on peut arriver parfois à empêcher l'infection d'un champ jusqu'alors indemne.

L'époque de la ponte du *sagüaypé* dure toute l'année. Comme ils ont besoin de coquilles pour se développer, les œufs pondus en hiver seront perdus pour la plupart. Pendant les mois de chaleur (du printemps à l'automne), il y a toujours du temps de reste pour que la multiplication d'un insecte aussi nuisible se fasse possible.

L'époque à laquelle peut se produire le plus grand nombre d'infections paraît être la fin de l'été et de l'automne.

Jusqu'à présent on n'a pas encore trouvé de remède efficace contre le *sagüaypé*, les animaux robustes et attaqués de peu de parasites se guérissent de n'importe quelle façon en les nourrissant bien ; les faibles, au contraire, ou ceux qui sont ravagés par l'insecte, succombent, quoi qu'on fasse.

Ceci ne doit pas empêcher d'essayer tous les remèdes à peu près rationnels ; il est très possible, en effet, qu'un jour on nous apprenne à tuer le parasite sans nuire à son hôte ; jusqu'à ce que ce jour arrive, il nous faudra nous « prémunir » contre l'invasion, soit en rendant difficile son développement en dehors de la brebis, soit en créant un milieu défavorable à la vie du *distoma* dans l'estomac de l'animal qui l'a avalé ; une fois que le *sagüaypé* a pu pénétrer dans le foie, il s'y établit de telle façon que les ressources que nous possédons aujourd'hui n'arrivent même pas à l'incommoder.

Comme les œufs du *sagüaypé* ont besoin d'eau pour se transformer en embryons, une prairie où l'eau ne peut séjourner ne sera pas propice à leur premier développement.

Les limaçons, dans lesquels les *distomas* passent la

seconde et la troisième période de leur vie, subsistent seulement dans des eaux stagnantes ou de courant très faible ; ces escargots ne passent que des époques très courtes de leur vie hors de l'eau ou de la boue des lagunes ; de temps en temps, à mon avis, ils rampent sur les fourrages et les plantes qui croissent dans l'eau ou près d'elle. Les eaux courantes les entraînent et, dans les grandes crues, l'eau troublée les asphyxie en grand nombre.

Le conseil que l'on donne toujours pour arrêter le *sagüaypé* consiste à « épuiser les marais et faire courir les eaux en canalisant les ruisseaux et en faisant des saignées aux lagunes, enfin, empêcher les inondations » ; il s'appuie donc sur deux fondements, premièrement il empêche le développement de l'embryon, deuxièmement il retire aux embryons les hôtes nécessaires à leur transformation dans les limaçons.

Le résultat donné par l'action du desséchement des champs est une chose connue parmi nous, je pourrais citer plus d'un exemple d'*estancieros* de ma connaissance qui sont arrivés à réduire de beaucoup la mortalité causée par le *sagüaypé* dans leurs établissements.

Nous savons depuis longtemps que des eaux fortement saumâtres empêchent le développement du *distoma hépatique* quand il s'agit de petites lagunes qui ne peuvent s'épuiser ; on peut utiliser ce fait d'observation et stériliser la collection des eaux en question en y jetant du sel ; je crois cependant plus pratique et plus réalisable, bien que plus long, de faire disparaître ces sortes de lagunes au moyen de la végétation.

Nous avons vu plus haut que la brebis pour être infestée doit avaler les larves du *distoma*, un colimaçon contenant beaucoup de larves, ou beaucoup de colimaçons qui en contiennent peu, produiront les mêmes résultats.

Dans l'estomac le kyste qui recouvre le jeune *sagüaypé* s'amollit, il est libre pendant un certain temps afin d'immi-

grer dans le foie et on peut profiter de cette courte période de liberté pour faire agir sur l'insecte des substances qui peuvent lui nuire ou le tuer; parmi les nombreuses substances que l'on recommande, la meilleure pour nous est le sel : les *estancieros* qui donneront du sel à discrétion à leurs brebis se verront remboursés du coût de ce remède par la diminution de la mortalité causée par le *sagüaypé*.

Quelques auteurs recommandent d'ajouter au sel « le jonc odorant, la poudre de racine de gentiane » ou quelque autre remède amer et aromatique à la fois ; je ne vois pas la raison qui empêcherait de conseiller cette combinaison ou celle avec un ferrugineux quelconque, ce qui pourrait faire du bien aux animaux quelque peu débilités.

Quand le diagnostic de la maladie sera bien établi et l'affection avancée déjà, nous traiterons de façon à maintenir les animaux forts, nous exciterons leur appétit et nous nous efforcerons de leur donner la meilleure nourriture possible.

Les animaux de valeur doivent être mis à part, à l'abri des influences du temps et prendre une nourriture bonne et suffisante : comme remède, donnez-leur du fer sous une des nombreuses formes qu'indiquent les traités et, en cas de constipation, essayez d'amener chez l'animal des évacuations molles et assez fréquentes : les mouvements intestinaux provoquent des contractions dans les grands canaux biliaires, et de cette façon pourraient être expulsés quelques *sagüaypés* qui empêchent l'écoulement de la bile.

Dans les cas où la maladie est avancée, quand la cachexie et l'hydropisie se sont produites, tout traitement peut être considéré comme infructueux. J'ai expliqué plus haut combien il est facile de faire le diagnostic du parasite dont je parle en examinant les excréments de l'animal supposé malade ; pour un éleveur qui n'a pas de *sagüaypé* dans son champ, ce diagnostic fait à temps est de grande importance,

car quelques animaux attaqués suffisent à répandre la maladie dans une grande étendue de terrain qui, une fois occupé par les envahisseurs, reste leur propriété tant qu'ils y trouvent des coquilles où ils puissent vivre et germer, et tant qu'il y a des animaux chez lesquels puissent se développer les générations qui produisent les œufs.

Par conséquent aucun éleveur, dont les champs n'ont pas été attaqués par le fléau, ne devra acheter d'animaux quelconques sans s'être bien convaincu auparavant qu'ils sont complètement exempts du *distoma hépatique,* et il ne devra se pourvoir d'aucun reproducteur de provenance suspecte sans s'être persuadé par l'examen des excréments qu'il ne contient pas les œufs du parasite dont ses champs sont exempts.

Les trois mesures que je propose pour empêcher les maladies sont donc : ne pas introduire d'animaux malades ; supprimer les eaux stagnantes ; donner du sel en abondance. Qu'on les mette à l'épreuve !

En Europe on trouve fréquemment à côté du *distoma hépatique* un autre *distoma* qui heureusement n'est pas encore connu chez nous.

Ce rival du *sagüaypé* est le *distoma lancéolé* ainsi nommé parce que son corps ressemble à une pointe de lance.

Il est beaucoup plus petit que son parent le *distoma hépatique*, vit comme celui-ci dans le foie et produit des symptômes identiques; seulement étant plus petit, il faut qu'il se présente en plus grand nombre pour être aussi dangereux.

Le développement du *distoma lancéolé* diffère peu de celui du *sagüaypé;* pour lui aussi les colimaçons sont des hôtes intermédiaires dans lesquels doit forcément se passer une partie de leur existence.

Il n'est pas nécessaire de prendre des mesures préventives

contre ce parasite, différentes de celles qu'on emploie contre le *sagüaypé;* mais il faut ajouter que nous devons empêcher qu'on l'importe chez nous avec quelque convoi de béliers ou de brebis.

C'est un fait acquis parmi les gens de la campagne et même chez ceux qui n'y vivent pas, qu'on voit fréquemment de petits *sagüaypés* dans leurs coquilles et qu'ils s'accrochent dans les lagunes aux jambes des chasseurs et des coupeurs de paille, de même qu'aux pattes des animaux, mais, après ce qui vient d'être dit, je crois inutile de perdre beaucoup de temps à réfuter cette croyance naturellement et parfaitement erronée.

Le seul fait de s'accrocher comme ils le font à la peau des mammifères devrait faire supposer à n'importe qui qu'il s'agit de sangsues, et en effet ces vers noirs que nous avons détachés maintes fois de nos jambes sont des parents très proches des sangsues.

En regardant avec attention les *chuncacos*, nom donné à ces vers dans certaines contrées, on remarque que leurs deux ventouses se trouvent aux extrémités, que leur corps semble être composé d'un nombre d'anneaux successifs; que leur forme n'est pas plane comme une feuille mais bien cylindrique.

En disséquant un *chuncaco*, on voit facilement que son appareil digestif est différent, qu'il a un système nerveux bien développé, un appareil génital bien distinct de celui du *distoma*.

Les œufs du *chuncaco* sont beaucoup plus grands que ceux du *sagüaypé*, ils ont des coquilles molles, sont déposés en tas sur la terre près des lagunes et il en sort des petits *chuncacos* qui vivent comme leurs pères et non pas des larves armées de poils qui souffrent plusieurs métamorphoses avant d'arriver à un développement complet.

Finalement un *chuncaco* avalé peut être dangereux; il en existe certaines variétés qui peuvent tuer un cheval en s'introduisant dans l'œsophage, mais elles ne pourront jamais vivre à l'intérieur de l'estomac que durant peu de temps, et jusqu'à ce jour il n'y a pas d'exemple de *chuncaco* qui ait eu l'idée d'aller habiter les canaux biliaires ou le foie.

Ici finit l'extrait de l'étude du *Dr Wernicke*, la plus complète que je connaisse sur l'épidémie argentine dont il s'agit.

J'appelle l'attention des éleveurs qui ont le malheur de posséder des champs d'*escargots* et de *sagüaypés* sur les observations et les conseils préventifs de cette étude du savant ami des éleveurs.

VI. — Plusieurs maladies particulières à l'espèce ovine apparaissent aussi dans nos troupeaux. Les plus communes, sans être épidémiques, sont celles que je vais énumérer maintenant avec brièveté.

Le *grano malo* qui s'est déjà fait sentir à Buenos Aires et règne énergiquement à Santa Fé et Entre Rios est une vraie maladie charbonneuse d'après les études faites à Buenos Aires par le *Dr Wernicke* et par des agents de *M. Pasteur* de Paris.

J'ai vu tomber des brebis comme foudroyées à mon établissement de *San Estanislao* en Entre Rios.

Le *Dr Wernicke* nous dit :

« La grande quantité d'oxygène consommée par la bac-
« térie produit aussi la mort de l'animal attaqué qui périt
« asphyxié, son cadavre présente toutes les altérations que
« l'on trouve chez les cadavres d'individus morts par manque
« d'air.

« La mort se produit quelquefois presque soudainement.
« Les animaux *non adultes* que j'ai observés, fréquemment
« à coup sûr, meurent avec l'aliment encore dans la bouche
« et après de courtes convulsions précédées d'un cri aigu.

« Chez les animaux tout traitement est illusoire et il est « plus que probable que ceux qui résistent à la maladie y sont « réfractaires. On peut prophylactiquement employer l'ino- « culation préventive par le virus atténué de *Pasteur*. Quant « à l'espèce ovine, on sait qu'elle reste réfractaire pendant « un ou deux ans et les expériences faites sur l'espèce bovine « ne sont pas encore assez nombreuses pour pouvoir déter- « miner l'extension de la période de résistance produite par « l'inoculation [1].

VII. — Dans les brebis *Lincoln* et dans d'autres troupeaux apparaissent fréquemment des tumeurs sur la poitrine et sur les membres antérieurs et postérieurs. Elles se développent considérablement. J'en ai vu de grosses comme une orange. Le pus se forme lentement.

Les symptômes sont peu visibles pour un observateur vulgaire car on ne voit s'altérer en rien ou à peine les apparences ordinaires des bêtes ovines en état de santé. Difficiles à apercevoir quand la laine est longue, elles sont visibles fréquemment à la tonte et on doit procéder à leur extirpation.

Le toucher révèle si le pus s'est formé. Dans ce cas la tumeur a perdu sa dureté et elle est molle et butyreuse. Si la dureté persiste et si l'animal souffre quand on palpe la partie malade, on doit alors recourir aux moyens maturatifs efficaces.

Dans mon établissement, nous employons les cataplasmes de romarin et de graisse ou l'onguent de cire et d'huile de térébenthine, onction qui est lénitive aussi.

Quand la tumeur est mûre, on l'ouvre en y faisant une incision d'un demi-pouce de long sur sa couronne et on faci-

---

1. *Dr Wernicke. Grano malo* et charbon, suivant les travaux faits au laboratoire de la Commission pour l'étude des maladies contagieuses des animaux. (Buenos Aires 1886.)

lite ainsi l'expulsion du pus en explorant ensuite avec une cuiller en bois la cavité qui contenait l'humeur pour en faire sortir les dernières particules.

Le contenu se présente sous la forme d'une crème granuleuse et fétide. On lave ensuite la cavité vide et les bords de la blessure avec de l'eau légèrement saturée d'acide carbonique et la cicatrisation se produira au bout de dix à douze jours.

Le malade ne souffre d'aucun accident digne de mention; cette maladie locale et passagère doit cependant être toujours soignée à temps surtout chez des animaux de prix. Les causes qui la produisent sont les chocs, les coups de corne, les heurts, et les écorchures causées par les pointes de fil de fer des enclos.

VIII. — La mort de beaucoup d'animaux est amenée par la *maladie de la pierre* dont les fragments entraînés par le liquide obstruent le canal urinaire et produisent la mort au milieu de douleurs aiguës.

J'en connais plusieurs cas dans des béliers importés et il est probable qu'ils apportaient le mal d'Europe comme beaucoup d'autres que propagent les animaux introduits par suite de manque de surveillance à l'entrée.

L'origine du *calcul de la vessie* dans le pays peut provenir des eaux qui conservent certaines matières rocailleuses en suspension, car une des causes entre autres provient de l'agglomération de petites particules sédimentaires.

Ces pierres sont de formes variables et on en rencontre beaucoup de petites d'un bel aspect. Les *calculs* d'un bélier appartenant à *M. Narciso Lozano* ayant été présentés à un de nos joailliers réputés, celui-ci les prit pour des *perles*.

Le remède consiste en l'opération de la *lithotripsie* très difficile et souvent impossible chez les béliers et peu praticable dans les *estancias* communes; il faut des appareils et une aptitude spéciale. Les symptômes d'après *Signol* sont

peu visibles; si les *calculs* sont grands, il se produit des coliques. Le toucher habilement appliqué indique l'existence de la maladie.

Dès qu'on prévoit cette dernière, le traitement consiste en fourrages verts et en boissons alcalines.

La maladie est à craindre vu la difficulté de l'opération; on est toujours certain de n'obtenir qu'un mauvais résultat.

IX. — La petite vérole se présente souvent chez les agneaux et est indiquée par des pustules se formant aux alentours de la bouche et des naseaux.

Au *Carmen* nous avons employé un procédé élémentaire et efficace. Il consiste à ôter la croûte de la pustule jusqu'à ce qu'elle saigne et à la laver ensuite avec de l'eau légèrement saturée d'acide carbonique qui, au dire d'un berger anglais, ne doit jamais manquer dans une *Cavagne*. L'emploi du vinaigre est aussi efficace. La petite vérole étant contagieuse, on doit isoler les malades.

X. — En été il est nécessaire de prendre les plus grands soins par rapport à la plaie des vers qui se déclarent très vite dans la moindre blessure négligée. Sur le littoral on dit que la blessure *se agusana* et à l'intérieur qu'elle *se embicha*. Il faut laver la blessure en chassant de tous ses plis les vers au moyen d'un petit morceau de bois et ensuite recouvrir la cavité et les lèvres avec du goudron dont un établissement bien organisé ne doit jamais manquer.

XI. — Les cas de *tournis*, maladie vulgairement connue sous le nom de *folie*, sont très communs chez les agneaux de six mois à un an de tous les troupeaux argentins.

La maladie a pour origine le développement d'un parasite dans le cerveau, et cet animalcule provient des excréments des chiens qu'absorbent les animaux de l'espèce ovine en broutant.

C'est un mal incurable; on emploie pour le guérir des

instruments de trépanation et d'absorption dont les résultats sont négatifs en général; il vaut mieux tuer le malade et le manger dans les premiers jours où l'attaque se produit.

Les cas de bêtes atteintes de *folie* sont très reconnaissables; ces dernières vivent éloignées du troupeau, tournant dans un petit cercle avec la tête inclinée vers le centre.

Dans les *Cavagnes* les chiens sont donc très nuisibles.

XII. — D'autres maladies parasitaires se déclarent chez les animaux; je citerai celle de l'*équinococcus*, larve microscopique qui se développe dans le poumon de la brebis.

Je me souviens d'en avoir examiné une et d'avoir trouvé dans ses bronches des globules transparents, de grandeur variant entre celle d'une noisette et celle d'un grain de poivre, enfermés dans une membrane blanche et très fine qu'enveloppait un liquide cristallin.

La membrane déchirée et le liquide épuisé, il restait comme résidu un essaim de grains microscopiques. C'était le parasite.

J'ai vu aussi le ver solitaire chez des brebis grasses et paraissant bien portantes. Un ver que j'ai extrait des intestins d'une brebis fut reconnu par *M. Wernicke* comme un fragment de *tænia espansa*. Il avait été la cause de la mort de l'animal.

Il est très difficile pour un berger de reconnaître un animal attaqué du ver solitaire.

Si la maladie se reconnaît, on peut employer une boisson à base d'huile de térébenthine ou bien, ce qui est plus créole, un orgeat de semences de citrouille.

XIII. — La météorisation est la maladie vulgairement appelée *empastado* par nos campagnards.

C'est une indigestion stomacale qui produit un grand développement de gaz et provient de l'excès d'alimentation

en fourrages verts et tendres, ou de quelque changement de nourriture.

Les brebis qui sont restées longtemps enfermées sous hangar ayant faim, une fois mises en liberté, mangent avidement le fourrage nouveau, le trèfle vert et humide des prairies, par exemple, ou la luzerne en même état. Les cas de météorisation se produisent alors très fréquemment.

Dire comment on guérit cette affection me semble très difficile, car je n'ai pas foi dans les remèdes, mais on sauve évidemment beaucoup de malades en opérant avec le *trocart*, petit instrument connu de tout le monde, — auquel on substitue vulgairement une ponction quelconque, — et qui donne de bons résultats très souvent.

L'animal malade devient triste, sa bouche répand de l'écume et on remarque les symptômes de la colique ; mais ce qui caractérise mieux le mal à simple vue, c'est l'inflammation extraordinaire du ventre.

Le gaz semble s'agglomérer dans la région gauche, dans la grande bourse des intestins appelée *rumen* et celle-ci se dilate présentant une figure difforme.

Si on presse cette bourse avec la main, elle résiste énergiquement et produit de grandes douleurs à la bête malade.

Le trocart doit être enfoncé dans le centre de cette inflammation, entre la pointe de l'os de la croupe et les côtes, un peu au-dessous du ventre.

Il est nécessaire de prendre beaucoup de précautions pour faire cette opération, car si on blesse un autre intestin, comme cela arrive souvent, la mort est instantanée.

Les victimes de ce mal sont très nombreuses et le meilleur moyen préventif est l'intelligence et la prudence des bergers.

XIV. — Le grand raffinement de nos troupeaux a pour facteur l'adoption de reproducteurs de grande taille et de beaucoup d'ardeur.

Cette circonstance, jointe à la petitesse et à la faiblesse des mères ordinaires du troupeau, produit, à l'époque de la mise bas, de nombreux accidents, dont les résultats sont la perte de l'agneau et de la mère.

J'ai souvent vu, dans mes propres troupeaux, des brebis se roulant par terre, luttant pour se débarrasser d'un énorme agneau.

L'effort naturel, l'impulsion organique de la brebis sont impuissants à compenser l'étroitesse relative des organes par rapport au volume des agneaux.

Les bergers des fermes et des hangars doivent être habitués à faciliter la terrible épreuve, en aidant à sortir délicatement l'agneau de la brebis en danger.

Ce simple fait sauve les deux vies et est de la plus grande importance dans toutes les *Cavagnes*.

XV. — Le piétin ou n'importe quelle blessure produit des cas de *tétanos* vulgairement appelé *pasmo real*.

J'en ai eu un cas chez une brebis rustique *Southdown*, dont le piétin fut négligé. L'ulcère se propagea jusqu'à l'articulation supérieure et une averse détermina le fatal accident.

La brebis resta couchée de long en long, comme nous disons à la campagne, le corps rigide, les membres étirés, durs comme fer, les yeux fixes, vitreux, les naseaux pâles et froids.

Les convulsions surviennent souvent et les membres paralytiques de l'animal grattent le sol.

J'ai employé l'huile de térébenthine en boisson, selon la prescription vétérinaire. L'animal mourut comme dans beaucoup de cas également fatals.

On dit qu'en introduisant du soufre dans la bouche de

la bête malade et en oignant d'huile sa blessure, on arrive à le sauver, mais je ne peux rien affirmer à ce sujet.

XVI. — Le cas de tumeur dans le pis des brebis est très commun, à l'époque de l'agnelage. La maladie se décèle immédiatement après l'inflammation et l'endurcissement qui arrête la sortie du lait.

Les brebis souffrent terriblement et sont soulagées quand le berger les trait. Il est nécessaire d'opérer en perçant le pis enflammé.

Quand on sait sûrement qu'il y a une tumeur, on doit l'extirper en coupant complètement l'organe.

Mais il est difficile que ces opérations se fassent par des bergers et j'ai vu plusieurs cas résolus par la mort.

XVII. — On doit recommander spécialement aux bergers qu'ils laissent le moins longtemps possible les brebis dans des terrains dépourvus de fourrages et pleins de salpêtre, parce que certains animaux lèchent le sol.

Il en survient de graves indigestions qui se terminent par la mort de la bête malade. Les agneaux, pendant qu'ils ont le mal, restent la bouche couverte de terre et les yeux tristes. Ils sont si faibles, qu'ils marchent lentement derrière le troupeau, dans un aspect d'abattement général, les côtes enfoncées et la tête tombante.

Les cadavres ouverts présentent le lait tourné dans l'estomac et formant avec la terre une masse répugnante, tandis que les intestins sont remplis d'air.

Au *Carmen* nous avons sauvé quelques agneaux en leur donnant à temps du sulfate de magnésie et en leur faisant faire diète. Cette purge règle les fonctions et on évite la rechute en enfermant l'agneau et la mère dans un hangar.

XVIII. — De nombreuses maladies se présentent moins fréquemment dans la vie du berger, mais elles sont compliquées et exigent des connaissances scientifiques supérieures

à la pratique élémentaire avec laquelle on combat les précédentes.

Pour cette raison je ne m'en occuperai pas maintenant, je dirai cependant, en général, qu'un éleveur entendu doit avoir à son chevet *Delwart*, *Manning*, *Hurtret d'Arvobal* ou *Signol*, livres très utiles de vétérinaire pratique.

Cependant il doit bien regarder ce qu'il fait; ces livres mal utilisés sont comme un pistolet chargé entre les mains d'un enfant.

La nature est nécessaire pour éveiller l'observation afin de pouvoir expliquer efficacement à l'homme technique les antécédents de chaque cas, car je pense que les établissements d'importance doivent recevoir constamment la visite d'un bon vétérinaire.

Dans les plus lointains parages où cette précaution ne serait pas possible, l'esprit observateur et intelligent du propriétaire ou de son représentant peut disposer au fur et à mesure d'une somme d'expérience et de compétence qui sera souvent profitable aux animaux de prix.

Un éleveur doit étudier et observer : ceux qui ne le font pas restent en arrière du vertigineux mouvement de progrès qui anime l'industrie rurale argentine.

Chapitre XII

ADMINISTRATION

Sommaire : Direction personnelle des *cavagnistes*. — Formule générale d'une bonne administration. — Les opérations rurales vingt ans en arrière. — Rendement et besoins. — Transformation industrielle et économie actuelle. — Frais et profits. — Dépression de ces derniers — Établissements qui ne donnent que des profits européens. — Nécessités réelles et artificielles de la société. — Employés d'autrefois et d'à présent. — Frais d'installation. — Qui doit les faire ? — Administration ordinaire. — La prévision des détails assure les grands succès. — Confiance des acheteurs dans une administration sévère. — Majordomes. — Leur rémunération. — Bergers. — Ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent être. — Difficultés. — Antagonisme avec les supérieurs. — Condescendance des propriétaires à leur égard. — Charlatans. — Solde et exigences des bons bergers. — Leurs aptitudes. — Comment ils se forment en Europe. — Ce qu'on doit espérer de leurs capacités. — Le propriétaire toujours alerte. — Caractère et conditions physiques d'un berger. — Bergers créoles. — *Puesteros*. — Leur naturel et leurs aptitudes. — Soins généraux des troupeaux. — Système général. — Travaux ordinaires. — Maladies. — Abreuvoirs naturels et artificiels, stagnants, d'eau courante. — Saules dans les champs. — Importance de la manière de distribuer l'eau. — Traitement des agneaux. — Précautions primitives et rationnelles. — Le temps et la gale. — Expectative ruineuse. — Traitement en bains et à la main. — Petit troupeau. — Type traditionnel d'*estancia*. — Son but. — Utilité ou inefficacité. — Provision de béliers remarquables et de béliers communs pour troupeaux généraux. — Traitement rationnel et nécessaire des premiers. — Les reproducteurs au *Carmen*. — Mise bas. — Époques où elle a lieu. — Le *puesto* (ferme). — La pauvreté dans le passé. — *Puestos*-modèles actuels. — Consommation et rémunération du *puestero* (fermier). — Travaux auxquels il prend part. — Quelle doit être sa mission spéciale. — Pertes énormes de capital et de production. — Leurs causes et les administrations rurales. — Moyens de les éviter. — Luzerne et hangars économiques. — *Puestos* du *Carmen*. — Coût de ses hangars économiques. — Spécifications des mêmes. — Prêcher d'exemple. — Système rationnel pour soigner les troupeaux généraux. — Grands profits. — Objections. — La brebis

de l'avenir argentin. — La théorie irrationnelle de la rusticité contre nature. L'abri est un besoin même pour les bêtes sauvages. — La nature de la pampa primitive. — Substitution des éléments éliminés par l'homme. — Bois et hangars. — Avantage de ces derniers. — Les *Cavagnes* et leurs systèmes d'élevage. — Développement et conservation des agneaux. — Systèmes de *Stegman* et de *Lozano*, d'*Olivera* et de *Senillosa*. — Procédés du *Carmen*. — Registre de naissances. — Formulaire. — Illusions et désenchantements.

Le nombre des éleveurs et des *cavagnistes* qui administrent personnellement leurs établissements n'est pas bien grand.

Les plus prévoyants voyagent régulièrement et exercent ainsi une vigilante direction sur leurs agents qui assure le plus possible le succès désiré. D'autres, et ceux-ci sont nombreux, se fient à des *majordomes* ou à des *bergers;* ils ne sont pas bien au courant de l'état de développement de leurs troupeaux et leurs intérêts en souffrent. L'administration personnelle est cependant la base du plus grand profit rural dans la République Argentine.

La transformation de la campagne argentine a donné une importance beaucoup plus grande à cette circonstance administrative. Il y a vingt ans, les champs valaient peu, les animaux encore moins, la laine pas beaucoup. Les salaires des péons étaient misérables et leur alimentation réduite à de la viande crue coupée du quartier suspendu sous les arbres et qu'ils dévoraient après l'avoir fait griller sur des braises.

Les frais des grands propriétaires à Buenos Aires se soldaient facilement et le produit des *estancias*, quoique limité, était exubérant par rapport aux besoins de chaque famille. Alors le plus haut employé de l'administration publique gagnait 200 piastres fortes par mois et ces salaires passaient quand même pour être une prébende. Aujourd'hui les petits parasites de la machine gouvernementale

reçoivent une somme égale et encore n'en sont-ils pas contents.

Les besoins artificiels et les vrais ont créé une situation moins facile aux grands propriétaires; et les premières administrations de notre enfance qui laissaient spontanément agir la nature, seraient aujourd'hui ruineuses.

La hausse rapide des champs, des salaires, des troupeaux fins, des ordinaires pour la consommation, des frais personnels, de l'administration actuelle en un mot, comparée au produit brut actuel, diminue le rendement du pâturage qui, avant, semblait fabuleux.

Les éleveurs se contentent généralement des revenus les plus élevés de la place, beaucoup d'entre eux même excèdent cette limite par une scrupuleuse administration personnelle, mais d'autres, et ils ne sont pas en petit nombre, peuvent retirer à peine, tous comptes faits, un intérêt européen de leurs capitaux.

Les frais d'un établissement rural moderne sont très grands. Sa fondation réclame une fortune qui doit rester paralysée pendant deux ou trois ans ou donnera à peine un médiocre intérêt.

Si cette fondation est faite en personne par un propriétaire entendu — et c'est une erreur de la faire autrement, — il y aura de l'ordre et de la régularité dans les débours; on en sortira double profit par les ingénieuses combinaisons dont la source est l'objet de l'intérêt privé, mais si on se confie à un chargé d'affaires, que de théories coûteuses et quelle immense fécondité de prétextes pour faire tout à force d'argent comme on dit vulgairement et à juste raison!

L'administration ordinaire exige avec la même rigueur la présence assidue du maître, quelles que soient la capacité et l'impartialité du chargé d'affaires, parce qu'aux dépenses ordinaires on ajoute la perte constante du cheptel par la

mortalité des troupeaux, la plupart du temps les meilleurs.

Un animal mort dans une prairie lointaine, et dont on n'a pas connu la maladie, n'est pas brûlé et empeste l'établissement avec le charbon qui détruit tout; un récipient, où l'on mettait auparavant le remède pour la gale, utilisé au hasard et précipitamment par un péon des hangars pour le remplir d'eau, empoisonne les meilleurs reproducteurs du troupeau ovin; la nourriture donnée le matin à un taureau qui a la diarrhée aggrave l'indigestion, et l'animal de noble origine meurt congestionné; l'oubli de laver les abreuvoirs une fois par semaine favorise le développement des embryons qui pénètrent dans l'organisme des animaux, les rendent malades et les tuent; une barrière qu'on laisse ouverte par négligence occasionne le mélange de races et de sangs différents avec perte de temps dans le travail du raffinement et des pertes considérables pour les acheteurs confiants dans une sévérité administrative reconnue comme garantie de la pureté du sang qu'ils recherchent.

Tous ces petits détails causent cependant de grands effets nuisibles; ils donnent lieu à des recommandations journalières de la part des propriétaires observateurs et soigneux, mais aussi matière à oubli constant de la part de leurs subordonnés.

Les administrations tenues par des personnes étrangères sont pour cela, sauf exceptions très méritoires, coûteuses et peu sûres; et les propriétaires qui ne peuvent pas demeurer comme le forgeron sur l'enclume doivent consacrer à leurs établissements tous les jours disponibles; c'est une règle suggérée par l'expérience commune.

Les administrateurs appelés parmi nous *majordomes* sont des employés à solde ou qui sont intéressés; ils reçoivent en ce cas une mensualité de 40 piastres monnaie nationale,

plus ou moins, pour leurs dépenses et 10 o/o sur les bénéfices. Il y a des conditions plus avantageuses cependant.

Les majordomes de cette dernière catégorie sont sans nul doute les meilleurs, car en ce cas s'éveille en eux l'intérêt d'un bénéfice qui dépendra de leur activité et de leur intelligence. Le moyen est simplement moins mauvais.

La troisième personnalité dans l'ordre hiérarchique d'une *Cavagne* est *le berger* qui, dans son métier, peut être la première et suprême autorité de l'établissement, principalement quand les propriétaires ne savent pas ce qu'ils ont en main. Le berger, cependant, ne doit être que l'agent des objectifs poursuivis par le propriétaire, et, comme tel, il doit réunir à une compétence toujours rare dans la corporation, un dévouement et une discipline très éprouvés.

Les *cavagnistes* qui trouvent un *bon* berger, c'est-à-dire instruit de son devoir et persévérant pour l'accomplir, font leur possible afin de le conserver en l'intéressant dans le produit des ventes annuelles. Le système a été employé avec succès parmi nous.

La plupart sont étrangers et spécialement allemands qui cependant sont très peu nombreux. Beaucoup d'éleveurs ont embauché des aventuriers audacieux qui n'avaient jamais soigné de brebis et qui introduisirent la démoralisation et la mort dans leurs établissements.

Les bergers ordinaires de hangars gagnent de 16 à 20 piastres monnaie nationale, mais un vrai berger de *Cavagne*, espèce de majordome de hangars (*stallmeister* des Allemands), peut gagner de 30 à 40 piastres monnaie nationale par mois et en plus il exigera la nourriture avec 15 livres de biscuit, 8 livres de sucre, 2 livres de thé ou de café et une vache laitière.

Cependant avant d'accorder de tels avantages et de confier son troupeau de réserve au candidat, il est nécessaire de

bien l'observer pour se convaincre de ses aptitudes et de ses qualités.

On ne doit pas, d'un autre côté, être trop difficile à cet égard. L'expérience enseigne qu'on est obligé de ne pas leur faire faire tous les travaux qu'exigent les soins d'un troupeau mais seulement certaines parties spéciales.

Généralement ces bergers sont dépourvus de connaissances théoriques, et toute leur spécialité se réduit au nettoyage du hangar et à soigner convenablement les bêtes ainsi que leur alimentation. Aussi est-il rare de trouver un berger qui sache choisir la nourriture convenable aux reproducteurs destinés soit à la monte soit à la vente, ainsi qu'aux brebis mères, aux antenaises et aux agneaux.

En Europe les bergers sont chargés du soin d'un de ces groupes seulement et il se forme des spécialistes. Ainsi celui qui soigne et nourrit des brebis avec leurs agneaux ne sait pas soigner les béliers pour la vente.

Il est plus rare encore de rencontrer un berger à qui l'on puisse confier l'importante classification du troupeau pour la monte, car il intervient dans ces opérations des tendances et des études qui ne sont pas à la portée de ces gens, bien qu'ils prétendent les connaître et qu'ils le persuadent à leurs patrons qui ignorent les conditions de l'opération encore plus que leurs subordonnés.

Le *cavagniste* qui ne peut pas obtenir un berger européen se décide à la fin à en former un du pays. C'est une œuvre sérieuse et longue mais faisable.

On étudie dès lors le caractère d'un homme jeune, sain et vigoureux. Il doit être actif, entreprenant et doué d'esprit d'observation. Le troupeau, les agneaux, sont la famille, pour ainsi dire, d'un bon berger.

Les animaux le connaissent, le suivent, bêlent et sautent à son approche. Il élève les agneaux privés de mères ou qui

n'en ont que de mauvaises, il connaît les particularités de chaque brebis, bélier ou agneau et, d'un coup d'œil jeté sur le groupe, devine dans la tristesse du regard ou à d'autres symptômes invisibles pour le vulgaire une affection mystérieuse, une alimentation irrégulière ou une tendance nuisible.

Le berger a besoin d'être doué d'un naturel particulier par conséquent, mais il ne suffit pas de trouver l'homme, il est nécessaire que les propriétaires l'instruisent journellement et lui procurent des lectures appropriées ainsi qu'instructives pour occuper ses moments perdus.

On ne doit jamais faire comprendre au berger de quelle importance il est, car autrement il se transforme insensiblement en tyran de son département, devient gênant pour le maître et, si celui-ci est absent, s'impose au majordome ou se dispute avec lui et l'anarchie éclate sur-le-champ. Les victimes de toute anarchie sont les parties inoffensives. Les brebis décroissent ou succombent, les belligérants s'en rejettent réciproquement la faute en laissant le maître novice ou incompétent dans un grand embarras.

Quand un propriétaire dirige lui-même son établissement, il est le vrai berger des animaux de réserve et l'autre n'est alors qu'un agent mécanique dans les hangars.

Les troupeaux de prairie sont à la charge de *puesteros* (fermiers) sous la surveillance périodique ou quotidienne des maîtres ou des majordomes.

Le *puestero* est généralement un *gaucho* avec sa famille, quelquefois un étranger. Il gagne généralement une mensualité de 16 piastres monnaie nationale, ou il est *medianero*, *terciano* ou *cuartanero* (c'est-à-dire métayer) dans le rendement du troupeau et on lui donne la viande à raison de six animaux par mois; ce sont généralement de vieilles brebis marquées à la peinture dans un endroit visible par l'administration.

Le *puestero* est d'ordinaire paresseux et incompétent;

tout son savoir se réduit à la routine de la garde d'un *troupeau* de mille à deux mille brebis et à une légère expérience sur le temps, la mise bas et les maladies que l'esprit observateur de l'homme primitif lui a permis de réunir. Si l'on veut faire avancer le troupeau et donner du caractère à la laine, il est nécessaire d'instruire patiemment le *puestero* dans le système adopté pour les soins et être tout le temps sur son dos.

La tâche de soigner un troupeau est pour eux une routine invariable. A l'entrée de la nuit ils l'enferment dans un enclos qui avec le temps prend la forme d'un tas de guano et est toujours transformé en bourbier par les urines ou par les pluies.

Si le temps est pluvieux, le troupeau est entouré dans les champs. Beaucoup d'éleveurs exigent qu'il en soit ainsi à toutes les époques car la laine se conserve plus propre et la santé des brebis est meilleure. D'autres, plus avancés, élèvent les brebis en liberté constante comme en Australie, mais ce système n'est pas applicable partout faute de sécurité suffisante, tout repos à cet égard laissant encore beaucoup à désirer dans les campagnes.

Au lever du soleil, le *puestero* s'en va avec sa femme et ses enfants *travailler* le troupeau dans l'enclos ou *corral*, c'est-à-dire examiner, séparer les groupes, guérir les boiteries, les cas de gale et autres infirmités en appliquant le remède dont l'administration le pourvoit; il nettoie les fourches des sabots, enlève les excréments, la boue, etc., qui pendent à l'animal, il marque et châtre.

Ces opérations se font sur de petites traverses unies appelées *chiqueradas* posées dans l'avant-*corral* ou *trascorral*. Les brebis revisées restent dans un enclos immédiat si la prairie est encore humide, mais si la rosée a disparu, le troupeau va paître.

Ensuite le *puestero* n'a d'autre chose à faire que de le garder pour éviter les confusions et les émigrations, mais les enclos en fil de fer lui évitent presque le travail de sa journée. S'il n'y a pas d'abreuvoir naturel, il doit tirer de l'eau pour remplir ceux artificiels. Généralement on creuse un grand puits, de 4 *varas* de diamètre et de la profondeur nécessaire : c'est un *jagüel*. Certains les creusent au bord d'une petite lagune temporaire et la remplissent. C'est le plus mauvais système pour les brebis car elles s'enfoncent dans la boue et boivent de l'eau sale. Les abreuvoirs en fer ou en bois, lavés toutes les semaines, sont plus efficaces.

Le *puestero* les remplit avec un seau-bourse, ou cylindre en cuir ou de grosse toile, de $1^m,50$ de long sur $0^m,40$ de diamètre, ouvert à ses deux extrémités, et au moyen d'une certaine combinaison alternative de suspension, cet appareil tombe dans le puits, se remplit, remonte recourbé et déverse dans les abreuvoirs les deux tiers de son contenu.

Cette opération se fait à midi, quand les animaux altérés pullulent autour de l'abreuvoir en regardant avec angoisse la chaumière du *puestero*. Le *gaucho* se décide alors, sangle son cheval et va attacher la corde de la mécanique. Quand la paresse le prend, il envoie sa femme ou un de ses fils dès l'âge de cinq à six ans.

L'eau sort froide et les animaux qui la boivent, altérés comme ils le sont, souffrent de dérangements intestinaux qui causent des congestions et la mort. Il est rare d'obtenir d'un *puestero* qu'il remplisse les abreuvoirs de bonne heure de manière que quand le troupeau altéré vienne boire il trouve l'eau aérée et à la température ambiante ; dans ce cas elle est salutaire.

Les eaux stagnantes des replis de terrain remplis par les pluies, épuisées bien vite par le soleil, la poussière et les troupeaux, sont utilisées par beaucoup d'éleveurs. Elles sont

causes d'épidémies et un foyer de germes dévastateurs comme le *sagüaypé* (*distoma*) et le lombric (*strongulus*). Il est nécessaire de les dessécher et d'y planter des saules, le saule donne de l'ombre et du bois, article qui se vend bien dans tous les centres peuplés.

Les fermiers sont plus soigneux dans les opérations qui ont l'agneau pour objet. Dans la première quinzaine qui suit sa naissance, on lui coupe la queue et on le marque. Ils choisissent alors les jours tièdes, tempérés, car ils craignent les vents à cause du spasme ou tétanos traumatique.

Le traitement de la gale à la main est une règle que de nombreux pasteurs considèrent comme plus efficace que les bains. Dans de nombreuses *estancias* ce dernier système est employé dans des endroits spéciaux à la mode européenne ou australienne.

Quand les pasteurs soignent à la main les troupeaux, ils attendent le beau temps, soutenant que les pluies lavent le médicament et le neutralisent ; il arrive alors que, pendant qu'ils attendent que le temps se remette, la gale travaille librement, envahit le dos des brebis, déflore la toison et les malheureuses bêtes se traînent misérablement, montrant leurs plaies et leurs croûtes galeuses.

La gale croît précisément aux époques de pluies des mois de mai et de juin et, quand l'année n'est pas trop longtemps sèche, ceux qui tolèrent que leurs pasteurs attendent les jours chauds, que la boue des étables soit sèche et que le brouillard ne rende pas inutile le traitement, comme on le prétend, sont sûrs de trouver leurs troupeaux galeux et la production de la laine diminuée d'un 10 o/o par la qualité inférieure due à l'épidémie et par la perte effective.

On doit donc utiliser le bassin à bain après la tonte, et quand il est possible de le faire, et guérir toujours à la main,

même quand le terrain est humide, avec des remèdes appropriés et en changeant les animaux de place.

Ce que nous disons pour les *puesteros* peut aussi se dire pour les petits fermiers établis à leur compte qui payent annuellement de 350 à 600 piastres monnaie nationale par ferme de 100 *cuadras* carrées dans beaucoup de nos grandes *estancias*.

L'influence de ces agents est nulle pour le raffinement et si les maîtres ou les majordomes n'usent pas de vigilance, les fermiers feront péricliter ce qu'on leur a confié.

Ils sont incapables de choisir des reproducteurs. Quand les pasteurs à solde deviennent fermiers et ont besoin de béliers, ils vont aux foires rurales et achètent des reproducteurs déplorables, restes de troupeaux communs, payant de 3 à 16 piastres monnaie nationale. C'est de cette façon qu'on perd du terrain.

Les propriétaires intelligents élèvent dans leurs administrations un troupeau-type qui, quand il est des races lainières, porte invariablement le nom de: *les Rambouillets, les saxonnes, les Negretes, les Mérinos*, etc. Ce troupeau, servi par des reproducteurs de *Cavagne* argentine ou de bergerie étrangère, fournit de béliers les troupeaux généraux.

Ce système est excellent et rationnel quand on a l'intelligence suffisante pour maintenir la noblesse du type pour élever et développer les pères sans les éliminer par une sélection sévère; mais quand ces circonstances ne vont pas de pair avec le capital employé pour les *Saxonnes* et autres, le résultat est de même négatif dans les *puestos* (fermes) ou tout au moins stationnaire. C'est une idée très répandue que l'élève de la brebis est la tâche la plus facile du monde; mais les personnes entendues apprennent davantage chaque jour et ne sont jamais sûres d'avoir épuisé la matière.

Les véritables raffineurs font des frais en béliers de

Cavagne et d'origines notables, car sans dépenses on n'arrive pas à de grands profits. Ce sont ces raffineurs qui présentent des brebis donnant un rendement de 6 à 7 livres de laine dans les troupeaux généraux spéciaux.

Dans un cas semblable il faut prendre des précautions car les pasteurs négligents et ignorants laissent des reproducteurs remarquables dans un tel état qu'ils souffrent bientôt de la gale, du piétin, de l'amaigrissement, et même qu'ils meurent quelquefois faute de soins.

Cependant il n'est rien de plus facile que d'avoir du maïs et de la luzerne dans les fermes, de nourrir bien les reproducteurs pendant le jour et de leur faire faire la monte la nuit. Le résultat de ce système est d'obtenir un grand raffinement; il est rapide et possède des avantages économiques faciles à percevoir. C'est celui qu'emploie *El Carmen*, qui m'appartient, qui possède cent cinquante béliers purs de différentes races qui saillissent les troupeaux généraux et les purs élevés en liberté.

L'agnelage des troupeaux généraux est arrêté en mars et avril ainsi qu'en septembre et octobre, de manière que la brebis met bas par fractions une fois par an. Les béliers restent de un à deux mois dans les troupeaux selon l'organisation de chaque élevage et sont remis ensuite dans un troupeau commun dans lequel ils mènent une vie misérable ou bien ils sont soignés séparément.

La maison du pasteur a toujours été pauvre et triste. Une chaumière sombre, sans arbres, sans jardin, même sans culture autour, comme un point perdu dans la savane, révélant la misère et l'indolence de ses habitants.

Depuis quelques années la réaction semble faire du chemin et les fermiers commencent à cultiver des arbres et des céréales; il est nécessaire d'aller encore plus loin comme beaucoup le font déjà.

Chaque pasteur doit avoir de la luzerne et j'y ajoute un *hangar de sauvetage*, comme je le décrirai plus loin. Si le pasteur sème et trace un potager, il peut élever des volailles, engraisser des porcs, augmenter ses produits comme ceux du propriétaire et économiser de la viande dans sa nourriture, tuant quatre animaux au lieu de six par mois ; mais l'indolence du pasteur, surtout quand il est célibataire, est telle qu'on trouve très difficilement le personnel nécessaire à une ferme-modèle. Avant de trouver un bon pasteur, beaucoup se sont retirés grognons et maussades. Le patron est trop exigeant, disent-ils.

Dans certaines administrations, le pasteur est obligé d'assister aux travaux ordinaires. La mesure est juste mais on ne doit pas en abuser.

Le pasteur a l'obligation de se consacrer à deux choses surtout : à *son troupeau* et à *son champ*. Soigner, laver et surveiller le premier ; éliminer les animaux, les herbes et les arbrisseaux du second ; avec ses petites cultures et l'entretien des clôtures, c'est un travail suffisant. Il lui laissera peu de moments perdus pour se dédier à d'autres travaux généraux et, s'il remplit bien son devoir, l'administration doit en être infiniment satisfaite.

Mais tous les contretemps que subissent les troupeaux généraux ne doivent pas être considérés comme causés par les défauts des pasteurs. Il y a par exemple des pertes annuelles produites par l'état spécial de certains champs dont la salubrité dépend des travaux de régularisation du régime des eaux dont j'ai parlé plus haut, et ces mortalités permanentes et nombreuses procèdent surtout de l'administration.

Aux époques d'épidémies où le fourrage est rare, les brebis sont maigres au moment doublement délicat de supporter le froid et l'agnelage. Elles tombent sans chaleur et sans

force, exténuées par l'agneau, et les éleveurs recourent au moyen héroïque de tuer les rejetons pour sauver les mères, ce à quoi ils ne réussissent pas toujours.

D'autre part, dans tout troupeau il y a des animaux faibles, maladifs, qui sont exténués dans la vie commune et auxquels on pourrait rendre la santé et la vigueur en leur donnant des soins spéciaux.

Ces causes produisent chaque année une forte proportion de mortalité et empêchent fréquemment l'augmentation régulière des troupeaux par la mort de tous les produits. Ces pertes sont chaque année de plus de huit millions de têtes.

Le moyen d'éviter le mal a été souvent conseillé : culture de prairies artificielles. L'expérience m'autorise à appuyer ce conseil bien qu'en l'amplifiant d'autres mesures qui le complètent. Je le ferai par un exemple.

El Carmen ne paye plus de tribut à la mortalité annuelle. Chaque *puesto* de brebis possède, d'après l'importance de son troupeau, de 1 à 8 *cuadras* de luzerne et un *hangar économique*. La luzerne et le hangar sont les *sauve-vies* du bétail dans les situations extrêmes.

La plantation de la luzerne est d'un coût insignifiant relativement aux pertes de cheptel et de produit qu'elle évite, à l'amélioration générale qu'elle amène dans le troupeau, à l'augmentation de quantité et de qualité de la laine et, enfin, à la valorisation de l'établissement.

Le hangar est aussi économique et indispensable. Le modèle se trouve à la gravure de la page 177 et ses dimensions varient dans chaque *puesto* d'après les nécessités. De remarquables éleveurs ont visité mes *puestos* avec leur luzerne et leur hangar d'abri bon marché, voyant ensuite les troupeaux d'un aussi bel aspect, aussi gras et aussi vigoureux que ceux d'Europe. Certains d'entre eux ont envoyé leurs majordomes en prendre le modèle et d'autres m'en ont

demandé les plans et des photographies, ce qui prouve que ce système s'impose rationnellement.

D'après mes livres il résulte que le coût — pour un de mes hangars de la gravure de la page 177 monté en 1887 — est comme suit. L'entrepreneur-constructeur fournit les hommes et la paille du chaume. Les côtés reposent sur des pieux de bois imputrescible, le *ñandubay*, d'une hauteur de 1m,25 au niveau du sol. Il y a deux pans coupés. Le toit a 30 centimètres d'épaisseur, l'extrémité de la paille en dedans afin que la partie la plus grosse reste en dehors. La corniche est en zinc et percée de trous pour abriter les pigeons; les dimensions sont de 35 sur 12 mètres; hauteur au toit 4 1/2 à 5 mètres; sur les côtés de 1 à 1m,25. Capacité pour 300 bêtes adultes en liberté. Avec un tiers de plus du budget suivant on a une amplitude suffisante pour 500 brebis ou pour 800 antenaises.

Constructeur fournissant et posant toute la paille.....	$ m/n	248
28 pieux et demi-pieux *ñandubay* pour piquets.....	»	23.80
Bambous pour traverses, 40 paquets à $ m/n 0,50 l'un	»	20
Tirants de peuplier bruts, 100 à » 0,16 »	»	16
14 tirants de sapin non saigné pour les côtés 3×5 de 6 1/4 *varas*		
4 — — piliers 3×9 de 4 1/2 —		
3 — — toiture 3×5 de 8 —		
2 — — pour les côtés 4×4 de 6 —	»	70
20 petits tirants de — — 2×3 de 8 —		
128 pieds sapin spruce pour les pans coupés 2×3		
12 tirants sapin non saigné 3×4 de 5 1/2 —		
Menus frais, fil de fer, clous, transport et imprévu.....	»	80
Coût total[1].....	»	457.80

Le coût effectif d'un hangar de 20 *varas* sur 10 dans les mêmes conditions est de 100 piastres monnaie nationale. J'en

1. A *Lobos*. Le bois acheté à Buenos Aires à MM. Spinetto et fils. — Le constructeur le travaille.

ai construit plusieurs. Les murs latéraux se recouvrent en planches de *corral* ou avec des douves de barriques ou enfin avec des joncs tressés.

Le hangar communique avec une prairie enclose. Il y a des barreaux de bois sur les côtés et au centre pour former des râteliers à fourrage. Les animaux malades et exténués restent séparés dans un enclos (*brete*). Le hangar restant ouvert d'une façon permanente du côté de la prairie close (*potrero*), le troupeau cherche lui-même à se préserver en été d'un soleil de feu, qui commence dès dix heures du matin, et les animaux ne se hasardent à aller pâturer sans fatigue que grâce à la fraîcheur de l'après-midi, mais bien avant la tombée de la nuit. Par les nuits froides et pluvieuses ils retrouvent aussi dans les râteliers du hangar le supplément de nourriture que les champs n'ont pu leur donner dans la prairie grâce aux provisions de luzerne sèche coupée mûre en bonne saison.

Les brebis mères restent séparées des autres et, durant les douze premiers jours, séjournent dans la luzernière, la fumant directement ainsi et recevant en même temps une alimentation nutritive et assez propice à la sécrétion lactée, de façon que l'agneau abondamment nourri croît vigoureux pour entrer dans le milieu commun du troupeau.

Les brebis sont bien portantes, le troupeau présente un bel aspect et est composé d'animaux dans le même état d'engraissement donnant un très grand rendement en laine : c'est le résultat obtenu par le fait de dépenser d'un coup de 200 à 500 piastres monnaie nationale dans un *puesto* qui rapporte souvent la même quantité par année pendant dix ans. Un argument fondamental est celui-ci. Le hangar, dira-t-on, avec son alimentation supplémentaire, élève un type artificiel qui résiste moins à l'inclémence du ciel. Le pays a besoin

d'animaux rustiques qui supportent la vie naturelle avec toutes ses privations.

Ce type n'est pas sans doute le type ovin de l'avenir dans un pays dont la population augmente plus rapidement que celle des États-Unis et qui, arrivant dans cinquante ans au chiffre de 40 millions d'habitants, devra amener la subdivision de la meilleure terre, qui est celle des moutons, et exigera plus de rendement d'un moins grand nombre d'animaux.

Les brebis rustiques qui meurent par centaines chaque année, emportant une partie de notre capital et privant la richesse publique et particulière d'une partie de ses revenus, ne donneront jamais plus de trois à quatre livres de laine et ne seront jamais préférables non plus pour la boucherie. La brebis de l'avenir doit donner de 8 à 10 livres de laine et 100 livres de viande au moins; et ces résultats ne s'obtiennent qu'avec l'alimentation et les soins particuliers. Mais si on accepte l'argument comme hypothèse, on le réfute facilement en analysant les faits.

Quel est l'animal rustique, sans en exclure les bêtes sauvages, qui, sans abri, maigre, malade et avec son petit derrière lui, résiste au manque d'aliments ou aux inclémences des saisons? — Il n'y en a pas dans la nature argentine.

Le tigre, le lion, le *gama*, le lama sont les types propres de la rusticité de la *pampa*, pour ne pas sortir du milieu où nous élevons les brebis. Comment vivaient-ils avant que nos troupeaux les expulsassent? Peu nombreux, relativement à l'immensité du désert, ils rencontraient une nourriture surabondante.

Les herbes fines, qui laissent le sol sans défense contre les tempêtes et les rigueurs du temps, n'existaient pas. A cette place se dressaient des forêts d'ajoncs aux troncs massifs formés de faisceaux de racines de plus d'un mètre de

diamètre chacun et d'une hauteur telle qu'un cavalier, et même plusieurs, y disparaissaient complètement.

Là cherchaient un abri et faisaient leur nid ces rustiques habitants de la savane, au milieu de pailles rudement entrelacées; là beaucoup de nous ont dormi et savent que le vent n'y pénètre pas et que les pluies s'y brisent. Là les *gamas* et les animaux sauvages trouvaient un abri pour leurs petits qui venaient de naître.

C'est le hangar d'abri que réclame, à plus juste titre que le lama et que les bêtes sauvages de la *pampa*, la brebis domestique et de race artificielle abandonnée dans un champ ouvert aux intempéries comme la page d'un livre. Nous avons transformé nos terrains en les dépouillant de l'abri dont la nature les avait dotés, rendons-leur cet abri sous une forme profitable.

Il y a deux moyens: remplacer le refuge des champs d'ajoncs et de paille dure par des bois ou des hangars économiques. La forêt est le fait du temps et elle conserve le froid et l'humidité en hiver; or, l'humidité est nuisible aux brebis. Le hangar est l'œuvre d'un mois et offre un refuge tiède et sec aux organismes débiles.

Le procédé des *Cavagnes* pour conserver leur troupeau est européen avec les corrections que l'expérience locale suggère et en adoptant sans réserves des hangars amples et commodes.

Le développement et la conservation de l'agneau sont les points dominants dans la tâche de l'éleveur et le système est presque uniforme dans tous les établissements bien organisés. *MM. Senillosa* et *Olivera Hermanos* nous donnent leur procédé dans un autre chapitre. *Claudio Stegman*, l'éleveur accompli, le maître le plus compétent qu'il y ait dans la matière, et à qui je demandais en 1884 des règles fixes à ce sujet, m'écrivait :

« Les agneaux après six semaines accomplies doivent « être nourris de fourrage sec, récolté tendre, de maïs bien « moulu ou même de vesce moulue qui est bonne aussi.

« Les agneaux ne doivent téter que trois fois par jour, « puis on les éloigne de leur mère.

« Les agneaux, une fois mis à part, restent dans le « hangar en un endroit destiné à cet effet avec un râtelier « garni de fourrages pour qu'ils mangent pendant que les « brebis vont aux champs et puissent se nourrir tranquille- « ment, ce qui leur permet d'être fortes et grasses tout à la « fois. »

Lozano, dans son précieux rapport, cité si souvent, ajoute :

« Les troupeaux se soignent aux champs, et sous hangars « quand le temps est mauvais ou pour les abriter contre les « rayons du soleil brûlant et les froids excessifs. On les sépare « en plusieurs parts; l'une est formée de brebis mères et se « subdivise elle-même, suivant la saison, en partie de brebis « ayant mis bas et partie de brebis à faire saillir.

« L'autre part est formée des antenaises. On leur donne « tous les matins, avant de partir pour les champs, une « ration de maïs, de son et de luzerne sèche, dès qu'elles « ont trois semaines jusqu'à ce qu'elles soient âgées de deux « ans, époque où on les fait saillir.

« On donne aussi le matin aux brebis venant de mettre « bas, avant qu'elles partent pour les champs et tant que « dure l'élevage de l'agneau, une ration de maïs, de son, de « lin et de fourrage sec; le soir, de la luzerne verte. Le lin « est très bon pour que les brebis aient beaucoup de lait et « que leurs agneaux deviennent gras.

« Les agneaux mâles sont sevrés à l'âge de quatre mois, « plus ou moins, et sont élevés dans un hangar jusqu'à ce « qu'on les vende; on les tond ordinairement en septembre.

« La monte des brebis se fait à la main après les avoir

« classifiées en choisissant le bélier convenable ; cette opéra-
« tion se fait ordinairement avant de tondre les brebis.

« La monte se fait en octobre, novembre, décembre et
« pendant une partie de janvier; ensuite, en mars et durant
« une partie d'avril, se fait la seconde monte afin de faire
« saillir les antenaises qui, à cette époque, accomplissent
« leurs deux ans, ainsi que quelques brebis qui restent de la
« première monte. Par conséquent la *Cavagne* a deux agneaux
« par an. »

Le régime alimentaire des agneaux suivi dans mes troupeaux du *Carmen* est analogue et il a pour base l'engraissement de la brebis par la luzerne et le maïs moulu dès que les animaux ont quatre semaines.

Les brebis dorment sous hangar en hiver, car elles-mêmes le recherchent.

Les maigres reçoivent une ration supplémentaire; toutes ont une prairie à l'herbe fine, abondante et, à la saison opportune, elles sont lâchées dans une luzernière tondue très bas.

Les brebis qui ont mis bas sont enfermées avec leur agneau dans des enclos de deux mètres carrés pendant les huit premiers jours. La brebis étant bien nourrie, son lait est abondant et crémeux. Dans un petit coffre il y a du sel commun pour l'agneau qui le lèche avec plaisir et dont l'action digestive fortifie son faible estomac et en régularise l'appétit.

Le neuvième jour l'agneau sort au pré, joyeux et bondissant, portant un numéro rouge sur les deux flancs; d'un côté le numéro d'ordre dans le troupeau, de l'autre le numéro de la mère. Le dernier sert à éviter les *guachos* ou rejetons abandonnés de leur mère. Le premier numéro passe à l'oreille droite peu de jours après, imprimé à la machine et, à l'autre oreille, s'inscrit l'année de la naissance.

Cette numération ineffaçable correspond au livre de *Registre du troupeau de réserve* dont voici le modèle.

ESTANCIA EL CARMEN

LOBOS, PROVINCE DE BUENOS-AIRES (RÉPUBLIQUE ARGENTINE.) — PROPRIÉTAIRE-DIRECTEUR : Dr ESTANISLAO S. ZEBALLOS.

Généalogie de la Réserve du Troupeau Rambouillet

Nombre de têtes	N° individuel à l'oreille	Famille d'après les an êtres	SEXE		NAISSANCE Année marquée à l'oreille			PÈRE			MÈRE			SORTIE				TOISON du rejeton				OBSERVATIONS
			Femelle	Mâle	Année	Mois	Jour	Toison annuelle	Origine	Numéro	Toison annuelle	Origine	Numéro	Poids vif en sortant de l'établissement	Date	Propriétaire	Destination	1re année	2e année	3e année	4e année	

Ce système se suit depuis la fondation de la *Cavagne*. En dessous du dernier numéro de chaque mise bas, il y a une annotation signée de moi qui contient le numéro par lequel s'ouvre et le numéro par lequel se ferme le registre.

De cette façon l'acheteur peut examiner les antécédents authentiques de l'animal acquis et même calculer sa production de laine par la toison annuelle des pères et des mères. Le livre est toujours à la disposition des visiteurs et des acheteurs.

L'administration d'un éleveur en laine ou en viande et laine a paru chose si simple que beaucoup de jeunes gens de notre pays se mariaient et, leur femme au bras et un manuel bon ou mauvais dans la poche, allaient allégrement faire fortune avec des troupeaux dont ils avaient hérité ou qu'ils avaient achetés à haut prix.

Combien d'illusions évanouies dans leurs cœurs généreux et que de théories impraticables dans leurs livres savants! Il faut d'abord être apprenti et avoir d'excellentes aptitudes d'observation, comme dans tous les métiers, pour arriver un jour aux réalités souriantes.

Même ainsi on ne chemine pas toujours par un sentier fleuri et on n'arrive pas tout d'un coup comme à la Bourse de commerce. La constance, le temps et les souffrances qui mettent le caractère à l'épreuve, au milieu de mille contrariétés, sont les éléments de la victoire!...

Chapitre XIII

VIANDE

Sommaire : La viande de mouton. — Aspect général du marché. — Consommations locales. — Les premières tendances des éleveurs. — Existence d'animaux de boucherie d'espèces ovine et bovine. — Exportation de viande. — Le pays n'est pas préparé. — Initiative. — Évolution en dix ans. — Première entreprise. — Résultat décevant. — Lettre de *M. Drable*. — Réaction et prospérité en 1888. — Un million de moutons argentins en Europe. — Entreprises exportatrices. — Les éleveurs en action. — Notable amélioration des troupeaux et des moutons d'abattoir. — Résistances vaincues par nos viandes. — Bouchers anglais à Buenos Aires. — Anecdotes curieuses. — Les prix du mouton argentin en hausse pendant trente ans. — Leur augmentation annuelle et leur avenir. — Baisse de prix en Europe et en Amérique. — Crise universelle. — Excédent énorme de viande dans le monde comparé à la consommation. — Résistance opposée à nos viandes par la politique économique de l'Europe. — L'Europe arriérée et routinière. — Crise agraire en Europe et aux États-Unis. — Ses causes générales et locales. — Nos viandes y sont étrangères. — Les classes pauvres et leur situation désespérée. — Influence calmante d'une nourriture saine et bon marché. — Erreurs des hommes d'État européens — Guerre à nos viandes. — Représailles funestes pour l'industrie européenne

Il n'y a pas, à proprement parler, excès de production de viande dans la République Argentine par rapport à la consommation.

Nos éleveurs en produisant la brebis spécialement pour en exploiter la laine n'ont pas répondu au but exclusif de fournir les marchés à viande comme le font l'Angleterre et l'Allemagne de nos jours. L'exploitation de la laine permet de conserver le capital et d'en recevoir la rente annuelle. La

viande est le capital même que la consommation fait disparaître.

Cependant si nos éleveurs ne se sont pas préoccupés tout d'abord du mouvement transformateur de la fourniture des marchés européens, ils ne négligèrent pas pour cela les exigences de la consommation intérieure, et c'est de là que vint l'idée d'augmenter la taille des animaux dans les troupeaux produisant de la laine.

La dépense de viande de mouton est en effet très grande non seulement par la consommation du public mais encore par celle des administrations de la plupart des exploitations rurales.

Cette consommation intérieure chaque année plus grande, d'une part, et, d'un autre côté, le fait de ne tuer que des mâles châtrés et de vieilles brebis en bon état, en éloignant de l'abattoir le cheptel de brebis jeunes et fortes, expliquent que nous n'ayons pas encore eu à supporter un excès de viande de mouton dans le pays malgré l'augmentation immense du nombre de brebis en trente ans.

On ressent moins aussi l'excédent de bêtes de boucherie ovines que de bêtes bovines, car les premières que l'on ne vend pas donnent au moins une laine remarquable, tandis que les secondes sont une charge sans rendements.

Les brebis argentines étant abandonnées en général aux conditions de la nature, ni le développement des moutons, ni leur état d'engraissement, ne répondent le plus souvent aux exigences des consommateurs européens.

La viande de mouton que l'on sert ordinairement à Buenos Aires provient d'un animal tendre, d'un an le plus souvent, mal soigné, pas assez développé. Les terribles besoins d'argent expliquent le sacrifice de ces moutons non préparés encore.

En 1880 nous n'exportions la viande de mouton que par

curiosité, et quand l'industrie frigorifique fit l'essai de cette entreprise, elle nous prouva que le pays n'était pas assez préparé pour assurer l'exportation d'un grand nombre de moutons de boucherie dans des conditions tolérables pour les marchés européens.

Voilà huit ans que l'on a posé le problème de porter nos viandes de mouton en Europe, la solution en a été complète malgré les contrariétés inhérentes à tout mouvement nouveau et audacieux. En 1880 nous n'exportions rien; en 1887 un million de moutons a été embarqué pour la France et l'Angleterre et, en 1888, nous arriverons à deux millions si les troupeaux ont suffisamment de matière première à offrir, ce qui n'arrive pas toujours.

La Compagnie *The River Plate Fresh Meat Company, Limited*, dirigée par *MM. Drable Hermanos* du commerce de Buenos Aires, mérite qu'on lui dédie un honorable souvenir comme ayant commencé la première cette industrie, supportant des pertes qui montèrent à 37.000 livres jusqu'à ce qu'elle arrivât enfin à résoudre le problème d'une manière satisfaisante.

De 1884 à 1888 cette entreprise a exporté annuellement les quantités suivantes de moutons : 120.410 en 1884; — 124.970 en 1885; — 179.600 en 1886; — 282.007 en 1887, ce qui indique un progrès évident. *M. Drable* m'écrivait en 1886, sous l'impression des difficultés et des pertes qu'il venait de subir, ce qui suit :

« Quant à l'année présente, l'état de maigreur du bétail, « causée par le mauvais temps que nous avons eu cet « hiver, nous fait croire que le résultat ne sera pas satis- « faisant non plus. La compagnie a dû lutter contre la con- « currence énergique de la viande des autres pays et même « de l'Europe; le résultat de cette lutte a été de faire des- « cendre l'article à un niveau inconnu jusqu'à ce jour et de

« produire un fait curieux : la viande se vendait moins cher « en Europe que sur le marché exportateur. Pour conclure, « cette entreprise n'a pas donné les résultats qu'en espéraient « ses initiateurs et l'avenir ne sera certainement pas enchan- « teur si nos *estancieros* ne se préoccupent pas d'améliorer « les races et de les mettre en conditions de lutter avec celles « d'autres pays en prix et en qualité. »

Une réaction s'est produite en 1887 par rapport aux entreprises et à l'affaire en elle-même; c'est ce que révèle le tableau suivant indiquant les quantités de moutons embarqués par les maisons exportatrices pendant cette année :

Sansinena	360.000 têtes.
Drable Hermanos	282.007 —
Terrason	184.492 —
Nelson	170.000 —

Il faut faire observer que l'entreprise *Nelson* appartient à des bouchers connus en Angleterre qui, après s'être opposés à la consommation de nos viandes, ont fini par y appliquer leurs capitaux et par faire manger à leur clientèle britannique des moutons argentins.

Les premiers inconvénients pour pénétrer sur les marchés européens sont vaincus. En Angleterre le producteur local et colonial a combattu nos viandes avec succès tout d'abord en amenant la baisse de prix indiquée dans la lettre précitée.

Le public fut prédisposé contre les moutons galeux du Rio de la Plata. *Ici on ne vend pas les immondices de l'Amérique du Sud*, avait inscrit à sa porte certain boucher; et il faisait payer très cher à sa clientèle les moutons mêmes de *Drable Hermanos* acquis en secret à vil prix.

Un haut personnage de la *City* mangeait tous les jours de la viande de mouton de Buenos Aires, vendue en contrebande, et comme provenant de troupeaux anglais. Un jour il lut un

article sur la viande de la Plata et ordonna à son domestique de lui en servir à son déjeuner pour contenter sa curiosité. Il la trouva détestable. Les jours précédents elle lui paraissait excellente!

C'est ainsi que nos viandes de mouton se sont établies solidement sur les marchés anglais et français. En France, on a déjà établi l'entreprise de boucheries vendant au détail appelée *La Argentina*. Les éleveurs nationaux, de leur côté, déploient une grande initiative depuis dix ans pour la préparation d'animaux de boucherie. Nos moutons d'aujourd'hui sont de beaucoup supérieurs à ceux de 1880 et cependant c'est à peine si l'impulsion est donnée dans ce sens.

Si les prix obtenus en Europe ne sont pas aussi élevés que le désireraient les entreprises, ils sont toutefois lucratifs et sans s'élever, leurs profits s'amélioreront avec le perfectionnement de nos troupeaux.

D'un autre côté, la crise que subit la viande est universelle; on calcule en effet qu'il y en a dans le monde un excédent d'un million de tonnes sur la consommation — calcul fait d'après la production annuelle — la raison de cet excédent est due à ce que la population européenne emploie une autre nourriture de préférence à la viande.

La baisse de prix des bêtes de boucherie se ressent dans les pays d'élevage depuis cinq ans et malgré cela les éleveurs argentins peuvent se vanter de ce que le prix des moutons a toujours été en augmentant pendant trente ans. Les races bien développées et grasses valent aujourd'hui le double de ce qu'elles valaient il y a huit ans, grâce à la demande des entreprises exportatrices qui, malgré le prix élevé, gagnent suffisamment pour étendre leur action et faire produire leurs capitaux.

Le gouvernement argentin a consolidé cette nouvelle phase de notre exploitation de la brebis en accordant des

primes aux entreprises exportatrices de moutons. La prime n'était pas nécessaire car l'affaire marchait par elle-même. Elle recevra cependant une nouvelle impulsion et il est probable que bientôt les entreprises ne trouveront pas assez de moutons pour répondre aux besoins de l'exportation.

Les engraissements naturels, instables annuellement, seront remplacés par l'engraissement artificiel de petits troupeaux entre beaucoup de mains et alors l'affaire sera brillante pour le producteur et les prix actuels doubleront.

La politique économique européenne s'alarme et s'étonne devant l'apparition des viandes de la République Argentine.

C'est une erreur. L'Europe qui guidait le monde jusqu'à ce jour commence à rester en arrière, prise dans les filets de la routine.

La crise rurale et agricole européennene n'est pas récente. Ce seul fait est la preuve manifeste de l'injustice de la France invoquant la crise pour combattre l'introduction de nos viandes en les frappant de droits d'entrée considérables.

Il est démontré que le prix de la viande a baissé d'un 30 o/o de 1884 à 1888 et que, dans cette même période de temps, l'introduction de moutons étrangers qui, en France, forme un 42 o/o de la consommation totale, suivant les marchés les plus importants, a diminué considérablement.

L'importation argentine entre pour un chiffre insignifiant dans cette proportion. La crise agraire de l'Europe a d'autres causes plus graves. Le militarisme, l'esclavage prétorien des principales nations, au milieu de leur culture, est une cause commune à elles toutes.

Puis il y a les grandes causes locales ou particulières à chaque organisme : l'abus du crédit hypothécaire et l'épuisement de la terre en France et en Allemagne où le revenu est

impuissant à soutenir les obligations contractées et à payer les engrais; de profondes plaies de l'organisme politique et social en Angleterre; l'impôt exagéré et la pauvreté du paysan en Espagne; la lourdeur des impôts, les difficultés politiques du passé, les maladies des végétaux et la dépréciation des produits en Italie.

Cette déplorable et persistante crise agraire en Europe rend plus profond le malaise public et plus difficile la solution des graves problèmes sociaux qui ont pour base la situation pleine d'angoisse du prolétaire.

On ne s'explique réellement pas que dans des moments aussi solennels les hommes d'État européens ne comprennent pas le calmant providentiel qu'amènent, pour ces organismes sociaux usés, l'augmentation et l'affluence de denrées alimentaire saines et à bon marché.

La concurrence sur une grande échelle des viandes de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Europe produira la baisse des prix et facilitera la vie, la rendant plus tolérable et plus hygiénique pour le pauvre qui, désespéré de voir les siens souffrir de la faim, saisit le drapeau rouge qui conduit à la perturbation, quelquefois au cataclysme.

Malgré tout cela, la France, comme les bouchers anglais, a déclaré la guerre à nos viandes et le tarif douanier leur sera appliqué comme le fut à nos laines celui des États-Unis, jusqu'à ce que la raison publique le supprime bruyamment, comme cela arrivera sans doute un jour à *Washington*.

La guerre des tarifs déclarée par l'Europe à l'Amérique est imprudente. On ne joue pas impunément avec le feu quand on a de la poudre plein les mains et les Américains du Sud pourraient bien commencer les représailles en fermant leurs marchés aux superbes et détestables babioles des fabriques européennes, ce qui serait une conquête pour le bon goût et même pour le bien-être des familles.

L'Amérique du Sud pourrait s'entendre avec les États-Unis, altérés de marchés pour leurs admirables et peu coûteuses fabrications, et appliquer ainsi une terrible représaille aux manufactures européennes en aggravant la crise sociale qui fait tituber les civilisations épuisées du vieux monde.

Chapitre XIV

ACTION OFFICIELLE

Sommaire : Les éleveurs comptent sur l'action officielle et en ont besoin. — Importance de la brebis dans la richesse nationale. — Actions directes et indirectes. — Encouragements à l'amélioration des races. — Absorption faite par les élevages de chevaux de course. — Oubli de ceux qui figurent sur une plus grande échelle dans la production nationale. — Réaction de 1887. — Primes aux exportateurs de viandes. — Subventions pour les expositions et les foires rurales. — Limites constitutionnelles de l'action fédérale. — La Société rurale argentine et ses expositions. — Viabilité et ports. — Leur influence sur les prix des laines et des peaux de mouton. — Travaux publics en exécution. — Les avantages qu'ils présentent en faveur de la production. — Quantité dont augmentera la valeur de ses produits. — L'action des provinces. — Code rural de Buenos Aires — Ses graves défauts. — Pertes effectives que ceux-ci causent à l'éleveur. — Loi de protection aux concours régionaux. — Son développement efficace. — Les sécheresses, les inondations et l'action officielle. — Raison du peu de valeur des laines et des peaux de mouton argentines. — Profits de l'exportateur dans la République, du vendeur et du fabricant en Europe. — Frets maritimes et transports en chemins de fer. — Le tout pour compte du producteur national. — Études statistiques sur nos laines en France. — Manque de concurrence chez les acheteurs européens. — Monopole à ce sujet. — Réaction nécessaire. — Devoir du gouvernement et du commerce argentins pour valoriser les laines et les peaux de mouton. — Laines argentines et australiennes. — La victoire décisive des premières dépend de nos propres actes.

L'éleveur de brebis dans la République Argentine attend beaucoup de l'action officielle qui devrait le protéger de préférence parce que la statistique enseigne suffisamment que les bêtes ovines donnent les plus hauts chiffres de la richesse nationale.

En voilà la preuve tirée du *Département national de statistique.*

		1885	1886
Exportation de peaux de mouton.....	$	6.267,377	6.350,671
— — de laine.....		35.950,111	31.711,604
Total.....	$	42.217,488	38.062,275
Exportation totale payant des droits....	$	62.565,716	53.062,275

Ce tableau nous apprend que les brebis donnent plus des deux tiers de l'exportation nationale.

L'action officielle est directe et indirecte. Annuellement le Congrès national vote des sommes destinées à encourager l'amélioration des races, les éleveurs de chevaux de course les absorbent.

En 1887 on a réagi à l'aide de la loi de primes aux viandes congelées qui destine en outre une certaine somme à la généralisation des expositions régionales et partielles.

L'action indirecte de la nation est naturellement limitée par les juridictions provinciales. Elle a favorisé généreusement les expositions de la Société rurale argentine dont l'action efficace sur l'amélioration des races est indiscutable.

Actuellement la nation réagit contre les grandes difficultés qui nuisaient aux producteurs de laine et de peaux de moutons : le manque de viabilité et de ports. Les travaux publics en exécution, qui mettront en contact direct l'éleveur ou l'entrepositaire avec le navire exportateur, représentent un vrai profit pour la production nationale.

Une balle de 35 arrobes, ou 402 kil. 50, paye pour allège, chargement ou déchargement, charroi, commission maritime, etc., 1 piastre nationale et 92 centimes (1.92) ce qui représente une perte totale de 630.528 piastres or sur

132.130.496 kilogrammes de laine exportée en 1886, par exemple.

Cette dépense de l'exportateur est, en dernière analyse, une réduction du prix payé au producteur. En conséquence, les travaux de ports terminés, nos laines auront une plus-value égale aux frais en question.

L'action la plus directe correspond aux provinces parce qu'elles exercent la juridiction locale à laquelle sont soumises les campagnes et leurs habitants. D'ailleurs elles n'ont pas fait grand'chose jusqu'à présent pour augmenter la valeur de la production ovine.

La province de Buenos Aires a édicté un Code rural qui assure la propriété et établit des règles générales de police; mais il ne déclare pas obligatoire la guérison de la gale, et il n'y a pas de loi spéciale qui pourvoie à cette grave nécessité de la richesse rurale.

Il est évident, d'après le calcul de chaque toison du troupeau argentin, qu'on perd deux centimes de piastre or sur sa valeur à cause de la gale, terme moyen, par animal sain ou malade, ce qui occasionne une perte totale 1.283.065 piastres or en dix ans; de 1866 à 1887, soit 128.365 piastres or de moins par année. La loi en question ne devrait pas être différée par les gouvernements prévoyants.

Celui de Buenos Aires a été généreux et persévérant dans la protection accordée aux expositions et aux foires rurales. Une loi donne à la Société qui les réalise une somme égale au capital réuni.

Il s'est souvenu de plus que, dans les dernières années d'inondations et de sécheresses, des millions de brebis ont été enlevées à la richesse de Buenos Aires, et il a adopté les mesures dont j'ai déjà parlé dans un autre chapitre.

La facile viabilité dont la province est douée assure au commerce des laines et des peaux un service plus rapide et plus économique que l'ancienne traction subordonnée à l'allure lente et onéreuse du bœuf.

Il découle néanmoins des remarques précédentes que, à cause, directe ou indirecte, de l'action officielle, nos laines ont sur place une valeur moindre que celle qu'elles devraient en réalité atteindre. Il y a en outre d'autres causes de dépréciation.

Le commerce exportateur gagne sur les marchés argentins et hors d'eux des sommes très élevées qui pourraient se joindre en partie au prix de la matière première à l'aide d'une politique commerciale habile et rationnelle.

La France, par exemple, enlève chaque année, terme moyen, 250.000 balles de laine et de peaux de mouton du Rio de la Plata.

Le commerce exportateur gagne, en donnant une moyenne valeur, 100 piastres or par balle :

Frais de représentants à Buenos Aires, intérêts, entrepôt, péons, par balle	6 piastres or.
Commission d'achat	4 —
Bénéfices sur les marchés français	4 —
Somme totale	14 piastres or.

Sur 250.000 balles, le gain obtenu par rapport au prix payé au producteur est de 3.500.000 piastres or, ou soit la valeur de 35.000 balles, et qui équivalent au 14 o/o de l'exportation.

La laine passe au fabricant qui gagne dans les opérations préliminaires 5 o/o par balle jusqu'à ce que, lavée et cardée cette laine au tissage gagne à son tour 10 o/o sur la fabrication, le tout équivalent à 375.000 piastres or.

A cela il y aurait encore à ajouter les bénéfices faits sur les frets des navires transatlantiques et les transports par chemins de fer dans l'intérieur de la France.

Est-il possible de réduire, au profit du producteur argentin, ces grands bénéfices de l'acheteur et du fabricant? En d'autres termes, est-il possible d'élever la valeur de chaque *arroba* de laine ou de l'unité de dix kilos que nous vendons dans la République ?

Les causes du phénomène une fois connues, il ne sera sans doute pas extraordinaire de trouver les moyens de réagir efficacement.

Le système de nos ventes est mauvais : nous dépendons exclusivement de trois marchés étrangers qui ont monopolisé l'acquisition de nos laines sur une grande échelle : la France et la Belgique, principalement, un peu l'Allemagne.

Les premières ont le monopole du bénéfice aux dépens du producteur argentin, éloignant du Rio de la Plata la concurrence des acheteurs italiens, allemands, suisses, espagnols, anglais auxquels ils vendent nos laines et nos peaux de mouton, réalisant des profits qui devraient revenir, légitimement, en partie, à notre production.

Voici les renseignements statistiques de l'exportation par pays en 1886 :

	PEAUX DE MOUTON	LAINE	TOTAL
France	$ m/n 4.474,993	$ m/n 14.874,868	$ m/n 19.649,861
Belgique.....	» 434,731	» 7.782,840	» 8.217,571
Allemagne.....	» 255,411	» 5.396,290	» 5.651,701
Italie..... ...	» 489,653	» 472,121	» 961,774
Angleterre.....	» 442,595	» 1.277,203	» 1.719,708

Les chiffres omis manquent d'intérêt.

Voilà l'explication rationnelle du fait que les exportations

directes de laines argentines, pour beaucoup de marchés consommateurs, soient de si peu d'importance quand, d'un autre côté, il y a une telle demande que les autres contrées productrices ne suffisent pas à la satisfaire.

Combattre le monopole et faire connaître directement notre produit à tous les centres consommateurs du monde, en provoquant l'affluence des acheteurs à Buenos Aires, y inclus ceux des États-Unis, quand les tarifs prohibitifs disparaîtront, ce serait valoriser d'un 25 o/o notre production.

Cette œuvre patriotique s'impose impérieusement à l'attention du gouvernement de la République Argentine, de sa diplomatie et de son commerce, dont l'action réunie sera sans doute efficace.

De ce qui précède résulte que la valeur de nos laines est déprimée par les causes suivantes :

1° Frais qu'exige l'embarquement (transports, allège, péons, etc., etc.), faute de viabilité et de ports bien agencés. En cela, l'Australie nous est supérieure.

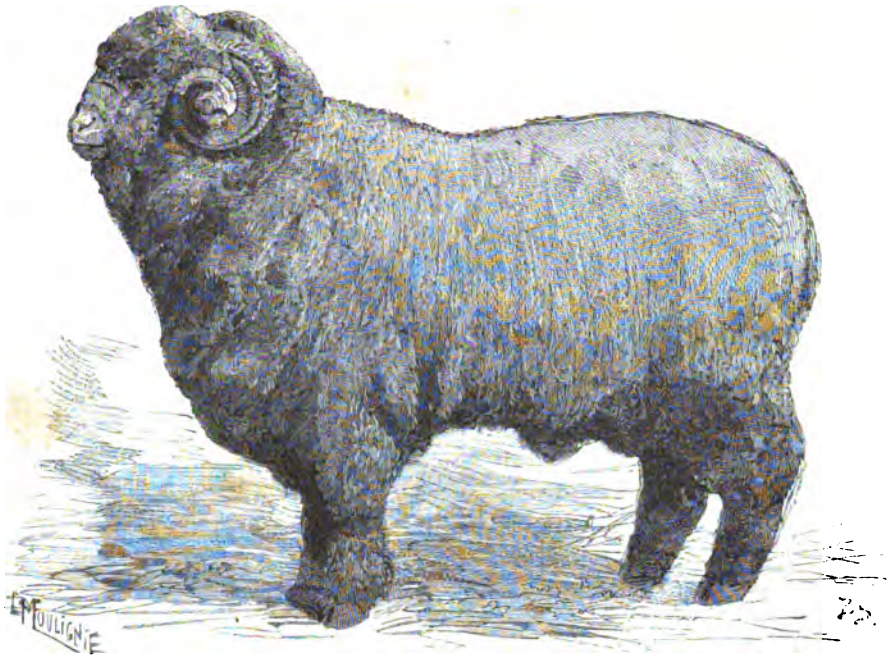
2° Faute de lois et de pénalités relatives au traitement obligatoire de la gale, comme on les a et comme on les observe en Australie.

3° Par le peu de concurrence dans le pays, d'acheteurs de toutes les contrées d'Europe et d'Amérique qui ont besoin de nos produits et les prennent par l'intermédiaire du monopole. Les procédés de vente des Australiens sont plus efficaces, malgré l'éloignement de l'Europe, 14.000 milles, presque le double de distance que pour ici.

Quant au rendement, les Australiens ne vont guère au delà des chiffres moyens de 37 à 40 o/o que donnent les bonnes laines argentines. Nous avons des laines de 43 à 50 o/o de rendement et elles sont mal vendues.

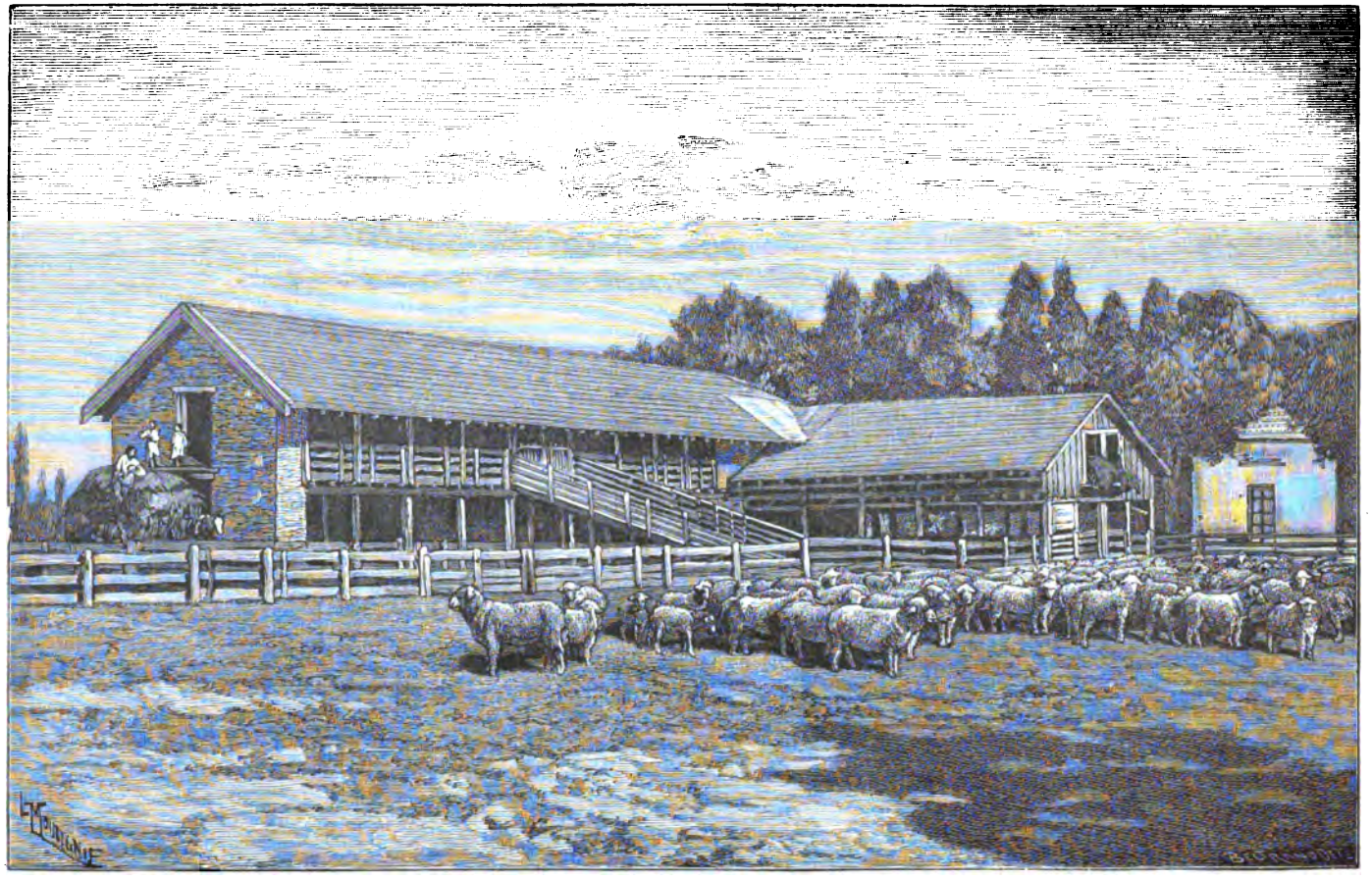
En écartant ces causes d'une dépréciation qui s'élève par

an à près de 5 millions de piastres or au détriment du producteur argentin, nous verrons nos laines aux mêmes prix que celles d'Australie et alors nous aurons définitivement vaincu l'unique région du monde qui lutte encore avec nous dans l'élevage des brebis.



LES ACACIAS, DE OLIVERA FRÈRES

LES ACACIAS DE OLIVERA FRÈRES



SYSTÈME DE GALPON INTRODUIT AU PAYS EN 1858, PAR MM. OLIVERA FRÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES 1509-1800

Pages

Sommaire : Brebis d'Amérique. — Introduction de la brebis européenne. — Éleveurs du Mexique. — Les brebis de Camargo. — Troupeaux du Pérou et de Quito. — Capitulations de don Pedro de Mendoza et de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. — Premières brebis introduites dans le Rio de la Plata et à Tucuman. — Le grand troupeau du licencié Vera y Aragon. — Base et origine des immenses troupeaux actuels. — Valeur des brebis à la fin du XVIe siècle. — Leur importance commerciale. — Caractères de la laine. — Quantité et poids. — La peste de 1609. — Les troupeaux de l'époque. — Applications internes des laines. — Premières exportations de laines et de brebis. — Exportations subséquentes jusqu'à 1605. — La cédule royale du 20 août 1602 et l'élevage des moutons de la Plata. — Exportation au commencement du XVIIe siècle et au milieu du XVIIIe. — La viande et le suif de mouton. — La municipalité de Buenos Aires signale deux jours de la semaine pour que les habitants mangent du mouton. — On oblige le soumissionnaire des boucheries à le donner. — Prix élevé fixé par la municipalité. — Nos laines en Europe au commencement du siècle actuel. — Le marquis de Loreto et les laines de la Plata. — Les brebis pampéennes ou *pampas*.... 14

CHAPITRE II

CROISEMENT 1794-1852

Sommaire : Initiative du croisement. — Les mérinos du docteur Labarden, en 1794. — Leurs résultats. — On perd les traces de cette souche. — Importation de mérinos, par Halsey. — La *Cavagne* de l'*Alto Redondo*. — Pertes occasionnées par l'incendie de chardons. — Translation à Quilmes. — Première société d'éleveurs argentins. — Aguirre, Roxas et Haedo. — *Cavagnes*

Pages

du *Rincon de Lima*, a Corrientes et de *Lujan* à Buenos Aires. — Le climat tue la première. — La guerre civile détruit la seconde. — La Société argentine se liquide. — Dispersion de ses souches. — Lettre d'un des associés, M. Roxas, à ce propos. — Il meurt pauvre à Buenos Aires quand les mérinos atteignent la plus grande splendeur. — Importations officielles de mérinos et de *southdown*, sous Rivadavia. — *Pintos* et *Capdevila*. — *Harrat* et *Sheridan*. — Une société anglaise monopolise les mérinos de Buenos Aires. — Elle achète, en 1826, la seconde remise officielle arrêtée par le blocus brésilien. — La grande *Cavagne* « *Los Galpones* ». — Sheridan, Whitfield et Harrat. — Le chargé d'affaires Hannah. — Les associés Harrat et Whitfield se retirent. — Les *Cavagnes* Harrat et Hannah. — Les grandes importations de mérinos de 1836 à 1838. — Système d'élevage de l'époque. — Le premier hangar. — Propagande. — Premiers ouvrages sur les brebis. — Apparition de la gale dans les bergeries. — La gale en Amérique avant la conquête. — Son importation moderne. — La souche du *Rincon de Sosa*. — Collaborateurs dans toute la province. — Les brebis dans la République jusqu'au milieu du siècle. — La consommation de viande à Buenos Aires. — Laines et exportations. — Révolutions politiques. — Hostilité de Rosas et du peuple contre le raffinement. — *Meurent les étrangers galeux!...* — Don Claudio Stegman. — Réaction contre le mérinos saxons. — Adoption du Negrete. — Inspiration qui régit la marche actuelle de l'élevage des moutons. — Honneur aux précurseurs! 24

CHAPITRE III

LIBERTÉ ET PROSPÉRITÉ 1852-1886

Sommaire : Influence du rapatriement. — Les *Cavagnes* avant et après 1852. — Hommage aux fondateurs des premières *Cavagnes*. — Temps ingrats de lutte. — Ressources actuelles. — Situation déplorable de la campagne en 1854. — Pétition des habitants. — Réformes et garanties demandées. — Communications difficiles. — Les prairies. — Les maladies. — Progrès réalisés malgré tout. — Confirmation statistique — Consolidation de l'industrie de l'espèce ovine. — Accroissement des brebis en cinquante ans. — Mortalité. — Importance des marchés consommateurs. — Le tableau de Newton. — Ses conséquences. — Raison de l'augmentation des laines sur place. — Situation déplorable des brebis peu de temps auparavant. — Multiplication des élevages et manque de marchés. — Dépréciation. — Ce que valaient les brebis. — Sanction des tarifs nord-américains. — Les brebis servent de combustible. — Baisse de la valeur des laines. — Grandes exportations de peaux. — Les *Cavagnes* au milieu de cette crise. — Valeur des animaux fins en 1865. — La crise atteint sa période la plus aiguë. — Causes de complications. —

Pages

Tentatives pour étendre le marché des viandes. — Les graisseries. — Résultat surprenant. — Premiers abatages. — Exploitation désordonnée. — Les brebis avec leur peau dans les cuves. — Graisseries dans les *estancias*. — Les *Saladeros* régularisent l'exploitation. — Ses conditions. — Résultat net par tête. — La réaction s'accentue et se généralise. — Les prix de la laine en hausse pendant vingt ans. — Les peaux et la viande durant le même laps de temps. — Tableaux démonstratifs des prix et leurs analyses. — Prospérité évidente. — L'avenir de cette industrie dépend de l'intelligence des éleveurs... 44

CHAPITRE IV

LE TROUPEAU NATIONAL

Sommaire : Combien y a-t-il de brebis dans la République Argentine? — Recensements et statistiques. — Simples essais à cet égard. — Nécessité d'enregistrer la statistique de la richesse nationale. — Problème posé. — Éléments de solution. — Résultat probable et approximatif. — Exportation de laines et de peaux. — Proportion entre l'unité de mesure et le nombre de moutons qui la donne. — Importance de la toison dans les différentes régions argentines. — Exagération de la qualité de brebis et de leur rendement. — Base d'appréciation dans la zone la plus avancée. — Poids moyen de la toison commune dans cette région. — Poids moyen de laine donné par chaque brebis. — Consommation et perte de laine dans le pays. — Tableau démonstratif du mouvement commercial des brebis en trente ans. — Comparaison annuelle et par décades. — Augmentation et diminution. — Exportation des peaux. — Peaux utilisées ou perdues dans le pays. — Somme totale de brebis abattues en trente ans. — Existences nettes et annuelles depuis 1857 jusqu'à 1887. — Augmentation colossale et constante. — Sa distribution. — Sans rivaux dans le monde. — Australie. — Parallèle entre les troupeaux des deux pays. — Les Argentins vainqueurs en nombre, en finesse et en taille. — Les Australiens vainqueurs en poids et en qualités d'ensemble de leurs laines. — Les éleveurs argentins dans l'erreur. — Notre ignorance devant l'exemple de l'Australie..... 63

CHAPITRE V

NEGRETE

Sommaire : Méthode de l'auteur. — Classification des *Cavagnes* mérinos. — Negrete et Rambouillet. — Races anglaises. — *Cavagne « Chajá »*. — Ses origine, organisation et avenir. — *Cavagne « El Oratorio »*. — Installations. — Origines du troupeau. — Opinion de *M. Gilbert*. — Direction. — Ventes

Pages

et récompenses. — *Cavagne « del Rosario »*. — Récompenses obtenues. — Systèmes de soins de garde. — Caractères de la race. — Ventes. — *Cavagne « Nuestra Señora de los Angeles »*. — *Cavagne « El Retiro »*. — Situation. — Origine du troupeau. — Ventes, prix et récompenses. — *M. Domingo Olivera* et ses fils. — Excursions et propagande de *M. Eduardo Olivera*. — Patriotiques services de ce dernier. — Honneurs reçus. — Origine du croisement des troupeaux de *Olivera frères*. — Éléments Negrete importés. — *Cavagne « Los Remedios »*. — Sa liquidation. — *Cavagne « Plomer »*. — Ses troupeaux primitifs. — Incorporation de nouveaux éléments. — Béliers employés. — Ventes publiques. — Récompenses. — *Cavagne « Bernardino Rivadavia »*.— Grandes ventes.— Prix. — Liquidation de 1886. — De nouveau en chemin. — Lettre du directeur. — *Cavagne « San Martin »*.— Sa base Negrete. — *Estancia « San Juan »*.— *M. Leonardo Pereyra*. — *Cavagne « Rincón del Rosario »*. — Ancienneté de son troupeau. — Ses différentes époques. — Importations. — *Cavagne « San Miguel »*. — Ses produits. — Ventes et récompenses. — *Cavagne « Negrete »*. — *Cavagne « Laura »*. — Son importance générale. — Prairies artificielles. — Variété de races cultivées. — *Cavagne « El Bosquejo »*. — Notables installations. — Son système et accessoires. — Élevage Negrete américain..... 74

CHAPITRE VI

RAMBOUILLET

Sommaire : Cavagne « La Constitución ». — Fondation. — Objet. — État actuel. — Prix. — Ventes. — *Cavagne « San Felipe »*. — Sa situation. — Origine. — Statistique de brebis et de béliers. — Troupeau mérinos. — Ventes. — Poids de la toison. — *Cavagne « El Venado »*. — Situation et création. — Brebis et béliers. — Ventes. — Le troupeau type et le troupeau mérinos. — *M. Felipe Senillosa*. — Ses services. — Observations générales sur les deux *Cavagnes*. — But et système d'élevage. — *Cavagne « San Carlos »*. — Sa liquidation. — Bon résultat de ses ventes. — Prix obtenu. — *Cavagne « Nuestra Señora de los Angeles »*. — Création. — Origine du troupeau. — Béliers importés. — Résultats. — Installations. — Hygiène rurale. — Alimentation. — Les graines. — Concours aux Expositions. — Lettre de *M. Lahitte*. — *Cavagne « Espartillar »*. — Grands troupeaux raffinés. — Reproducteurs spéciaux. — Prix obtenus. — Système de soins en général. — *Cavagne* du *Molino* ou *Merino de Amadeo*. — Origine de ses troupeaux. — *Estancia « El Trigo »*. — Premières importations. — Brebis et béliers de France. — Le bélier *Louis-Philippe*. — Sa descendance. — Le bélier *Thiers*. — La consanguinité. — Faits indiscutables. — *Thiers II*. — Toisons notables et pesantes. — Propositions fondamentales de *M. Amadeo*. — Résultats. — Opinion sur

ses laines. — Maladie. — *Cavagne « La Candelaria »*. — Origine du troupeau. — Reproducteurs. — Résultats. — Ventes. — Qualité des produits. — État actuel. — *Cavagne « El Paraiso »*. — Antécédents. — Pur sang *Gilbert*. — Ventes et prix. — Expositions. — Toisons. — La guerre civile. — *Cavagne « La Palma »*. — Ses élevages. — Services qu'elle rend en Entre Rios. — *Cavagne « Poronguitos »*. — Un assaut militaire. — *Cavagniste* réformateur. — Somptueuse demeure. — *Don Claudio Stegman*. — Sa compétence. — Anecdote. — Organisation et installations. — Ses troupeaux. — *Cavagne « San Fermin »*. — Description générale. — Ses troupeaux. — Origine. — Reproducteurs. — Système de soins. — Ventes. — Prix obtenus. — Toisons. — *Cavagne « Plomer »*. — Situation. — L'*estancia*. — Bétail en liberté. — Installations. — Constructions. — Commodités. — Bassin pour baigner les brebis. — *Cavagne n° 2*. — Personnel. — Le parc. — Les anciennes demeures et les nouvelles. — Écuries. — Laiterie. — Étables. — Ferme. — La *Cavagne*. — Son étendue. — Installations et accessoires. — Origines du troupeau *Rambouillet*. — *Chirino* et les brebis. — Égorgement. — Les dessous et les accessoires de la selle en peau d'animaux fins. — De charretier à commandant. — Les reliques du troupeau. — Différents types de reproducteurs employés. — Toisons générales. — Les laines sur le marché. — Origine des femelles actuelles dans la *Cavagne*. — Béliers obtenus. — Ventes publiques. — Prix obtenus. — *M. Narciso Loçano*. — Services qu'il rend au pays. — *Cavagne « El Oratorio »*. — Son origine. — Emploi de brebis et de béliers de la Bergerie nationale de France. — Reproducteurs allemands. — Troupeau. — Ventes. — Prix. — *Cavagne « Chajá »*. — Origine. — Reproducteurs français et allemands. — Premières ventes. — *Cavagne « El Carmen »*. — Situation. — Troupeaux. — Ses origines. — Ventes. — Prix. — Reproducteurs employés. — *Olivera Hermanos*. — *Cavagne « Las Acacias »*. — Origine de son troupeau. — Pur sang choisis dans les principales bergeries. — Résultats obtenus. — But de l'éleveur. — Systèmes d'élevage. — Expositions. — Prix obtenus. — Grande clientèle de « *Las Acacias* ». — *Cavagne « San Juan »* de *Pellegrini et Lagos*. — Leurs troupeaux. — Base de mérinos officiel français. — Béliers présentés. — Succès obtenus. — Prix remportés. — Sa liquidation en 1887. — *Cavagne « Perseverancia »*. — Sa situation. — Mérinos précoce français. — *Cavagne « San Juan »* de *Pereyra*. — Pur sang originaire Rambouillet. — Béliers remarquables. — Sa destinée. — *Cavagne « Rincón del Rosario »*. — Son origine. — Reproducteurs employés. — Ventes. — Expositions et prix. — *Cavagne « Nuestra Señora del Pilar »*. — Les derniers produits. — But de l'éleveur. — *Cavagne « Santa Catalina »*. — Son importance exceptionnelle. — Son troupeau. — Origines. — *Cavagne « Moron »*. — Ses produits. — *Cavagne « Médano Blanco »*. — Importance et direction de l'établissement. — Origine de ses produits. — Succès obtenus. — *Cavagne « Bernardino Rivadavia »*. — Sa nouvelle époque. — Foire de 1887. — Heureux succès. — « *La Merced* ». — Dispersion de son remarquable troupeau. — « *El Bosquejo* ». — Son troupeau importé. — *Cavagne « La Figura »*. — Ses installations et commodités. — Troupeau. — Foires. — *Cavagne « San*

Pages

José » à *Moron*. — Récente fondation. — Origine de son troupeau. — Produits. — *Estancia* « *San José* » à *Rojas*. — Terrain. — Installations. — Un modèle de grande *estancia*. — Sa *Cavagne* « *Rambouillet* ». — Récompenses obtenues. — Reproducteurs importés. — *Estancia* « *Manantiales* ». — Son importance. — Terrain et troupeaux. — Foires bi-annuelles. — Remarquables résultats. — Son troupeau Rambouillet. — *Cavagne* « *Duportal* ». — Ses antécédents. — Mérites de cet éleveur. — Ses troupeaux. — Caractères et propos. — Ventes. — La *Cavagne* « *Modelo* ». — *Don Manuel Benavente*. — Ses antécédents et son initiative. — Titres à la gratitude publique. — *Cavagne* « *Los Alamos* ». — *M. Lathan*. — Ses écrits et les services qu'il a rendus à l'élevage. — *Cavagne* « *Rambouillet* ». — *Don Santiago Amaral*. — Importance de cette *Cavagne*. — *Cavagne* « *Castex* » à *Morón*. — Assassinat de son directeur. — *Don Juan Angel Molina*. — Ses initiatives et ses services. — Dernier mot. — *Cavagne* « *El Talita* ». — *Cavagne* « *Santa Narcisa* ». — La fameuse *estancia* « *La Campana* ». — *Cavagne* « *Idiazabal* » et ses remarquables produits. — La célèbre *Cavagne* « *Kayser* » 96

CHAPITRE VII

RACES ANGLAISES

Sommaire : Cavagnes de *Senillosa Hermanos*. — Origine. — Troupeaux. — Ventes. — Expositions. — Cavagnes de *MM. Bell*. — Leur organisation. — Ventes. — Ancienneté. — Mérites de leur nom. — *Cavagne* « *Lincoln* » d'*Ezcurra Hermanos*. — Situation. — Troupeaux. — Cultures. — Sytème d'élevage. — Produits. — Ventes. — Expositions. — Renseignements généraux. — *Cavagne* « *El Carmen* ». — Troupeau pur. — Origine de *Kirkham* et *Casares*. — Troupeau rustique. — Reproducteurs employés. — Ventes. — Prix. — *Cavagne* « *San Juan* ». — Origine et ancienneté. — Grands troupeaux. — Croisements convenables. — Prix obtenus. — Ventes. — *Cavagne* « *Espartillar* ». — Son troupeau Lincoln. — Béliers. — *Cavagne* « *San Fermin* ». — Troupeaux Lincoln et Oxforshiredown. — Métissage. — Ventes et leurs résultats. — *Cavagne* « *La Inés* ». — Origine de son troupeau. — Béliers importés. — Leur grande valeur — But. — Rendements généraux. — Origine de son troupeau. — Premiers résultats. — Métissage avantageux. — *Los Ingleses* de *Gibbson Hermanos*. — Audacieuse fondation de cette *estancia* en 1810. — Curieuses études météorologiques de son administration. — Tableau des observations. — Horrible sécheresse de 1828 à 1832. — Races qui servirent de base à leurs troupeaux. — Leurs soins et leurs progrès. — La gale. — Une graisserie en 1843. — Premières exportations de laine en 1849. — Un dépôt de laine dans la *Cavagne*. — Description du grand établissement. — Tâches diverses. — *Cavagne* proprement dite. — Four-

Pages

rages. — Plantation de tabac pour la consommation de l'*estancia*. — Les troupeaux. — Leurs antécédents et leur actualité. — Tonte. — Excentricité des Anglais. — Croisement *Pampa*. — Une tonnellerie. — *Lincoln*. — Ventes actuelles de béliers et prix obtenus. — Études statistiques annuelles depuis 1867 jusqu'à 1886 sur 187.000 moutons. — Étude analogue sur la production de la laine. — « *La Tomasa* ». — Honneur aux frères *Gibbson*. — Élevage de *Crisol Hermanos*. — Son origine. — Reproducteurs employés. — Résultats heureux. — Prix. — « *La Quinua* » de *Luro*. — Souches pures et notables. — *Estancia* « *Blanca Grande* » du *Dr Herrera Vegas*. — Élevages de races anglaises. — Leurs origines. — Produits. — « La Fabrica » de *Cañuelas*. — *Santa Catalina*. — Description générale de cette grande *Cavagne*. — Les élevages Lincoln. — Bélier remarquable. — Prix obtenus. — Le *Dr Frias* et son initiative réformatrice. — « *Santa Clara* » au *Rosario*. — Ses troupeaux et leurs mérites. — Honneur à *Quirno Pizarro*. — « *El Ombú* » de *Quesada*. — *Cavagne* « *San Martin* ». — Son troupeau Lincoln. — Ventes annuelles. — *M. Vicente L. Casares*. — « *La Figura* ». — Importations de reproducteurs. — Béliers remarquables. — Leurs antécédents et leurs prix. — Souche *Shropshire*. — Origine. — « *La Porteña* ». — La *Cavagne* « *Lincoln* ». — « *El Bosquejo* ». — Importation de types spéciaux. — « *Los Jagüeles* ». — La famille *Newton*. — Les origines. — Les grands progrès publics qu'on leur doit. — Les clôtures artificielles. — Introduction de plantes. — *M. Ricardo B. Newton* digne de la reconnaissance de l'industrie argentine. — Rapport et biographie par *Don E. Olivera*. — Origine des troupeaux de *Newton*. — Succès obtenus. — « *Las Rosas* » de *Kemmis*. — Élevages *Lincoln* et *Southdown* 169

CHAPITRE VIII

BUT DES ÉLEVEURS

Sommaire : Premières idées. — Infusion de sang Électoral. — Défauts. — Éleveurs de laine fine. — Ce qui convient au pays. — Réaction. — Le sang Negrete. — Ses résultats. — Nouveaux horizons. — Adoption du mérinos Rambouillet pour la production de laine et de viande. — Hauts prix. — Toisons de 1838. — *Cavagne* de *Benavente*. — Paroles de *Hannah*. — Chute de *Rosas*. — Horizons définis. — Éleveurs méritants. — Buts actuels. — Classification des troupeaux. — Éleveurs d'animaux à laine et à viande, à viande seule, à laine seule, de mélange de races. — Discussion de ces tendances. — Énergique condamnation des destructeurs des troupeaux mérinos. — Ignorance. — Danger public. — Opinion de *MM. Olivera, Lozano, Gibbson,*

Pages

Ezcurra, Aguirre, Senillosa et autres. — Critérium rationnel pour adopter une race quelconque. — Urgence d'empêcher de nouvelles erreurs. — Remarquables opinions de *Steiger, Mass* et *Bohn* sur la destruction de la laine mérinos en Allemagne et sur l'avenir de la République Argentine. — Le trésor du sang mérinos. — Sang anglais. — Discussion de détails. — Toisons plissees. — Toisons lisses. — Diverses opinions. — Résultats. — Résumés. — Statistique d'importation de reproducteurs. — Ce qu'elle enseigne. — Prédominance de reproducteurs allemands et anglais. — Distribution de ces reproducteurs dans la République. — Importations dangereuses..... 214

CHAPITRE IX

EXPOSITIONS ET FOIRES

Sommaire : Anarchie argentine en 1858. — Initiative de *M. Posadas.* — L'Association commerciale *Once de Setiembre.* — Inauguration de la première exposition rurale et agricole argentine. — Son caractère national. — Invitation aux gouvernements de *Parana* et des provinces. — *Jujuy.* — Discours des *Drs Alsina* et *Elizalde.* — Aspect de l'exposition. — Les brebis exposées. — Un seul prix. — Exposition de 1859. — Influence de l'antérieure. — Grand nombre d'éleveurs qui y assistent. — Prix à l'espèce ovine. — Insuccès de l'initiative. — Nouvelle époque, 1871. — Fécond exemple donné aux nations sud-américaines. — Expositions de 1871, 1875, 1876, 1878, 1880, 1881, 1885 et 1886. — Affluence d'exposants. — Bêtes ovines exposées. — Les bergeries étrangères à Buenos Aires. — Statistique des prix. — Le palais des expositions. — Intervention des pouvoirs publics. — Jurys et verdicts. — Abus condamnés. — Expositions des provinces. — Foires à l'intérieur et sur le littoral. — Saison des ventes à Buenos Aires. — Les foires permanentes chez les vendeurs à l'encan. — Nouveaux établissements. — Foires dans les *Cavagnes.* — Protection officielle mal appliquée. — Ventes de laines et cuirs. — Acheteurs de lots. — Spéculateurs. — Producteurs. — Marché. 243

CHAPITRE X

PRAIRIES

Sommaire : Qualités universellement reconnues. — Division en trois classes. — Force productive de chacune. — Valeurs actuelles et futures. — Produits

Pages

ordinaires. — Dédoublement du capital. — Extraordinaires et fabuleux résultats. — Ventes de 1887 et 1888 à Buenos Aires, Entre Rios, Cordoba et Santa Fé. — Baisse des valeurs sur le littoral. — L'administration et la valeur de la terre. — Constante fertilité. — Épidémies. — Exploitation rationnelle et abus. — Sécheresses et inondations. — Initiative de l'auteur à ce sujet. — Ses projets en 1876 et en 1881. — Jugement du savant *Ameghino*. — Le projet officiel des écoulements. — Dangers dénoncés. — Nécessité d'études sérieuses. — Prairies hautes et basses. — Leur convenance. — Action privée. — Abreuvoirs naturels et artificiels. — Épuisement des lagunes. — Forêt colossale. — Fil de fer importé de 1833 à 1885. — Extension linéaire des enclos en fil de fer. — Leur coût. — Ennemis des prairies. — Les lapins en Australie. — Nouvelles alarmantes. — Les *viçcachas* et les lapins dans la République Argentine. — Destruction obligatoire. — Initiative officielle..... 255

CHAPITRE XI

MALADIES

Sommaire : Observations pratiques. — Expérience directe et journalière. — Paroles d'un Américain remarquable. — La gale. — Son développement dans la République. — Méthodes primitives et modernes de traitement. — Remèdes généralement employés. — Statistique du nombre d'animaux guéris et coût pour chacun. — Observations pratiques sur l'efficacité de la cure. — Époque où la gale apparaît et où elle se développe. — Les pluies neutralisent la guérison. — Découverte à ce sujet. — Investigations faites entre éleveurs. — Leurs conclusions. — Le piétin. — Études de *M. Bernier*. — Observations de l'auteur. — Causes et développement. — Manières de combattre celles-là. — Situation des brebis attaquées. — Remèdes. — Procédé préservatif. — Énergie et administration. — Maladies vermineuses. — De grandes épidémies tuent à Buenos Aires des millions de brebis. — Études pratiques dans différents établissements. — Moyens préventifs et curatifs. — Désordres intestinaux. — Diarrhées épidémiques. — Leurs causes. — Observations sur la nature des fourrages et le climat. — Impossibilité de guérison. — Préservatifs rationnels essayés. — Le sagüaypé ou *distoma hepatica*. — Études et conclusions fondamentales du *Dr Wernicke*. — Maladies charbonneuses. — Tumeurs. — Œdèmes. — Tétanos. — Calculs. — Véroles. — Tournis ou folie. — Vers. — Equinococcus. — Météorisation. — Emploi du trocart. — Mise bas. — Terre. — Précautions que doivent prendre les amateurs. — Nécessité d'employer des vétérinaires..... 275

CHAPITRE XII

ADMINISTRATION

Pages

Sommaire : Direction personnelle des *cavagnistes*. — Formule générale d'une bonne administration. — Les opérations rurales vingt ans en arrière. — Rendement et besoins. — Transformation industrielle et économie actuelle. — Frais et profits. — Dépression de ces derniers. — Établissements qui ne donnent que des profits européens. — Nécessités réelles et artificielles de la société. — Employés d'autrefois et d'à présent. — Frais d'installation. — Qui doit les faire? — Administration ordinaire. — La prévision des détails assure les grands succès. — Confiance des acheteurs dans une administration sévère. — Majordomes. — Leur rémunération. — Bergers. — Ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent être. — Difficultés. — Antagonisme avec les supérieurs. — Condescendance des propriétaires à leur égard. — Charlatans. — Solde et exigences des bons bergers. — Leurs aptitudes. — Comment ils se forment en Europe. — Ce qu'on doit espérer de leurs capacités. — Le propriétaire toujours alerte. — Caractère et conditions physiques d'un berger. — Bergers créoles. — *Puesteros*. — Leur naturel et leurs aptitudes. — Soins généraux des troupeaux. — Système général. — Travaux ordinaires. — Maladies. — Abreuvoirs naturels et artificiels, stagnants, d'eau courante. — Saules dans les champs. — Importance de la manière de distribuer l'eau. — Traitement des agneaux. — Précautions primitives et rationnelles. — Le temps et la gale. — Expectative ruineuse. — Traitement en bains et à la main. — Petit troupeau. — Type traditionnel d'*estancia* — Son but. — Utilité ou inefficacité. — Provision de béliers remarquables et de béliers communs pour troupeaux généraux. — Traitement rationnel et nécessaire des premiers. — Les reproducteurs au « *Carmen* ». — Mise bas. — Époques où elle a lieu. — Le *puesto* (ferme). — La pauvreté dans le passé. — *Puestos*-modèles actuels. — Consommation et rémunération du *puestero* (fermier). — Travaux auxquels il prend part. — Quelle doit être sa mission spéciale. — Pertes énormes de capital et de production — Leurs causes et les administrations rurales. — Moyens de les éviter. — Luzerne et hangars économiques. — *Puestos* du « *Carmen* ». — Coût de ses hangars économiques. — Spécifications des mêmes. — Prêcher d'exemple. — Système rationnel pour soigner les troupeaux généraux. — Grands profits. — Objections. — La brebis de l'avenir argentin. — La théorie irrationnelle de la rusticité contre nature. — L'abri est un besoin même pour les bêtes sauvages. — La nature de la Pampa primitive. — Substitution des éléments éliminés par l'homme. — Bois et hangars. — Avantage de ces derniers. — Les *Cavagnes* et leurs systèmes d'élevage. — Développement et conservation des agneaux. — Systèmes de *Stegman* et de *Loyano*, d'*Olivera* et de *Senillosa*. — Procédés du « *Carmen* ». — Registre de naissances. — Formulaire. — Illusions et désenchantements 322

CHAPITRE XIII

VIANDE

Pages

Sommaire : La viande de mouton. — Aspect général du marché. — Consommations locales. — Les premières tendances des éleveurs. — Existence d'animaux de boucherie d'espèces ovine et bovine. — Exportation de viande. — Le pays n'est pas préparé. — Initiative. — Évolution en dix ans. — Première entreprise. — Résultat décevant. — Lettre de *M. Drable.* — Réaction et prospérité en 1888. — Un million de moutons argentins en Europe. — Entreprises exportatrices. — Les éleveurs en action. — Notable amélioration des troupeaux et des moutons d'abattoir. — Résistances vaincues par nos viandes. — Bouchers anglais à Buenos Aires. — Anecdotes curieuses. — Les prix du mouton argentin en hausse pendant trente ans. — Leur augmentation annuelle et leur avenir. — Baisse de prix en Europe et en Amérique. — Crise universelle. — Excédent énorme de viande dans le monde comparé à la consommation. — Résistance opposée à nos viandes par la politique économique de l'Europe. — L'Europe arriérée et routinière. — Crise agraire en Europe et aux États-Unis. — Ses causes générales et locales. — Nos viandes y sont étrangères. — Les classes pauvres et leur situation désespérée. — Influence calmante d'une nourriture saine et bon marché. — Erreurs des hommes d'État européens. — Guerre à nos viandes. — Représailles funestes pour l'industrie européenne..... 686

CHAPITRE XIV

ACTION OFFICIELLE

Sommaire : Les éleveurs comptent sur l'action officielle et en ont besoin. — Importance de la brebis dans la richesse nationale. — Actions directes et indirectes. — Encouragements à l'amélioration des races. — Absorption faite par les élevages de chevaux de course. — Oubli de ceux qui figurent sur une plus grande échelle dans la production nationale. — Réaction de 1887. — Primes aux exportateurs de viandes. — Subventions pour les expositions et les foires rurales. — Limites constitutionnelles de l'action fédérale. — La Société Rurale Argentine et ses expositions. — Viabilité et ports. — Leur influence sur les prix des laines et des peaux de mouton. — Travaux publics en exécution. — Les avantages qu'ils présentent en faveur de la production. — Quantité dont augmentera la valeur de ses produits. — L'action des provinces. — Code rural de Buenos Aires. — Ses graves défauts. — Pertes effectives que ceux-ci causent à l'éleveur. — Loi de protection aux concours